

R.P. Lucien Duchêne

**LES PERES BLANCS
1868 – 1892**

**DEPUIS L'ORIGINE DE LA SOCIETE
JUSQU'A LA MORT DU FONDATEUR**

FIDES CARITAS SPES

TOME I

**LA FAMINE ET
LES ORPHELINS ARABES**

**MAISON – CARREE
1901**

PUBLICATION EN CALLIGRAPHIE
enrichie de nouveaux documents et photos,
transcrite par le P. Stefaan MINNAERT

Renaix (2020)

**HISTOIRE
DE LA SOCIETE
DES PERES BLANCS**

1868 – 1892

**DEPUIS L'ORIGINE DE LA SOCIETE
JUSQU'A LA MORT DU FONDATEUR**

FIDES CARITAS SPES

TOME I

**LA FAMINE ET
LES ORPHELINS ARABES**

R.P. Lucien Duchêne

MAISON – CARREE
1901



CARDINAL LAVIGERIE (1825-1892)

SOMMAIRE DU TOME I^{er}

PREFACE

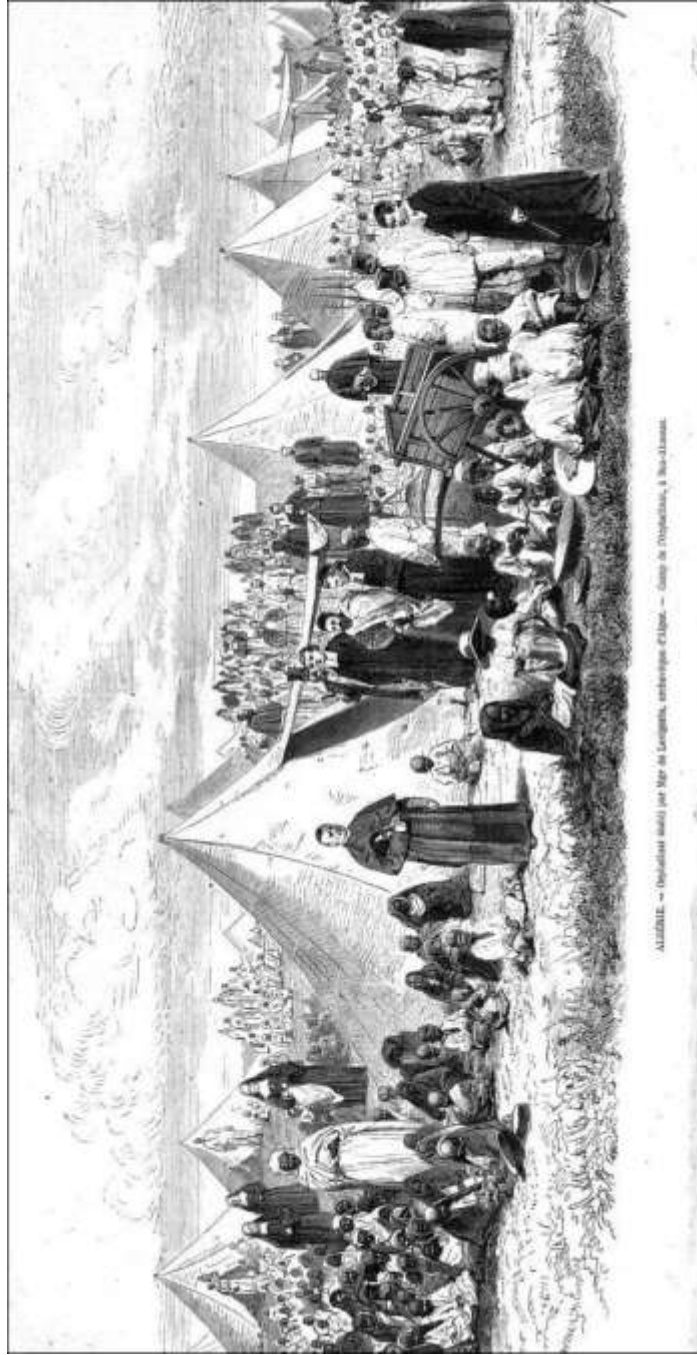
TENTATIVES D' APOSTOLAT AUPRES DES MUSULMANS

I. Sous Mgr Dupuch	5
II. Sous Mgr Pavy.....	11

MGR LAVIGERIE

CHAPITRES

I. Premières vues apostoliques – Nomination à Alger	23
II. La famine – les enfants arabes recueillis.....	28
1. à Bouzaréa	28
2. à Ben-Aknoum	38
III. Lutte pour conquérir la liberté de l'apostolat.....	56
IV. Organisation de l'orphelinat de Ben-Aknoun.....	81
1. Les Sœurs de la Doctrine.....	81
2. Les Frères des Ecoles Chrétiennes	86
V. Orphelinat de Maison-Carrée.....	100
VI. Ecole professionnelle de Saint-Pierre-ès-Liens, à Marseille.....	114
VII. Les Attafs	118
1. Village chrétien de Saint-Cyprien	124
2. Hôpital Sainte-Elisabeth	140
3. Village chrétien de Sainte-Monique.....	155
VIII. Orphelins arabes en dehors des Attafs	166
IX. Petit Séminaire arabe (Indigène)	176
1. A Saint-Eugène.....	176
2. A Saint-Laurent d'Olt.....	189
X. Petit Noviciat arabe (Indigène)	203
Conclusion	206



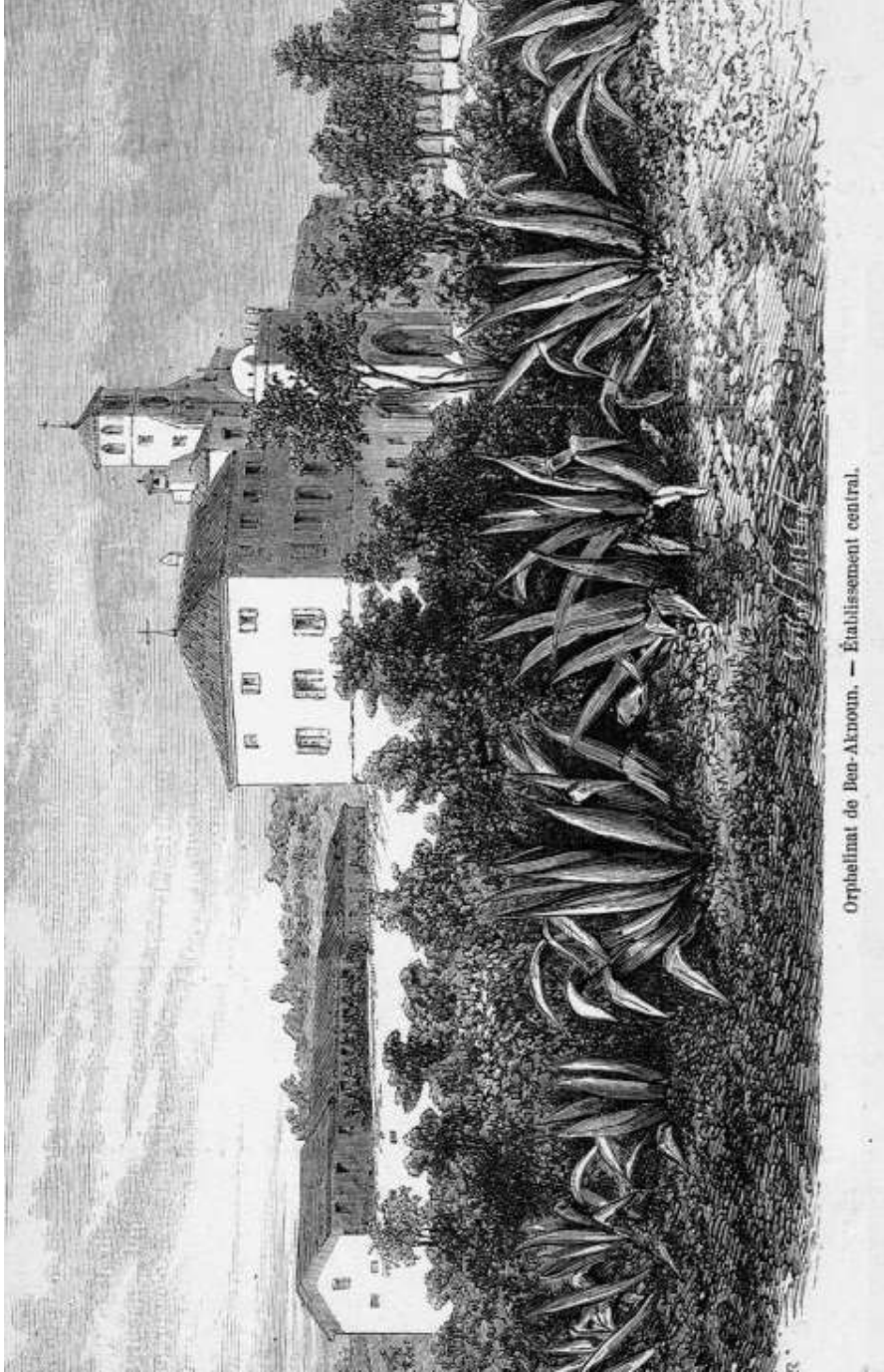
ALGERIE. — D'habitants maritimes pour être de Laragone, enlevés par l'Espagne. — Camp de l'Algerie, à Bou-Mansour.

APPENDICE	211
* Discours sur Mahomet	211

AJOUTS

1. Lettre du Cardinal Bourret à Monseigneur Livinhac, Supérieur Général des Pères Blancs	217
2. Notes et souvenirs du Cardinal Bourret, Evêque de Rodez, sur le Cardinal Lavigerie (1893)	221
3. Notice nécrologique du Père Duchêne.....	241
4. L'écriture cursive du manuscrit imprimé (exemple).....	252

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX



Orphelinat de Ben-Akroum. — Établissement central.

PREFACE

TENTATIVES D'APOSTOLAT AUPRES DES MUSULMANS

I. Sous Monseigneur Dupuch

Lorsque, le 5 juillet 1830, Alger tomba en notre pouvoir, et que le drapeau français flotta au sommet de la kasbah, les opinions les plus diverses se manifestèrent pour juger la récente conquête.

Les uns ne virent dans la chute d'Alger que l'honneur national vengé, la destruction définitive de la piraterie barbaresque, l'abolition de l'esclavage des chrétiens, la suppression de l'humiliant tribut que les puissances européennes payaient à la Régence ; les autres y virent des ports ouverts à nos flottes dans la Méditerranée, une colonie pouvant donner des revenus assurés à la caisse de l'Etat et fournir de nombreux produits au commerce.

Mais les chrétiens jugeant la situation avec les lumières de la foi et s'élevant au-delà de ces avantages matériels, d'ailleurs importants, conçurent pour l'Algérie de plus hautes et de plus saintes espérances ; ils entrevoyaient déjà la Croix reparaissant sur ce sol autrefois en partie chrétien et resté depuis onze siècles la proie des infidèles ; ils contemplaient déjà, dans de douces et pieuses prévisions, les mosquées de l'Islam transformées en églises du vrai Dieu, et tout un peuple converti faisant éclater à la fois et les louanges du Seigneur et les bienfaits de la France.

Les prières des saints et des martyrs d'Afrique avaient-elles enfin obtenu de Dieu le salut de leur patrie ?

Beaucoup l'espéraient.

En effet, dans le rapport qu'il fit au roi Charles X pour décider l'expédition d'Alger, le ministre de la guerre, Monseigneur de Clermont-



MGR DUPUCH (1800-1856)

Tonnerre, exprimait en ces termes le dessein d'arriver à christianiser l'Algérie :

« Peut-être même, disait-il, avec le temps aurons nous le bonheur, en civilisant les Arabes, de les rendre chrétiens, et, si cette considération ne peut pas être présentée comme un motif pour entreprendre une guerre, du moins est-ce une raison, quand la guerre est commencée, pour marcher avec plus de confiance à une gloire que la Providence semble nous avoir réservée. »

De plus, Bourmont dès le lendemain de la victoire avait fait planter une croix sur le sommet le plus élevé d'Alger, comme pour montrer à tous que Jésus-Christ prenait possession du pays.

Mais ce fait fut tout.

La Révolution qui, peu de jour après, renversa Charles X, ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre que le christianisme étant le seul réellement civilisateur, tout l'avenir de la colonie résidait dans la haute influence de la religion. Au contraire, on affecta, ce (sic) semble, de mettre de côté la question religieuse. On réussit ainsi à mécontenter tout le monde, vainqueurs et vaincus.

Les colons regrettaient hautement l'absence de cette religion qui leur eût rappelé la mère-patrie et les eût consolés dans leurs peines, secourus dans leurs maladies, assistés à leur lit de mort.

Les soldats privés de leurs aumôniers qui avaient dû reprendre la route de France, se plaignaient de ne plus entendre parler de Dieu, dans leurs campements, et souvent près d'expirer, ils appelaient à hauts cris, mais en vain, le secours d'un prêtre. Les musulmans eux-mêmes étaient choqués de cette absence de toute marque de religion. Et ces hommes, chez qui le sentiment religieux est si développé, nous méprisaient comme des impies. Aussi lorsque, deux ans après la conquête, il fut enfin question de bâtir une église dans Alger, un Maure fit la réponse suivante à un magistrat qui lui demandait de quel œil la population verrait cet édifice : « Hâtez-vous de l'élever, reprit-il, car alors seulement nous croirons que vous avez un Dieu, et qu'on peut se fier à votre parole. » (Moniteur du 1^{er} août 1832)

Le gouvernement comprit, à la fin, l'anomalie d'une pareille situation. Des négociations furent entamées avec la Cour de Rome, et l'érection d'un évêché à Alger fut décidée dans les conseils de l'Etat, puis, peu après, ratifiée par le Saint-Siège.

Enfin le 25 août 1838 parut dans le Moniteur cette ordonnance royale : « Un évêché est et demeure établi à Alger. »

Quand Mgr Dupuch arriva dans son nouveau diocèse, il ne trouva pour toute ressource religieuse à Alger, qu'une mosquée transformée en église, deux prêtres et quelques Sœurs de St Joseph de l'Apparition ; à Oran et à Bône deux misérables chapelles : la première desservie par un vieillard,

épuisé, que la mort enleva bientôt. Le nouvel évêque n'amenait avec lui que deux ecclésiastiques. Six prêtres en tout ! Tel était le clergé appelé à travailler au milieu d'une population de 25 000 colons, de 60 000 soldats et de 4 000 000 d'indigènes, et cela dans un pays qui égalait en étendue les deux tiers de la France.

A son appel d'autres prêtres, il est vrai, sollicitèrent la faveur de faire partie du clergé d'Afrique, mais il se vit obligé, faute de ressources, de refuser les services du plus grand nombre.

Si le Gouvernement d'alors était dans des dispositions si peu favorables à l'égard des besoins spirituels de ses propres enfants, on comprend que la conversion des Arabes était la dernière de ses préoccupations.

C'était pourtant une dette d'honneur que la France avait contractée, mais on s'en souciait peu.

C'était aussi le vœu de l'Eglise ; en effet le souverain Pontife Grégoire XVI dans une lettre adressée à Mgr Dupuch lui écrivait :

« Nous nous laissons aller à l'heureuse espérance de voir la lumière et la vérité catholique se répandre dans les autres parties voisines de l'Afrique et prendre de continuel accroissement. Le Père des miséricordes accordera cette grâce à l'intercession et aux pieuses prières de Cyprien, d'Augustin, de Fulgence et des autres saints qui ont illustré cette terre par leurs vertus, par leur doctrine et par le sang qu'ils y ont versé, pour rendre témoignage à la foi. »

Tel était aussi, on le conçoit sans peine, le désir le plus ardent du nouvel évêque d'Alger. Dans sa première lettre pastorale datée de Bordeaux, il exprimait clairement :

« C'est parmi les indigènes, parmi les Maures, les Arabes du désert qu'il nous tarde le plus d'habiter, ce sont eux que nous brûlons du plus ardent désir de presser contre notre cœur paternel, d'arroser de larmes, de combler des marques les plus touchantes, les plus multipliées de notre tendresse et de notre affection, car c'est parmi eux que notre mission de charité doit être la plus belle, mille fois. »

Et il ajoutait :

« A nous de leur faire connaître peu à peu et le plus tôt que nous pourrons, la divine religion de leurs premiers ancêtres et des nôtres, par les bienfaits les plus irrésistibles. »

Une autre fois après une visite faite à un Maure des environs d'Alger, il s'écriait avec transport : « Quand s'ouvrira donc pour moi cette carrière apostolique que je désire tant depuis que je suis en Algérie ? »

Cette carrière, il ne la vit pas s'ouvrir devant son zèle. Le gouvernement, l'armée, l'administration et l'opinion, qu'une presse impie avait faite à son image l'empêchèrent d'y entrer... Les uns disaient bien haut : « Les Arabes sont inconvertissables ! » On raconte que le jour du sacre de Mgr Dupuch à

Bordeaux un Officier Général, de retour d'Algérie, dit au prélat pendant le banquet qui suivit la cérémonie : « Monseigneur, il pourra vous arriver d'avoir le déplaisir de rencontrer des chrétiens qui se seront faits musulmans s'ils y trouvent leur intérêt, vous n'aurez jamais la consolation de voir un musulman se faire chrétien. » Comme si la foi chrétienne et l'expérience de dix-huit siècles nous permettaient de croire qu'il ne puisse jamais exister un peuple inconvertissable !

Les autres criaient :

« Il ne faut pas convertir les musulmans, ceux-ci comme [l'écrit] le *Journal des Débats*, parce que, par suite de la conversion des Arabes, la couleur locale disparaîtrait ; ceux-là parce que ce serait soulever le fanatisme des indigènes et violer la foi des traités. »

Soulever le fanatisme ! Comme si les Arabes eux-mêmes n'avaient pas, dans une foule d'occasions, prouvé leur respect à l'égard des marabouts chrétiens. Il faut lire les lettres algériennes de l'Abbé Suchet pour voir comme les Arabes de Constantine étaient alors bien disposés ! Nous voyons en effet, les notables de cette ville demander à étudier les livres chrétiens ; le gouverneur musulman donner pour l'ornementation de l'Eglise la chaire remarquable par ses sculptures d'une des mosquées de la ville, en disant qu'il était enchanté d'avoir pu faire quelque chose pour la religion. Dans cette même cité les indigènes forment à l'entrée de Monseigneur une partie de sa garde d'honneur et de son escorte et les chefs des tribus voisines avertis de l'arrivée du grand marabout français accourent avec empressement pour le voir et lui rendre leurs hommages ; ils lui offrent même des présents et un burnous d'honneur. A Mostaganem, les indigènes donnent au même évêque en visite parmi eux, une mosquée pour qu'elle fût appropriée au culte catholique.

La foi des traités !

Comme si l'engagement pris de respecter l'exercice de la religion mahométane équivalait à celui d'interdire tout prosélytisme par l'instruction et les œuvres de la charité ! Comme si surtout, il obligeait les vainqueurs à favoriser et à développer l'Islam ! Non contente en effet de laisser le culte catholique dans le plus honteux délaissement, l'administration fit tout pour promouvoir la religion du Coran : elle bâtit des mosquées, alors qu'elle refusait à Mgr Dupuch les moindres secours pour construire des églises. Le premier édifice du culte élevé à Philippeville au sein d'une ville uniquement chrétienne et française fut une mosquée ! Elle favorisa des interprètes et des correspondants de journaux graves (sic) qui avaient apostasié en pleine mosquée en leur demandant des emplois lucratifs, alors qu'elle refusait à l'évêque les secours les plus indispensables et qu'elle circoncrivait tyranniquement le champ de son zèle.

Dans une dépêche en date du 3 juin 1840, Mgr Dupuch fut averti officiellement que la « population catholique était la seule dont le clergé eût à s'occuper en Algérie. » Un autre jour on lui ordonna de réprimander sévèrement un de ses prêtres qui, dans une discussion avec un Arabe avait déclaré que le mahométisme était absurde. Ce prêtre, disait-on à Monseigneur, avait violé un des articles de la Capitulation.

Le simple bruit de la prochaine arrivée d'un prêtre Syrien parlant l'arabe mit en émoi le gouvernement de la province de Constantine et ordre fut donné de l'arrêter à son débarquement. Défense fut sur le point d'être faite à l'évêque de laisser apprendre l'arabe aux élèves des Séminaires et combien de fois n'entendit-il pas répéter que, si un de ses prêtres était convaincu d'avoir fait le catéchisme à des indigènes on saurait bien le faire embarquer immédiatement pour la France. Il avait tenté mais en vain de faire imprimer un catéchisme en langue arabe « pour les indigènes qui devaient enfin, disait-il apprendre à connaître la religion chrétienne autrement que par ce que leur enseigne le Coran. »

Dans une autre circonstance, la Supérieure des Sœurs de St Vincent de Paul reçut de la direction de l'Intérieur une lettre qui contenait cet odieux passage :

« On a pu autoriser sans danger aucun, dans quelques hôpitaux de France, le placement de l'image du Christ, mais ici, il ne saurait en être de même. Aussi j'ai l'honneur de vous prier d'inviter les Sœurs sous vos ordres à faire enlever des salles les signes du culte extérieur qui pourrait s'y trouver encore. Toute prière publique doit être également interdite. »

Sur les énergiques réclamations de Mgr Dupuch et sur la menace faite pour le Supérieur des Lazaristes de rappeler d'Alger toutes les Sœurs de St Vincent de Paul, cette incroyable mesure ne fut pas approuvée à Paris. Mais l'Administration de la Colonie ne se tint pas pour battue. Une enquête fut immédiatement provoquée et, ici le ridicule le dispute à l'odieux, un rapport fut envoyé au Ministère de la guerre pour dénoncer les divers actes de prosélytisme reprochés aux Religieuses. Mgr Dupuch voulut, malgré tout, obéir à sa conscience d'évêque, à prouver que l'Arabe n'était pas inconvertisible ni si fanatique qu'on se plaisait à dire. Il favorisa au moins de tout son pouvoir, qui, hélas, était bien minime, les quelques âmes de bonne volonté qui voulurent ouvrir les yeux à la vérité.

Lors de son passage à Philippeville un jeune cavalier arabe neveu et officier d'ordinaire du bey Ahmed, fut tellement frappé durant une messe à laquelle il avait assisté qu'il demanda à être chrétien. On l'instruisit et plus tard Monseigneur le baptisa.

Une jeune fille du nom de Aïcha dont le dernier bey de Constantine voulait faire une de ses femmes, se sauva du palais tout ensanglantée par le poi-

gnard d'Ahmed, puis vint à Alger en suppliant l'Evêque : « Sers-moi de père, je serai ta fille ; je suis chrétienne. » – Un jeune Arabe de Tlemcen, Youssouf, dont le père avait fait partie de la garde d'Abd-el-Kader, vint frapper à la porte du prélat épiscopal d'Alger ; il demanda bientôt à embrasser la religion et fut baptisé à Bordeaux. – Mgr Dupuch profitait de toutes les occasions pour s'adresser aux Arabes. A Blida, il exprima à ceux qui étaient venus le saluer, le désir ardent qu'il avait de les voir ouvrir les yeux à la lumière et marcher dans les sentiers du salut. Ces paroles furent reçues avec respect.

On sait les relations de l'Evêque d'Alger avec Abd-el-Kader, prisonnier à Pau. Dans l'une des visites qu'il fit alors, l'Emir répondit à Monseigneur qui lui disait : « Je prie Dieu tous les jours d'ouvrir tes yeux à la vérité. » « Je connais et pratique ma religion ; fais moi connaître la tienne et, si je découvre qu'elle est la véritable, je l'embrasserai aussitôt. » Abd-el-Kader demanda à lire des livres traitant du Christianisme et supplia l'Evêque de faire venir auprès de lui un prêtre qui parlât bien l'arabe. D'après le plan convenu, le prélat devait faire venir ce prêtre qui s'établirait à Pau ; les conférences commenceraient alors, et, si elles portaient la lumière dans l'Esprit de l'Emir, celui-ci irait à Rome avec l'Evêque pour y recevoir le baptême des mains du Saint Père. Mais le prêtre demandé par Abd-el-Kader a toujours été éloigné. Dieu seul pourrait dire si à Damas, Abd-el-Kader ne s'est pas souvenu de la douce image de l'Evêque d'Alger et de la sublime doctrine de l'Evangile.

Il faut bien l'avouer, si Mgr Dupuch eut la consolation de convertir quelques arabes, ces cas furent rares, isolés; il ne les baptisa, pour ainsi dire, qu'en se cachant et il ne put établir aucune œuvre proprement dite dans ce but. A peine peut-on citer en ce genre un essai tenté par les Lazaristes arrivés à Alger le 13 novembre 1842. Encore ne s'agit-il pas d'Algériens mais d'Orientaux ; de musulmans mais de Juifs. Quelques mois après leur installation, M.E. Boré, leur confrère, leur avait envoyé de Constantinople quelques jeunes qui disaient vouloir être chrétiens. Il pensait qu'en terre française leur instruction soulèverait moins de difficultés et leur persévérance serait plus facile. L'essai ne fut pas heureux. Voici ce qu'en écrivait le P. Girard peu de temps après son arrivée à Alger, le 8 octobre 1843 :

« Il y avait dans la maison une dizaine de jeunes gens tous Juifs d'origine, de sentiments de religion ; un prétendu médecin, un tailleur, trois ferblantiers et quatre marchands... On avait cru à leur sincérité, mais pas un n'avait cette pensée (se faire chrétien). Au lieu du baptême, ils demandaient tous de l'argent, prétendant qu'on leur avait promis une rétribution quotidienne... Après quelques semaines de patience, ils disparurent les uns d'une manière, les autres d'une autre.

Depuis, pas un n'est revenu pour remercier des soins qu'on avait pris d'eux. »

– Telle est, ajoute l'auteur de la vie du P. Girard, l'histoire abrégée de ce qu'on appelait dans ce temps de naïve confiance, la colonie choisie représentant la Cité de Dieu. – A la fin de l'année 1845, Mgr Dupuch fut contraint de donner sa démission. Son zèle ardent, quoique entravé de toute façon, avait cependant réalisé de belles créations. Il avait en particulier érigé 29 paroisses, 16 dans la province d'Alger, 8 dans celle de Constantine et 5 dans celle d'Oran. Toutes ces œuvres et une multitude d'autres auxquelles le poussèrent une charité sans bornes épuisèrent ses maigres ressources et le jetèrent dans la voie ruineuse des emprunts. Il y succomba. Cette catastrophe produisit l'effet le plus fâcheux : l'Eglise d'Afrique renaissante fut tristement humiliée, le clergé découragé et plusieurs fonctionnaires se prévalurent de ces embarras pour susciter au ministère apostolique des difficultés encore plus grandes que par le passé. Le crucifix avait même été enlevé de l'hôpital civil sous prétexte de ménager les musulmans qui venaient dans leurs maladies demander les soins de nos religieuses. Ajoutons l'immoralité d'un trop grand monde de chrétiens, l'apostasie de quelques-uns et nous aurons une idée de l'état où se trouvait notre colonie d'Alger en 1846.



MGR PAVY (1805-1866)

II. Sous Monseigneur Pavy

Au mois de février 1846, une ordonnance royale reconnaît pour remplacer Mgr Dupuch, l'Abbé Pavy, professeur d'histoire à la Faculté de Théologie de Lyon. Le nouveau prélat prit possession de son siège par procureur le 2 juillet et, le 10 du même mois, fit son entrée solennelle à Alger. – Avant de quitter Paris, il avait demandé et obtenu le rétablissement de la croix dans les salles de l'hôpital civil et la promesse d'un sérieux appui de la part du Gouvernement. « A nous deux, lui avait dit le roi, nous ressuscitons l'Afrique. »

Cette parole tombée d'une bouche royale, a-t-elle inspiré au prélat l'idée de ses armoiries et la belle devise qui les couronne : ***Resurgens non moritur.***

En tout cas elle lui a donné une confiance qui fait une partie de sa force et a puissamment servi la cause de Dieu.

Mgr Pavy considérant son diocèse comme une mission étrangère, la conversion des musulmans fut, on le comprend, dès les premiers jours l'objet de ses vœux et l'une de ses plus vives préoccupations. Dans son mandement de prise de possession, il écrivait :

« Il nous est impossible de croire et de nous taire ; impossible de tenir enchaîné le Verbe de Dieu, impossible de ne pas appeler sur tout homme venant en ce monde la lumière du Dieu vivant ; impossible de ne pas évangéliser à tous Celui qui est la voie, la vérité et la vie. »

Depuis lors, il ne négligea aucune occasion, ne pouvant mieux faire, de préparer les voies à la mission quelque difficile et peu fructueuse qu'elle parût devoir être.

Quelque temps, il espéra faire un apôtre pour ses coreligionnaires d'un jeune Arabe intelligent et de haute condition. Voici dans quelles circonstances. Dans une de ces tournées apostoliques à travers la province de Constantine (automne de 1848), Mgr Pavy était descendu chez le vieux Caïd de Medjez Amar, Mustapha, qui le reçut, lui et les officiers dont sa Grandeur était escortée, en grand seigneur. Mustapha avait un jeune fils de 13 ans, nommé Ahmed, beau, intelligent, auquel l'évêque sembla particulièrement s'intéresser. Le vieux Caïd en fut extrêmement touché. A la fin du repas il dit à Monseigneur : « Tu aimes mon fils, emmène-le avec toi, traite le comme l'un des tiens. Tu es son père ; moi je ne le suis plus. » L'offre fut acceptée ; le jeune Arabe partit avec le prélat et fut placé au Petit Séminaire de St-Eugène où il resta deux ans. Ahmed montrait les meilleures dispositions ; mais pendant les vacances, des officiers du Bureau-Arabe de Guelma lui parlèrent mal des prêtres, de l'Evêque, du Pape que les chrétiens avaient chassé eux-mêmes de Rome. (Pie IX était alors à Gaëte) et le détournèrent non seulement d'entrer dans le sacerdoce, ce dont il avait d'abord témoigné le désir, mais même d'être chrétien. Peu de temps après Ahmed passa du Petit Séminaire au lycée, se maria ensuite à l'arabe et remplaça son père dans le caïdat de Medjez Amar. Le principal auteur de ce détournement coupable n'a pas été heureux ; il est mort à Philippeville avant de s'embarquer pour la Crimée.

Toujours poursuivi par ses idées d'apostolat, Mgr Pavy entretint des relations avec plusieurs indigènes. L'un d'eux, marabout d'une mosquée près d'Alger, assista à la messe du prélat ; quelque temps après il écrivit à l'Evêque pour le remercier et lui demander ses prières. Mgr lui répondit une lettre touchante d'où nous extrayons le passage suivant. « Sache qu'il ne se passe pas un jour, pas d'heure où moi, mon frère et tout mes prêtres ne prient Dieu le Père, et N.S. Jésus-Christ d'amener tout ce pays de l'Algérie à ne

faire qu'une famille, qu'une seule foi, qu'un seul cœur. » – Se trouvant un jour à Médéa, il ne recula pas devant une discussion en règle avec les tolbas¹ de cette ville, que le Général Commandant, Marey-Monge, apostat, avait convoqués pour la circonstance. Si cette discussion n'aboutit à rien en matière de conversion, elle n'en a pas moins laissé chez les musulmans de la contrée une haute idée du marabout chrétien. Et Hadj Kora, muphti de Médine ne venait plus à Alger sans se présenter à l'Evêché où Mgr Pavy l'accueillait avec bienveillance.

Il établit un cours d'arabe au Grand et au Petit Séminaire et invita ses prêtres à l'étude de cette langue. Pie IX, dans une lettre du 7 avril 1847, lui écrivit à cette occasion : « Nous avons pour extrêmement agréable la sage et prévoyante résolution que vous avez adoptée, d'appliquer les prêtres et les jeunes clercs à l'étude de la langue indigène... »

Les statuts synodaux d'Alger, publiés en 1849 parlant des rapports du clergé avec les indigènes, disent :

« Dans une pensée de préparation plus immédiate, nos prêtres s'appliqueront à l'étude de la langue arabe, du Coran, des usages et des mœurs des indigènes afin de pouvoir s'insinuer plus aisément dans leur esprit, d'être à même de leur montrer dans l'occasion le côté faux et immoral de leurs croyances. Seulement il faut procéder avec une grande mesure, ne pas heurter dès l'abord leurs préjugés, ne pas les fatiguer de questions, répondre avec empressement à celles qu'ils nous adressent, les écouter avec bonté, prendre pour point de départ avec eux les dogmes communs entre eux et nous, la Création, le Révélation, la loi Mosaique, le Mission des Prophètes, celle de Jésus-Christ, exposer plutôt que discuter... »

Les instructions de l'Evêque à son clergé portaient qu'il ne fallait pas repousser les indigènes que la curiosité amenait aux offices, mais qu'il était bon au contraire de les accueillir et de chercher à les attirer. Hélas, ce n'était guère possible à Alger ; le Gouvernement postait alors une sentinelle à la porte de N.-D. des Victoires, cathédrale provisoire pendant les réparations qu'on faisait à l'église principale pour empêcher les Arabes d'y entrer. Mais à Constantine, ils étaient plus libres ; aussi venaient-ils en nombre à nos cérémonies. Celle qu'ils suivaient avec le plus d'intérêt et qui les touchait le plus, était le Chemin de la Croix. Quelquefois on leur faisait chanter sur un air des mosquées les litanies de la T.S. Vierge en arabe ; d'autres fois, on leur traduisait l'Evangile après la messe et ils applaudissaient.

Des habitants de Mila, l'antique Milève, après avoir assisté un jour à nos cérémonies et prêté une oreille attentive à la prédication allèrent même jusqu'à dire au prêtre : « Viens à Mila avec nous, tu feras la prière et nous prie-

¹ Les tolbas sont des maîtres de l'enseignement musulman, à la fois instituteurs et curés toujours affiliés à un ordre religieux.

rons avec toi. » Les prendre au mot, il ne fallait pas y songer. Le Gouvernement n'aurait pas permis à un prêtre d'aller alors s'établir à la perte de la petite Kabylie pour évangéliser les indigènes. La preuve en est qu'un jour l'évêque ayant envoyé un diacre du côté de Média pour compléter ses études de langue arabe par de prudentes fréquentations avec les tribus voisines, le Général Commandant [de la] subdivision, quoique chrétien pratiquant, lui ordonna de se retirer. Néanmoins Mgr Pavy envoya dans le courant de 1849, le P. Schembri, jésuite maltais en éclaireur dans les tribus des environs de Sétif. Le Père vit beaucoup les Arabes dans ces parages, vécut même quelque temps avec eux, mais son rappel fut demandé à l'Evêque sur un ordre exprès venu de haut lieu. L'impression que le missionnaire rapporta de ses relations avec les tribus était loin d'être défavorable.

C'est à la suite de ces rapports que l'Evêque d'Alger résolut de traiter avec les Pères de la Compagnie de Jésus pour essayer enfin un commencement de mission. Le R.P. P. Maillard, provincial de Lyon, vint à Aix où se tenait alors le concile de la province. On convint de porter la mission dans les tribus éloignées des villes et d'établir à Constantine une maison qui serait le centre des opérations apostoliques. L'évêque devait obtenir du Gouvernement la liberté de communiquer avec les Arabes et un appui sérieux pour les missionnaires. Ces choses réglées, Mgr Pavy écrivit immédiatement à M. d'Hautpoul, alors ministre de la Guerre pour lui soumettre ses projets et lui demander le concours du Gouvernement. Cette lettre est capitale ; la voici en son entier :

« Aix, le 23 septembre 1850.

Monsieur le Ministre.

Permettez-moi d'aborder sans détour une question d'une très haute importance. Jusqu'ici, je n'ai rien tenté de direct pour la nation arabe : la prudence semblait me faire un devoir de cette réserve. Mais la prudence a ses limites et le droit de Dieu réclame de nous un dévouement qui, pour avoir été longtemps muri dans le cœur, n'en sera que plus vif et plus fécond à son heure. Dans mon intime conviction d'évêque, je suis obligé de faire tout ce qui dépendra de moi pour tenter l'œuvre immense de la conversion des Arabes, mais, dans ma conviction de Français, je n'en crois pas moins qu'il faut tout essayer pour amener à la foi de l'Evangile des hommes qui lisent dans le Coran : "Tu poursuivras l'infidèle jusqu'à ce qu'il ait accepté le livre ou le tribut." C'est là ce qui met un obstacle invincible à toute assimilation. Dans cette pensée, Monsieur le Ministre, j'ai traité avec les RR. PP. Jésuites. Ils accepteraient de commencer sous ma juridiction immédiate, et par conséquent sous ma responsabilité personnelle ce genre de mission dans les tribus de la province de Constantine. Je n'ai pas besoin de vous dire quelles sont la sagesse, l'habileté, la générosité de ces saints religieux. Nul ordre, selon moi ne peut faire avec succès, en ce genre ce dont ils sont capables. Seulement, ils me demandent trois choses. Monsieur le Ministre : 1° Que les Bureaux-Arabes ne mettent aucune opposition à leurs communi-

tions avec les tribus ; 2° que les chefs militaires les voient de bon œil et les favorisent ; 3° qu'ils aient de la bienveillance du gouvernement une maison à Constantine ou non loin de là, où ils puissent se réunir, se concerter, revenir prendre de temps en temps un repos nécessaire et enfin un centre d'unité pour toutes leurs missions particulières. Les traitements et autres dépenses de la mission proprement dite seraient à la charge de la Propagande de la Foi. J'ai trouvé ces conditions tout à fait raisonnables, M. le Ministre, et je n'hésite point à vous les soumettre. J'espère que vous voudrez prendre en considération une demande dont la réalisation importe à la gloire de Dieu, à la civilisation, à la consolidation de notre enquête et à l'honneur de la France. Je suis avec respect etc...

Louis Antoine Augustin, Evêque d'Alger »

Le ministre de la guerre appréciant toute l'importance de cette lettre l'envoya en communication au gouverneur intérimaire Charon ; celui-ci par les généraux de division, à tous les officiers placés à la tête des Bureaux-Arabs avec ordre de donner leur avis. La circulaire du gouverneur d'Alger était conçue en termes bienveillants dans le fond, néanmoins on y voyait percer une fâcheuse opposition :

« Je ne puis toutefois m'empêcher disait le Gouverneur Général de vous engager à rechercher ce que la parole de nos pasteurs a, jusqu'à présent, produit de conversions à la foi catholique, dans l'intérieur de nos villes. Comparant le nouveau champ que veut s'ouvrir la Propagation de la Foi, avec celui où les ministres de notre religion établis depuis longtemps déjà avec toute liberté et protection ont essayé leurs efforts, nous pourrions je pense conclure la démarche progressive à assigner à la mission courageuse que Monseigneur l'Evêque d'Alger songe à entreprendre au milieu des Arabes. »

Cette phrase était perfide au premier chef, car pourquoi vouloir assimiler les paroisses établies dans les villes aux missions créées au sein des tribus ? Dans les tribus, les indigènes auraient-ils été scandalisés par les mauvais chrétiens, comme ils l'étaient dans les centres européens où ils pouvaient tout faire ; la même réflexion que les notables de Mila au Vicaire Général de Constantine : « Pourquoi veux-tu que nous nous fassions chrétiens ? Si c'est pour ressembler à ceux que nous voyons ici ; il vaut mieux que nous restions musulmans. » C'est exactement la réponse des païens scandalisés par la conduite des chrétiens africains du Ve siècle à ceux qui les pressaient de se convertir : « *quare nos relinquamus deos quos christiani ipsi vobiscum colunt ?* » Y aurait-il eu une sentinelle pour garder la porte des missionnaires, comme il y en avait une devant l'Eglise de Bab-el-Oued pour empêcher les indigènes d'y entrer ? – Ecrire de la sorte aux généraux et aux officiers des Bureaux-Arabs, c'était provoquer évidemment provoquer des réponses défavorables. Elles le furent toutes, comme on peut bien le supposer. La plus mitigée, celle de Djijelli, dictée par un homme de cœur, disait : « Un miracle seul peut amener à la foi de l'Evangile, les tribus insoumises et fanatiques du

cercle de Djijelli. Eh ! sans doute il fallait un miracle pour cela, mais ce miracle, Dieu ne pouvait-il le faire ? Ces messieurs ne le croyaient pas. – Toujours est-il que l'Evêque ne reçut aucune réponse officielle ni du ministre, ni du Gouvernement Général. Las d'attendre, Mgr Pavy marcha de l'avant quand même, mais au lieu d'organiser des missions dans les tribus, il voulut commencer une œuvre plus humble et qu'il espérait devoir moins éveiller les susceptibilités de l'administration. Il chargea Monsieur Girard de former un catéchuménat dans les dépendances de son Grand Séminaire à Kouba.

Le vénérable supérieur commença immédiatement. Il ordonna aux Filles de la Charité qui visitaient les Arabes pauvres à domicile, et les soignaient dans les hôpitaux d'Alger, de recueillir quelques orphelins. On réunit bientôt une vingtaine d'enfants sans parents et vagabonds qui furent placés sous la direction d'un pieux lazariste, à Birkadem où le Séminaire possédait une petite campagne. Cette œuvre si modeste et si simple ne pouvait inquiéter la politique, cependant on s'en alarma. Des lettres partirent du parquet d'Alger pour Paris ; on y allait jusqu'à parler de détournement de mineurs, d'exploitation d'enfants arabes par le travail. Au fond, on ne redoutait que le prosélytisme, comme l'avouait l'Avocat Général Bardy, qui n'avait pas craint d'ajouter : « Le prosélytisme, je le poursuivrai partout. » Excité par la presse, surtout par l'Atlas, famille révolutionnaire et impie et égarée par les secrètes menées du Procureur Général Achille Marrast, l'autorité donna l'ordre de dissiper le petit troupeau. – On alla même jusqu'à exiger le retour en France du P. Girard, et déjà par ordre du ministre de la guerre son successeur le P. Martin, était subitement arrivé à Alger. Il fallut l'intervention directe de l'Evêque auprès de Pélissier, Gouverneur Général intérimaire pour que le vénérable supérieur du Grand Séminaire restât à Kouba. Ceci se passait en décembre 1851. On peut lire dans la vie de Mgr Pavy et dans celle du P. Girard la scène curieuse qui se passa alors entre Pélissier et l'Evêque d'Alger. Celui-ci ne se laissa pas cependant intimider par cette bourrasque. Quand le bruit fait autour de cette affaire fut passé, il ordonna au P. Girard de transférer le catéchuménat de la campagne au Séminaire et d'y réunir encore des enfants musulmans pauvres et abandonnés qu'on pourrait recueillir. Un séminariste eut le soin de les surveiller et de les instruire. Le premier baptême eut lieu le 6 janvier 1852, date qu'il est bon de remarquer car elle coïncide avec le départ du persécuteur Marrast qui venait d'être révoqué :

« Nous avons célébré son départ, écrivait Mgr Pavy le 25 janvier suivant par une délicieuse cérémonie. Le catéchuménat arabe, dispersé par ses ordres s'est réformé. J'ai baptisé un des meilleurs catéchumènes, orphelin de 16 ans, en présence de 6 ou 8 autres Arabes de tout le Séminaire et du Commissaire Général de police. Ce fonctionnaire était M. Bourgeois d'Orvanne, qui assistait au baptême de Kouba, non seulement par ce qu'il était bon chrétien, ami intime de l'évêque, mais dans le but d'éviter à Mgr Pavy les désagréments que son zèle

pourrait encore lui occasionner. Il avait été entendu entre Mgr et lui, que dans des circonstances analogues, il prendrait les noms des enfants arabes présents, constaterait par lui-même la libre détermination de ceux qui devaient être baptisés, le consentement volontaire de leurs parents quand ils en auraient et, en intervenant ainsi, couvrirait de sa personne et de son autorité l'œuvre du catéchuménat devant le Gouvernement. Louis Paul, continue le prélat, dans la même lettre, le nouveau baptisé servit ma messe avec un autre jeune Arabe, fit sa première communion et reçut la confirmation. »

Quelques autres baptêmes suivirent encore. Alla-t-on trop vite dans l'admission ? Peut-être. Toujours est-il que le résultat final fut à peu près nul. Peu à peu les enfants disparurent tous, et le grand nombre fut tristement infidèle à la grâce du baptême. L'évêque d'Alger semble s'être découragé à la vue de cet insuccès. Il continua néanmoins jusqu'à sa mort à faire distribuer des aumônes le lundi de chaque semaine dans la maison épiscopale aux indigènes pauvres qui se présentaient. Il soutint aussi de son mieux l'orphelinat de jeunes filles arabes, installé par Madame de Mac Mahon, à la Casbah, mais on ne voit pas qu'il ait créé d'autre œuvre pour leur conversion. L'installation vers 1863 des Pères Jésuites en Kabylie dont nous parlerons dans un autre chapitre spécial, indique seule son désir toujours subsistant de travailler à la conversion des indigènes.

Quant au Supérieur du Grand Séminaire, bien qu'attristé par l'apostasie de ses jeunes néophytes, il voulut néanmoins faire de nouvelles tentatives d'évangélisation auprès des musulmans. Il pensait que l'apostolat dans les tribus, malgré la difficulté des temps, serait plus efficace peut-être que le catéchuménat, à cause de l'attrait invincible que l'Arabe et le Kabyle conservent pour leurs grandes plaines ou leurs montagnes. Du reste, à ce moment, Dieu semblait lui envoyer un précieux auxiliaire pour le seconder dans la réalisation de son nouveau plan d'évangélisation. C'était Monsieur Le Guest.

Né à Dieppe le 31 août 1824, Charles Le Guest fit des premières études au collège de sa ville natale puis entra au collège Henri IV à Paris. Reçu à l'École forestière en 1845, il en sortait le 3^{ième} deux ans plus tard avec le grade, Général stagiaire. Nommé tout d'abord à Orléans, il demandait bientôt à quitter ce poste pourtant si envié pour être placé en Algérie, où il espérait un avancement plus rapide. Il y arriva à la fin de 1848 et fut nommé Garde Général à Biskra puis à Batna. Fier chrétien, il communiait tous les huit jours. Il ne craignait pas d'entreprendre de longues journées de marche pour aller trouver un prêtre.

Il avait une foi à transporter les montagnes. Un jour qu'il se rendait à cheval chez son confesseur, il se trouve face à face avec une lionne. Sa monture épouvantée se cabre. D'un bond le cavalier saute à terre, se place devant le fauve et fait un grand signe de croix en prononçant tout haut la formule

sacrée : Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Dieu donna-t-il alors à ses yeux cet éclat qui fascine quelquefois les bêtes les plus féroces. Voulut-il par un véritable miracle récompenser cette foi héroïque ? Toujours est-il que la lionne s'éloigna en rugissant et alla se cacher dans les profondeurs de la forêt.

Monsieur Le Guest, vivant presque continuellement au milieu des Arabes, ne tarda pas à être frappé de leur misère morale. Il s'émut bientôt du malheur des peuples plongés dans les ténèbres de l'infidélité, si bien qu'il résolut de se faire missionnaire. Afin de pouvoir mettre son projet à exécution, il pria son frère le Docteur Le Guest, alors étudiant en médecine, de solliciter son admission au Séminaire des Missions Etrangères : il lui fut répondu que le postulant ayant plus de 25 ans ne pouvait être reçu.

Le Garde Général s'adressa alors à Mgr Pavy, évêque d'Alger qui l'accepta avec bienveillance. Ce fut le 29 mars 1852 que M. Le Guest entra au Grand Séminaire de Kouba revêtu encore de son uniforme.

Il avait mis comme condition qu'il pourrait après son sacerdoce se livrer à l'apostolat auprès des indigènes, ce qui avait été accepté par le P. Girard et agréé par Mgr Pavy.

Le nouveau séminariste engagea ses confrères à s'adonner à l'étude de la langue arabe, dont il avait quelque connaissance. Il se proposa même comme professeur. Pour compléter ses cours on fit venir un indigène.

C'est de cette époque que date l'enseignement de la langue arabe au Grand Séminaire.

C'est état de choses dura près de trois ans. Cependant M. Le Guest avait successivement reçu le Sous-Diaconat et le Diaconat à la condition expresse indiquée plus haute. Mais à son ordination sacerdotale, il oublia d'en faire mention. Mgr Pavy la croyant annulée, voulut employer le nouveau prêtre au ministère paroissial. M. Le Guest refusa et prit pension chez M. l'Abbé Plantier, aumônier de la prison civile. Espérant obtenir la chaire d'arabe au Lycée de la ville et d'acquérir ainsi une influence profitable à la conversion des musulmans, il se mit à travailler avec une véritable passion. Dès le Grand Séminaire il avait préparé les éléments d'un dictionnaire arabe selon une méthode nouvelle ; il continua ce travail et pour arriver à une connaissance parfaite du génie de la langue, il se rencontrait dans la maison des Lazaristes d'Alger avec des indigènes lettrés.

Entretiens, il allait plusieurs fois la semaine à Kouba, car il était resté professeur d'arabe au Grand Séminaire. Monsieur Plantier ayant été nommé curé de la Cité Bugeaud, le 27 février 1857, Monsieur l'Abbé Le Guest devint titulaire de l'aumônerie de la Prison Civile. Mais ne se croyant pas appelé au ministère paroissial et ne voulant pas perdre le fruit de ses pénibles et

longues études linguistiques, il quitta le Diocèse d'Alger en octobre de la même année et se retira à Paris.

C'est à cette même époque qu'eut lieu la dispersion du Cénacle dont nous allons parler plus bas. Monsieur Bonnez, l'un des membres de ce Séminaire apostolique était allé faire son noviciat chez les Lazaristes. M. Le Guest alla le voir et s'informa de la manière dont on avait commencé la mission à Laghouat. Quand il apprit que c'était par l'école et le dispensaire :

« C'est bien tout ce qu'on peut faire pour le moment, dit-il, il faut avant tout faire tomber les préjugés. Mais je suis convaincu qu'il viendra un temps, et peut-être n'est-il pas éloigné, où l'on pourra faire davantage. Je ne sais comment l'œuvre réussira, mais elle doit réussir. »

Il n'a pas été l'heureux témoin de la réalisation de ses désirs. Après avoir habité un an l'Allemagne, fouillant les bibliothèques, se mettant en rapport avec les savants, il revint s'installer à Paris, et y publia un premier ouvrage. Mais bientôt sa santé s'altéra profondément et mené par le travail et le chagrin, il mourut le 11 août 1863 à Dieppe.

Quelques mois après l'ordination sacerdotale de M. Le Guest et son installation à Alger chez l'aumônier de la Prison Civile, se passait au Grand Séminaire de Kouba un événement qui fit naître dans le cœur de ceux qui attendaient l'évangélisation des musulmans d'Algérie de douces et saintes espérances.

On était arrivé à la fin de juin 1855, les séminaristes partaient en vacances. Quatre élèves du dernier cours, qui s'étaient jusque là distingués dans l'étude de la langue indigène résolurent de commencer l'Œuvre arabe. Pour s'occuper plus fructueusement de leur préparation apostolique, ils avaient accédé au conseil du P. Girard et retardé leur ordination à la prêtrise. C'étaient Messieurs Girard, neveu de M. le Supérieur du Grand Séminaire minoré, Bonnez, Dumont, Frayssinet, tous trois diacres.

Du consentement de Mgr Pavy, le P. Girard affecta à l'œuvre nouvelle le presbytère de Kouba (aujourd'hui la gendarmerie) dont il était le propriétaire, de son côté l'évêque fit des dépenses assez considérables pour achat de livres arabes. Les quatre jeune gens entrèrent en communauté le 2 juillet, fête de la Visitation. Un séminariste ayant donné en plaisantant à l'œuvre nouvelle le nom de Cénacle. Le nom lui resta. Les aspirants suivaient au presbytère un règlement spécial et n'allaient au Grand Séminaire que pour les repas. Chaque matin ils assistaient à la messe dans l'église de la paroisse.

Il y avait tout près du presbytère une koubba, petit monument élevé sur le tombeau d'un marabout². Le P. Girard l'avait transformée en chapelle et y avait placé une statue de la Sainte Vierge, sous le vocable de N. Dame de la

² Le nom du village de Kouba est venu de ce tombeau. La Kouba a été renversée lors de la construction de l'église actuelle.

Mission. Le modeste oratoire devint bientôt pour les séminaristes et les fidèles des environs un lieu de pèlerinage jusqu'au jour où il fut élevé le sanctuaire de N. Dame d'Afrique. La statue que l'on y vénérât avait son histoire. Le P. Girard l'avait achetée un jour par commisération chez un fripier de Paris qui l'avait jetée au rebut dans le fond de son magasin. Elle est conservée aujourd'hui encore avec respect dans une chambre du Grand Séminaire. C'est une relique pour ceux qui ont le culte du passé.

L'étude de la langue indigène occupait tout le temps que les novices du Cénacle ne donnaient pas à la prière. Ils suivaient au Grand Séminaire les Cours d'arabe littéral, que faisait M. Le Guest, et pour se familiariser avec la langue vulgaire, ils allaient visiter les pauvres dans leurs gourbis, leur portant des bons de pain ou de la viande. L'un d'eux, M. Bonner, actuellement aumônier de l'hôpital civil de Mustapha m'écrivait il y a peu de temps :

« Quand vous passerez devant les bâtiments des Facultés de l'Aghas, vous pourrez vous dire (en remontant jusqu'en 1855) alors que les tentes des Arabes du Sud couvraient ce monticule, c'est là que les membres du Cénacle venaient prendre des leçons d'arabe. »

Le Docteur Bureau venait en outre leur donner quelques notions de médecine usuelle. C'est ainsi qu'on arriva au mois de mai 1856. Les aspirants n'étaient plus que trois. Monsieur Frayssinet après quelques mois de noviciat avait demandé la permission d'aller voir sa famille en France, mais n'était pas revenu.

Messieurs Girard, Bonner et Dumont furent appelés au sacerdoce le samedi des quatre temps de 1856 ; (17 Mai) quelques jours avant d'être ordonnés, ils firent tous trois dans la chapelle du Marabout aux pieds de N. Dame des Missions la promesse de se consacrer à l'œuvre de la conversion des Arabes, avec cette restriction que si des obstacles insurmontables les obligeaient d'abandonner l'œuvre nouvelle, ils pourraient être reçus à St Lazare.

Après leur ordination, les missionnaires du Cénacle restèrent au presbytère de Kouba dans les mêmes conditions que précédemment. Vers la fin de juillet, le Supérieur du Grand Séminaire envoya M. Théodore Girard à Rome, solliciter du Pape une bénédiction pour l'œuvre naissante. Pie IX accorda la bénédiction demandée. Aussitôt M. Théodore en informa par dépêche son oncle qui communiqua avec joie la bonne nouvelle au Cénacle.

A son retour de Rome, M. Théodore Girard ne trouva plus au Cénacle MM. Bonner et Dumont partis pour Laghouat le 10 août afin de commencer la mission auprès des Arabes. Mais des nouvelles recrues avaient pris la place des partants. C'étaient MM. Hypert, Guyesse, Ribolet et Bélot.

Le règlement dut subir quelques modifications. Les novices n'assistaient aux offices au Grand Séminaire que le dimanche. Chaque jour la Ste Messe leur était dite à la chapelle du Marabout par M. Théodore Girard. Aucun

d'eux n'ayant terminé sa théologie, ils allaient en suivre les cours avec les autres séminaristes. L'étude de la langue arabe se faisait sous la direction de M. Théodore ; Omar le fils de l'instituteur indigène de Kuba donnait aussi quelques leçons.

Le Séminaire apostolique prospérait ; on était tout à l'espérance, quand tout à coup se déchaîna la tempête.

Quelques hauts fonctionnaires du Gouvernement ne voulaient à aucun prix qu'on tentât la conversion des Arabes qui accuseraient Mgr Pavy de laisser faire du prosélytisme à ses prêtres de Laghouat et exigèrent le licenciement du Cénacle. Il fut donc décidé que la petite société serait dissoute aux vacances de 1857. M. Théodore accepta provisoirement les fonctions de vicaire de Saint-Augustin, Monsieur Ribolet fut nommé professeur au Petit Séminaire. M. Guyesse entra dans le clergé du Diocèse. MM. Belot et Hypert revinrent au Grand Séminaire, mais avec l'intention d'entrer chez les Lazaristes : ce qu'ils firent en effet plus tard.

L'œuvre du Cénacle avait vécu. Laghouat conservera cependant les deux aumôniers militaires.

Le Général Marguerite, assez bien disposé, encouragea l'école et donna chaque trimestre de quoi acheter aux petits indigènes chéchias et habits, et présidait tous les ans la distribution des prix.

Son successeur de Sonis montra plus de bienveillance encore. En 1859, les Sœurs de St Vincent de Paul s'établirent aussi à Laghouat, et dans une épidémie de variole qui s'abattit sur l'oasis, elles eurent le bonheur de baptiser une centaine de petits enfants indigènes en danger de mort.

Au retour d'une expédition dans le Sud, M. de Sonis leur confia quelques jeunes Sahariens pour les instruire mais elles n'eurent pas le temps d'achever la bonne œuvre.

Le Sénatus-consulte qui en 1866 limitait les possessions françaises au petit Atlas fut la cause du rappel des Sœurs et Prêtres de la Mission ; Les Supérieurs de St Lazare ne voulant point les abandonner dans un pays que nos troupes allait quitter. M. de Sonis essaya d'empêcher ce rappel, en affirmant que ce Sénatus-consulte ne serait jamais mis à exécution. Ce fut en vain ; les deux Lazaristes et les Sœurs quittèrent Laghouat.

Le Cénacle dispersé, le P. Girard ne songea plus à poursuivre, du moins pour le moment ses tentations d'apostolat, mais il veilla à ce que les séminaristes récitassent chaque matin le Pater et les trois Ave pour la conversion des Arabes.

Pendant que l'œuvre rêvée reculait du côté du désert, Mgr Pavy tentait de l'implanter dans les montagnes du Djurjura.

Telle était la situation à la mort de Mgr Pavy.

Le roi Louis Philippe lui avait dit un jour : « Il faut beaucoup de ménagements pour travailler à la conversion des Arabes, à se précipiter on gâterait tout, mais en définitive ils ne seront français que quand ils seront chrétiens. »

Ces paroles royales qui répondaient si bien aux sentiments personnels de l'Evêque l'avaient grandement encouragé aux débuts de son épiscopat.

Mais hélas ! Cette manière de voir ne fut point celle du Gouvernement qui suivit, ces paroles, écrites par l'Evêque quelque temps avant sa mort, en font foi : « Jusqu'ici je n'ai pu faire que la préparation évangélique, tant le pouvoir s'est montré ombrageux, en bas plus qu'en haut de la moindre apparence d'apostolat! »

L'heure de la conversion des Musulmans ne semblait donc pas devoir sonner de sitôt.

MONSEIGNEUR LAVIGERIE

I. PREMIERES VUES APOSTOLIQUES – NOMINATION A ALGER –

« C'est comme Directeur des Ecoles d'Orient, que je me suis trouvé pour la première fois en contact avec le pays infidèle, écrivait un jour Mgr Lavigerie. C'est en son nom que je suis allé porter les secours de la charité catholique aux chrétiens de la Syrie, que je vis pour la première fois leur soleil, qui est le soleil de notre Afrique, que j'ai connu enfin ma vocation véritable. »

La nomination d'Auditeur de Rote ne fut donc pas, on le comprend, sans lui coûter un réel sacrifice ; il se sentait missionnaire et il lui semblait qu'abandonner l'Œuvre des Ecoles d'Orient, c'était quitter sa voie.

L'heure de l'apostolat n'avait donc pas encore sonné pour lui. Nommé le 5 mars 1863 à l'évêché de Nancy, Mgr Lavigerie semblait voir se perdre à tout jamais l'espérance de l'apostolat auprès des Infidèles ; mais les prévisions humaines sont bien courtes auprès des desseins de la Providence.

Un idéal, dit Mgr Baunard, ne cessait de hanter les pensées et les désirs du jeune évêque. Le type de l'apôtre à ses yeux, c'était un incomparable exemplaire dans St Martin de Tours. Cette figure épiscopale ne le quittait guère, et par elle lui vint un jour des présages si extraordinaires de sa destinée qu'il ne put s'empêcher d'y reconnaître une indication d'En Haut. Mgr Lavigerie avait raconté que le 11 novembre 1866, fête de St Martin, se trouvant à Tours avec quatre autres évêques, pour l'inauguration du sanctuaire provisoire qui devait s'élever sur son ancien tombeau, il s'était endormi le soir dans les pensées que lui avait inspirées cette journée passée près des saintes reliques. La nuit, il eut un songe. Il lui sembla qu'il était transporté dans un pays inconnu, lointain, où des formes humaines, de figure bistre ou noire et de longue barbe, se présentaient à lui... Il garda de ce songe une impression si vive, que vingt ans après, racontant ces choses, il les avait encore, disait-il, devant les yeux.

Quatre jours après ce mystérieux événement, l'évêque d'Alger, Mgr Pavy mourait. Le 18 du même mois, Mgr Lavigerie recevait du maréchal de MacMahon qui l'avait vu à l'œuvre à Nancy, une lettre du Gouverneur Général

de l'Algérie qui lui demandait l'autorisation de le présenter à l'Empereur, pour le siège si important et si difficile d'Alger.

« Compiègne, le 17 novembre 1866.

Monseigneur, je reçois à l'instant, la nouvelle de mort de Mgr Pavy, évêque d'Alger. Dans cette circonstance douloureuse, j'ai dû prévoir le cas où Sa Majesté voudrait bien me consulter sur le choix de son successeur. En y réfléchissant bien, j'ai pensé que je ne pouvais lui présenter un candidat présentant des conditions meilleures pour remplir le poste de l'Archevêque d'Alger, que l'évêque actuel de Nancy. C'est ma conviction intime. Mais je n'ai pu la faire connaître, avant d'avoir connu vos intentions. Je viens donc vous prier de me mander si vous voulez bien accepter cette position. Elle est, selon moi, une des plus importantes qui puisse être confiée au clergé de France ; elle présente, il est vrai, des difficultés grandes ; mais je connais votre zèle pour la religion et je suis persuadé que ce ne seront pas ces difficultés qui pourront arrêter un homme de votre caractère. Veuillez être assez bon pour me répondre le plus tôt qu'il vous sera possible.

Maréchal de Mac-Mahon »

Mgr Lavigerie avait reçu cette lettre le 18 novembre ; le 19, il y répondait. Il ne s'était donné que le temps de célébrer la messe à cette intention. Voici sa réponse :

« Nancy, le 19 novembre 1866.

Monsieur le Maréchal, après avoir réfléchi mûrement et prié Dieu de m'éclairer sur ce que je devais répondre à Votre Excellence au sujet de la demande si imprévue qu'elle m'adresse, en date d'avant-hier, je viens vous dire ma pensée avec toute franchise.

Jamais je n'aurais pensé de moi-même à quitter un diocèse que j'aime profondément et où j'ai commencé des œuvres nombreuses, et si Votre Excellence me proposait un siège plus considérable que celui de Nancy, ma réponse serait certainement négative. Mais je n'ai accepté l'épiscopat que comme une œuvre de dévouement et de sacrifice. Vous me proposez une mission pénible, laborieuse, un Siège épiscopal de tous points inférieur au mien et qui entraîne avec lui l'exil, l'abandon de tout ce qui m'est cher ; vous pensez que j'y puis faire plus de bien qu'un autre. Un évêque catholique, Monsieur le Maréchal ne peut répondre qu'une seule chose à une semblable proposition : j'accepte le douloureux sacrifice qui m'est offert, et si l'Empereur fait appel à mon dévouement, je n'hésiterai pas, quoiqu'il m'en coûte. J'autorise volontiers Votre Excellence à faire connaître ma réponse à Sa Majesté.

+ Charles »

Nous n'ajoutons rien à ces paroles. Nous ferons seulement remarquer ici à quelles injustes préventions obéissaient ceux qui ont osé alors représenter comme un acte d'ambition, la translation de Mgr Lavigerie du siège épiscopal de Nancy au siège archiepiscopal d'Alger. Humainement parlant c'était

une folie ; mais cette folie était celle de l'apostolat dont parle St Paul. Il en a dit lui-même plus tard : « Je suivais l'attrait impérieux de ma jeunesse vers l'apostolat, et je répondais à l'appel de Dieu. »

Le Maréchal de Mac Mahon s'étonna le premier d'une décision si prompte, et le lui témoigna à quelques jours de là : « Je lui dis, écrit l'évêque, que la raison de mon acceptation était tout entière dans mon dessein et mon espoir d'entreprendre la mission au près des musulmans. Le Maréchal qui avait vécu en Afrique depuis 1830 et qui était resté profondément imbu des préjugés en faveur du mahométisme, et contre la libre action de l'Eglise dans ce pays, alla immédiatement trouver le Ministre des Cultes, M. Baroche, et l'Empereur, pour leur déclarer que devant le dessein que je manifestais, il ne voulait plus de moi pour évêque d'Afrique. J'étais encore à Nancy : l'Empereur me fit venir et me proposa de renoncer à Alger, me promettant de me donner immédiatement le coadjutorerie avec future succession d'un des plus grands sièges archiépiscopaux de France. Je résistai absolument, déclarant à l'Empereur, que ce qu'il me proposait là était une honte, qu'il avait dépendu de lui, de me nommer ou de ne pas me nommer au siège d'Alger, mais que, puisque j'étais nommé, j'y voulais et j'y devais aller. »

Cependant avant d'accepter définitivement, Mgr Lavignerie avait écrit à Pie IX, lui disant que : « Partagé entre le regret de se séparer de son clergé et de son peuple, et l'espérance de trouver dans l'Algérie un champ plus vaste pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, aux prix de tous les travaux et de toutes les peines, il lui priait de lui faire connaître sur ce sujet sa volonté qui serait la règle unique de sa conduite. »

Le Pape répondit (14 janvier 1867) :

« Nous vous faisons savoir, Vénérable Frère, que notre volonté expresse est que, dans un prochain consistoire, les liens qui vous unissent aux deux diocèses de Nancy et de Toul, que vous gouvernez aujourd'hui soient rompus, et que vous soyez préconisé évêque d'Alger. »

Quand le 14 janvier la nomination parut au Moniteur, le clergé de Nancy adressa à l'Empereur une pétition pour conserver Mgr Lavignerie. L'évêque fut touché de cette démarche, mais n'eut aucune hésitation. Il parla en missionnaire à son clergé :

« Je ne vous aurais jamais quitté pour un évêché ordinaire, leur dit-il, mais il s'agit d'aller évangéliser un peuple encore presque entièrement païen, et l'habituer par la religion et la charité au travail, à la paix, à l'amour des hommes et de la France. »

Humainement parlant, l'évêché d'Alger était bien au-dessous de celui qu'allait quitter Mgr Lavignerie ; aussi la détermination de l'ancien auditeur de Rote, désigné par la voix publique pour les premières charges de l'Eglise,

causa-t-elle une surprise universelle. Qu'allait-il faire en Afrique ? Ses amis se le demandaient, plusieurs lui en écrivirent.

Il crut devoir expliquer les motifs de son acceptation du siège d'Alger dans une sorte de consultation qu'il adressa alors à quelques-uns de ses amis dans l'épiscopat. Nous croyons, vu son importance, que les lecteurs la parcoureront avec intérêt, car elle leur permettra de connaître le plan de campagne qui se proposait à cette époque même l'éminent Prélat.

« Puisque vous partagez l'étonnement de nos amis sur ma résolution de quitter Nancy pour accepter Alger, écrivait donc Mgr Lavigerie, permettez-moi, Monseigneur, avant que vous ne me jugiez d'une manière définitive, de vous expliquer en deux mots, les raisons d'une décision humainement, paraît-il, si inexplicable. J'ose espérer que vous ne les trouverez indignes, ni de la raison, ni de la foi, ni du patriotisme qui doivent inspirer un évêque. Depuis que, comme Directeur de l'Œuvre des Ecoles d'Orient, j'ai étudié de près, en Egypte et en Syrie, ce qu'il est possible de faire au milieu des populations musulmanes, je ne puis comprendre comment, depuis plus de trente ans, nous donnons en Afrique, un si triste spectacle d'aveuglement et d'impuissance ; ou plutôt, je ne le comprends que par l'absence calculée de toute pensée chrétienne dans l'administration de l'Algérie.

Notre mission n'est cependant pas d'y transporter la population de notre mère-patrie. C'est à peine si celle-ci est elle-même assez nombreuse. Notre mission est de nous assimiler, en les ramenant à notre civilisation qui était celle de leurs pères, ces populations berbères. Or au lieu de cela, on les a parqués jusqu'ici, par la crainte d'un fanatisme en grande partie imaginaire dans leur barbarie et dans leur Coran, qui les tiennent séparés de nous par un infranchissable abîme. C'est le système du "Royaume arabe" qui vient de recevoir par la voix même de l'Empereur, comme une consécration officielle.

Je pense qu'il est nécessaire de réagir enfin, par une parole virile et par l'exemple, contre des préjugés aussi néfastes. C'est à un évêque de le tenter. Or je m'en sens le courage, avec la grâce de Dieu.

Non certes que je veuille employer, pour ramener à nous des indigènes, des moyens que n'approuverait pas la prudence. Sans croire en effet, comme je viens de le dire, au fanatisme bien profond des Berbères, je comprends que nous devons nous interdire tout ce qui pourrait ressembler à des provocations et fournir des prétextes de troubles aux tribus mal soumises. Mais je crois aussi que deux moyens d'assimilation, très praticables et efficaces, sont possibles dès maintenant : les œuvres de charité pour tous, et les écoles françaises pour les enfants.

L'œuvre de transformation ainsi entreprise, sera longue sans doute, mais enfin, elle sera commencée ; tandis que, avec le système actuel, on ne sera pas, dans dix siècles, plus avancé qu'aujourd'hui. Il n'y aura pas après ce temps, dans l'Afrique du Nord, un seul indigène qui ne soit encore musulman, ni un seul musulman qui ne soit encore au fond, ennemi de la France.

Voilà la première partie de la tâche d'un Archevêque d'Alger, telle que je la vois. Mais ce n'est pas tout.

L'Afrique n'est qu'une porte ouverte par la Providence sur un continent barbare de deux cents millions d'âmes. C'est là surtout qu'il faut porter l'œuvre de l'apostolat catholique. On n'a à y craindre, ni la politique des Bureaux-Arabs, ni l'opposition violente de la libre pensée. Tout dépend de la grâce de Dieu et du zèle des missionnaires.

C'est ce que je crois le clergé d'Algérie est appelé à tenter un jour, et ce qu'il peut tenter dès demain, s'il veut, au péril de sa vie.

Voilà, Monseigneur, la grande perspective qui m'attire. Trouvez-vous en France une œuvre plus digne de tenter le cœur d'un évêque ? En trouvez-vous une semblable ? Mais s'il faut que quelqu'un se dévoue, personne ne se présente. Or, à moi, sans que je le recherche, on le propose directement. Quels motifs (je ne parle pas des prétextes, ils seraient facile à trouver) puis-je avoir devant Dieu, pour me refuser à un tel appel ? J'ai la jeunesse, l'habitude de la parole, celle de grouper les volontés et les ressources. Pour parler enfin comme quelqu'un, si c'est une victime qu'on cherche, je suis la victime désignée.

Voilà pourquoi, malgré un grand brisement de cœur, j'ai répondu oui, et je me prépare à partir. Je sais à quoi je renonce ; je sais aussi que je puis trouver de grands obstacles et m'y briser absolument. Mais je crois ne pouvoir me soustraire à ce que la Providence semble demander de moi.

Et maintenant vous m'avez entendu. Me désapprouvez-vous encore ? Je suis sûr à l'avance de votre réponse, parce que je connais votre cœur, votre foi et que vous n'êtes pas homme à mettre l'archevêché de... si beau qu'il soit, au-dessus de l'accomplissement d'un tel devoir.

Cher Monseigneur, il est bien probable qu'il serait plus doux de vivre à ..., mais il sera certainement moins dur de mourir à Alger, même et surtout, s'il y a, comme on me l'assure, beaucoup à y souffrir. »

De tous les amis auxquels Mgr Lavigerie avait communiqué cette lettre, un seul, Mgr Maret, comprit son dévouement et l'y encouragea : « J'ai mûrement pesé devant Dieu, le pour et le contre, répondit-il : sans doute la coadjutorerie de Lyon aurait de quoi vous tenter... mais je n'hésite pas à vous dire que votre vocation vous appelle ailleurs. La meilleure preuve en est dans le goût si vif en N.S. vous a inspiré pour le pays des missions, et dans ce que vous avez déjà voulu entreprendre, soit à l'Œuvre des Ecoles d'Orient, soit à l'époque de votre mission en Syrie. L'absence de toute tentative pour christianiser l'Algérie, depuis l'époque déjà bien longue où nous sommes les maîtres, est une véritable honte pour la France. Or je connais personnellement tous les évêques de France ; il n'y a aucun en dehors de vous qui se voit capable de faire cesser, par une initiative efficace, ce triste état de choses.

J'approuve donc votre intention, cher et vénéré Seigneur. La Providence elle-même se déclare par la position inattendue qui vous êtes faite. Acceptez-la sans hésiter. »

C'était lui dire de partir. Mgr Lavigerie était prêt ; il partit.

II. LA FAMINE – LES ENFANTS ARABES RECUEILLIS

1. A Bouzarea

L'idée préconçue et entretenue depuis 1830, puis formulée dans le Sénatus-consulte de 1864, était que sur le même sol, les Arabes devaient vivre d'un côté, et les colons de l'autre, sans possibilité quelconque d'assimilation entre ces deux races irréductibles à l'unité. De là interdiction de prosélytisme auprès des indigènes, comme offrant d'ailleurs le péril de les éloigner de nous, et de les pousser à la révolte. C'était le « Royaume Arabe » dans l'Empire français, selon l'expression historique de l'Empereur, avec les Bureaux-Arabes comme magistrature et le Coran pour loi.

Mais le futur cardinal n'était guère homme à reculer devant les obstacles et à s'arrêter devant une barrière, si formidable qu'elle pût être ; aussi avec autant de clarté, mais plus de fermeté encore que son prédécesseur, il revendique dans son Mandement de prise de possession (5 mai 1867), la liberté de l'apostolat catholique.

« Faire de la terre algérienne le berceau d'une nation grande, généreuse, chrétienne, y disait-il, ... répandre autour de nous les vraies lumières d'une civilisation, dont l'Évangile est la source et la loi, les porter au-delà du désert, ... relier ainsi l'Afrique du Nord et l'Afrique centrale à la vie des peuples chrétiens..., telle est dans le dessein de Dieu, dans les espérances de la Patrie, dans celle de l'Église, notre destinée providentielle. »

C'était le cri de guerre à l'entrée du champ de bataille. Une telle netteté montrait une résolution bien arrêtée de commencer la lutte de la Croix sur le croissant. Une telle ardeur de prosélytisme ne suscita-t-elle pas déjà quelques ombrages dans le haut monde administratif ?...

Le 12 septembre de la même année, Lavigerie, en revenant de Rome, où il était allé assister aux fêtes du dix-huitième centenaire de la mort des saints apôtres Pierre et Paul, alla trouver l'Empereur à Biarritz et lui demanda une audience. Le principal objet de l'entretien fut l'établissement de stations hospitalières dans la Kabylie, avec l'arrière-pensée mais secrète encore, d'y porter un jour l'Évangile.

Dès le 9, Mgr Lavigerie avait fait remettre à Napoléon III, une note où il disait :

« L'Archevêque d'Alger a le désir d'établir dans la Kabylie, parmi les anciennes populations indigènes et sédentaires de l'Algérie, qui ont été chrétiennes pendant tant de siècles, quatre ou cinq maisons hospitalières où les pauvres habitants du pays pourraient se procurer des médicaments pour leurs malades, des soins pour leurs plaies et leurs blessures. Ces établissements seraient tenus par des religieuses assistées d'un aumônier, et placés au centre même du pays, loin des villages européens. Toute propagande religieuse directe serait absolument interdite par l'Archevêque, et ces établissements ne seraient

fondés que là où les autorités municipales indigènes l'auraient préalablement demandé. Ils auraient chacun quatre ou cinq religieuses. L'Archevêque ne sollicite aucune subvention pour ces établissements ; il se chargerait de leur entretien. Il estime qu'ils pourraient être utiles pour rapprocher de nous les indigènes par les bienfaits que ceux-ci en recevraient. Il ne veut cependant rien faire à cet égard, sans en instruire auparavant Sa Majesté l'Empereur, et connaître sa volonté. C'est le but de la présente note. »

L'empereur y fit bon accueil ; mais il désira que l'affaire fût régulièrement traitée avec le maréchal de Mac Mahon, Gouverneur de l'Algérie, ce qui ne devait pas en hâter l'heureuse conclusion.

En effet, le Gouvernement d'Alger alléguait, pour motiver son refus, les garanties religieuses données à l'Islamisme, le péril d'exciter le fanatisme musulman, la nécessité de la pacification, etc... L'Archevêque dut renoncer, à cette heure, à la réalisation de ses désirs ; mais il y reviendra.

Cependant, toujours préoccupé par son idée d'évangélisation des Musulmans, Mgr Lavigerie, dans sa Lettre Circulaire à son Clergé (31 octobre 1867) pour l'organisation de l'enseignement ecclésiastique, n'oublie pas qu'il a besoin de missionnaires qu'il puisse, l'heure venue, envoyer aux indigènes. Aussi on remarque la grande part qu'il attribue à l'étude de la langue arabe, dans l'instruction :

« d'un Clergé destiné à vivre au milieu d'une population en majorité arabe, et à la rapprocher de l'Évangile et de la France. Et cependant, dit-il à ses prêtres, j'ai dû constater avec autant de surprise que de peine, qu'à une ou deux exceptions près, cette science de la langue indigène vous est à peu près étrangère. C'est là, je ne crains pas de le dire, un malheur et une faute qu'il faut absolument réparer. »

La grande pensée qui déjà se fait jour dans cette ordonnance, c'est l'apostolat auprès des indigènes. La langue en est l'instrument, il faut savoir la manier.

« En conséquence, conclut-il, j'ai décidé que ne n'ordonnerai plus un seul prêtre qui ne comprenne parfaitement l'arabe, et qui ne soit pas en mesure de s'expliquer convenablement en cette langue. Dans ce but, je veux que des classes sérieuses d'arabe aient lieu, tous les jours sans exception, et même le dimanche, au Grand Séminaire, et de plus, que ces classes soient dans le Grand Séminaire, l'objet de soins particuliers. »

Cependant à cette époque, Mgr Lavigerie ne voyait pas bien encore comment il pourrait comprendre l'œuvre qui lui tenait à cœur, « lorsqu'une catastrophe immense, imprévue, rompant toutes les digues et brisant toutes les résistances vint lui ouvrir les voies qu'il cherchait et que l'Église espérait depuis 1830 ! » L'heure de l'apostolat des indigènes était proche, l'heure de Dieu allait sonner.

Pendant que l'Archevêque d'Alger se trouvait en France, le choléra s'abattit sur l'Algérie (août et septembre). Il fut particulièrement meurtrier pour les indigènes. On a évalué à 60 000, le nombre des victimes que le terrible fléau fit chez les infortunés. Mais ce n'était encore que le commencement des fléaux de l'année.

« Les sauterelles, qui avaient déjà ravagé le Tell en 1866, arrivaient en 1867 par grandes nuées, sombres et denses, si nombreuses, si serrées, que le ciel par endroits, en était obscurci. S'abattant sur la campagne, elles la couvrirent de leur masse dévorante. Les plantes, les herbes, les feuilles, la récolte d'orge, de blé, de vin, d'olives et de figues, tout jusqu'à l'écorce, fut rongé en quelques jours. Quand cette armée eut passé, on ne trouva plus rien à faucher, à moissonner, à cueillir, à manger : c'était le désert et la ruine.

Une grande sécheresse régna du printemps à l'automne. Tout tarit, tout eut soif et tout fut consumé. C'était la seconde année qu'il en était ainsi. Enfin, vers le mois de novembre, des pluies diluviennes, incessantes, inondèrent le pays, emportant la terre des coteaux et les travaux des hommes. Dans la montagne, une neige continue et pressée, remplit les gorges et les vallées, recouvrant les villages, ensevelissant les gourbis. Le territoire civil, d'ailleurs encore fort restreint à cette époque, eut sans doute aussi grandement à souffrir ; mais le colon européen sait travailler et prévoir, le musulman ne prévoit rien et travaille peu. Les indigènes n'avaient point de réserves : il ne leur resta plus que de mendier ou de mourir de faim.

C'est alors qu'on eut sous les yeux le spectacle dont le souvenir ne s'effacera jamais de l'esprit de ceux qui en furent témoins³. La faim, et bientôt la peste enlevèrent en quelques mois le 1/5 de la population indigène. Chassés de leurs demeures par la nécessité, les plus courageux ou les moins affaiblis, vinrent chercher un abri dans les villes européennes. Des bandes déguenillées qui avaient vendu leur dernier burnous pour un morceau de pain, se traînaient vers les portes, en semant de leurs morts les routes et les abords des cités. On en trouvait jusqu'à 6, 7, 8, 10, 12 ensemble, à côté les uns des autres. Le service de la voirie n'était occupé qu'à ramasser des cadavres d'une maigreur effrayante, disséminés dans les champs, les rues, les chantiers, sur le seuil ou dans les corridors des maisons. Dans la campagne, les vagabonds allaient jusqu'à déterrer, pour les manger, les animaux morts de maladie ; et les colons étaient parfois obligés de défendre, le fusil à la main, le bétail de leurs fermes. On rencontrait à chaque pas, de ces squelettes ambulants : femmes portants des enfants moribonds sur leur sein desséché, enfants abandonnés, mourants, par leurs parents. Enfin parmi les extrémités de la misère, les extrémités de la cruauté et du crime ; des forfaits sans nom dans l'histoire des peuples civilisés, des pères et des mères égorgeaient leurs fils ou leurs filles, des frères tués par leurs frères, tous les sentiments humains étouffés dans des âmes, où bouillonnait sourde-

³ Les Arabes n'ont pas encore oublié cette époque ; ils l'appelleront encore aujourd'hui eeh cherr el Kebir [ce qui veut dire « le grand mal »].

ment une rage sauvage qui mettait dans leurs yeux une flamme sinistre et menaçante.

Mgr Lavigerie sentait son cœur frémissant. Des divers points de son diocèse, ses curés lui adressaient la peinture navrante d'une misère qui criait vers lui.

Le curé de Marengo lui décrivait sa paroisse assaillie par des bandes de mendiants, n'ayant plus littéralement que les os et la peau, et vivant de charbons et de racines de palmiers nains. J'ai vu plus d'une fois, racontait-il, des groupes d'hommes et de femmes armés de bâton, défendre les fossés de la route contre un troupeau de bœufs pour s'emparer des mauves dont ces animaux faisaient leur pâture. »

Le même curé rapportait qu'une jeune femme d'environ dix-huit ans, s'était, quelques jours auparavant, trainée à la porte des Sœurs de sa paroisse, ne pouvant plus dire que ce mot : morto, morto !, et malgré les soins des religieuses pour la ranimer, elle expira une heure après. Un petit orphelin de sept ans, passant sa chèvre dans la broussaille, avait été surpris par les affamés, qui l'avaient précipité dans le ravin, après avoir tué sa chèvre et lui avoir arraché les quelques fèves crues qui faisaient sa pauvre pitance. »

A Mahelma, le curé avait vu les Arabes se jeter sur une voiture de fumier pour en arracher quelques feuilles de légumes, souillés d'immondices, dont ils se repaissaient avidement. Le curé de Bou Medfa avait vu des malheureux disputer à la voracité des chacals, les animaux morts à proximité des habitations. A Ténès, des femmes, des enfants, avaient été surpris cherchant dans des tas d'ordures, des os laissés par les chiens, et qu'ils broyaient pour s'en nourrir. Là encore, une nuée d'Arabes, apprenant que la vague apportait à la côte quelques quintaux de blé, épaves d'un bateau grec échoué près du débarcadère, accourent et se jettent à l'eau, pour disputer au remous le grain mêlé de sable qu'ils tamisent ensuite pour s'en rassasier. A Milianah, une pauvre jeune mère n'avait plus que la force de montrer dans ses bras, le corps sans vie de son enfant nu, puis elle expirait elle-même. Les cadavres qui tombaient sur les routes, dans les fossés, dans le lit des rivières, étaient dévorés par les hyènes et les fauves du pays. Cela se voyait chaque jour. »

La misère n'était pas moins grande dans les provinces de Constantine et d'Oran que dans celle d'Alger : les mêmes scènes lamentables s'y reproduisaient, et la moralité y était également effrayante.

L'autorité militaire, alors toute puissante en Algérie, crut bien faire pendant plusieurs mois, de cacher de tels malheurs. Mais l'opinion publique se dessinait de plus en plus fortement contre le système des "Bureaux-Arabes" ; elle rendit responsable d'une partie de ces maux ce régime politique qui, en laissant les indigènes à leurs mœurs et à leur isolement, les laissait à leur imprévoyance et à leur impuissance.

L'*Avenir algérien* disait, dans son N° du 26 avril : « La France reconnaîtra que l'ineptie, l'ignorance et l'imprévoyance de ce régime, se traduisent par la mort de presque tout un peuple. »

Il arriva cependant un moment, où il fut impossible de dissimuler : les faits parlaient trop haut. Les chefs arabes, consultés, donnèrent alors une statistique dérisoire du nombre des victimes, statistique qu'on leur avait évidemment dictée. Mais les journaux de l'Algérie rétablirent vivement les chiffres réels.

L'Autorité s'irrita ; on frappa les journaux comme coupables de propagation de propos de nature à inquiéter les esprits. On prit des précautions pour épargner aux villes le spectacle des affamés, en écartant les vagabonds, soit pour se prémunir contre l'épidémie qu'on commençait à redouter, soit surtout, pour que le silence fût gardé sur le fléau qui ravageait la colonie.

On fit mieux. On demanda aux Chambres et on obtint un premier et faible secours de 400.000 francs, moyennant lequel on offrit du moins du travail et du pain aux plus nécessiteux. Les colons de leur côté, vinrent en aide, autant qu'ils le purent, aux pauvres indigènes.

On pensait bien aux veuves et aux orphelins ; mais qui les recueillerait qui les nourrirait, qui les élèverait, qu'en ferait-on ensuite ? On en délibérait et la mort était là !

Un jour, Mgr Lavigerie rencontra un petit mendiant arabe d'environ dix ans, à la mine intelligente, aux yeux vifs et brillants de fièvre : il était exténué.

- « D'où vient-tu, mon enfant ?, lui demanda l'Archevêque.
- De la montagne, loin... loin.
- Et tes parents, où sont-ils ?
- Mon père est mort, et ma mère est dans son gourbi.
- Et pourquoi l'as-tu quitté ?
- Elle l'a dit : « Il n'y a plus de pain ici, va-t'en dans les villages chrétiens », et je suis venu.
- Qu'as-tu fait pendant la route ?
- J'ai mangé de l'herbe, le jour, dans les champs ; et la nuit, je me cachais dans les trous, pour n'être pas vu des Arabes ; parce qu'on m'avait dit qu'ils tuaient les enfants pour les manger.
- Et maintenant où vas-tu ?
- Je ne sais pas.
- Veux-tu aller chez un marabout arabe ?
- Oh ! non. Quand je suis allé chez eux, ils m'ont chassé, et si je ne partais pas assez vite, ils appelaient les chiens pour me mordre.
- Veux-tu rester avec moi ?
- Oh ! oui, je le veux.
- Eh bien ! viens dans ma maison, je te traiterai comme mon enfant et tu t'appelleras comme moi, Charles. »

Cette rencontre, ce tête-à-tête avec la cruelle réalité, fut un rayon de lumière pour l'Archevêque.

« Les secours accordés par le Gouvernement racontait-il ensuite, pouvaient peut-être momentanément suffire pour les adultes. Avec le travail que leur était accordé, ceux qui étaient valides retrouveraient, s'ils le voulaient, des moyens d'existence. Mais à ces enfants, à ces orphelins qui semblaient la proie assurée de la mort, il fallait un père : Dieu venait de m'inspirer la pensée de le devenir. »

Mgr Lavigerie s'adressa alors au Supérieur du Lazaristes, lui demandant des Sœurs qui s'occuperaient des orphelins qu'il avait l'intention de recueillir. Mais sa démarche resta sans succès. Il fit alors appeler le Supérieur des sœurs de Bon-Secours d'Alger, mère Marie-Madeleine, religieuse de grand mérite et de vrai dévouement, qui joignait à une modestie pleine de distinction une aimable et ronde franchise, goûtée de tout le monde et même déjà du nouveau prélat.

Monseigneur pria la Supérieure, après lui avoir exprimé l'embarras où il se trouvait par suite du refus des Lazaristes, de vouloir bien se charger avec deux de ses compagnes, d'une dizaine d'orphelins arabes. Mère Madeleine fit d'abord remarquer respectueusement à l'Archevêque, que ce genre d'apostolat, nouveau pour elles, n'entraînait point dans l'esprit de leur vocation de Sœurs infirmières. Elles ne pensaient donc pas que cette œuvre pût réussir entre leurs mains.

Mais devant l'insistance du prélat, la supérieure accepta à titre provisoire, la charge qui lui était proposée.

Mgr Lavigerie lui dit donc d'aller s'installer à Bouzaréa[h], dans la maison de campagne du Petit Séminaire, en lui recommandant surtout « de n'y pas faire de dépenses. » Rassuré sur l'œuvre qu'il venait d'entreprendre, il s'embarqua pour la France, le 14 décembre.

« Je fus bien déconcertée, racontait plus tard Mère Madeleine, quand j'allai visiter le futur orphelinat : un toit jeté sur quatre murs, sans plafond, ni pavé, avec deux pièces arabes au fond de l'édifice. »

Sans se décourager, la Supérieure procéda à l'installation, qui fut des plus sommaires.

« J'allais, dit-elle, acheter 12 chemises, 12 couvertures et autant de nattes en jonc ; j'allais ensuite prendre à l'archevêché 12 garçons, que je conduis au bain. Là, ils déposèrent leurs guenilles, reçurent chacun chemise et couverture, et dans ce nouvel uniforme, je les emmenai à la Bouzaréa[h]. »

C'était le 21 décembre 1867.

En peu de temps, le nombre des orphelins recueillis, augmenta considérablement. Les deux religieuses que Mère Madeleine s'était adjointe, Sœur Ambroisie et Sœur Martin, rivalisaient avec leur supérieure de dévouement

dans les soins répugnants à donner à ces pauvres enfants, teigneux, remplis de vermine, couverts de haillons, minés par la fièvre ou la dysenterie, que la police ou de charitables colons leur amenaient presque quotidiennement.

Les 3 Sœurs étaient aidées dans leurs pénibles fonctions par un interprète arabe et une brave Espagnole qui devaient suivre la petite troupe à Ben-Aknoun, et s'y dévouer encore. Bientôt le hangard (sic) devint insuffisant pour contenir les nouveaux arrivants ; il était à craindre que l'agglomération ne provoquât une épidémie.

Pendant ce temps, Mgr Lavignerie était à Paris. Il racontait, il consultait, il mettait ses desseins charitables sous les yeux de ses amis. Il ne fut pas compris de tous. « J'ai été blâmé, je le sais, et raillé même quelquefois de ce qu'on appelait mon imprudence ; mais malgré toutes les peines et les difficultés du passé, toutes les inquiétudes d'un avenir qui, par moments, me paraît sombre, je ne puis me repentir de ce que j'ai fait. »

D'autres heureusement l'encouragèrent. L'Œuvre des Ecoles d'Orient dont il était resté l'inspirateur et le guide, l'assura de son appui. Le Conseil de l'Œuvre de la Ste Enfance, auprès duquel il se rendit, lui vota, séance tenante, de généreux secours.

Le 1^{er} janvier 1868, veille de son départ de Paris pour l'Algérie, il adressa aux journaux catholiques de France, une lettre restée justement célèbre dans les Annales de la colonie, car elle fut le point de départ d'une politique nouvelle. Cette lettre disait :

« Monsieur le Rédacteur,

Veillez me permettre d'emprunter la voix de votre journal pour adresser un appel à la charité catholique en faveur des habitants indigènes de l'Algérie. J'ai hésité à prendre cette initiative, surtout en présence des besoins si nombreux du Saint-Siège et de l'Eglise ; mais le mal s'étend chaque jour davantage, et prend des proportions plus douloureuses. Je ne crois pas qu'il me soit permis de me taire plus longtemps.

C'est, en effet, la famine, avec toutes ses horreurs, qui décime la population indigène, déjà si éprouvée par les ravages du choléra. Deux années de sécheresse, l'invasion des sauterelles ont épuisé toutes ses ressources. Depuis plusieurs mois, un grand nombre d'Arabes ne vivent plus que de l'herbe des champs ou des feuilles des arbres qu'ils broutent comme les animaux ; et maintenant, avec un hiver plus rigoureux que d'habitude, leurs corps épuisés ne résistent plus, ils meurent littéralement de faim. »

L'Archevêque décrivait ces lugubres morts avec cette simplicité naturelle et pénétrante qui est l'éloquence des choses.

Ces pauvres gens, dénués de tout, montrent encore un courage, une résignation farouche, qui seraient vraiment admirables, s'ils étaient inspirés par un sentiment chrétien, et s'ils ne naissaient pas de leur triste fatalisme musulman, qui est la première cause de leurs maux, parce qu'il empêche de leur part toute

prévoyance. Lorsqu'ils sentent venir la mort, cette mort lente et affreuse qu'amène la faim, ils ne se plaignent pas, ils ne se révoltent pas, ils s'étendent sur la terre, au bord de quelque chemin, s'enveloppent de leurs haillons, se couvrent la face, et attendent leur dernière heure, en murmurant le nom d'Allah.

C'est ainsi qu'ils sont morts du choléra durant cet été ; c'est ainsi qu'ils meurent maintenant de faim, littéralement fauchés par ces fléaux, comme la moisson par la main du moissonneur.

Des calculs qui ne sont pas exagérés font monter jusqu'à plus de cent mille, le nombre des victimes dans ces six derniers mois ! Jugez par là, Monsieur, le nombre des veuves, des orphelins, des vieillards restés sans ressources. »

L'Archevêque ajoutait :

« Dans ces tristes circonstances, le gouvernement de l'Algérie remplit admirablement son devoir. Du travail est proposé à tous les hommes valides ; et il y en aura pour tous. Un secours extraordinaire pour les veuves et les orphelins est aussi demandé au Corps législatif, et il sera sans doute accordé. Mais ce secours sera certainement bien insuffisant pour les orphelins, qu'il s'agit surtout d'adopter, d'élever. C'est donc pour eux, pour ces pauvres enfants, que je sollicite la charité des âmes chrétiennes et généreuses. Il faudrait pouvoir tous les recueillir. Nos bonnes Sœurs se chargeraient volontiers de cette œuvre de miséricorde. Mais ce sont les ressources qui leur manquent, et qui me manquent absolument à moi-même. Avant de solliciter la charité des autres, j'ai donné tout ce que j'avais ; maintenant je recevrai avec reconnaissance ce que la charité m'enverra à Alger, où je vais rentrer demain. »

La fin de la Lettre était une grande élévation de cœur : elle disait :

« Ce n'est pas sans une certaine timidité que j'adresse cet appel aux chrétiens de France ; mais s'ils ne peuvent nous servir, ils comprendront du moins, le sentiment qui dicte ma démarche.

Je suis évêque, c'est-à-dire père, et quoique ceux pour lesquels je plaide ici ne me donnent pas ce titre, je les aime comme mes fils, et je cherche à leur prouver : heureux, si je ne puis leur communiquer ma foi, d'exercer du moins la charité envers ces pauvres créatures de Dieu ! »

Le bon grain de la charité était semé, semé en terre de France. Qu'allait-il rapporter ? Mgr Lavignerie en laissa le soin à Dieu, et il partit le lendemain.

A peine fut-il de retour à Alger, qu'il rédigea un autre appel, mais celui-là, adressé, non aux hommes, mais à Dieu. Le 6 janvier, fête de l'Epiphanie, il établit sur de nouvelles bases et plaça sous le vocable de St Augustin, l'Association de prières instituée en 1857 à N.-D. d'Afrique, en vue d'obtenir la résurrection de la foi dans l'ancienne Afrique chrétienne. Les Considérants de son Ordonnance sont l'énergique traduction de ses desseins apostoliques.

« Considérant que presque toute l'Afrique du Nord se trouve encore plongée dans les détestables erreurs du mahométisme ;

Considérants que les œuvres d’apostolat sont déjà commencées dans les orphelinats, les hôpitaux, les hospices, ouverts par nous aux enfants, aux veuves des pauvres musulmans ;

Considérant que ce qui manque surtout pour réaliser ce dessein, c’est d’une part, la liberté de l’apostolat, et de l’autre, les moyens matériels de soutenir les œuvres ;

Considérant que c’est surtout à la prière, de demander la première de ces choses, et à la charité, de pourvoir à la seconde ;

Une Association est institué, dont les membres sont invités à dire chaque jour un Ave Maria à ces intentions, et à verser chaque année leur aumône d’un franc. »

Ce n’était pas seulement, on le voit, de secourir les musulmans, mais bien de les convertir, qu’il formait le dessein. Aussi ceux qui s’étaient faits les soutiens de l’Islam, durent considérer la nouvelle Association comme un engin de guerre redoutable.

C’en fut un autre, à leurs yeux, que l’Echo de Notre Dame d’Afrique, petite revue hebdomadaire ou Semaine Religieuse, qui dès son premier numéro (5 janvier), se donnait comme la trompette de cette campagne conquérante.

On comprend qu’une des premières visites de Mgr Lavigerie, fut pour l’orphelinat de la Bouzaréa[h] : il les renouvela souvent. Ce fut dans l’une d’elles, qu’il trouva un pauvre enfant qui se mourait du coup. Il le baptisa et lui donna son nom : le salut de cette chère âme fut le premier fruit de bénédiction de l’œuvre naissante. Le parrain revint le lendemain et trouva le petit Charles hors de danger, à la stupéfaction générale, à celle surtout des bonnes sœurs, dont les forces s’épuisaient dans les fatigues du jour et de la nuit.

Mère Madeleine prévoyant que le nombre des enfants adoptés irait sans cesse en augmentant, exprima ses craintes à Monseigneur, sur l’insuffisance du logement, et sur l’impossibilité pour les Sœurs de Bon-Secours, de faire face à un travail si écrasant. L’Archevêque se rendit à l’évidence et se mit sans retard à la recherche tout à la fois et d’un asile plus vaste, et d’une Congrégation religieuse qui pût lui fournir des sujets pour la direction de l’orphelinat arabe.

Or il y avait entre El-Biar et Dely-Ibrahim, une vaste propriété appartenant aux RR. PP. Jésuites. Le P. Brumauld l’avait achetée en 1844 pour y placer l’orphelinat de garçons qu’il dirigeait depuis deux ans, dans des locaux insuffisants, tant à Mustapha-Inférieur, qu’au Consulat de Danemark (aujourd’hui Orphelinat de St Vincent : Mustapha-Supérieur). Sur ce vaste terrain de 150 hectares, entourant la vieille maison de bains des Deys d’Alger et occupée précédemment par un poste de cavalerie, il put recevoir bientôt 250 orphelins parmi lesquels apparaissent quelques figures arabes.

Le Maréchal Bugeaud en effet, sans contredit le plus éminent Gouverneur Général qu’ait eu l’Algérie, avait enlevé dans une razzia un certain nombre

d'enfants indigènes dont les parents étaient restés sur le champ de bataille. Il avait fait appeler l'excellent P. Brumauld, en lui disant à sa façon : « Père, élevez-moi ces enfants et tâchez d'en faire des chrétiens. Si vous réussissez, ceux-là du moins ne retourneront pas dans leurs broussailles, pour nous f... des coups de fusils. »

Ben-Aknoun se transforma ou plutôt se créa sous la paternelle et intelligente direction de son fondateur, et le généreux appui du Maréchal Bugeaud.

Le produit du travail des orphelins, augmenté des libéralités des bienfaiteurs, permit de construire les bâtiments nécessaires à l'installation des différents métiers auxquels on formait les orphelins, dont le nombre en 1850 s'élevait à cinq cents.

Lorsque dix-huit ans plus tard, Mgr Lavigerie visita Ben-Aknoun, il y trouva donc une installation complète et avantageuse : la petite maison encore occupée par les Révérends Pères et plusieurs frères convers, avec une douzaine de grands orphelins pour l'entretien de cette vaste campagne ; le grand bâtiment occupé précédemment par la nombreuse famille du P. Brumauld, un ancien séchoir à tabac, une forge, une boulangerie, des écuries, des lavoirs, puits, bassins, norias, etc. Le choix était heureux ; mais l'Archevêque, ne pouvant faire l'achat de cette propriété, la loua pour deux ans.

Le local trouvé, il fallait s'enquérir aussi d'un personnel chargé de la direction de l'orphelinat.

Mgr Lavigerie s'adressa à la Supérieure Provinciale des Sœurs de la Doctrine Chrétienne à Mustapha, Mère Eudoxie, et lui demanda des Religieuses. Malgré la difficulté de trouver des Sœurs disponibles, aux premiers mois d'une année scolaire, la position de l'Archevêque fut accueillie avec joie, et l'adhésion des Supérieurs Généraux de Nancy, obtenue facilement.

Le prélat fit part de cette heureuse décision à ses chères filles de la Bouzaréa[h] qui l'accueillirent avec d'autant plus de joie qu'elles allaient bientôt pouvoir reprendre, au chevet des malades, à domicile, leurs véritables fonctions de Sœurs de Bon-Secours. Le 28 janvier était fixé pour le transfert à Ben-Aknoun.

Mère Madeleine profita de la visite de l'Archevêque pour le prier de se choisir parmi les petits indigènes confiés à sa garde, douze des plus intelligents afin de les faire instruire et former avec eux les prémices de la mission arabe.

« A cette proposition, raconte la zélée Supérieure, Sa Grandeur partit d'un bruyant éclat de rire, et s'en retourna à Alger. Mais dès le lendemain matin on le vit remonter à la Bouzaréa[h]. A peine arrivé, il s'écria de toute la force de sa voix : "Où est-elle, cette terrible Sœur Madeleine qui m'a empêché de fermer l'œil cette nuit, avec sa mission arabe ? Mais d'abord, ma chère fille, dit le Prélat en me voyant, où avez-vous dormi pour faire un semblable rêve ?" – Il n'est

pas nécessaire de rêver, Monseigneur, pour penser que le Bon Dieu ne vous a pas envoyé ici pour donner seulement à ces enfants le pain matériel qui doit les empêcher de mourir ; il y aura toujours assez de musulmans sur la terre !... Je crois fermement que vous avez été créé, Monseigneur, pour en faire des chrétiens qui travailleront plus tard au salut de leurs compatriotes. »

L'Archevêque paraissait ému et pensif... « Mais où voulez-vous, ma chère fille, que je mette ces enfants ? » Marie Madeleine parla du Petit de St-Eugène, et il fut convenu que les douze élus y trouvaient à leur disposition, une classe et un professeur. Le choix fut fait. La bonne Supérieure craignait tellement de recevoir contrordre, qu'aussitôt après la visite du prélat, elle se rendit en toute hâte à Alger, pour acheter des vêtements convenables aux heureux privilégiés. Elle vint les prendre à Bouzaréa[h], et les présenta le jour même à l'Archevêque.

Il restait encore après leur départ, 80 enfants, entassés dans un espace très restreint. Le typhus semblait s'annoncer ; Sœur Martin en fut seule atteinte, mais son état fut très grave pendant plusieurs mois, et sa santé demeura fortement ébranlée.

Durant les six semaines que les orphelins passèrent à Bouzaréa[h], on n'eût à déplorer la mort d'aucun d'entre eux.

Aucun des auteurs de la vie de Mgr Lavigerie, n'ayant parlé de Mère Madeleine et de ses compagnes, Sr Martin et Sr Ambroise, nous devons réparer cet oubli : c'était pour nous un devoir de reconnaissance de faire connaître le dévouement de ces 3 religieuses de Bon-Secours.

2. A Ben-Aknoun

L'heure allait sonner pour les Sœurs de la Doctrine chrétienne, de se dévouer à la même œuvre, mais sur un terrain plus vaste que celui de Bouzaréa[h]. Nous avons dit plus haut, que la Supérieure Provinciale, Mère Eudoxie, avait accueilli avec bonheur le choix dont l'Archevêque honorait sa famille religieuse. Mais qui placer à la tête de l'orphelinat ? On pense à Mère Paul, qui depuis 19 ans, dirigeait l'école et le pensionnat de Blida. En apprenant l'embarras de la Mère Provinciale, elle lui avait dit : « Ma bonne Mère, mes Sœurs et moi sommes toutes à votre disposition. »

Le mardi 28 janvier avait été fixé pour le transfert des orphelins de la Bouzaréa[h] à Aknoun. Au jour dit, Mère Paul et 2 Sœurs étaient à leur poste. La Mère Provinciale et son Assistante avaient tenu à être présentes à l'installation. Elles eurent la joie de rencontrer à l'orphelinat les Pères Creusat et Ducat de la Compagnie de Jésus, dont le zèle leur était bien connu. Des prolonges arrivèrent, apportant les 80 recueillis, garçons et filles de Bouzaréa[h], avec leur petit mobilier : nattes, vaisselle de fer ; c'était à peu près tout.

Mère Madeleine fit part aux nouvelles arrivées, de ses propres expériences de quelques semaines, en répondant à leurs nombreuses questions ; puis elle regagna en tout hâte le chevet de Sœur Martin, alors gravement malade.

A l'arrivée de la caravane de Bouraréa[h], l'étonnement fut grand de part et d'autre ; les orphelins regardaient avec surprise ces nouvelles « mamans », et les Sœurs de la Doctrine sentaient leur cœur s'émouvoir de pitié à la vue de ces pauvres enfants.

« Nous n'avions pas achevé la distribution des assiettes et des cuillers à nos 80 pensionnaires, raconte Mère Paul, lorsque apparut la marmite de riz préparé par un des Frères Jésuites. D'un bond, les enfants accroupis, se lèvent et s'élancent sur le porteur, tombant, roulant, s'écrasant, se frappant avec leur vaisselle de fer, qui elle-même pirouette dans tous les sens. Quant au riz, il passait successivement des assiettes, dans les mains des voisins avides, sur les pieds, sur les têtes, dans la poussière surtout... Mais les voraces n'en perdaient pas un grain. La discipline de Bouzaréa[h], si on avait pu en obtenir durant six semaines, était bien oubliée.

Le soir venu, on passe au dortoir ; chaque enfant s'étend sur sa natte, roulé dans une couverture. Par malheur un sac de blé a été oublié près de la salle ; les grains en sont bientôt dans les mains des plus habiles, qui en mangent bonne mesure, pendant que d'autres dévorent des touffes d'herbe qu'ils avaient cachées sous leurs chemises. La nuit suivante, les pauvres affamés feront festin de l'huile et de la mèche des lampes. »

Au lendemain de ce premier jour, Ben-Aknoun reçut la visite de Mgr Lavigerie. Les enfants exprimèrent par des cris sauvages et diverses gambades, la joie de revoir le Marabout el Kibir, et le plaisir de se trouver dans un si grand espace. L'Archevêque était heureux de ces témoignages : il visite les petits malades qui étaient couchés ; puis, quand pour les valides, l'heure du repas fut venue, il fut témoin d'une gymnastique plus accentuée que celle de la ville, en raison de l'allégresse causée par sa présence. Sa voix vainement essayait de dominer celles des enfants ; au contraire elle existait les « ia bàlà... ia bàlà ! » et provoquait des caresses qui laissaient sur la robe violette, l'empreinte des petites mains passées au riz.

Rentré chez lui, l'Archevêque écrivit à la Supérieure Provinciale la lettre suivante :

« Alger, le 29 janvier 1868 (mercredi soir).

Ma Révérende Mère et chère fille,

Je suis allé ce soir voir notre installation provisoire de Ben-Aknoun, et je ne puis vous dire tout ce que j'y ai souffert. C'est le plus affreux désordre, l'inintelligence la plus complète de toutes choses. Il faut remédier à cela le plus tôt possible.

Mère Paul ne peut, sans aides, faire une pareille œuvre, et les commencements surtout sont essentiels, parce qu'ils établissent la réputation d'une mai-

son. Tout le monde a les yeux sur votre communauté, et si les choses ne vont pas mieux, vous vous ruinerez et vous ruinerez l'œuvre dans l'opinion.

Il faut donc que, dans la matinée de demain, jeudi :

– 1) Cinq sœurs nouvelles, en sus des deux autres, soient adjointes à ma sœur Paul. Vous les prendrez où vous pourrez, près de vous, dans la Maison Provinciale, ou ailleurs ; mais il les faut absolument avant-midi. Demain en effet, le nombre des enfants passera 200.

– 2) Il faut que les enfants soient divisés par catégories d'âge, et qu'on n'en laisse pas plus de 40 sous la direction d'une seule sœur, pour commencer du moins. Il y a six salles : cela fait quarante enfants par salle, plus une salle d'infirmeries ou de malades qu'il faudra chaque matin envoyer à l'hôpital avec un billet du docteur.

– 3) Pour les repas, il faut avoir le nombre d'assiettes suffisant, c'est-à-dire cinquante ou soixante, au moins pour qu'une salle soit servie toute entière à la fois. Sans cela, c'est le désordre et un gaspillage effrayant.

– 4) Il faudrait aussi faire un peu sortir les enfants au soleil, durant les bonnes heures du jour.

– 5) Il faut songer à les habiller au plus tôt, pour pouvoir commencer à les employer à quelque petit travail extérieur, si Ben-Aknoun nous est enfin acquis.

Veillez, ma Révérende Mère, veillez vous-même à tous ces détails. C'est la plus grande œuvre qui ait jamais été entreprise en Algérie : ne la laissez pas dépérir, je vous en conjure.

Croyez à mes sentiments les plus fraternels en N.S.

+ Charles, Archevêque d'Alger »

Kaddour le chaouch, sera dès demain, attaché à la maison de Ben-Aknoun. Dès demain aussi, les enfants du Dépôt d'Alger seront conduits directement chez nous. »

Devant un ordre aussi impératif, la Mère Provinciale envoya dès le lendemain à Ben-Aknoun, 3 nouvelles sœurs, quatre autres étaient attendues dans la huitaine, mais ce renfort ne suffirait pas encore.

Le 30 janvier, arriva le convoi annoncé par l'Archevêque. Tirés des Dépôts d'Alger et jetés pêle-mêle dans des prolonges conduites par des soldats, garçons et filles se trouvaient dans l'état le plus pitoyable. Couverts de hillons, la tête infectée de teigne, rongés par la vermine, chancelants comme des gens ivres, ces malheureux répandaient une odeur nauséabonde.

Aussitôt les voitures déchargées, les Sœurs débarrassèrent les arrivants de leurs guenilles qu'on brûla aussitôt. De grandes cuves pleines d'eau avaient été préparées d'avance : on y lave les enfants, qui reçurent ensuite une chemise et une couverture ; après quoi, ils allèrent s'asseoir ou plutôt se coucher sur l'herbe, car très peu avaient la force de se soutenir.

Les Pères Creusat et Ducat s'informèrent de leur pays et de leur nom ; quelques-uns ne sachant ni l'un ni l'autre, on examina leurs tatouages.

Toutes ces indications étaient écrites et conservés pour le cas où l'on viendrait les réclamer.

Ce premier convoi allait être suivi de beaucoup d'autres. Mgr Lavigerie, dès la mi-janvier, avait en effet écrit à ses curés, leur demandant de recueillir les enfants arabes, errant sur les chemins ou dans les rues de leur paroisse et de les lui envoyer à Alger.

« Ne vous inquiétez pas du grand nombre des orphelins, disait-il à Monsieur Impens, curé de Boghar ; plus vous m'enverrez et plus je serai heureux à tous points de vue. »

Les prêtres algériens répondirent avec empressement au désir de leur Archevêque, et à partir de février, jusqu'au mois de mai, les petits arabes abandonnés par leurs parents, arrivèrent nombreux à Ben-Aknoun. Les colons, les Dépôts de mendicité, les officiers des Bureaux-Arabes de leur côté, en dirigeaient sur l'orphelinat par troupes de 30, de 40, de 100 à la fois.

« Chaque jour, écrit un témoin, sur des mulets, dans des prolonges empruntées à l'armée, on voyait arriver et s'arrêter devant la maison louée par l'Archevêque, des convois de petits enfants, maigres à un point qu'on n'eût pas cru possible pour des créatures humaines, les bras et les jambes à l'état de squelettes, le ventre gonflé par l'herbe dont ils avaient fait leur unique nourriture à demi-couvets de haillons sordides, exhalant tous une odeur affreuse et fétide, l'odeur mortelle du typhus.

Quelquefois sur les chevaux, dans les voitures qui portaient ces entassements d'enfants, l'on voyait, parmi les vivants, des petits corps penchés, la tête renversée en arrière, plus pâles que les autres, leurs grands yeux ouverts, leurs bras inertes suivant le mouvement saccadé des montures. Ceux-là avaient cessé de vivre : ils étaient morts en route, morts de faim, de froid ou de la peste.

On remarquait qu'à mesure qu'ils s'approchaient d'Alger, ces enfants, loin de se réjouir, étaient pris d'une inexplicable frayeur qui dilatait leurs yeux et secouait leurs membres. On leur avait dit, dans la montagne ou dans la brousaille, que les Roumis suçaient le sang des jeunes Arabes qui tombaient sous leurs mains, ou bien s'en débarrassaient en les jetant à la mer. L'épouvante redoublait à la vue de l'orphelinat : là étaient les exterminateurs. Mais leur crainte durait peu. Ils voyaient s'avancer vers eux des personnes douces et vulnérables, les prêtres, les sœurs, Monseigneur lui-même, qui, les prenant sales et horribles comme ils étaient, les déposaient doucement à terre et les faisaient manger avec précaution. Ils étaient réconciliés avec la charité !

Ceux des enfants qui étaient en assez bonne santé, étaient employés à quelques travaux dans la propriété. On obtenait d'eux bien peu de chose : assez pourtant pour leur laisser l'illusion qu'ils avaient gagné leur galette de bon pain, et la gamelle qui leur était distribuée.

Bien peu d'ailleurs étaient valides : la plupart souffraient des suites de la famine. Ils avaient eu si faim, les pauvres petits : ils avaient dévoré avec tant d'avidité des débris de végétaux de toutes sortes, trouvés dans les fumiers, dans les égouts même. Les malades se comptèrent bientôt par centaines. On les sépa-

ra de leurs camarades et ils furent installés dans les grandes salles du séchoir à tabac où ils s'étendirent sur de la paille.

Le Docteur Collordot faisait chaque jour la visite de santé : les moins malades s'alignaient, pour laisser voir d'après leurs yeux et leur langue, s'ils n'avaient pas encore mangé de l'herbe. Les têtes de nombreux teigneux étaient passées en revue et frottées d'une huile aussi répugnante que le mal lui-même. Les fiévreux, les varioleux réclamaient des soins spéciaux et très pénibles. Les Sœurs devaient être sans cesse courbées, accroupies près de la couche des enfants malades, pour leur distribuer boissons, remèdes, nourriture et panser leurs plaies. Elles aspiraient le mauvais air de la salle, qu'aucun désinfectant ne parvenait à atténuer : leurs vêtements s'imprégnaient non seulement des miasmes putrides, mais encore des immondices de toutes sortes. La vermine qui avait élu domicile dans leurs vêtements, devenait pour ces admirables infirmières, une cause d'insomnies pénibles après des journées accablantes de fatigues et tout genre.

Le Docteur recommandait bien aux Sœurs de ne pas s'exposer à l'épidémie et leur prescrivait des précautions hygiéniques ; mais comme le dit une d'entre elles : « Il eût fallu trop de prudence à Ben-Aknoun : ne travaillait-on pas sous le regard du Maître adorable qui a dit : “Je regarderai comme fait à moi-même ce que vous aurez fait au moindre des miens.” »

Un pharmacien d'Alger qu'il faut nommer, M. Desvignes, offrit gratuitement tous les médicaments nécessaires. Cette générosité devait durer longtemps.

On se rappelle qu'au 1^{er} janvier, Mgr Lavigerie avait écrit une lettre aux Rédacteurs des différents journaux de France. Cette lettre avait allumé un grand feu de charité et de patriotisme. Les étrennes de cette année 1868 se portèrent de ce côté. Des comités s'organisèrent dans toutes les grandes villes pour la collecte et l'expédition la plus prompte des aumônes. La plupart de ces aumônes étaient en argent, beaucoup étaient en nature. Il y eut à Marseille des chargements d'étoffes et de confections à destination d'Alger. Des lettres pleines de sympathie pour l'œuvre, accompagnaient souvent les offrandes. Une commission fut instituée, au milieu de ce mois, pour diriger et surveiller l'emploi des secours obtenus pour les orphelins. Les membres de cette commission étaient : le vénérable M. Suchet, Vicaire-Général ; M. Banvoy, Archiprêtre de la cathédrale. M. Gérard, Supérieur du Grand Séminaire ; et deux laïques, M. Melcion d'Arc et M. Louis de Baudicour. On sait, en Algérie, ce que ces deux noms représentent de christianisme bienfaisant et militant.

Mgr Lavigerie, on le pense bien, venait souvent visiter ses chers enfants de Ben-Kanoun ; il songea bientôt à leur donner un habillement complet pour remplacer les pièces de toutes formes et de toutes couleurs dont ces enfants, garçons et filles, s'étaient d'abord joyeusement affublés, puis qu'ils avaient mises en lambeaux ou fait disparaître. Quelques petites filles, gênées

dans ces vêtements, les avaient enterrés ; les garçons avaient trouvé plus avantageux d'aller sur la route les vendre à quelques passants, en échange de vivres quelconque ou d'un petit sou.

Plusieurs Sœurs de la Doctrine chrétienne avaient passé déjà deux jours et deux nuits à mener, couper assembler les pièces de nouveaux costumes pour lesquels on avait reçu plusieurs ballots d'étoffe. L'Archevêque fut désagréablement surpris de ne pas voir plus tôt ses orphelins en uniforme, et apprenant qu'on avait envoyé des paquets de vêtements à confectionner au Noviciat et aux deux écoles de la Doctrine chrétienne d'Alger, il comprit qu'il fallait encore d'autres mains. Il fit donc appel au zèle des dames charitables par une lettre publiée le 13 février dans les journaux d'Alger. Voici cette lettre :

« Alger, 13 février 1868.

Monsieur le Rédacteur,

Je me permets de réclamer encore une fois votre concours qui ne fait jamais défaut aux œuvres de charité, en faveur de nos pauvres petits orphelins arabes. J'en ai déjà recueilli tant au Bon-Pasteur qu'à Aknoun, près de sept cents. C'est une charge considérable, sans doute, mais jusqu'à présent elle ne m'effraie pas et j'aurai, je l'espère, tous les courages excepté celui de voir souffrir ces enfants que l'adoption a rendus miens. Or, en ce moment et malgré la bonne volonté des Sœurs chargées d'en prendre soin, mais exténués par la fatigue d'une semblable tâche, la plupart de ces enfants sont encore presque nus. Une chemise propre et une couverture ont remplacé seules les haillons sordides dont ils étaient couverts. Si nous sommes réduits à nos propres forces, nos orphelins attendront longtemps encore le moment où ils pourront être convenablement vêtus.

Voilà pourquoi je viens faire, par la voie de votre feuille, un appel aux Dames charitables de la ville d'Alger, qui, pouvant disposer de leur temps, voudraient bien l'employer pour ces pauvres petits.

Celles de ces Dames qui accepteraient de nous venir en aide dans notre mission de miséricorde, n'auraient qu'à envoyer à l'Archevêché leur nom et leur ardeur. Je leur ferais porter toutes taillées, les étoffes destinées à faire des vêtements à nos orphelins, avec toutes les fournitures nécessaires, boutons, fil et aiguilles. Elles n'auraient à donner que leur travail et leur temps. C'est beaucoup déjà, sans doute, mais celui qui a dit qu'un verre d'eau froide offert en son nom, ne restera pas sans récompense, saura leur rendre au centuple le bien qu'elles auront fait à ces malheureux enfants.

Veillez agréer, Monsieur le Rédacteur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués et les plus reconnaissants.

+ Charles, Archevêque d'Alger »

L'invitation fut accueillie, et l'Echo de N.-D. d'Afrique reproduisit la charmante lettre du Directeur des femmes détenues, M. Legendre, qui mettait le personnel de son établissement et sa propre famille à la disposition de

l'Archevêque, pour la confection désirée. Les filles purent bientôt porter une longue blouse de cotonnade, et les garçons, un pantalon de la même étoffe. Monseigneur fut charmé de la transformation de ses chers enfants, mais il calculait que « tant que ces petits orphelins resteraient à sa charge, il était condamné à trouver deux cents milles francs par année. » Il ajoutait dans une lettre du 17 février :

« Mais je parcourrai volontiers pour eux, en demandant l'aumône s'il faut, les grands chemins de l'Europe ; et si j'étais victime de mon imprudence, je trouverais doux encore le chemin de l'exil qu'a dû prendre l'un de mes vénérés prédécesseurs. »

Il prévoyait que si, comme cela était à craindre, la misère continuait jusqu'au temps de la moisson, le nombre de huit cents allait être dépassée. « C'est une bien lourde charge, je le sais, dit-il encore ; mais je compte pour m'aider à la porter, sur la charité des chrétiens de France ; et je sais qu'elle ne me fera pas défaut. »

Il adressa aux évêques de France le 20 février, une lettre dans laquelle il leur demandait simplement d'autoriser leurs curés à lire en chaire sa circulaire. Elle n'était que la reproduction des lettres par lesquelles ses prêtres lui faisaient le tableau des horreurs de la famine.

Il parlait de ses chers petits orphelins avec une émotion communicative et un cœur tout paternel.

« ...J'ai ouvert à ces derniers, dit-il, un vaste asile où ils arrivent tous les jours, en grand nombre. Déjà huit cents ont été recueillis par moi... Si les chrétiens voyaient, comme moi, de leurs yeux, lorsque ces enfants nous arrivent, ces pauvres petits corps décharnés, ces visages pâlis par la faim, la trace de la maladie dans tout leur être, ils seraient touchés d'une tendre pitié. Mais ce qu'ils ne voient pas de leurs yeux, leur esprit peut le leur faire aisément concevoir, d'après tout ce que je viens de dire.

Entre les mains de nos bonnes Sœurs, toutes ces misères disparaissent, la santé et la joie renaissent avec une nourriture plus abondante. Des vêtements chauds remplacent les haillons sordides dont les orphelins étaient couverts. Leurs mains s'appliquent au travail et leur esprit s'ouvre à une lumière nouvelle. C'est vraiment une double résurrection, non seulement pour eux, mais encore peut-être un jour, pour tout un peuple. Oui, c'est, je l'espère, l'aurore d'un jour meilleur, que la charité seule était destinée à faire luire sur cette pauvre terre africaine. C'est aussi, comme je le disais tout à l'heure, sur la charité que nous comptons, que je compte, en particulier, pour le soutien d'une œuvre que ma faiblesse ne peut porter seule. Déjà la charité m'est venue bien largement en aide, mais ce qu'elle a mis entre mes mains ne peut durer longtemps. Oserai-je espérer, Monseigneur, que Votre Grandeur ne me refusera pas un nouveau concours devenu pour moi si nécessaire ? »

Les évêques de France accueillirent favorablement la demande de leur vénéré collègue d'Alger, et lui firent parvenir des sommes assez importantes.

Mais le nombre des adoptés croissant toujours, et les besoins s'aggravant, Mgr Lavigerie pensa à s'étendre son appel au-delà de la France. Le 15 mars, il adressa aux évêques de Belgique, d'Espagne et d'Angleterre, la lettre qu'il avait précédemment envoyée à l'épiscopat français. De telles souffrances n'intéressent-elle pas l'humanité tout entière ? Il n'aurait pas osé solliciter l'offrande du Pape dépouillé et captif : Pie IX prit les devants ; dès le 24 janvier, il avait adressé à Alger une somme de 5000 francs.

L'Archevêque pouvait demander des sacrifices aux autres, il s'imposait à lui-même. On avait beaucoup admiré dans les premiers temps de son séjour à Alger, son brillant et fringant équipage. Du jour où il se sentit le père d'une immense famille d'orphelins, il fit remiser indéfiniment le beau carrosse armorié pour ne plus se servir que de voitures de louage, sauf dans de rares circonstances. Quant aux chevaux de prix, il les envoya aux champs, et maintenant c'était pitié de les voir, tête basse, tourner roturièrement le manège des norias qui arrosaient les cultures de ses pauvres enfants.

A leur tour, des prêtres du diocèse d'Alger s'offrirent, pour aller eux-mêmes solliciter les secours de la charité catholique. Leur Archevêque les en loua dans des termes qui les honorent à jamais.

« Je viens de trouver dans le clergé aussi courageux que dévoué de mon pauvre diocèse, un concours vraiment admirable que je veux vous faire connaître, pour son honneur et celui de l'Eglise, qui seule peut donner de pareils spectacles. Lors donc que ces prêtres excellents ont vu les charges énormes qui pesaient sur moi, lorsqu'ils ont vu diminuer, puis se tarir presque complètement les aumônes qui m'arrivaient d'abord si abondantes, et leur évêque contraint ou d'abandonner l'œuvre qu'il avait entreprise, ou de voir un abîme s'ouvrir sous ses pas, ils sont venus vers moi et ils m'ont dit : "Non, Monseigneur vous ne serez pas forcé de renvoyer ces pauvres enfants, de renoncer à vos plus chères espérances d'une avenir meilleur que cette œuvre nous prépare et nous annonce. Non, vous ne serez pas non plus, comme notre premier évêque, de sacrifier la paix de votre vie épiscopale. Vous êtes notre père, c'est à nous de suivre l'exemple que vous nous avez donné, et d'aller dans le monde entier, s'il le faut, solliciter pour nos enfants adoptifs, qui deviendront les nôtres, la charité de nos frères.

Et ce qu'ils ont dit, ils l'ont fait, ils le font en ce moment. Des prêtres de tout âge et jusqu'à des vieillards de soixante-dix ans, ne craignent pas de traverser les mers, d'aller en Amérique aux Etats-Unis, aux Antilles, au Canada, en Angleterre, pour cette croisade de charité. Ils viennent, avant de partir, me demander de bénir leur pèlerinage, avec la simplicité d'un héroïsme qui s'ignore lui-même. Je ne connais rien de plus touchant, ni de plus honorable. J'espère que mes envoyés trouveront, dans les pays vers lesquels ils dirigent leurs pas, un cordial accueil, et si ces paroles publiées par la presse française, tombent

sous les yeux de nos frères des autres nations catholiques, j'ose leur demander d'entourer de leur bienveillance et de leur respect, ces représentants de ma pauvreté. ” »

Le Gouvernement français, à la vue de cet élan universel, se piqua d'émulation. Le 22 mars 1868, les Chambres votèrent une somme de 2.000.000 de francs. Cette somme passa en grande partie dans la création d'ateliers nationaux où les indigènes étaient occupés et nourris ; il y eut peu de résultats durables, l'Arabe ayant pour le travail une répugnance instinctive et presque religieuse.

Les Sœurs de l'Etat avaient été destinées presque exclusivement aux provinces d'Oran et de Constantine : on estimait que les orphelins de Mgr Lavigerie étaient assez riches de la charité privée ! Et rien ne lui vint des régions gouvernementales. Il est vrai qu'à ce prix, il achetait l'avantage d'être maître chez lui et de diriger les choses suivant les vues de ses ambitions apostoliques.

Mgr Lavigerie recevait de toute part, non seulement des offrandes pour ses orphelinats, mais des lettres, des articles de journaux, des visites où son œuvre était louée, encouragée, bénie.

Le Général de Wimpfen, alors commandant de la province d'Alger, lui écrivait : « Je ne puis trop vous remercier, Monseigneur, des services que vous rendez à nos petits malheureux et à nos colons. Votre œuvre bien connue doit être soutenue non seulement par la charité privée, mais encore par l'Etat. Quel que soit le temps passé par les enfants dans vos établissements, il est incontestable qu'ils n'oublient jamais les bons soins qui les auront conservés à la vie, et les notions qu'ils y auront acquise, sont un sûr garant de leur rapprochement de la vie européenne. »

Dans un grade moindre, un lieutenant indigène au 1^{er} tirailleurs algériens, Mohamed-ben-Hacen, avait envoyé le 17 février, à l'Archevêque, une petite somme de 10 francs pour les œuvres charitables, avec une lettre dont la fin disait :

« Dès que j'ai connu l'écrit admirable par lequel Votre Grandeur a fait appel à la magnanime nation française, en faveur de mes frères, victime de la famine, je l'ai traduit en langue arabe et je l'ai montré à tous mes camarades. Eux et moi, ne cessons d'appeler sur Votre Grandeur les bénédictions de Dieu. »

On citait même le fait d'un marabout qui, dans une réunion présidée par lui, avait ordonné à ses coreligionnaires une prière publique pour demander à Dieu de récompenser l'Archevêque et les catholiques de France, du bien fait par eux, aux indigents de sa nation.

Faut-il le dire, si les âmes chrétiennes et françaises saluaient l'aurore d'un jour meilleur que la charité faisait lever sur cette pauvre terre africaine, les ennemis de la religion s'en irritaient. Le spectre du prosélytisme se dressait

menaçant devant eux. Dès le 23 janvier, l'Avenir Algérien s'attaquait à un orphelin oranais. Un autre journal de même couleur, *le Courier d'Algérie* dans ses numéros du 2 et du 4 février, était plus violent encore. Le Moniteurs de l'Algérie se permettait même de donner des leçons hautaines de théologie et d'histoire, aux convertisseurs des Arabes. La revue l'Echo de N.-D. d'Afrique envoyait réponses et protestations ; mais on sentait que la menace était sur les têtes.

Le Gouvernement Général de l'Algérie se montrait de moins en moins sympathique aux orphelinats de l'Archevêque. Le Maréchal de Mac-Mahon, entouré de partisans déclarés des « Bureaux-Arabs » avait embrassé leur cause : on lui avait fait croire que c'étaient là autant de foyers d'une propagande religieuse inquiétante pour la paix de la colonie. Evangéliser ces enfants, les baptiser, les christianiser, leur faire renier le Prophète, les musulmans ne le souffriraient pas. C'était violer les traités, violenter les consciences, déchaîner l'insurrection, provoquer la guerre sainte. Aussi bien le Maréchal s'en tenait à la consigne impériale : l'Evangile aux colons, le Coran aux indigènes.

Ces dispositions hostiles furent révélées à l'Archevêque par un rapport dans lequel rendant compte au Sénat de l'assistance donnée aux affamés d'Algérie, M. de Mac-Mahon avait gardé le silence sur une œuvre qui assurait seule à la province d'Alger, pour les veuves et les orphelins arabes, un secours quatre ou cinq fois plus considérables que celui de l'Etat. »

Les actes devenaient agressifs ainsi que les paroles. « On me cherchait querelle pour des questions de détails et de forme, écrivait Mgr Lavignerie, et cela avec une telle acrimonie qu'il était aisé de voir que le fond même de la question d'apostolat était en jeu. »

Revenons maintenant à Ben-Aknoun.

Le nombre des Sœurs de la Doctrine s'accrut en février ; mais le travail était si accablant que dès les premiers jours il fallut leur adjoindre des auxiliaires laïques. On en jugera par le récit des occupations qui remplissaient les journées à l'orphelinat.

Le lever avait lieu à 4 heures. Une heure après, l'un des Pères Jésuites montait à l'autel, et une partie de la communauté pouvait assister à cette première messe, afin de gagner du temps pour le travail qui s'imposait sans retard, surtout auprès des petits malades. Les autres Sœurs assistaient à leur tour, à la deuxième ou à la troisième messe dite par un prêtre âgé, l'Abbé Taillefer, chargé de la direction des vignes de la propriété. Réconfortées par ce secours divin, elles s'en allaient joyeuses à leurs différents offices.

Laissons parler l'une d'entre elle :

« Au sortir de la messe, nous prenions une tasse de café, puis nous chargeant d'un paquet de guenilles, nous nous dirigions vers l'infirmerie. Malgré tous les

désinfectants, on se sentait asphyxiée en pénétrant dans les salles avant l'arrivée du Docteur. Ces malheureux étaient dans l'ordure de la tête aux pieds, et les appartements étaient si remplis d'immondices, qu'ils paraissaient être des étangs vaseux.

Tous les matins, les Sœurs en trouvaient sans vie, un morceau de pain dans leur main crispée. Les enfants étaient tellement habitués à voir la mort, que sans s'effrayer, les vivants se couchaient près des morts et attendaient leur dernier soupir pour s'emparer de la nourriture que ceux-ci tenaient cachée sous leurs vêtements. »

Jusqu'alors, les Frères Jésuites et leurs aides avaient préparé la nourriture pour tout le monde : en plein air pour les enfants, et dans la cuisine pour les Pères, les Sœurs et le personnel se composant de plusieurs surveillants, gardiens, aides, hommes ou femmes, tant indigènes qu'euro-péens. Vers la mi-février, il fut décidé que les religieuses se chargeraient désormais de la cuisine. A cet effet, 5 nouvelles Sœurs furent envoyées par la Mère Provinciale.

Les Sœurs supportaient gaiement, non seulement les fatigues, mais encore la pauvreté.

« Le pain que nous mangions, écrit l'une d'elles, était assaisonné de vers qui, se détachant, surnageaient sur le bouillon ! Etait-ce appétissant ?...

Un fournisseur que je pourrais nommer, avait dans ses magasins, des farines avariées qu'il ne pouvait pas vendre. Il offre à Mgr Lavigerie et à bon marché, soi-disant, une grande quantité de ces farines. Heureux de l'occasion d'une bonne affaire, l'Archevêque en fait une grosse provision. L'économe, Monsieur Guyesse, n'avait pas été consulté : il fit tout son possible pour faire casser le marché ; mais il était trop tard, il fallut se résigner à manger de la soupe aux vers !! »

Si les orphelins, toujours affamés, savouraient ces mets avec délices, il n'en était pas de même pour les Sœurs dont cœur était déjà soulevé par les miasmes putrides qui s'élevaient de toutes parts. Et ce maigre repas, elles le prenaient sous un escalier.

Les lits étaient des plus rudimentaires.

« Pour ma part raconte une jeune sœur, je couche sur deux planches couvertes de quelques poignées de paille, sans oreiller, ni traversin, ni couvertures, et je dors tranquillement sur ces deux tréteaux, qui, au moindre de mes mouvements, manquent de fidélité, ce qui me réveille : mais à chaque chute, je ramasse mon bibelot et je me rendors joyeusement. »

Et pourtant les nuits n'étaient pas toujours très calmes. Pour éloigner les maraudeurs, on avait donné aux gardiens l'ordre de tirer de temps en temps des coups de fusils pendant la nuit ; les Pères Ducat et Creusat de leur côté, faisaient des feux de Bengale sur un petit tertre, pour montrer qu'on était sur nos gardes. Souvent aussi par des cris désespérés que pressaient les enfants, on était réveillé en sursaut. Le moindre bruit les effrayait, car des Arabes

leur ayant dit que les chrétiens ne les avaient recueillis que pour les tuer, ils croyaient entendre les bourreaux. Il fallait donc se lever à toutes les heures et par tous les temps, rassurer les enfants par les bonnes paroles et rester auprès d'eux jusqu'à ce qu'ils fussent calmés et rendormis.

A ces fatigues s'ajoutaient assez souvent, pour celles qui portaient une part du fardeau de l'administration, des reproches sévères, parfois même assez durs de la part de Monseigneur : aussi tremblait-on devant lui, et au roulement de sa voiture, plus d'une Sœur alla se cacher. Pour les questions de finance surtout, l'archevêque était très exigeant ; il surveillait les moindres détails de l'économat, répétant qu'on le ruinait. Quant à la question du salut de ses chers orphelins, il était intraitable : on va le voir par le récit suivant. C'était dans la première quinzaine de février, Monseigneur était allé visiter Ben-Aknoun avec ses deux suffragants, les évêques de Constantine et d'Oran. A son retour, il fait mander la Mère Madeleine à l'Archevêque.

« Hâtez-vous, lui dit-il, de me préparer des Sœurs ; il m'en faut six pour ce soir. J'arrive de Ben-Aknoun. Croyez-vous que les Sœurs de la Doctrine ont encore laissé mourir sans baptême, dix-sept de nos pauvres enfants ... J'ai juré qu'elles ne coucheraient pas à l'orphelinat. – Jurez tant que vous voudrez, Monseigneur, répond sans troubler la supérieure de Bon-Secours, car j'aurais sous mes ordres 600 religieuses, que je n'en donnerais pas la moitié d'une. – Et pourquoi. – Vous vous figurez, Monseigneur, que moi, pauvre fille, arrivée d'hier, je pourrais dire à ces vénérables Sœurs de la Doctrine qui portent en Algérie le poids du jour et de la chaleur, presque depuis la conquête. Vous n'y entendez rien, allez-vous-en, je ferai mieux que vous. Jamais ! Je préférerais plutôt prendre le bateau demain, pour retourner en France, que de commettre une pareille indécatesse. – Si indécatesse il y a, je la prends sur moi, ma Fille – J'y participerais Monseigneur ; et vous ne trouverez jamais Sœur Madeleine sur ce chemin-là. Ah ! Ma digne mère Paul, dans quelle impasse, on vous a jetée. – Vous connaissez donc la Supérieure de Ben-Aknoun ? – Non seulement je la connais, mais je la vénère comme une sainte ; et vous devez vous estimer heureux, Monseigneur, que les habitants de Blida qui l'aiment tant et la regrettent toujours, consentent à vous la laisser. – Ils n'en seraient pas si fiers, s'ils avaient entendu les compliments que je viens de lui adresser. – Monseigneur, s'il n'était pas aussi tard, je partirai à pied à Ben-Aknoun, non pour consoler Mère Paul, mais pour pleurer avec elle. – A ces mots, l'Archevêque se tut et resta pensif. – Ce n'est pas vous, dit-il brusquement, ce n'est pas vous ma chère Fille, qui irez la consoler ; c'est moi-même, demain matin, et je lui demanderais pardon du chagrin que je lui ai causé. Mais tirez-moi d'embarras, je ne veux pas qu'on laisse mourir mes enfants ; réfléchissez-y cette nuit, et revenez demain vers dix heures, me dire ce que vous feriez à ma place. »

Le lendemain, Monseigneur de retour de Ben-Aknoun, trouva Mère Madeleine fidèle au rendez-vous. Il se plaignit qu'on avait encore laissé mourir un petit arabe pendant la nuit. La Supérieure de Bon-Secours n'eut d'autres

conseils à lui donner que celui d'augmenter le nombre des Sœurs et des aides, car de nouveaux convois de centaine d'enfants arrivaient chaque jour. L'Archevêque se rendit à la justesse de cette observation.

Dans les heures difficiles où leur dévouement ne répondait pas aux vœux du zélé fondateur, les religieuses trouvaient du réconfort dans les encouragements que leur donnaient les Pères Jésuites. M. Girard, supérieur du Grand Séminaire, qui avait été, au commencement de février, placé à la tête de l'orphelinat, les consolait lui aussi ; et leur indiquait la manière d'agir avec Monseigneur dont il connaissait bien le caractère.

A l'épidémie de variole et de dysenterie qui avait déjà fait tant de victimes parmi les orphelins, allait s'ajouter un fléau bien autrement redoutable. Le typhus, cette « peste de faim » comme on le nomme dans le pays, avait commencée dans les premiers mois de 1868 à sévir parmi la population indigène. Le terrible fléau s'abattit sur l'orphelinat. Ben-Aknoun présenta alors le spectacle le plus lamentable. Chaque jour succombaient dix, douze et jusqu'à vingt de ces infortunés enfants, livrés d'avance en proie à la mort par les misères précédentes qu'ils avaient endurées.

Mère Madeleine étant venue en ces tristes jours, visiter l'orphelinat, fut émue de compassion à la vue de ces centaines de petits malades entassés dans des salles infectées, et du danger auquel étaient exposés les Sœurs en respirant un air si avarié. Elle alla trouver Mgr Lavigerie et lui représenta qu'il fallait au plus tôt évacuer la maison. On demandait à l'autorité militaire quelques soldats pour dresser des tentes dans la propriété même, et prêter leur aide pour les travaux les plus pénibles.

– « Y pensez-vous ! Sœur Madeleine, s'écria l'Archevêque. Des Sœurs et des Zouaves, ce serait là une belle communauté ! – Honni soit, qui mal y pense, répondit la supérieure. » La proposition ayant été goûtée, on vit bientôt arriver à Ben-Aknoun, un détachement d'une vingtaine de soldats qui dressèrent 30 tentes sur une colline à quelque distance de la maison. Les malades y furent transportés. Si les courses allaient s'imposer plus fatigantes, du moins les infirmières respiraient un air pur durant le trajet de l'orphelinat à cet hôpital improvisé.

Durant cette épidémie une Sœur de la Doctrine montra un admirable dévouement. Sœur Aglaé venait de Constantine où grâce à sa connaissance de la langue arabe, elle était chargée de soigner à domicile, les indigènes pauvres. Mgr de Las-Cazes [de Las Cases] n'avait pas tout à fait tort de se plaindre à la Mère Provinciale de Mustapha, de ce qu'elle favorisait les œuvres d'Alger aux dépens de celles de son diocèse, où on recueillit aussi des orphelins arabes.

Tous les soirs, la vénérable « tebibia en chef », accompagnée de plusieurs sœurs faisait la visite des tentes. On séparait des moins malades, les petits

agonisants qui étaient baptisés. Si Monseigneur s'était fait une règle de ne pas admettre au baptême les enfants recueillis, jusqu'à ce qu'ils fussent instruits et en âge de décider librement eux-mêmes, l'affaire de leur salut, il levait pour eux, lorsqu'ils allaient mourir, la barrière qui leur eût fermé l'entrée du Ciel.

Chaque matin, avant la visite du Docteur, on enlevait les morts qu'on transportait dans une cabane éloignée où ils demeuraient jusqu'au soir. Alors avant la nuit, ils étaient placés avec les autres victimes de la journée, dans un tombereau qu'un mulet seul consentait à traîner, tous les chevaux se refusant au transport de ces pestiférés dont la puanteur demeurait permanente sur la route suivie par le triste convoi.

Auprès du cimetière des Pères Jésuites, on creusait chaque jour une grande fosse, au bord de laquelle on faisait basculer le tombereau et les cadavres y glissaient les uns sur les autres. Les P. Ducat ou Creusat bénissaient cette fosse commune et la faisaient remplir de chaux. Chaque jour, cette même scène se renouvelait.

Mgr Lavigerie avait, on se le rappelle, fait distribuer une couverture de laine à chacun de ses orphelins. Très peu de temps après, durant cette meurtrière épidémie du typhus, il fut fort étonné de s'entendre demander par Mère Paul, de nouvelles couvertures. Qu'avait-elle fait des autres ?... Il lui fallut avouer que, faute d'avoir autre chose pour ensevelir les morts, elle leur avait laissé ce vêtement comme linceul, et qu'ils l'avaient emporté avec eux dans la terre. Ce fut alors le déchaînement d'un effroyable orage. Que n'entendit-elle pas, sur le crime d'avoir ainsi dilapidé perdu le bien de la charité ! Elle aurait à en répondre, et à en porter gravement la peine devant Dieu... Ce fut terrible. L'infortunée religieuse trembla, pleura, sanglota, et quand elle sortit de là, presque excommuniée, elle était plus morte que vive.

Le lendemain, l'Archevêque s'informa d'elle, tout apaisé. On lui dit qu'elle était malade. Il en parut surpris et ne dit rien de plus, mais il était soucieux. Les jours suivants, il fit encore prendre de ses nouvelles : elle ne guérissait pas. Alors sans prévenir personne, il arrive à l'orphelinat et demanda à la première religieuse qu'il rencontre :

« “Comment va la Sœur Supérieure ? – Elle va très mal, Monseigneur. – Mais qu'a-t-elle donc, s'il vous plaît ? – Elle a [dit] que c'est vous l'aviez mise dans cet état !...” Le prélat se tait, interdit, et se fait introduire auprès de sa victime. Il s'avance humblement : il s'arrêta à l'entrée de la chambre de la malade, n'osant approcher. Là se penchant sur un meuble et la tête appuyée sur sa main, il disait et répétait : “ Ma Sœur Paul, me pardonnez-vous ?” – La Sœur toute saisie le regardait, n'y comprenant rien. – “Ma bonne Sœur Paul, voulez-vous bien me pardonner ?” »

La pauvre malade, confuse, tremblante et pleurante, ne savait que devenir. C'est alors que, se faisant suppliante à son tour, elle conjura le Prélat de

ne pas s'abaisser ainsi devant son humble servante, mais de daigner par grâce, lui rendre sa confiance et lui pardonner. Mgr Lavigerie, comme on le voit, apporta plus d'une fois, jusque dans l'exercice de la charité, ces emportements de nature qui lui causaient ensuite tant d'embarras et de regret.

Le typhus ne s'attaque pas seulement aux petits orphelins, mais il s'abattit aussi sur le personnel de Ben-Aknoun. Un frère de la Compagnie de Jésus fut le premier atteint ; puis des laveuses empoisonnées par l'odeur fétide du linge qu'elles nettoyaient. Un des deux interprètes arabes chrétiens, le bon Joseph, mourut aussi. Deux zouaves atteints à leur tour, furent envoyés à l'hôpital du Dey. Quant aux Sœurs, durant 3 mois, elles allaient tomber l'une après l'autre : plusieurs d'entre elles, à l'infirmerie de la Maison Provinciale, restèrent longtemps dans un état désespéré ; mais on n'eut à déplorer que la mort d'une jeune novice de 21 ans, Sœur Séraphine. Elle expira le 17 mars, s'offrant en victime pour les chers enfants qu'elle avait aimés jusqu'à l'imprudence.

« Mais loin de décourager leurs campagnes, écrivait l'Archevêque le 6 avril, ce spectacle ne fait que leur inspirer un plus grand dévouement. Elles acceptent cette situation, de même que les prêtres et les religieux attachés aux hôpitaux et aux asiles, avec un courage surhumain et une joie austère qui me touchent jusqu'au fond de l'âme et me persuadant que ces victimes de la charité et de la foi sont le parfum céleste qui se mêle à ce grand holocauste, pour attirer sur nous les miséricordes de Dieu. »

Mère Paul déclinait sensiblement. Frappé de la décomposition de cette mâle figure, Mère Madeleine, l'amie toujours dévouée des Sœurs de la Doctrine, conçut le dessein hardi de l'arracher à ce milieu qui allait lui devenir fatal, mortel peut-être. Elle n'obtint l'autorisation de la Provinciale qu'à la promesse de faire approuver elle-même par Monseigneur, le fait accompli. Mère Paul arriva le jour même à Blida où sa communauté surprise et heureuse de la revoir après une absence de six semaines, l'entoura des soins les plus dévoués.

Selon la promesse, Mère Madeleine alla trouver l'Archevêque à Saint-Eugène où elle distribua devant lui, quelques friandises aux orphelins qu'elle avait amenés naguère au Séminaire. Puis abordant la question délicate, elle dépeignit l'état alarmant de Mère Paul, la nécessité d'un départ immédiat pour Blida, où la chère malade recouvrerait la santé. Elle exprima la crainte de voir les mauvais journaux, en cas d'accident, le rendre responsable de la perte d'une sœur si universellement aimée.

Enhardie par le silence de Monseigneur, la courageuse Mère Madeleine annonça qu'elle avait pris sur elle d'envoyer, des la veille, Mère Paul à Blida. – « Vous avez bien fait, ma chère Fille, dit simplement l'Archevêque, et je vous remercie d'avoir pris l'unique moyen de lui sauver la vie. »

Pendant les dix années que vécut encore cette sainte religieuse, le Prélat profita de toutes les occasions pour lui donner des témoignages d'estime et de bienveillance, et de glisser toujours, à propos du passé, une humble expression de regret ; au point que la Sœur, confuse, le pria de ne pas la mettre ainsi dans l'embarras.

Lorsque, le 24 octobre 1878, Mère Paul mourut, après vingt-neuf ans passés à Blida, Mgr Lavigerie, qui l'avait plusieurs fois visitée et bénie pendant sa maladie, voulut faire davantage et présider lui-même la cérémonie des funérailles. A l'issue de la messe, il monta en chaire. Après avoir rappelé aux assistants le dévouement admirable dont la vénérée défunte avait toujours fait preuve envers eux, il en vint à parler de Ben-Aknoun.

« Vous souvient-il, mes frères, de ces jours où la famine exerçait au milieu de nous, ses ravages ?... où des milliers d'orphelins indigènes étaient abandonnés ? Un asile leur fut ouvert à quelque distance d'Alger ; mais la peste avait suivi la famine et la ville avait lieu de redouter la terrible contagion. Pour subvenir de si grandes misères, il fallait un grand cœur, un cœur qui sût se dévouer et s'immoler ; je le trouvai en Mère Paul que je connaissais déjà comme le type de la femme forte... Oh ! je la vis encore traversant, infatigable, les rangs pressés des morts et des mourants, excitants par son exemple, ses vertueuses et généreuses compagnes, dont plusieurs furent victimes de leur charité.

Mère Paul, ô la chère fille, que de fois je vous ai pressée, pressée comme le laboureur impatient aiguillonne le bœuf vaillant et laborieux, parce que l'heure est venue et que les sillons ne s'ouvrent pas assez vite, sous l'abondante semence que sa main veut y jeter !... Et toujours, ô ma fille, vous avez marché, calme intrépide, soutenant l'œuvre qui vous avait été confié. »

Il termina, au milieu de l'émotion universelle, par ces mots : « Vous êtes déjà au Ciel, j'en ai la certitude, je ne prie pas pour vous, ma fille, mais vous, priez pour moi !... »

Au départ de Mère Paul pour Blida, il avait fallu songer à la remplacer. Mère Félicité fut choisie.

« J'arrive à Ben-Aknoun, écrit-elle, le 20 mars 1868. Ma plus grande déception fut d'être mise à la tête d'un pareil orphelinat. J'y trouvai 500 garçons, 300 filles, une trentaine de surveillants, gardiens, ouvriers, une vingtaine de zouaves et dix-sept religieuses ou novices de notre Congrégation. Huit jours après mon arrivée, un roulement de carrosse annonce la venue de notre Archevêque, duquel on m'avait fait un tableau !!!... Effrayée je cours à la chapelle, puis je viens bientôt me jeter aux pieds de Monseigneur (ne sachant pas cet usage prohibé pour lors). – “Quelle est cette sœur ? dit-il en me regardant. – C'est la nouvelle supérieure de l'orphelinat. – Vous paraissez bien jeune pour remplacer Mère Paul. Quel âge avez-vous ? – Trente-deux ans, Monseigneur. – Et d'où venez-vous ? – De Nancy – Je vous félicite, ma chère fille, d'être venue exprès pour les chers Arabes, tandis que vos compagnes ne veulent s'occuper que des Européens. ” Monseigneur se trompait, nous a rapporté une Sœur de

la Doctrine, car les religieuses venues de France, ont toujours regretté de ne pouvoir pas s'occuper des indigènes, et d'autres ne sont jamais venues en Algérie parce qu'elles ne voyaient pas dans leurs offices, une mission différentes de la leur, en France.

Le typhus continuait d'exercer ses ravages. La position des Sœurs accablées de travail et frappées par la maladie, devenait intolérable. En exposant cette situation à l'Archevêque, la Mère Provinciale lui soumit en même temps les inconvénients d'avoir les garçons et les filles réunis en une seule communauté. – J'y ai déjà pensé, ma chère fille, lui répond-il. – Le zèle en effet ne doit-il pas être tempéré par la prudence, Monseigneur ? – Vous avez raison, et voilà pourquoi Ben-Aknoun recevra bientôt douze Frères des Ecoles chrétiennes. »

Déjà ces nouveaux missionnaires étaient en route pour Alger. Il fut décidé qu'ils occuperaient l'orphelinat même de Ben-Aknoun et qu'ils auraient la direction des grands garçons. L'Archevêque loua à 2 Kilomètres environ de là, une petite propriété, la Villa Rostan, pour y placer les filles et les petits garçons au-dessous de huit ans, sous la surveillance des Sœurs. On en prit possession le vendredi-Saint, ce qui lui fit donner le nom de Maison de la Rédemption. Derrière la joyeuse bande des orphelines valides, marchaient les plus grandes portant leurs plus jeunes compagnes et les tout petits garçons qui ne pouvaient marcher. Puis venaient les hommes chargés des enfants malades pour lesquels on avait dressé plusieurs tentes. L'installation fut des plus sommaires, car le mobilier n'était ni considérable, ni bien précieux.

En même temps ; les Frères s'organisaient à Ben-Aknoun. C'est alors que dans une Lettre publique (6 avril) adressée au Directeur de l'Œuvre des Ecoles d'Orient, résumant la situation où se trouvaient ses orphelinats, Mgr Lavigerie déclarait nettement son intention « de maintenir et de développer une œuvre qui plus qu'une autre, devait, dans un temps prochain, amener l'assimilation rapide de l'Algérie. » Son plan était dressé et il l'expliquait :

« Les garçons de Ben-Aknoun resteront pour être formés à l'agriculture ou d'autres métiers qui s'y rapportent, de façon à pouvoir un jour gagner facilement leur vie. Les filles confiées aux Sœurs de la Doctrine chrétienne, seront pareillement formées aux travaux des champs et aux soins divers d'un ménage rural. – Je ne veux à aucun prix, dit-il sagement, en faire des ouvrières de ville, à cause des périls presque insurmontables qu'elles y rencontreraient. »

Le patriotisme de l'Archevêque donnait une autre raison de cette préférence accordée par lui, au travail et à la vie des champs :

« Ce qu'il nous faut ici avant tout, écrit-il, ce sont des familles de colons européens et aussi de colons indigènes, si on en peut former à l'avenir. Voilà notre plan il est simple et j'ose affirmer, malgré tout ce qu'on peut dire, qu'il est infallible quant à ses résultats. Oui, si cette œuvre persévère, si le concours de la charité qui l'a créée, ne nous fait pas défaut, si ces enfants ne nous sont pas

enlevés, comme quelques-uns nous menacent, nous aurions là dans quelques années, une pépinière féconde d'ouvriers utiles, soutiens, amis de notre colonisation française, et, disons le mot, d'Arabes chrétiens. Ces pauvres enfants, profondément ignorants des choses de la religion comme toutes les autres, n'ont en effet, même à ce point de vue, aucun préjugé, aucune répulsion contre nous, et je ne doute pas qu'instruits par nos paroles, par nos exemples, ils ne demandent eux-mêmes un jour le baptême. Ce sera le commencement de la régénération de ce peuple et de cette assimilation véritable que l'on cherche sans la trouver jamais, parce qu'on le cherche avec le Coran, et qu'avec le Coran, dans mille ans comme aujourd'hui, nous serons des chiens de chrétiens, et il sera méritoire et saint de nous égorger et de nous jeter à la mer. »

Cette lettre était à peine achevée que l'Archevêque la rouvrit pour un Post-scriptum. Il venait de recevoir du curé de Ténès 25 enfants parmi lesquels son attention était attirée sur une petite fille de dix ans.

Interrogée par lui à Ben-Aknoun, elle lui raconta avec un calme effrayant, que son père et sa mère, gardiens d'une Koubba ou petite mosquée, manquant de tout et mourant de faim, avaient attiré dans leur cabane un passant qu'ils avaient assommé, dépecé et dévoré ; puis un second, puis un de leurs propres enfants ! La petite Zohra allait elle-même être tuée et mangée, quand l'éveil fut donné ; l'autorité saisie du fait, les reste de ces effroyables festins découverts, et les aveux obtenus... Monseigneur écrivit :

« La conclusion évidente, c'est l'absence complète de sens moral qui est le propre de cette malheureuse race déchue... Cette conclusion, elle s'affirme, elle s'écrie d'une voix de tonnerre : il faut relever ce peuple. Il faut cesser de la parquer dans son Coran, comme on l'a fait trop longtemps, par tous les moyens possibles. Il faut lui inspirer, dans ses enfants du moins, d'autres sentiments, d'autres principes. Il faut que la France lui donne, je me trompe, lui laisse donner l'Evangile, ou qu'elle le chasse dans les déserts, loin du monde civilisé... Hors de là, tout sera un palliatif insuffisant et impuissant. »

Cette lettre hardie, et décisive, vrai manifeste de l'apostolat africain, avec son programme, ses fermes déclarations, ses protestations, l'esprit de résolution dont elle était animée, allait faire éclater l'orage dans les sourds grondements se faisant entendre sur les hauteurs depuis quelque mois.

III. LUTTE POUR CONQUERIR LA LIBERTE D' APOSTOLAT

La lettre épiscopale du 6 avril, surtout le récit sur les actes d'anthropologie comme dans le Cercle de Ténès, reproduit et commentés par les journaux de France et d'Algérie, jetèrent hors de lui-même le Maréchal de Mac-Mahon. Sur cette impression il écrivit à Mgr Lavignerie, la lettre suivante :

« Quartier-général d'Alger, le 21 avril 1868.

Monseigneur,

Lorsqu'au mois de décembre 1866, M. le Garde-des-Seaux me fit connaître que l'Empereur avait l'intention de vous appeler à l'archevêché d'Alger, vous avez bien voulu me dire que vous acceptiez très volontiers cette position où vous vous croyiez appeler à remplir une mission providentielle. Comme je ne m'expliquais qu'imparfaitement le sens que vous attachiez à ce mot de mission, je vous demandai si vous vouliez parler de la conversion des musulmans au christianisme. Votre réponse fut qu'ayant longtemps habité l'Orient, vous aviez la conviction que ce n'était pas par des prédications, encore moins par la force (mais par la charité), qu'on pouvait arriver à ce résultat ; que la mission dont vous vouliez parler n'avait d'autre but que d'attirer en Algérie de bons cultivateurs, animés de sentiments religieux. Je ne pus, dès lors, que vous donner l'assurance de tout mon concours pour cette œuvre de colonisation.

Depuis cette époque, vos idées au sujet de la conversion des musulmans semblent s'être profondément modifiées, ainsi que le prouvent divers articles publiés dans l'Echo de N.-D. d'Afrique. J'aurais pu fermer les yeux, si vous vous étiez borné à manifester vos nouvelles tendances dans cette publication spéciale, que je pouvais considérer comme destinée seulement aux fidèles de votre Diocèse. Je comprenais, jusqu'à un certain point, que pour les besoins de la cause et pour vous procurer les sommes nécessaires à la création et à l'entretien de vos établissements hospitaliers, vous ayiez cru pouvoir assombrir le tableau et représenter la situation de l'Algérie comme plus fâcheuse qu'elle n'est réellement, sans même vous préoccuper des embarras que pourraient causer au Gouvernement des assertions exagérées, qui étaient d'autant plus graves qu'elles portaient de plus haut.

Mais je lis aujourd'hui dans les journaux la lettre pastorale que vous avez publiée le 6 de ce mois, et j'y trouve des opinions telles que je crois devoir, comme Gouverneur Général, protester immédiatement au nom du Gouvernement.

Après avoir fait le récit détaillé de quelques faits déplorables qui se sont passés en Algérie, vous ajoutez "L'absence complète de sens moral, qui est le propre de cette malheureuse race déchue, favorise, sans contredit, la multiplication de ces forfaits". » Permettez-moi, Monseigneur, de vous faire d'abord une simple observation. Est-il juste de mettre sur le compte de la religion musulman, des horreurs commises par quelques individus qui professent cette religion ? Quant à moi, je préfère me ranger à l'opinion des docteurs qui ont

étudié les maladies qui se manifestent à la suite des disettes ; ils attribuent les cas d'anthropophagie que l'on a malheureusement à constater pendant ces sortes de crises, à des transports au cerveau, qui frappent parfois les individus épuisés par la privation et leur enlèvent leur libre arbitre.

Vous reconnaîtrez sans doute avec moi, que l'Irlande est un des pays les plus religieux qu'il y ait au monde. Il s'est cependant produit, pendant la dernière famine, des cas d'anthropophagies, comme dans ce moment en Algérie.

Vous terminez votre lettre par cette phrase : "Il faut que la France lui donne (au peuple musulman), je me trompe ; lui laisse donner l'Évangile, ou qu'elle le chasse dans les déserts, loin du monde civilisé". Comme représentant du pouvoir, je vous déclare que l'Empereur et son Gouvernement repoussent hautement toute idée de repousser dans le désert, les populations indigènes dont la France s'est engagée par des traités, à respecter la religion et la propriété, et dont les droits sont garantis par des lois. Non seulement le Gouvernement repousse cette idée de refoulement, mais il fait tous ses efforts pour arriver à fusionner les races et à former un jour un seul peuple.

Quel effet va produire votre lettre qui aura certainement un grand retentissement ? La France entière s'était émue de votre pensée de charité et avait répondu à votre appel ; les musulmans bénissaient la main qui s'ouvrait pour recueillir leurs enfants et panser leurs blessures. Mais quand les indigènes vont apprendre par la voie des journaux que vous voulez les forcer à renoncer à leur religion ou à quitter leur pays, ne vont-ils pas se méfier même de la charité que vous faites ; ne pourront-ils pas dire que vous voulez profiter de l'état de détresse où ils se trouvent, pour leur faire acheter, par le sacrifice de leur religion, le pain que vous leur donnez ? Ce n'est pas tout : avez-vous bien réfléchi aux graves conséquences que peut avoir votre proposition de mettre un peuple dans cette double alternative ou de changer de religion ou de quitter son pays ? Si la justice et l'humanité ne nous défendaient point d'avoir recours à de pareilles mesures, la prudence seule devait nous l'interdire.

Quoiqu'il en soit, l'idée que vous avez émise de refouler les Indigènes dans le désert, a eu pour résultat de rallier à vous, tous ceux qui, en Algérie, sont le plus opposés aux principes de l'Empereur dans sa lettre du 15 juin 1865 au Gouverneur-Général de l'Algérie. Comment expliquer autrement la proposition qu'on s'est cru autorisé à vous faire, de vous mettre à la tête d'une démonstration récente, auprès d'un député de l'extrême gauche ? Votre Grandeur a refusé, je le sais, mais son nom mis depuis en avant, dans les journaux, comme un drapeau au sujet d'une nouvelle démonstration, prouve que cette opposition croit pouvoir compter sur le concours de l'Archevêque d'Alger. Tout ce qui est hostile au Gouvernement a été très heureux de voir qu'un personnage haut placé, et qui par le caractère spécial dont il est revêtu, est en dehors des lois communes, manifestât une opinion qu'aucune autre personne n'aurait osé exprimer, dans la certitude où elle eût été de tomber immédiatement sous le coup de la loi, pour excitation à la haine entre les citoyens. Vous ne devez pas ignorer en effet, qu'aujourd'hui un certain nombre de musulmans naturalisés, sont non seulement français, comme tous leurs compatriotes, mais encore citoyens français.

Dans cet état de choses, vous trouverez naturel que j'aie adressé votre Lettre pastorale du 6 avril, au Gouvernement de l'Empereur, en lui demandant de vous faire connaître, avec plus d'autorité que je ne pourrais le faire moi-même, sa manière de voir sur les idées que vous avez émises.

Malgré ces observations, Votre Grandeur peut compter qu'elle trouvera toujours de ma part, comme elle a trouvé jusqu'à présent, un concours empressé pour toutes les œuvres que la charité lui inspirera.

Veillez agréer, Monseigneur, l'assurance de ma haute considération.

Maréchal de Mac-Mahon »

L'Archevêque ne se donna qu'une seule journée pour répondre et le surlendemain 23 avril, il mettait sous les yeux du Gouverneur, une lettre, qui, selon le mot de Mgr de la Bouillierie, Evêque de Carcassonne, restera un monument de fermeté épiscopale. C'est à coup sûr l'acte le plus courageux de cette vie où le courage n'a jamais manqué. L'Archevêque y jouait son repos, son siège même.

« Alger, le 23 avril 1868.

Monsieur le Maréchal,

J'étais occupé des soins nombreux que me donnent les orphelins, les veuves indigènes, l'hospice que je prépare pour les Européens de la Province d'Alger, lorsque j'ai reçu votre lettre datée d'avant-hier. J'ai dû en relire, à plusieurs reprises, l'adresse et la signature, pour bien me convaincre qu'elle était adressée à un Evêque par le Gouverneur d'un pays chrétien.

En regrettant, monsieur le Maréchal, l'absence d'une courtoisie à laquelle on m'avait jusqu'ici accoutumé, je ne me permettrai pas d'imiter Votre Excellence, je me souviendrai qu'elle est ici le représentant du Souverain, dont je suis le sujet, et que je suis moi-même le représentant de Dieu de la charité et de la paix.

Je ne m'arrêterai donc pas à relever des insinuations doublement blessantes, et par le fond des choses, et par leur expression. Mieux que personne, en effet, Votre Excellence sait que les chiffres donnés par moi sur la mortalité des Arabes en Algérie, durant les six derniers mois de l'année écoulée, non seulement n'étaient pas exagérés, mais encore, et quoique vous les ayez fait officiellement démentir, étaient au-dessous de la réalité⁴.

Mieux que personne, vous savez que je n'ai parlé que pour obéir à ma conscience, qu'en parlant, je n'ai pas tout dit, et que je me tais enfin, quelquefois, précisément pour ne pas créer, dans des circonstances déjà si douloureuses, d'embarras nouveaux à votre Gouvernement.

M'engager, avec l'autorité de votre parole, à expliquer par un transport au cerveau qui enlève le libre arbitre, comme le font des médecins matérialistes, les assassinats dont j'ai parlé, c'est-à-dire des assassinats prémédités et renouvelés en commun, sur sept personnes différentes et à des intervalles de plusieurs

⁴ L'Archevêque avait parlé de 100 000 morts. Le Moniteur de l'Algérie, organe du Gouvernement, démentit ce chiffre. Le 20 mars 1868, dans un rapport au Corps législatifs, M. Allard, Général de Division, en avoua officiellement 106 000.

semaines, c'est voulu légitimer et encourager tous les crimes et achever de répandre la terreur parmi nos colons, en donnant aux assassins une audace nouvelle.

Mieux que personne, Monsieur le Maréchal, vous savez qu'en écrivant cette phrase, que je maintiens et que je répète ici avec une force nouvelle : « Il faut que la France lui donne (au peuple arabe), je me trompe, lui laisse donner les exemples et les principes de l'Evangile, ou qu'elle le chasse dans les déserts, loin du monde "civilisé", vous savez qu'en écrivant cette phrase, je n'ai eu qu'un seul but, celui de prouver par l'absurde, c'est-à-dire par l'impossibilité matérielle, morale, d'accomplir la seconde de ces deux choses, la nécessité après la navrante expérience que nous venons de faire, d'accorder enfin la première, de nous donner, non pas l'usage de la force dont nous ne voulons à aucun degré, mais la liberté de l'apostolat, et par là j'entends la liberté de la charité, la liberté de dévouement, la liberté de la mort, puisqu'on nous en menace sans cesse, pour le jour où nous irions seuls désarmés, au milieu des Arabes.

Et les actes, ici, donnent à mes paroles un commentaire autrement éloquent que tous les discours. Dites-moi, monsieur le Maréchal, en ce moment, qui attire les Arabes près de lui, malgré les dangers de leur voisinage ? Qui les accueille dans ses asiles, dans ses Séminaires, dans sa propre maison ? Qui les signe ? Qui donne un refuge à leurs veuves et leurs enfants ? Qui sacrifie pour eux la vie de ses prêtres et de ses Religieuses ?

Et au contraire qui les refoule, comme des troupeaux humains, loin des regards européens, sur leurs montagnes et dans leurs forêts, sous quelle nécessité impérieuse, dans quelles conditions et avec quels résultats, hélas ! vous le savez, et je le sais aussi.

Mieux que personne, vous savez ce que valent ces odieuses insinuations que Votre Excellence ne craint pas de renouveler à la suite d'une presse antichrétienne, que je veux faire payer, par le sacrifice de leur religion, à ces pauvres Arabes, le pain que leur distribue, par mes mains, la charité catholique. Non, monsieur le Maréchal, il n'en va pas, il n'en ira pas ainsi de la part d'un évêque. Je n'ai pas dit, ni laissé dire un mot dans ce sens, aux Arabes adultes que je secours. Je n'ai pas voulu, et je l'ai déclaré hautement, qu'un seul des douze cents enfants recueillis par moi fût baptisé, autrement qu'au moment de la mort, et encore, je ne l'ai permis que pour ceux-là seulement qui n'avaient pas l'âge de la raison.

J'ai voulu, je veux qu'ils conservent, à cet égard, toute leur liberté, et s'ils préfèrent rester mahométans, lorsqu'ils seront en âge de prendre une décision raisonnée, je ne leur en continuerai pas moins mon dévouement et mon appui paternel.

Je leur apprendrai, il est vrai, car je ne puis leur enseigner que ce que je crois moi-même, qu'il est mieux de s'aider par le travail contre les coups de fortune, que de s'endormir dans la mort en invoquant le destin ; qu'il est mieux d'avoir une famille que de vivre, sous prétexte de divorce ou de polygamie, dans une perpétuelle et honteuse débauche ; qu'il est mieux d'aimer et d'aider tous les hommes, à quelque race qu'ils appartiennent, que de tuer les chiens de

chrétiens ; que la France et ses souverains sont plus grands, aux yeux des hommes et aux yeux de Dieu, que la Turquie et ses sultans.

Voilà ce que je leur apprendrai. Quel est celui qui oserait y trouver à redire ?

Mieux que personne, enfin, monsieur le Maréchal, vous savez que je vis dans la solitude, dans la retraite la plus profonde, fuyant le monde, ne m'occupant que de mes devoirs et de mes Œuvres d'évêque. Si donc, comme vous me l'apprenez, la population algérienne se serre davantage encore autour de moi, c'est qu'elle considère les idées et les principes que je soutiens, comme sont port de salut après tant de tempêtes.

C'est mon troupeau, messieurs le Maréchal, ce sont les âmes dont je suis le pasteur et vous leur reprochez leur confiance en moi, et vous me reprochez de les aimer, de chercher à les sauver, et vous le faites entendre que, si je ne me sépare pas d'eux, je ne suis pas l'ami de César !

Le devoir de tout honnête homme, en présence de la crise qui illumine vos questions algériennes d'un jour sinistre, est de dire à l'Empereur, avec autant de respect que de courage qu'on l'a trompé !

On a trompé Votre Excellence elle-même, en lui disant, qu'on m'avait proposé et que j'avais refusé de faire partie d'une députation auprès d'un des membres de la Chambre. Jamais personne ne m'a fait une offre semblable. On m'a seulement demandé d'oser dire toute la vérité à l'Empereur, si j'en pouvais trouver l'occasion, et cela je le ferai.

Mais je m'arrête à des détails, alors que votre lettre a évidemment une portée plus haute. Elle n'est, en effet, que la conséquence d'un système malheureusement suivi jusqu'à ce jour en Algérie, à l'égard des indigènes. On tient à les parquer loin des regards de tous, et ce que l'on redoute surtout, comme pouvant le mieux renverser ces barrières, c'est l'action de l'Eglise.

Le système dont je parle, remonte à l'origine de la conquête.

Le premier évêque d'Alger a été abandonné par le pouvoir et obligé de fuir cette terre qu'il avait arrosée de ses larmes et de ses sueurs, et, sans le généreux concours du Prince qui est aujourd'hui le souverain de la France, il serait mort sous les verrous.

Or, c'est un fait public que ce qu'on livrait, en la personne de Mgr Dupuch, aux poursuites de créanciers rapaces, c'était surtout l'apôtre qui gênait des projets d'habilités religieuses, depuis longtemps conçus et appliqués.

Son successeur, Mgr Pavy, n'a pas été plus heureux. Tout rapport lui a été interdit avec les Arabes. Le vénérable Supérieur de son Grand Séminaire a été publiquement menacé de la prison et même des galères, pour avoir recueilli, dans les boues d'Alger, quelques petits orphelins indigènes dont il voulait faire des hommes.

Et, pendant qu'on leur refusait ainsi toute liberté, mes deux vénérables prédécesseurs voyaient élever, à grands frais, des mosquées le plus souvent inutiles, encourager par des subventions les écoles, les réunions religieuses où s'escalait le fanatisme des indigènes ; le pèlerinage de la Mecque facilité, accompli aux frais de l'Etat, par les musulmans de l'Algérie ; enfin, chose vraiment in-

croyable ! l'enseignement du Coran donné, au nom de la France, à ceux même qui ne l'avaient jamais connu, comme les habitants de la Kabylie.

Je devais voir se continuer les mêmes épreuves.

Malgré l'autorisation que j'en avais obtenue d'une haute bienveillance, je n'ai pu parvenir, à cause de la résistance obstinée qui m'a été opposée, à établir, à mes frais en Kabylie, même de simples maisons de Sœurs, pour distribuer aux indigènes, qui le demandaient, des médicaments ou des aumônes.

Lorsque la famine a étendu ses ravages sur l'Algérie, j'ai voulu user de mon droit et accomplir mon devoir d'évêque, en recueillant les orphelins indigènes. Je l'ai fait ; mais bientôt j'ai entendu autour de moi, des paroles inquiétantes pour l'avenir de mon Œuvre.

Tout doute a cessé bientôt, lorsque j'ai su que vous aviez dit, à l'époque de l'installation des Frères à Ben-Aknoun, que leur œuvre ne serait que transitoire que les orphelins seraient réclamés, après la moisson, par leurs tribus respectives, et qu'on ne pourrait les leur refuser, ajoutant que, dans quelques mois, l'orphelinat serait aussi fermé.

C'est-à-dire, monsieur le Maréchal, que ces enfants, sans pères, sans mères, abandonnés de tous et livrés à la mort, mais recueillis par moi, grâce à la charité des Evêques, des Prêtres, des Chrétiens de France, veillés, soignés au péril de leur jours, par nos Religieux, par nos Religieuses, dont plus de vingt ont pris le typhus auprès d'eux, dont plusieurs ont déjà succombé, victimes de leur charité, nous ne les aurions sauvés, et sauvés à ce prix, que pour les livrer, après quelques mois, sans protection, sans défense, sans parents, garçons et filles, aux passions bestiales de leurs coreligionnaires !

Mieux ce que Votre Excellence présente comme nécessaire ! Mais il n'en sera pas ainsi, sans que je fasse entendre au monde, une protestation solennelle.

A leurs pères, à leurs mères, à leurs tuteurs naturels, je les eusse rendus sans difficulté ; mais je suis le père, le protecteur de tous ceux de ces enfants dont les pères, dont les mères, dont les tuteurs n'existent plus. Ils m'appartiennent, parce que la vie, qui les anime encore, c'est moi qui la leur ai conservée. C'est donc la force seule qui les arrachera de leurs asiles, et, si elle les arrache, je trouverai dans mon cœur d'évêque de tels cris, qu'ils soulèvent contre les auteurs de ces attentats l'indignation de tous ceux qui méritent encore sur la terre, le nom d'homme et celui de chrétiens.

Je me résume, monsieur le Maréchal. Au fond, Votre Excellence m'adresse deux accusations, et toutes deux seront le plus grand honneur de ma vie.

L'une est d'avoir soulevé, le premier, et un peu trop, selon vous, le voile funèbre qui cachait aux yeux de la France les malheurs de l'Algérie.

Si c'est un crime, il est le mien.

Evêque, je n'ai pas voulu, je n'ai pas pu assister, sans implorer pour elle les secours les plus abondants de la charité, à l'affreuse agonie de tant de victimes.

L'autre est d'avoir exercé d'abord, réclamé publiquement ensuite dans ma dernière lettre, un droit qui est le mien, parce qu'il est celui de l'Eglise, celui de la vérité, parce qu'il inscrit dans nos lois nationales, parce qu'enfin son application est désormais nécessaire au salut de l'Algérie : je veux parler de la liberté de l'apostolat chrétien, tel que je l'ai défini, c'est-à-dire (en dehors de tout em-

ploi de la force, et selon les règles de la sagesse et de la prudence) la liberté de dévouement, de la charité du sacerdoce chrétien auprès des Arabes.

Si c'est là une faute, monsieur le Maréchal, je l'ai commise, je la commets encore en demandant la liberté en Algérie, en ne la demandant, s'il le faut comme elle existe dans les pays infidèles, qu'aux seuls risques et périls de ceux qui l'exerceront, et sans protection de qui que ce soit.

Je sais que je demande ainsi l'abolition du système suivi jusqu'à ce jour par les Bureaux-Arabes ; que je demande de renverser ces infranchissables barrières qui nous séparent des indigènes, de renoncer à la pression exercée sur eux depuis l'origine.

Mais ce système dont je demande l'abolition, où donc nous a-t-il conduits ? Je reconnais tout ce que l'armée a fait de grand, de durable, d'excellent dans ces plaines, dans ces vallées, sur ces montagnes, où elle s'était déjà couverte de gloire ; mais ce n'est, ici, ni de l'armée, ni de l'autorité militaire que je parle, je parle du système d'administration qui règle nos rapports avec les Arabes.

Politiquement, nous avons autant d'ennemis qu'au moment de la conquête. Vous-même, monsieur le Maréchal, me déclarant un jour, avant la famine actuelle, pourquoi vous vous opposiez absolument à toute propagande chrétienne, et me donnant pour raison de votre opposition, la crainte de surexciter le fanatisme des Arabes, me disiez qu'en cas de guerre européenne, on ne pourrait pas compter ici sur la fidélité de vingt indigènes, en présence d'une insurrection.

Economiquement, les Arabes des tribus sont, depuis cinq mois, en proie à la famine, ils sont ruinés pour plusieurs années.

Moralement, ils ont pris nos vices sans acquérir aucune de nos qualités, et ils se sont montrés obstinément réfractaires à toute amélioration, à tout progrès.

Peut-être serons-nous obligés de faire momentanément quelques efforts de plus ; mais mieux valent, cent fois, des efforts, des sacrifices même, pendant quelques années, que de condamner la France à rouler éternellement dans le vide, ce rocher de Sisyphe, qui finirait par l'écraser, si elle ne lui donnait une base ; et cette base, c'est celle sur laquelle elle repose elle-même, c'est la civilisation chrétienne. »

Avant de terminer, l'Archevêque remet sous les yeux de Mac-Mahon, le texte même des lettres échangées entre eux, lors de sa nomination au siège d'Alger. Ce siège, le Maréchal le lui a présenté comme un poste où il trouverait de grandes difficultés : lui ne l'a accepté que comme un poste de dévouement au prix de grands sacrifices. Il n'y a pas eu d'autres engagements pris entre eux que celui-là, et s'il s'est interdit dès lors l'action de la force envers les musulmans, il ne s'est jamais interdit l'action de la charité.

« D'ailleurs, conclut-il, vous ne vous étiez pas trompé, monsieur le Maréchal. Ma mission épiscopale devait rencontrer ici bien des difficultés ; mais alors même qu'elles se sont produites du côté où, après de tels précédents, je devais le moins les prévoir, si elles ont douloureusement percé mon cœur, elles ne l'ont point ébranlé. »

En même temps que cette lettre, l'Archevêque en adressait une autre à Napoléon III. Ce qui en fait un rare objet d'admiration, c'est le caractère d'élévation de noble indépendance qui ne permet à l'évêque, ni de s'excuser, ni se justifier, ni même de rappeler au prince son dévouement personnel et ses services passés. C'est pour autre chose qu'il écrit, et c'est ainsi qu'il le fait :

« Alger, le 23 avril 1868.

Sire,

M. le Maréchal de Mac-Mahon, Gouverneur Général de l'Algérie, me fait connaître qu'il vient de me déférer au Gouvernement de Votre Majesté.

Je crois de mon devoir de vous adresser, et la lettre que M. le Maréchal m'a écrit à cette occasion, et celle que je lui réponds moi-même.

Je ne veux pas davantage m'étendre sur ce sujet ; mais puisque l'occasion m'en est offerte, je crois devoir faire connaître à Votre Majesté, les conditions de plus en plus navrantes où se trouve la colonie.

On cherche à cacher autant que possible, les misères des Arabes aux yeux des Européens ; mais au fond, elles sont plus grandes encore qu'on ne le pense et qu'on ne le dit en France.

Ces misères, Sire, et l'incroyable inertie de la population indigène, ouvrent les yeux de beaucoup d'esprit prévenus. On comprend, ont dit hautement qu'il n'y a plus aujourd'hui qu'une seule chance de salut pour les indigènes, leur assimilation rapide et complète. C'est là l'opium de tous les habitants civils de la colonie, sans exception, à quelque opinion qu'ils appartiennent.

C'est aussi la mienne, Sire, et je peux, en particulier, que le moment est venu de nous laisser, à nos risques et périls, commencer à exercer sur les Arabes, par la charité du moins, une influence moralisatrice et religieuse.

Je crois qu'une pareille mesure aurait, en France même, de très heureux effets, causerait une satisfaction profonde à tous les catholiques, et présenterait immédiatement sous un jour nouveau, l'avenir et les espérances de notre Colonie.

L'Etat ne peut entreprendre une œuvre pareille ; mais nous le pouvons, nous le clergé algérien, sans rien compromettre, en le faisant avec discrétion, prudence et charité. Cette liberté, depuis si longtemps, mais toujours vainement réclamée, à cause de l'intraitable opposition des Bureaux-Arabes, ne peut plus être combattue aujourd'hui, par l'éternel épouvantail que ces messieurs opposent à toute mesure qui leur déplaît, je veux dire les menaces de révoltes de l'Ouest et du Sud. Les Arabes n'ont plus, pour longtemps, ni la force, ni la possibilité de se révolter.

J'ose donc espérer, Sire, que nous verrons disparaître les entraves qui ont toujours été opposées à notre action charitable, et qu'après avoir sauvé de la mort tant d'enfants indigènes, au péril de notre propre vie, il ne nous sera plus interdit de chercher à sauver, par l'exemple et par la charité, tout un peuple si tristement déchu. »

Jusqu'à cette heure, la correspondance de l'Archevêque avec le Gouvernement de l'Algérie et avec celui de la France, était demeurée secrète. Mgr Lavigerie la communiqua seulement à son ami, l'Abbé Bourret, en lui écrivant le 25 avril :

« La guerre est donc déclarée ; je ne le regrette pas. J'ai fait mon sacrifice. Si le Gouvernement de l'Empereur me disgracie, j'aurai pour compensation, la joie de ma conscience qui me dit que j'ai bien fait, et l'assurance de vaincre dans un temps rapproché. »

Il lui demandait de publier ces pièces, mais seulement dans le cas où la lettre du Maréchal serait elle-même rendue publique, ou bien si le Gouvernement publiait quelque chose contre lui. En ne faisant rien connaître au dehors, de ce qui s'était passé, l'Archevêque espérait que la modération de sa conduite serait appréciée, et qu'on comprendrait mieux en haut lieu, la justice d'une cause qui était celle de la liberté de l'Eglise.

Il n'en fut rien malheureusement. Un journal de l'opposition, *l'Akhbar*, ayant reproduit le 4 mai, une petite partie du Post-Scriptum de la lettre épiscopale du 6 avril, au Clergé, reçut le lendemain 6, un avertissement du Maréchal Gouverneur, dans lequel il était dit que l'Archevêque lui-même « avait désavoué ce passage de sa lettre et protesté contre le sens qu'on lui attribuait. » L'assertion était étrange.

Le Moniteur de l'Algérie reproduisit l'avertissement avec le considérant fondé sur le prétendu désaveu. L'Archevêque se hâta d'écrire à la feuille officielle pour la détromper :

« A Monsieur le Rédacteur du Moniteur de l'Algérie.

Alger, le 6 mai 1868.

Monsieur,

Vous avez inséré, dans votre numéro de ce jour, un avertissement au journal *l'Akhbar*, dans lequel M. le Gouverneur Général, parlant d'un passage d'une lettre écrite par moi, à M. le Directeur des Ecoles d'Orient, et publiée par les journaux de France, a cru pouvoir dire que l'avait désavoué.

Je crois devoir réclamer auprès de vos lecteurs, contre une expression étant la portée a, sans doute, trompé la pensée du rédacteur de l'avertissement.

Je n'ai jamais désavoué, Monsieur, ni jamais eu à désavouer rien de ce que j'ai écrit, parce que je n'écris rien que ce que me dicte ma conscience. Dans le cas présent, M. le Gouverneur Général de l'Algérie savait, du reste, à quoi s'en tenir à cet égard ; car, dans la lettre que je lui adressais, en date du 23 avril, je lui disais précisément le contraire.

“Mieux que personne, monsieur le Maréchal, disais je dans cette lettre, vous savez qu'en écrivant cette phrase que je maintiens et que je répète ici avec une nouvelle force : Il faut que la France lui donne (au peuple arabe), je me trompe ; lui laisser l'évangile, ou qu'elle le chasse dans les déserts, loin du monde civilisé ; vous savez en écrivant cette phrase, je n'ai eue qu'un seul but, celui de prouver par l'absurde, c'est-à-dire par l'impossibilité matérielle, mo-

rale, d'accomplir la seconde de ces deux choses, la nécessité, après la navrante expérience que nous venons de faire, d'accorder enfin la première, de nous donner, non par l'usage de la force dont nous ne voulons à aucun degré, mais la liberté de l'apostolat, et, par là, j'entends la liberté de charité, la liberté de dévouement, la liberté de la mort ; puisqu'on nous en menace, sans cesse, pour le jour où nous irions, seuls, désarmés au milieu des Arabes. Et mes actes donnent à mes paroles, un commentaire autrement éloquent que tous les discours."

Je n'ai donc rien désavoué, Monsieur, sinon les interprétations odieuses qui étaient données à ma lettre, et que ma vie tout entière et mon caractère d'évêque démentaient suffisamment.

Personne s'y est trompé que ceux qui avaient intérêt à le faire, et à ne pas comprendre que je me rendais simplement l'écho de la conscience publique, qui demande impérieusement que l'on renonce enfin à un système néfaste suivi depuis trente-huit années et dont nous voyons aujourd'hui les résultats.

Je vous prie, Monsieur et s'il en était besoin, je vous requiers au nom de mont droit légal, de donner place dans votre plus prochain numéro, à la présente réclamation.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma haute considération.

+ Charles, Archevêque d'Alger »

Mgr Lavigerie avait prié et même requis *le Moniteur* d'insérer sa réclamation. Le journal n'en fit rien. C'était pour forcer l'Archevêque – lequel ne demandait pas mieux – à saisir enfin l'opinion, de l'affaire, en publiant sa correspondance avec le Maréchal. Le dossier tout entier, lettres et réponses fut donc mis par lui sous les yeux de son clergé. C'était le 7 mai.

« Monsieur et Chers Coopérateurs,

C'est avec une vive peine, mais avec la conscience d'un devoir impérieux à remplir, que je viens vous communiquer les pièces jointes à la présente Circulaire.

La première est une lettre adressée par moi à M. le Directeur de l'Œuvre des Ecoles d'Orient, sur l'emploi des sommes que m'envoyait, par ses mains, la charité catholique. Cette lettre a été publiée par les journaux de France, et reproduite en partie, par ceux de la Colonie.

La seconde est une protestation de M. le Gouverneur Général contre les passages de ma lettre, où j'affirmais la nécessité de renoncer enfin à présenter le Coran et un royaume arabe, comme condition nécessaire d'une civilisation digne de ce nom, et où je réclamais, pour l'Algérie, la liberté de l'apostolat chrétien, tel que je l'explique, c'est-à-dire par l'exemple et par la charité.

Le troisième est ma réponse à M. le Maréchal.

J'avais désiré, Messieurs et chers Coopérateurs, j'avais espéré pouvoir m'abstenir de la communication, toute confidentielle qu'elle soit, que je vous fais aujourd'hui.

Voici plus de quinze jours que je garde le texte de ces documents, dans la pensée que ma modération, mon esprit de patriotisme et de tolérance seraient appréciés, et qu'on comprendrait mieux la justice d'une cause qui est celle de la

France dans ce pays, et aussi de la liberté de l'Eglise et de l'honneur de notre ministère.

Mon attente a été trompée, et, d'après l'attaque publique et directe dont je viens d'être l'objet dans un journal officiel, je ne puis plus garder le silence vis-à-vis de vous, sans manquer à ma dignité et à mes devoirs de Français et d'Evêque.

Vous lirez donc ces pièces, Messieurs et chers Coopérateurs, et vous y verrez avec tristesse, la persévérance d'un système d'étouffement et sourde hostilité, dont tous les efforts pour l'assimilation des indigènes ont toujours été l'objet en Algérie.

Vous savez déjà, Messieurs, tout ce que j'ai eu à souffrir de l'application de ce système, depuis une année.

Vous savez que je n'ai pu, devant une résistance obstinée, établir, en Kabylie de simples maisons de secours et de charité, et cela alors que je m'engageais à les établir à mes frais, à ne les établir que là où les conseils communaux indigènes le demanderaient ou l'accepteraient, et, enfin, à ne laisser faire pour les Sœurs ou les Frères, aucune propagande directe, la considérant comme périlleuse et prématurée, me contentant de gagner la confiance et le cœur des indigènes, par l'exemple et par les bienfaits de la charité.

Des djemââs m'ont demandé ou fait demander, par écrit ou de vive voix, la faveur de ces Etablissements. La résistance de la part de l'Autorité algérienne é été invincible.

Vous savez enfin, Messieurs, quelles sourdes menées, quelle opposition inattendue se sont produites et ont trouvé leur écho jusque dans les feuilles publiques, du jour où j'ai manifesté la volonté d'exercer mes droits, de remplir, vis-à-vis des victimes de la famine, les devoirs de charité qui sont notre unique apostolat.

Pendant que je trouvais dans les officiers généraux de la province d'Alger, le plus constant concours en tout ce qui ne dépendait que d'eux seuls, une influence toute différente⁵, que vous connaissez bien, Messieurs, se faisait sentir ailleurs.

Elle se manifestait par un rejet constant en persévérant de toutes les demandes adressées par moi au Gouvernement Général, en faveur de mes Œuvres, enfin bientôt par des paroles que je rappelle dans ma lettre à M. le Maréchal, et qui me révélaient clairement le dessein formé pour enchaîner notre action charitable.

Combien il m'est pénible, Messieurs, d'entrer dans de pareils, et quelle ne doit pas être la puissance mauvaise d'un système qui inspire, j'allais dire qui impose de tels actes à un homme de guerre comme M. le Maréchal de Mac-Mahon, si digne, et par son caractère, et par ses vertus morales, et par le doux éclat qui répand sur son nom la charité d'une femme chrétienne, de soutenir une meilleure cause.

⁵ Celle des Bureaux Arabes.

Je me tais sur beaucoup d'autres points qui paraissent ne regarder que l'Archevêque, et que vous connaissez aussi bien que moi.

Je me borne, Messieurs et Chers Coopérateurs, à vous rappeler que notre arme à nous, c'est la prière, et notre devoir la charité, dès que les intérêts sacrés que nous devons défendre, au péril même de notre vie, sont sauvegardés. Demandons à Dieu d'inspirer à la France, à ceux qui la gouvernent, de donner enfin à l'Eglise, sa liberté d'action, pour l'exercice de la charité, dans notre colonie. Cette liberté, elle n'en usera que pour la consolidation d'un édifice toujours prêt à crouler, parce qu'il repose sur les plus pernicieuses erreurs. »

On était sous l'Empire. La liberté de la presse n'existait pas en Algérie. On devine aisément quel fut l'effet d'un pareil coup de tonnerre. Les prêtres et les colons ne se trompèrent pas sur sa portée. Tous comprirent que ce que demandait l'Archevêque, était la cessation définitive du système de séparation du pays en deux castes, l'une arabe, l'autre française, et l'inauguration de l'assimilation qui seule pouvait assurer ses destinées. Aussi vit-on bientôt le plus étrange spectacle : la population algérienne, dont la partie agissante ne se montre certes toujours pas religieuse, acclamer son Archevêque et le porter pour ainsi dire, comme en triomphe.

Quelques jours avant cette lettre à son clergé, le 1^{er} mai, Mgr Lavigerie lui avait adressé une note confidentielle, où il disait : « On a fait circuler avec persistance, durant ces derniers jours, des bruits auxquels je n'attacherais en temps ordinaire, aucune importance, mais je crois nécessaire de vous signaler dans les circonstances actuelles. On m'a dit et écrit de plusieurs côtés, que pour donner le change à l'opinion, sur les œuvres de charité entreprises par moi, en faveur des enfants et des veuves indigènes, on chercherait à surexciter à dessein, dans les tribus et dans les villes elles-mêmes, le fanatisme musulman, pour s'en faire une arme nouvelle contre la liberté de la charité et surtout de l'apostolat catholiques. Je ne puis croire encore à une aussi perverse tactique. Néanmoins comme l'attaque, si elle existe, serait odieuse, et que le droit de défense est pour nous incontestable, je vous prie et même je vous ordonne expressément, dans l'intérêt de notre commun ministère, de me faire connaître, sans crainte aucune, tous les faits de nature à éclairer ces menées ténébreuses, supposé qu'elles soient réelles, dès qu'ils viendront à votre connaissance. Je prendrai ensuite moi-même, les mesures de prudence et de précaution que je croirai nécessaires. »

Cependant la réponse de l'Empereur, provoquée par le Maréchal, était arrivée à l'Archevêque : c'était une lettre sévère, dont nous ne connaissons que ces lignes :

« Vous avez, Monsieur l'Archevêque, une grande tâche à remplir : celle de moraliser les 200 000 colons catholiques qui sont en Algérie. Quant aux Arabes, laissez au Gouverneur Général de les discipliner et de les habituer à notre domination. »

La question de l'apostolat des indigènes était tranchée par cette réponse, tranchée contre lui, et on pouvait croire qu'elle l'était à jamais. Tout autre eût été renversé du coup et eût rendu les armes. Mgr Lavigerie, le surlendemain même de la publication de sa lettre au Maréchal, s'embarqua pour la France. « Je voulais, écrivait-il, aller plaider moi-même, cette grande cause devant l'Empereur, de qui tout dépendait. »

Il trouva le Midi déjà fort préoccupé de ce conflit. La légende avait renchéri sur l'histoire : si l'Archevêque venait de quitter Alger, racontaient les journaux, c'était par ordre et de force ; le Maréchal parlait de le faire exiler, et le reste. C'était calomnier le Maréchal plus que l'Evêque lui-même. Aussi dès son arrivée à Marseille, le 11 mai, Mgr Lavigerie publia-t-il, dans la « Gazette du Midi » la lettre suivante :

« Marseille, 11 mai 1868.

Monsieur le Rédacteur,

J'apprends, en arrivant en France, que plusieurs journaux ont bien voulu s'occuper du conflit regrettable qui vient d'éclater entre le Gouvernement de l'Algérie et moi. Je ne puis que leur être très reconnaissant de leur sympathie. Mais je crois aussi nécessaire de rectifier quelques récits trop facilement accueillis, et qui sont de nature à égarer l'opinion.

Ainsi il est absolument faux que M. le Maréchal de Mac-Mahon m'ait menacé de m'exiler, ou de me faire embarquer de force, comme l'ont dit quelques-uns.

Rien de semblable n'a eu et ne pouvait avoir lieu ; tout ce récit, si dramatique qu'il soit, est un pur roman. Si nous trouvons en désaccord. M. le Gouverneur et moi, sur un point où mes devoirs d'évêque ne me laissent pas le choix de mes actes, je dois déclarer, pour rendre hommage à la vérité, que je ne puis, tout en regrettant profondément le système suivi par les Bureaux-Arabs, qu'honorer, en tout le reste, le caractère de M. le Maréchal de Mac-Mahon. Ces sentiments, je les exprimais à mon clergé, la veille même de mon départ, dans une circulaire confidentielle. Le conflit qui existe entre M. le Maréchal et moi, n'est donc nullement une question de personnes. Elle n'a amené aucun incident personnel quelconque autre, que les deux lettres dans lesquelles elle se trouve posée.

Ce conflit, le voici dans toute sa simplicité :

Je demande, conformément à mon droit et à mon devoir, que la liberté soit donnée à l'Eglise en Algérie. Je manifeste la volonté d'user de ce droit, non pas pour employer la contrainte, même indirecte, à quelque degré que ce soit, non pas même pour la prédication publique de l'Evangile, par ce que je ne crois pas le moment venu, mais uniquement pour l'exercice du dévouement et de la charité, espérant gagner par la loi l'affection et la confiance des indigènes, et d'arriver à les éclairer et à les rapprocher de nous, peu à peu.

Pour cela, je veux fonder à mes frais, des établissements charitables, maisons de secours, hospices, etc..., au sein des tribus qui les auront réclamés.

Le Gouvernement de l'Algérie me conteste, ou pour parler exactement, me absolument ce droit, comme il l'a du reste fait pour les vénérés prédécesseurs.

Il le nie, sous le prétexte que la présence de religieux, de religieuses, chez les Arabes amènerait des révoltes, en surexcitant le fanatisme musulman.

Ce prétexte, toujours renouvelé depuis 1830, quiconque a habité l'Algérie et connaît la théorie des révoltes indigènes, sait quelle en est la valeur.

Voilà tout le conflit en le dégageant de ses incidents.

Je dois dire, et je ne le fais que pour accomplir un devoir de justice, que j'ai, dès l'origine, fait connaître ma pensée à S.M. l'Empereur, et que j'ai obtenu son consentement à la réalisation de mes projets d'écoles pour la Kabylie.

C'est en Algérie, auprès des Bureaux-Arabes, que je trouve une résistance obstinée. L'opinion se trouve saisie. C'est à elle d'éclairer le débat et d'amener une solution favorable aux vrais intérêts de la civilisation française et chrétienne dans notre colonie. Pour ma part, j'ai pleine confiance que le Gouvernement de l'Empereur n'hésitera pas à l'adopter.

En dehors de la question religieuse, on a mêlé mon nom à la discussion des questions administratives et politiques qui divisent la colonie.

Je n'ai pas eu, comme évêque, à m'occuper de ces débats, ni à intervenir par aucun acte de mon ministère. Mais comme homme et comme Français, je crois pouvoir dire que je m'associe aux vœux unanimes des colons de mon diocèse, et que je désire avec eux, la modification d'un système qui étouffe toute vie, en supprimant toute initiative et toute liberté.

Tel est, monsieur le rédacteur, le fond du débat. J'ai tenté à le dégager des incidents où je le trouve mêlé dans nos journaux, et j'ose espérer que vous voudriez bien me prêter pour ce but, le concours de votre publicité.

+ Charles, Archevêque d'Alger »

A mesure qu'il s'avancait vers Paris, l'Archevêque se sentait porté par le flot de l'opinion catholique et par le suffrage des plus généreux et des plus indépendants de ses collègues. « Au milieu des difficultés et des déboires qu'amenait une telle lutte, racontait-il, j'eus la consolation de recevoir les encouragements et l'appui de mes vénérables collègues, les évêques de France, et ceux du Saint-Siège apostolique. Les membres les plus éminents de l'épiscopat français, Mgr Guibert, Archevêque de Tours, les cardinaux Donnet, Brossais (sic)-Saint-Marc, Régnier, Caverot, les Archevêques et évêques de Bourges, de Carcassonne, de Rodez, d'Aire, d'Angoulême, de Nîmes, de Poitiers, et beaucoup d'autres encore m'adressaient les lettres les plus courageuses, pour me féliciter de soutenir les droits de l'apostolat. » Il remarquait seulement que cet encouragement lui venait de la partie la plus romaine de l'épiscopat ; les autres, libéraux et gallicans, même les plus militants et les plus opposants d'autrefois, se tenaient aujourd'hui sur la réserve. Le concile du Vatican allait s'ouvrir prochainement ; il leur faudrait alors avoir l'Empereur avec eux, et pour cela dès maintenant il leur importait d'éviter tout ce qui pouvait les compromettre près de lui.

M. de Mac-Mahon avait, on s'en souvient, essayé d'excuser les cas d'anthropophagie dénoncé en Algérie, en alléguant des cas analogues signalés en Irlande, dans la dernière famine. C'était une accusation malheureuse sous la plume d'un fils de l'Irlande. Le cardinal Cullen, Archevêque de Dublin, s'en plaignit à lui, dans une lettre du 31 mai 1868. Son Eminence protestait « que jamais dans la plus grande détresse de son pauvre peuple, aucun cas de cannibalisme ne s'était produit parmi ces catholiques héroïquement résignés, qui, loin d'attenter la vie de leurs semblables pour conserver la leur, partageaient leur dernier morceau de pain avec leurs compagnons de misère. » Puis il ajoutait avec un noble respect :

« (...) ces actes d'humanité, nous en sommes sûrs, ne réjouiront plus que le vaillant guerrier à qui est échappé par inadvertance, l'assertion que nous avons dû rectifier. Le nom du maréchal de Mac-Mahon, qui rappelle une des plus nobles familles des princes celtiques de l'Irlande, tient aussi un rang éminent parmi ceux de nos chefs catholiques qui, dans la lutte sanglante engagée avec les bandes fanatiques de Cromwell, écrivirent sur leur drapeau : Pro fide, patria et rege... Les catholiques irlandais, fiers de la haute position qui occupe en France le digne fils de ces héros, aiment à espérer que, gouvernant une colonie de la Fille aînée de l'Eglise, le Maréchal saura y maintenir les droits sacrés de notre foi et la liberté d'une religion pour laquelle tant des ses ancêtres ont versé leur sang, dans ce pays de la souffrance et du martyr. »

Le grand comte de Montalembert avait donc raison d'écrire à cette époque, dans le Correspondant, qu'à cette heure, « un prélat vraiment chrétien et vraiment français, Mgr Lavigerie, faisait tressaillir d'admiration toutes les âmes catholiques, d'un bout de l'Europe à l'autre.

Enfin, du sein même de l'armée d'Afrique, s'élevaient des voix d'encouragement et de conciliation à la fois, telle que celle-ci du Général de Wimpfen :

« Il nous faut, Monseigneur, écrivait-il le 10 mai, agir de façon à conserver vos asiles, à les améliorer, à les tenir ouverts à tous les orphelins, à tous les malheureux. C'est le moyen le plus efficace pour amener le peuple arabe à adopter notre religion. » Il prônait soin d'ajouter : « Ce programme me semble le vôtre, Monseigneur, et me paraît être aussi celui du Maréchal. Il y a donc possibilité de faire disparaître ce malentendu qui empêche les personnes les plus honorables de s'unir pour le plus grand bien de l'Algérie. J'en appelle à vous, Monseigneur, à votre charité pour atteindre ce résultat. »

Dès le milieu de mai, Mgr Lavigerie arrivait à Paris, où il prit domicile dans la banlieue, à Issy, pour se soustraire aux visiteurs et aux reporters importuns. C'est là qu'il eut connaissance par le Moniteur de l'Algérie, du 11 mai, d'une lettre adressée le 6, au Gouverneur Général, par le Maréchal Niel, Ministre de la Guerre, approuvant entièrement la conduite du Gouverneur de l'Algérie, et représentant l'Archevêque comme « ayant demandé

équivalamment que la liberté de conscience fût enlevée aux musulmans de la colonie. »

Une pareille accusation ne pouvait rester sans réponse : de Paris, le 22 mai, l'Archevêque lui écrivit la lettre suivante :

« Monsieur le Maréchal,

Veillez me permettre d'exprimer à Votre Excellence, la surprise profonde avec laquelle je lis l'accusation inattendue dont je suis l'objet dans votre lettre du 6 mai à M. le Maréchal de Mac-Mahon.

Votre Excellence semble me présenter en effet, dans cette lettre, comme ayant demandé la suppression de la liberté de conscience pour les musulmans de l'Algérie.

Ma vie tout entière, mon caractère d'évêque, protestaient d'avance, monsieur le Maréchal, contre une semblable accusation. Mais puis que Votre Excellence a cru devoir la rendre publique, Elle me permettra de protester ici, moi-même, contre cette interprétation de mes actes et de mes paroles.

Non, monsieur le Ministre, mille fois non, je ne veux à aucun degré porter atteinte à la liberté de la conscience ; à aucun degré je ne veux, ni de la force, ni de la contrainte, ni de la séduction pour amener les âmes à une foi dont la première condition est d'être libre.

Non, je ne demande pas que l'on restreigne en Algérie, en quoique ce soit, la liberté d'autrui. Je demande simplement qu'on veuille bien respecter ma liberté, mes droits d'évêque dans l'exercice de la charité catholique.

Et ce que je dis ici, monsieur le Ministre, je le pratique précisément, depuis près d'une année, auprès de nos pauvres Arabes. Aucun de ceux auxquels j'ai fourni des aliments, des vêtements et toute espèce, n'a entendu de moi ou de ceux qui me représentent, une seule parole qui ressemblât, je ne dis pas à la contrainte, mais à un de ces honteux marchés où la conscience du pauvre s'achète par un morceau de pain.

Aucune des femmes veuves recueillies par moi n'été baptisée, quoique plusieurs l'aient demandé déjà, parce que je craignais que leur demande ne fût intéressée. Pas un seul des onze cents enfants actuellement vivant dans mes trois orphelinats n'a, non, reçu le baptême, si ce n'est en péril de mort. « J'ai voulu, je le veux encore comme je le disais dans ma lettre à M. le Maréchal de Mac-Mahon, qu'ils conservassent à cet égard toute leur liberté, et si, plus tard parvenu à l'âge de discrétion, ils préférèrent rester mahométans, je ne leur en conserverai pas moins mon appui et mon dévouement paternel. »

Sont-ce là, monsieur le Ministre, les paroles et les actes de l'intolérance ?

Je demande qu'il me soit permis, comme cela est permis en Egypte, en Turquie, de conserver, d'ouvrir à mes frais, pour nos pauvres Arabes, des asiles où seront reçus les orphelins abandonnés de tous, les veuves, les vieillards, les malades.

Je demande à établir, là où les indigènes l'auront sollicité, des maisons de secours pour panser leurs plaies, secourir leurs misères.

Tout cela, je le demande sans protection de qui que ce soit, à mes seuls risques et périls, et dans les limites de la sagesse et de la prudence les plus scrupuleuses.

puleuses, espérant que le spectacle de la charité sera la prédication la plus éloquente pour rapprocher des cœurs encore si profondément divisés.

Il y a dix-huit siècles, monsieur le Ministre, que l'Eglise exerce librement dans le monde, le droit que je réclame ici pour elle, celui de « passer en faisant le bien »... J'ose espérer qu'il ne lui sera pas contesté en Algérie, et que les pénibles malentendus de ces derniers temps seront ainsi dissipés. »

Cette lettre, l'Archevêque la fit également parvenir le même jour, à l'Empereur. Il l'accompagnait d'une autre, dans laquelle il présentait les mêmes revendications, mais appuyées sur des motifs encore plus forts, dans un langage plus haut.

« Paris, 17 mai 1868.

Sire,

J'ai l'honneur de transmettre à Votre Majesté, la lettre que j'adresse à M. le Ministre de la Guerre. J'ose espérer que Votre Majesté voudra bien donner les ordres nécessaires, pour que la réponse qui me sera faite, me permette de clore, honorablement pour tous, un conflit douloureux qui prend chaque jour, des proportions nouvelles et plus graves.

La liberté que je réclame en Algérie, je l'ai exercée, durant sept ans de ma vie, sans contestation de qui que ce soit, et avec la protection des autorités musulmanes, sur tous les points de l'empire Turc, comme directeur de l'Œuvre des Ecoles d'Orient.

J'ai fondé et entretenu des asiles, des orphelinats et des hospices, au Caire, à Beyrouth, à Damas, à Smyrne, à Constantinople et partout où je l'ai trouvé convenable. Dans ces orphelinats, dans ces asiles, nous recevions des enfants, des malheureux de tous les cultes. Les orphelins musulmans étaient adoptés, baptisés, élevés par nous, sans difficultés, sans réclamation.

Vos anciens ambassadeurs à Constantinople vous affirmeront ces faits.

Comment peut-on me refuser, sur une terre française, un droit que j'ai exercé librement sur la terre musulmane par excellence ? N'est-ce pas résoudre une question semblable, que de se borner à demander, pour l'Eglise, dans notre France africaine, la liberté comme en Turquie ?

Rien est-il plus simple, pour vos représentants, Sire, que de dire aux musulmans de l'Algérie : les marabouts français ouvriront pour vous, dans ce pays, partout où vous le voudrez, comme ils le font en Turquie, sous la protection du sultan, des maisons, des asiles de bienfaisance et de secours, pour les infirmes, pour les orphelins, pour les veuves. Vous resterez maîtres d'en profiter ou de ne pas en profiter, et, dans tous les cas, il ne sera jamais porté par ces marabouts, ma moindre atteinte à votre liberté de conscience, à l'exercice de votre culte. Ils se contenteront de prier pour vous et vous faire du bien.

Chose étrange, Sire, et que la postérité aura peine à croire, pour avoir fait ces choses en Turquie, j'ai reçu du Sultan une récompense publique : Fuad-Pacha et venu me remettre chez moi, en personne, à Beyrouth, de la part de son souverain, la décoration du Medjidié ; et pour avoir voulu le recommencer en France, Votre Majesté sait ce qu'il m'en est advenu et à quels procédés je me suis trouvé exposé.

Je ferai la même réflexion pour toutes nos missions étrangères.

Lorsque nos évêques et nos prêtres français y sont persécutés, non seulement pour des œuvres semblables à celle que j'accomplis, mais encore pour la prédication directe de l'évangile, Votre Majesté réclame pour eux, par ses ambassadeurs et quelquefois par ses armées, la liberté de leur ministère.

Par quelle contradiction singulière sommes-nous les seuls, nous prêtres français de l'Algérie, qui soyons directement combattus dans l'exercice de notre mission, alors surtout que nous voulons la borner au libre exercice de la charité chrétienne, estimant qu'elle suffit pour gagner peu à peu, tous les cœurs.

Enfin, par une autre contradiction non moins étrange, on pousse le scrupule pour les musulmans, jusqu'à nous faire du bien, sous prétexte de ne pas alarmer leur foi, et nous, Français, chrétiens, on nous interdit l'exercice de l'une de nos prérogatives les plus chères, de l'un de nos devoirs religieux les plus sacrés, celui de faire la charité. On nous prive en un mot, de notre liberté de conscience, sous prétexte de respecter celle des Arabes.

Et cela pourquoi ? Je ne crains pas de le dire, uniquement par préjugé et par antagonisme d'influence de la part de l'autorité algérienne.

A qui fera-t-on croire en effet, que présenté comme je le fais ici, par les dépositaires de notre pouvoir, l'exercice de notre droit donnera naissance au moindre désordre. Tout au plus en serons-nous les victimes, en quelque occasion particulière, mais cette condition nous l'acceptons et nous nous y résignons d'avance, ne demandant de protection à qui que ce soit qu'à Dieu seul. Voilà ce que je demande. Je ne pense pas qu'il existe au monde, un homme sensé et, à plus forte raison, un prince chrétien, qui puisse me le refuser.

Je n'ai pas besoin d'ajouter non plus avec quelle prudence et quelle réserve, j'userai de ce droit. Les intérêts mêmes que je veux servir, me le commandent.

Je n'ai pas besoin d'ajouter non plus, que ce programme n'est pas seulement le mien. Il est considéré, par nos généraux africains les plus éclairés, après les expériences cruelles que nous venons de faire, comme devant seul amener promptement la fusion des races. J'en ai donné la preuve écrite à Votre Majesté.

Du reste des faits incontestables sont là. J'ai reçu l'abjuration de plusieurs musulmans adultes, et, en particulier, d'un musulman, très instruit, depuis mon arrivée à Alger. Les surveillants de mon orphelinat de garçons sont presque tous des musulmans convertis au christianisme. Et tous, ils ont été touchés, ramenés, non pas par la prédication, puisque nous n'en faisons d'aucune sorte aux indigènes, mais par le spectacle de nos œuvres.

Tout se réunit donc pour solliciter de Votre Majesté, une solution favorable à nos désirs. Notre droit de chrétiens, de missionnaires, qui est incontestable et qui s'exerce dans l'univers entier, sous la protection séculaire de la France.

L'intérêt bien entendu de notre colonie, où notre action charitable, si elle n'est pas contrariée, amènera plus rapidement la fusion si désirable des races diverses qui la peuplent.

Enfin, l'intérêt religieux des âmes que le spectacle de charité inclinera, je l'espère, peu à peu et sans secours vers la foi chrétienne, comme le prouvent les résultats isolés déjà obtenus par nous.

C'est donc dans la confiance, Sire, que les œuvres commencées par nous, pour les jeunes Arabes, pourront être librement continuées et développées par la suite, et qu'elles seront l'objet de la haute bienveillance de Votre Majesté, que je lui exprime, ici, toute ma reconnaissance et que j'ai l'honneur de me dire, avec le plus profond respect

De Votre Majesté
Le très humble et très obéissant serviteur
+ Charles, Archevêque d'Alger »

C'est avec cette force de raison et de résolution que Mgr Lavigerie vint demander audience à l'Empereur. Il ne l'obtint facilement. Le Maréchal de Mac-Mahon l'avait précédé aux Tuileries. Dans l'entourage du Prince, un parti puissant s'était formé contre l'Evêque, comme étant opposé à la politique algérienne de l'Empereur. Le Maréchal du Palais, Maréchal Vaillant, qui l'avait déjà ajourné une première fois, l'éconduisit une seconde, en lui annonçant que l'Empereur partait ce jour-là pour Biarritz, y rejoindre l'Impératrice. Un voyage à Biarritz n'était pas fait pour déplaire à Mgr Lavigerie. Il prit le train, le même soir, et le 19, il faisait demander à la Villa Eugénie, l'audience qui lui était refusée aux Tuileries. Il insistait, vu l'urgence, car il y allait d'une des affaires de la plus grave conséquence pour le gouvernement de l'Empereur. Il fallut bien lui accorder l'entretien demandé.

« "L'accueil fut d'un froid mortel" rapportait ensuite l'Archevêque. Sans se déconcerter, il demanda au prince la permission de s'expliquer brièvement sur des actes qui lui étaient reprochés et qui ne faisaient cependant que traduire la pensée naguère exprimée par Sa Majesté. – "Et quand cela ? demanda l'Empereur." – "Dans les paroles mémorables que Votre Majesté a prononcées à Alger, le 19 septembre 1860 : La Providence, disiez-vous, nous a appelés à répandre sur cette terre les bienfaits de la civilisation. Or qu'est-ce que la civilisation ? C'est de compter le bien-être pour quelque chose, la vie de l'homme pour beaucoup, son perfectionnement moral pour le plus grand bien ; et ainsi élever les Arabes à la dignité d'hommes libres, répandre sur eux l'instruction tout en respectant leur religion, améliorer leur existence en faisant sortir de cette terre tous les trésors que la Providence y a enfouis. Nous n'y faillirons pas". Ainsi disiez-vous. Or Sire, que fais-je autre chose ? »

L'Empereur sourit de son bon sourire, qui était célèbre.

« Il m'écoute dès lors avec attention, raconte l'Archevêque. Je lui parlai moi-même avec toute la rigueur et la liberté apostolique dont j'étais capable. – Mais ce n'est pas tout-à-fait sous cet aspect que le Maréchal m'a présenté les choses » ? Dit le Prince avec étonnement. Mgr Lavigerie lui offrit de s'expliquer, s'il le désirait, en présence du Gouverneur Général lui-même, de

manière à dissiper tout malentendu entre eux, s'il n'y avait pas autre chose. L'Empereur n'eut garde d'accepter une confrontation désobligeante pour l'autorité de son représentant. – "Il y a là une impasse, dit-il, semblant se parler à lui-même. Il faudrait tâcher de s'ouvrir une porte honorable. – Pour moi, Sire, il ne peut y avoir de porte honorable que celle qui me ramènera dans mon diocèse, avec la bienveillance marquée de Votre Majesté pour le ministère que j'y remplis. – Et pour cela, que faut-il donc ? – Un acte, une lettre de votre Ministère, déclarant que je puis garder mes enfants, s'ils veulent rester avec moi, les élever comme je l'entends, et faire auprès des Arabes, l'œuvre de la charité qui sera aussi celle de la civilisation chrétienne dans ce pays." L'empereur hésitait encore. L'Archevêque s'enhardit : "Mais, Sire, cette liberté, c'est celle de faire mon devoir. Si, par impossible, votre gouvernement ne me la rend pas, il faudra bien que je la prenne..." L'Empereur étonné, leva les yeux sur lui. Il attendit un peu ; puis comme changé soudainement, et d'un ton très décidé : "Eh bien, dit-il, vous voulez cette lettre, vous l'aurez." »

Au sujet de cette entrevue, Mgr Lavigerie écrivait à l'Abbé Guyesse :

« ... Tout ce que je puis vous dire, c'est que l'Empereur, l'Impératrice, tous les ministres, sauf deux, les deux Maréchaux, se sont déclarés pour moi... Trompé par de faux rapports, l'Empereur m'avait écrit à Alger, une lettre des plus dures, mais lorsque je lui ai eu bien expliqué les choses et l'état vrai de la colonie, il est complètement revenu et il m'a dit : "Voilà bien la preuve que : Qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son." »

« Cependant le Maréchal, qui s'obstinait dans sa pensée, revint à la charge, écrivait plus tard l'Archevêque, et prenant la question sous un autre aspect, déclara que mon retour en Algérie serait le signal de troubles publics. L'Empereur pour le bien de la paix, me fit demander, alors par les Ministre des cultes de rester en France. »

C'était M. Baroche. Il montra à l'Archevêque que, sa position étant devenue difficile à Alger, il devait désirer, vu son âge et son mérite supérieur de s'en faire une plus haute et plus tranquille en France. Et alors, reprenant une proposition déjà veillée de trois ans, il lui redit que de plus en plus l'Archevêque de Lyon, Cardinal de Bonald, était vieux et malade. Il avait besoin d'un coadjuteur. La coadjutorerie de Lyon, c'était, à brève échéance, le siège de primat de Gaules, puis le Cardinalat avec un siège au Sénat. Mgr Lavigerie le laissa achever, puis tranquillement :

« Monsieur le Ministre, répondit-il, je suis très reconnaissant de ces propositions, et de la bienveillance dont elles témoignent de la part de l'Empereur et de Votre Excellence. Mais désertir le champ de bataille où j'ai été entraîné malgré moi, serait me déshonorer. Je ne quitterai pas mon diocèse, et je rentre à Alger. »

C'est ce qui lui faisait écrire plus tard, racontant cette entrevue :

« Je répondis que, dans telles circonstances, la force seule pourrait m'empêcher de rentrer chez moi. »

Lorsque après ce refus, le maréchal de Mac-Mahon voulut revenir sur ce conflit avec le Souverain, celui-ci déclara que l'incident était clos, et qu'il désirait qu'on ne lui parlât plus de cette affaire-là.

C'est qu'en ces mêmes jours, à côté du mouvement qui se produisait parmi les catholiques de France en faveur de l'Archevêque, il y en avait un autre dont le gouvernement était forcé de tenir compte. On se remuait en Algérie. Il n'en était nullement vrai, comme le prétendait le *Journal des Débats*, que quelques voix auraient crié dans les rues d'Alger : « A bas l'Archevêque ! » Il était notoire au contraire que toute la population civile de l'Algérie était avec lui. Dans ces derniers jours de mai, un grand nombre de conseils municipaux de la province, lui votèrent des adresses de félicitations, comme au défenseur des intérêts coloniaux. De Mascara, on lui écrivait :

« Nous sommes tous avec vous, nous partageons, nous admirons les belles pensées de dévouement que vos lettres expriment, et nous comptons sur vous comme sur un sauveur pour être l'interprète de nos vœux auprès de Sa Majesté. »

Les colons d'Aïn-Tédélès acclamaient en lui avec emphase, le Messie de l'Algérie ! Ceux de Tiaret lui disaient :

« Tout l'Algérie espère en vous ! » De Misserghin en lui mandait : « Si la ferme conviction d'un saint devoir à accomplir ne soutenait assez le courage de Votre Grandeur, elle puiserait une nouvelle force dans l'assurance que l'Algérie entière est avec elle. »

Ces appels de l'Algérie à son Archevêque et à sa politique, c'était un plébiscite. L'Empereur disait en tenir compte. Et puis n'était-ce pas l'époque où à l'Empire autoritaire succédait l'Empire libéral ? Et était-ce l'heure de refuser à l'Eglise, la plus imprescriptible de ses libertés ? La grande cause était gagnée.

L'Empereur, selon sa promesse, voulut qu'une lettre du Maréchal Niel, Ministre de la guerre, insérée au Journal Officiel du 25 mai 1868, terminât le débat par des paroles spécifiques. « Je suis heureux, disait-elle, de constater que le dissentiment qui s'est élevé entre M. le Gouverneur Général de l'Algérie et Votre Grandeur, a pour point de départ un malentendu plutôt qu'une divergence d'opinions sur le fond même des questions qui l'ont motivé... »

Le Ministre de la Guerre rappelait d'une part, les sympathies premières du Maréchal-Gouverneur pour les établissements hospitaliers des indigènes, et, d'autre part, il prenait acte de la déclaration de l'Archevêque, affirmant le devoir de laisser aux populations musulmanes, la liberté de conscience :

« Ces sentiments si chrétiens et si noblement exprimés par Votre Grandeur, résument exactement la pensée du Gouvernement de l'Empereur. Ils indiquent la ligne de conduite que nous devons tous tenir pour préparer le rapprochement des races ; et votre charité, qui s'est multipliée dans la crise douloureuse que traverse la colonie, ne peut que nous venir en aide. Croyez, Monseigneur, que le Gouvernement n'a jamais l'intention de restreindre vos droits d'évêque, et que toute latitude vous sera laissée pour étendre et améliorer les asiles où vous aimez à prodiguer aux enfants abandonnées aux veuves et aux vieillards, les secours de la charité chrétienne. »

Le Ministre conseillait ensuite la prudence, nécessaire pour ne pas surexciter le fanatisme des indigènes. Il rappelait les conditions légales auxquelles les établissements hospitaliers devaient s'assujettir. Il finissait en ces termes : « Je ne terminerai pas cette lettre, sans remercier Votre Grandeur de l'esprit de conciliation avec lequel elle a mis fin à un dissentiment regrettable à tous les points de vue, et, difficile à comprendre ; car il s'était élevé entre un des hommes qui font le plus d'honneur à notre pays, et un prélat qui, sous la préoccupation de ses bonnes œuvres, n'a manifesté qu'une crainte, c'est qu'on le lui laissât pas un champ assez vaste pour l'exercice de sa charité.

Après la réception de cette lettre où le Ministre, on le voit, s'efforçait de ménager également le Gouverneur et l'Archevêque, celui-ci, qui n'était pas tenu aux mêmes ménagements, fit connaître au public, la conclusion vraie du conflit. La voici dans une lettre adressée à Mgr Soubiranne, Directeur Général de l'Œuvre des Ecoles d'Orient. C'est la dernière pièce de ce procès.

« Paris, 28 mai 1868.

Mon cher Ami,

Je viens encore renouveler mon appel à votre charité, Je le suis abstenu de le faire depuis près de deux mois, à cause des difficultés qui avaient surgi tout d'un coup en Algérie, et qui paraissaient menacer, dans un avenir prochain, l'existence des asiles où j'avais recueilli les orphelins et les veuves indigènes

Aujourd'hui, grâce à Dieu, après des explications réciproques, je suis complètement rassuré à cet égard.

J'ai reçu du Gouvernement de l'Empereur l'assurance la plus formelle que mes établissements charitables seront respectés, et que toute liberté me sera laissée pour en fonder de nouveaux. J'ai, de plus, la certitude que les orphelins ne me seront pas enlevés, et que, s'il s'élève à leur égard quelques difficultés, les tribunaux seuls seront appelés à les résoudre. C'est ce que je demandais, certains d'avance que les tribunaux ne peuvent que consacrer nos droits.

Ce sont là des résultats acquis, aussi heureux que considérables. Il n'est personne en Algérie qui ne les eût regardés comme impossible, il y a six mois seulement, je ne puis qu'en être profondément reconnaissant au Gouvernement de l'Empereur. Tout le monde sait, en effet, quelles difficultés avaient été opposées

jusqu'ici aux relations, même de simple charité, entre le clergé catholique et les indigènes.

Relativement aux fondations à faire en territoire arabe, la liberté m'en est aussi reconnue en principe. Ces fondations seront seulement soumises, non pas à l'arbitraire, qui n'est acceptable pour personne, mais aux dispositions légales qui régissent les Etablissements de même nature, tant en France qu'en Algérie. Ce sont les termes mêmes de la déclaration que j'ai reçue.

Ce qui importe maintenant, c'est de nous mettre pratiquement à l'œuvre, de consolider, d'améliorer, de développer nos asiles charitables ; et je ne puis l'entreprendre que par le concours des catholiques de France.

Je leur dirais volontiers, si je pouvais leur faire entendre ma voix : c'est de vous maintenant qu'il dépend d'assurer à la cause de l'Eglise, de ses œuvres de la charité chrétienne en Afrique, un triomphe complet. J'ai obtenu la reconnaissance des principes ; mais c'est peu, si je ne puis les appliquer dans les faits, si je suis contraint de laisser se dissoudre les orphelinats, les asiles que j'ai fondés, si je suis obligé d'en fermer les portes aux orphelins, aux veuves, aux vieillards qui s'y présentent chaque jour.

Pour moi, mon cher ami, rien ne me coûtera pour empêcher ce résultat. Je ne veux pas un seul jour de repos : je prends dès aujourd'hui le bourdon du frère quêteur, et je tends la main sans honte, pour mes pauvres orphelins, pour les vieillards, pour les veuves, pour les malades, pour les affamés de ce pauvre peuple arabe, dont je me suis fait le père dans mon diocèse.

J'espère que le concours de tous les hommes de foi et de cœur ne manquera pas, et qu'ils voudront, en unissant leurs efforts aux miens, donner une marque publique de leur sympathie à la cause française et chrétienne que j'ai soutenue, et à laquelle, avec la grâce de Dieu, je ne ferai pas défaut. »

Il partit de ville en ville. Les foules se pressaient au pied de sa chaire. Il ne prêchait pas, il racontait. Il se mettait en scène, lui, pauvre missionnaire au milieu de ses enfants, de ses mille sept cents enfants, sans père, ni mère, lui père et mère à la fois. Il se faisait ensuite suppliant auprès de la charité de la France. Il parlait des millions dont il aurait besoin : il demandait que les aumônes se fissent grandes, comme étaient grandes les nécessités.

De tel discours, on le divine aisément, étaient irrésistibles. L'Archevêque y joignait des distributions de photographies représentant de pauvres enfants réduits à l'état de squelettes, des mères avec des nourrissons décharnés et expirant. C'était la famine prise sur le vif. On pleurait, on donnait. Dans la cathédrale d'Orléans, par exemple, la quête qui suivit le discours atteignit 8000 frs : plusieurs femmes lui portèrent leurs bijoux ; un pauvre curé de campagne qui n'avait pas autre chose à donner, tira de ses souliers ses boucles d'argent et les remit à l'Archevêque qui dut les accepter malgré sa résistance. C'était ainsi partout plus au moins. Dans le mois de mai, l'œuvre des Ecoles d'Orient recueillit 245.000 frs pour les orphelins arabes. L'Archevêque avait compté sur Dieu : Dieu ne l'abandonnerait pas.

Au milieu des sympathies et des félicitations ardentes dont il recevait l'expression, au-dessus de toutes les voix qui s'élevait en faveur de la liberté de l'apostolat, se fit entendre la grande voix de Pie IX. Son Bref du 25 mai doit être cité en entier, car c'est la thèse tout entière de l'Archevêque.

« Pie IX, Pape.

Vénération Frère, Salut et Bénédiction apostolique,

Si nous sommes profondément affligé des fléaux multiples qui frappent votre diocèse, et si nous gémissons du sort de votre peuple, des peines et des fatigues que vous devez supporter, nous éprouvons aussi une grande consolation lorsque nous voyons, au milieu de tant d'adversités, briller d'une manière admirable la lumière et la vertu de la charité chrétienne, lorsque nous voyons tant de bienfaits considérables préparés à la religion et à la société civile elle-même par votre zèle pastoral, votre générosité, et votre courage.

Sans doute, d'après le précepte formel du Seigneur, l'Évangile doit être prêché à votre peuple comme à tous les autres ; mais ses mœurs, sa religion, ses luttes fréquentes contre votre nation opposaient à l'apostolat, un obstacle presque insurmontable.

Pour renverser cet obstacle, le Dieu des miséricordes a voulu qu'après tous les malheurs qui ont frappé les Arabes, ils fussent secourus par la charité chrétienne des Français et qu'éprouvant ainsi par eux, les bienfaits d'une religion divine, ils apprissent l'aimer avant même de la connaître.

Vous ne pourriez, ni mieux, ni plus efficacement répondre à ce dessein providentiel qu'en vous prodiguant partout constamment où la famine, la maladie, la mort réclamaient votre sollicitude et celle de vos auxiliaires ; qu'en ouvrant généreusement des asiles aux vieillards infirmes, aux veuves délaissées, aux enfants abandonnés et en leur procurant à tous le secours d'une charité paternelle.

Nous ne pouvons donc garder le silence, et nous voulons vous décerner pour ces œuvres éclatantes, les louanges que vous méritez, vous les prêtres, les religieux, les Sœurs de votre diocèse, qui secondent votre zèle, n'ont rien omis pour soulager tous les infortunés, et, martyrs de la charité, n'ont pas hésité à accepter la mort elle-même, pour secourir leurs frères.

Il est impossible que ce peuple auquel vous avez si clairement prouvé la loi de la charité que le Christ nous a léguée, il est impossible que ce peuple ne comprenne pas désormais « que vous êtes vraiment ses disciples » ; et ainsi, « pendant que vous avez rendu gloire à votre Père qui est dans les cieux », vous avez prêché son Évangile à cette nation infidèle, avec plus d'éloquence certainement et avec plus de puissance que vous n'auriez pu le faire par vos paroles.

Quant aux enfants que vous avez arrachés des bras de la mort, que vous nourrissez, que vous vêtissez, que vous formez à la pureté des mœurs, à la justice, au travail des champs, comment n'aimeraient-ils pas désormais la nation et la loi auxquelles ils devront tout, et leur existence elle-même ? Comment, devenus par le travail, les soutiens de leurs familles et retournés au milieu d'elles, pourront ne pas s'incliner, par leur présence, leurs œuvres, leurs pa-

roles, l'esprit des leurs vers la religion, vers le peuple dont ils ont reçu tant de bienfaits ?

Ce n'est pas seulement de la religion, mais encore de la France, que vous et les vôtres avez bien mérité, lorsque, par les œuvres touchantes de la charité chrétienne, vous avez certainement plus fait pour lui attirer les cœurs, qu'on n'eût pu le faire par des torrents de sang, des dépenses énormes et des travaux d'un grand nombre d'années. Il faut ajouter à cela, qu'en éclairant les âmes encore tendre des petits orphelins, des lumières de la vérité religieuse et de la justice et en allumant dans leur cœur la flamme d'un feu céleste, non seulement vous préparerez à devenir eux-mêmes de bons citoyens, mais encore vous préparerez en eux d'excellent éléments qui, se trouvent rapprochés plus tard des adultes eux-mêmes, amèneront peu à peu des hommes, jusqu'à ce jour rebelles, à des mœurs plus douces et à une genre de vie plus conforme au vôtre.

Nous ne doutons donc pas que vous ne soyez approuvé de tous ceux qui désirent les progrès de la religion, la gloire et l'utilité véritables de votre patrie.

Quant à nous, nous vous félicitons de tout notre cœur, et cela d'autant plus, que vous avez eu à vaincre les difficultés plus considérables et que vous les avez surmontées avec plus de courage. Nous croyons aussi devoir combler de louanges particulières tous ceux qui par leurs aumônes généreuses, vous ont aidé dans notre œuvre admirable et vous aideront encore dans la suite.

Persévérez donc avec confiance dans votre entreprise, et que les obstacles ne fassent que augmenter votre courage, car c'est au milieu des obstacles que les œuvres de Dieu ont coutume de marcher et de se fortifier.

Avec l'appui de Dieu, ni la grâce, ni la force, ni les moyens matériels nécessaires pour achever votre œuvre, ne manqueront ni à vous, ni aux vôtres.

Nous vous souhaitons ces choses de tout cœur, et comme gage de la faveur divine et de notre bienveillance particulière, nous donnons avec tendresse, notre bénédiction apostolique à vous, vénérable Frère, à tous ceux qui soutiennent votre très excellente œuvre, et à tout votre diocèse.

Donné à Rome, près Saint Pierre...

Pie IX, Pape »

C'était l' « *Ite docete* » que cette parole souveraine. « Ce Bref de Pie IX, disait plus tard l'Archevêque, fut ce qui soutint le plus mon cœur, dans ces circonstances critiques. Il portait avec lui la lumière, la force, la bénédiction d'En Haut, qui devait assurer le triomphe de la cause dont il prenait la défense. »

Après trente-huit ans de combats, la liberté de l'Évangile en Algérie était donc conquise de droit et de fait, conquise par la prière, conquise par la charité, conquise par la force du courage, comme à force de bienfaits.

IV. ORGANISATION DE L'ORPHELINAT DE BEN-AKNOUN

1. Sœurs de la Doctrine Chrétienne

Pendant que Mgr Lavigerie tendait, en France, la main pour ses chers enfants arabes, que devenait-on dans les orphelinats d'Algérie ?

Parlons d'abord des Sœurs de la Doctrine. Comme nous l'avons dit plus haut ; elles étaient installées à 2 Kilomètres de leur première habitation. La Maison Rostan était encore plus pauvre que Ben-Aknoun ! Une petite chambre de la villa servit d'oratoire, une grande caisse fut transformée en autel sur lequel on plaça une statue de la Sainte Vierge, don de M. Melcion d'Arc, un des bienfaiteurs de l'œuvre.

La maladie, la mort, allaient sans tarder frapper les infatigables Sœurs de la Doctrine. Le 15 avril Sœur Philotée succomba, à l'âge de 57 ans ; elle mourut en chantant :

Partons donc, ô mon âme.
Quittons ces tristes lieux.
D'une plus vive flamme.
Allons brûler aux Cieux.

Les enfants l'avaient surnommé « maman Karmouss » car elle aimait à leur distribuer à l'occasion, des figues, fruits dont les Arabes sont si friands.

Sœur Aglaë, la « tebibia en chef » la suivit dans la tombe, le 1^{er} mai. Sans doute qu'elle dût voir au Ciel, arriver devant d'elle, les centaines de petits africains que de Constantine et de Ben-Aknoun elle y avait envoyés. Elle avait 59 ans.

Dans les derniers jours d'avril, Mère Félicité fut contrainte d'aller demander une place à l'Infirmierie de Mustapha. La supérieure de l'orphelinat de Dalmatie, Mère Marguerite, fut appelée à la remplacer, momentanément, disait-on, mais son stage dura jusqu'au mois d'octobre, époque du départ définitif des Sœurs de la Doctrine.

Faut-il le dire, le voyage en France de l'Archevêque (9 mai-7 septembre) apporta un certain calme dans les deux communautés : les visites du zélé fondateur étaient plutôt craintes que désirées. Jusque-là l'initiative personnelle avait manqué : on allait pouvoir travailler plus tranquillement à la formation des enfants, et préparer pour son retour, d'agréables surprises.

Les filles arabes furent occupées aux soins de la cuisine et du ménage : sous l'habile direction du Sœur Marguerite, elles apprirent à coudre et purent bientôt confectionner elles-mêmes, leurs robes et autres vêtements. Il y eut aussi des heures de classe, où le français et le chant furent l'objet des leçons orales des maîtresses. Cela se faisait ordinairement en plein air ; mais quand le temps était mauvais, on se retirait dans une ancienne écurie où se trouvait encore un cheval, et où les planches qui séparaient autrefois les animaux,

servaient alors à indiquer les divisions des élèves. La surveillance y était plus facile qu'au dehors, et les enfants moins distraites.

Sans craindre les inquisiteurs de l'époque, on leur faisait chanter le Notre Père, Je vous salue, Marie... et quelques autres prières que les Pères Jésuites avaient traduites en leur langue. Si on ne leur permettait pas d'assister à la sainte Messe, on accordait chaque semaine, à 7 ou 8 d'entre elles, la faveur d'assister au Salut du Saint Sacrement. Ajoutons qu'elles suivaient avec bonheur, les catéchismes que les aumôniers de l'orphelinat leur faisaient régulièrement.

Les visiteurs, qui avaient déserté Ben-Aknoun pendant l'épidémie, y revinrent bientôt, et purent admirer le changement opéré chez les orphelines. Le Maréchal de Mac-Mahon honora plusieurs fois l'établissement de sa présence, et Madame la Maréchale envoya même pour les petites filles un généreux don de 300 frs.

Au mois de juin, Mgr Lavigerie écrivit de France à la Mère Provinciale de Mustapha, lui annonçant son intention de transférer l'orphelinat dans un autre local et de laisser la direction de la nouvelle maison aux Sœurs de la Doctrine.

La Révérende Mère Mélanie, Supérieure Générale, répondit au Prélat le 29 juillet. Elle lui exprimait son regret de ne pouvoir continuer une œuvre qui semblait revenir tout naturellement à des religieuses d'un ordre de charité et à être ainsi confiée à des mains plus habiles.

L'Archevêque, tout en regrettant cette décision, demanda seulement aux Sœurs de la Doctrine, de vouloir bien rester encore à Ben-Aknoun jusqu'au 15 septembre : il comptait pour cette époque, trouver une communauté qui accepterait la direction de l'orphelinat ; mais le départ dût être ajourné, car « jusqu'à ce moment, écrivait l'Archevêque le 27 août, je n'ai pas encore trouvé de communauté qui consentît à me donner une réponse définitive. Pour faciliter l'œuvre, je donnerai les filles au Bon-Pasteur, et j'établirai simplement à Kouba[h], un asile de tout petits enfants qui sera une œuvre nouvelle. Mais j'ai encore besoin de vos Sœurs jusqu'à ce que la communauté qui prendra cet asile (et qui sera Saint-Charles de Nancy, je l'espère), aura pu nous envoyer ses sujets. »

La Mère Provinciale informa son Conseil de la détermination prise par les Supérieurs Majeurs ; mais on n'ébruita pas cette nouvelle, afin de laisser les Sœurs dans la joie des progrès de leurs chères orphelines dont elles commençaient à être fières. Elles s'appliquaient à préparer pour le retour de Monseigneur, des chants et des compliments en bon français, où les tout petits garçons auraient aussi leur part. Mais déjà pour le 15 août, on organisait une grande fête à laquelle devaient participer les 2 orphelinats. Tous les enfants savaient que ce jour était non seulement la fête de « Oumna Marien »

(notre Mère Marie), mais encore celle de l'Empereur des Français, sultan de ce pays d'où l'on envoyait tant d'argent, de vêtements pour les petits Arabes. Le soir du 15 août venu, les orphelines arabes, revêtues de leurs plus beaux habits et rangées deux à deux, attendaient le signal du départ. Arrivent les zouaves en tenue et armés. Avec les gardiens, les femmes de service et les chères Sœurs, ils forment une double haie au milieu de laquelle s'avancent les enfants. A leur arrivée à Ben-Aknoun, la musique des Pères Jésuites ouvre la cérémonie : les zouaves tirent des coups de fusils ; puis on récite le chapelet entremêlé de chants arabes et français. Alors résonnent les cris répétés de « Essaha Mariam ! Vive Marie. » Les Pères prononcent ensuite un discours en langue indigène, puis un feu d'artifice excite les clameurs de la jeune famille à qui, pour clore de la fête, on fait une large distribution de figues.

Mgr Lavigerie se serait senti l'âme réjouie s'il eût assisté à cette fête. Mais il n'allait pas tarder à constater par lui-même, les progrès de ses chers enfants. Débarqué le 7 septembre, il vint dès le lendemain, revoir la famille dont il était séparé depuis 4 mois. La réception qui lui fut faite dans les 2 maisons, excita son admiration et sa reconnaissance. « Je ne m'attendais pas à un pareil succès, dit-il aux Sœurs. Pourquoi vos Supérieurs ne veulent-ils pas vous laisser continuer l'œuvre ?

Des reproches n'allaient pas tarder à suivre ces compliments.

On avait, on s'en souvient, accusé l'Archevêque de n'avoir recueilli des enfants arabes que pour les forcer à se faire chrétiens, et le Gouvernement s'était cru obligé de rassurer contre le prosélytisme catholique, les populations arabes, trop faciles, disait-il, à s'alarmer dès qu'on agitait chez elles la question religieuse. Monseigneur s'était expliqué sur ce sujet, dans sa lettre à Mac-Mahon. « Je n'ai pas voulu, et je l'ai déclaré hautement, y disait-il, qu'un seul des douze cents enfants recueillis par moi, fût baptisé, autrement qu'au moment de la mort... J'ai voulu, je veux qu'ils conservent à cet égard, toute leur liberté. » Mais ayant appris qu'un certain nombre d'enfants avaient survécu à leur baptême, il redouta qu'une nouvelle campagne ne fût menée contre son œuvre naissante, par une presse hostile et les Bureaux-Arabes qui ne lui pardonnaient pas de les avoir démasqués devant l'opinion.

Il manda donc à St-Eugène, le Frère infirmier Jordy-Cecilien et le Frère Directeur. Sœur Philomène, avec sa Supérieure, y fut appelée aussi. Le Frère se vit reprocher avec des paroles très dures, d'avoir baptisé sans discrétion et sans prudence, un trop grand nombre d'enfants. Sans essayer de se disculper, les deux religieux se jetèrent aux pieds de l'Archevêque violemment irrité et implorèrent sa bénédiction. Ce fut alors le tour de la « tebiba. » Elle dût entendre les mêmes reproches. Mais ayant voulu apaiser le Prélat, en alléguant

le danger de mort dans lequel ces enfants s'étaient trouvés, fut mise à genoux, puis chassée de sa présence.

M. l'Abbé Dusserre, rencontrant les pauvres affligées, au sortir de l'audience, essaya de les consoler, en leur disant que Sa Grandeur regrettait bientôt son emportement et la peine qu'elle venait de leur causer. Le lendemain, le P. Creusat vint trouver l'Archevêque pour justifier la conduite des Sœurs. Il assura que les enfants n'avaient reçu le baptême qu'à la dernière extrémité et que le scrupule des Sœurs avait été tel que plus d'une fois, elles avaient dû regretter leur trop grande indécision. Cette démarche n'eut pas le succès désiré. Le mécontentement de l'Archevêque ne fit que s'accroître, lorsque le lendemain, il lut sur les listes des baptisés, qu'il avait demandées aux Pères Jésuites, ces mots écrits après chaque nom : « en danger de mort. »

Le 8 octobre, le bateau de France amenait à Alger, une dizaine de Sœurs de Saint-Charles de Nancy, destinées à la direction de l'orphelinat des filles arabes qui devait être transféré à Kouba.

Afin de faire place à celles qui allaient leur succéder, plusieurs Sœurs de la Doctrine quittèrent la Villa Rostan avant le dimanche, 11 octobre, jour fixé pour leur départ définitif. Les petits arabes semblaient se douter du changement qui allait avoir lieu. Pour ménager leur sensibilité et éviter des scènes pénibles, les Sœurs qui partaient, devaient garder leur tablier bleu jusqu'à la grande route d'où elles ne pouvaient plus être aperçues ; car chaque fois que les tabliers disparaissaient, excepté à la porte de la chapelle, les pauvres petites exprimaient leurs regrets d'une façon un peu bruyante. « Les Sœurs de Saint-Charles arrivèrent ; chacune, écrit une Sœur de la Doctrine, avait une servante, et les orphelins nous demandaient ce que voulaient ces mamans qui n'étaient pas habillées comme nous, et pourquoi, ces servantes qui les suivaient. Nous ne répondions pas ; mais elles devinaient quelque chose. – Nous accueillîmes avec la plus grande cordialité les nouvelles venues, les mettant au courant de tous les détails qui pouvaient les intéresser et les guider. Pourquoi le cacher ? Ce fut une heure pénible pour notre cœur que celle où il fallut dire adieu à ce champ d'apostolat où nous avions semé, non seulement dans les larmes, mais au milieu des souffrances de toutes sortes... Au jour indiqué, (c'était le dimanche 11 octobre), Mgr Lavigerie, accompagné du P. Ducat, vint à la Villa Rostan, vers les huit heures du matin : il ne restait plus que quelques religieuses de la Doctrine, les autres étaient parties d'avance : la « tebiba » foudroyée à St-Eugène, se tenait cachée derrière un des buissons lentisques qui entouraient la maison.

L'Archevêque ayant pris un petit orphelin sur ses bras pour le caresser, l'enfant lui donna des coups de pieds en disant : “Je veux mes mamans”. Je ne sais si les grandes filles lui avaient dit quelque chose ; mais le petit Henri se débattait tellement dans les bras de Monseigneur qu'il fut obligé de le

poser à terre, sans pouvoir le calmer. S'adressant ensuite aux orphelins, il leur dit : "Je vous amène d'autres mamans : elles seront bonnes pour vous". Mais toutes ensemble de crier : "Nous n'en voulons pas d'autres que celle-ci". L'Archevêque était embarrassé. Pour mettre fin à cette scène pénible, nous quittâmes l'orphelinat : de l'autre côté de la forêt, nous entendions encore crier nos pauvres enfants.

Après notre départ, Monseigneur réunit à la chapelle, la Supérieure et les Sœurs qui étaient demeurées avec elle, elle les remercia de leur dévouement, rappela le souvenir et les qualités de celles qui avaient été victimes de leur charité et les avaient précédées au Ciel. Puis il demanda pardon de la peine qu'il avait pu faire à toutes les Sœurs, réclama les secours des prières de chacune pour le succès de l'œuvre, puis on se sépara après avoir reçu sa paternelle bénédiction.

Les Sœurs furent bien émues, lorsque le lendemain de leur départ, elles virent arriver à leur Maison de Mustapha, trois de leurs grandes filles qui, depuis le matin, avaient parcouru les quartiers d'Alger et de St-Eugène, demandant leurs mamans, sans que personne pût comprendre le but de leurs recherches. Enfin vers 1 heure, elles purent être dirigées sur le noviciat. Les Sœurs étaient en récréation. Les pauvres enfants, essoufflées, épuisées, se jetèrent aux pieds des religieuses qu'elles reconnurent, ne voulant plus s'en séparer. On leur fit prendre de la nourriture, on les raisonna, puis on les reconduisit à l'orphelinat. Afin de prévenir de nouvelles tentatives de fuite, l'Archevêque les fit placer au Bon-Pasteur.

La translation des orphelins à Kouba, se fit sans retard, car la Villa Rostan devait recevoir le dimanche 18 octobre, les premiers novices de la Société de Missionnaires d'Afrique. »

Tous les détails qui précèdent et jusqu'à ce jour inédits, nous ont été fournis avec une bienveillance et un empressement dont nous avons été profondément touchés et dont nous sommes reconnaissants par la Sœur Sainte-Chantal, Secrétaire Générale de la Doctrine Chrétienne, à Mustaha-Supérieur.

Nous nous arrêtons ici, laissant aux Sœurs Blanches continuer l'historique de l'orphelinat des filles arabes.

Mais avant de les quitter, inclinons-nous avec respect devant ces héroïques Sœurs de la Doctrine qui, en 1868, du 28 janvier au 11 octobre, se consacraient à l'Œuvre arabe.

Vingt-six d'entre elles vinrent successivement travailler avec un dévouement sans limite et de tous les instants, au salut des pauvres africains. Trois tombèrent au champ d'honneur ; plusieurs furent profondément atteintes de la maladie contractée à leur service ; toutes passèrent « en faisant du bien. »

2. Les Frères des Ecoles Chrétiennes.

Comme nous l'avons dit à la fin du Chapitre II, Mgr Lavigerie qui voyait les Sœurs de la Doctrine épuisées par des travaux multiples et fatigants, avait demandé au Supérieur Général des Frères des Ecoles chrétiennes, quelques-uns de ses religieux pour leur venir en aide. Le Très Honoré Frère Philippe accéda à la demande de l'Archevêque et lui envoya 12 Frères. Ils arrivèrent à Alger le 2 avril.

Voici comment l'un d'eux, le Frère Jordy Cécilien, actuellement au Pensionnat Saint-Joseph d'El Biar, raconte leur visite et leur installation à Ben-Aknoun.

« Le 10 avril, jour du Vendredi-Saint, nous allâmes pour la première fois à l'Orphelinat et nous n'eûmes rien de plus pressé que d'aller visiter le camp des malades. Le plus grand nombre d'entre nous se contenta d'observer à distance ; pour moi, je voulus pénétrer dans toutes les tentes, ce qui fit dire à une Sœur : “Vous verrez que ce sera ce grêlé qui sera l'infirmier.”

Nous demandâmes ensuite, s'il ne nous serait pas possible d'assister à un enterrement. – “Voyez-vous, répondit une religieuse, ce groupe qui monte ? Suivez-le. Quatre convalescents portaient sur leurs épaules une sorte de civière sur laquelle était étendu un cadavre. Arrivés au cimetière, devant un grand trou destiné à recevoir les corps de ceux qui mourraient dans la journée, nos 4 brancardiers déposent à terre leur fardeau, fardeau bien léger, car tous ces pauvres morts n'avaient que la peau et les os : l'un d'eux prend le cadavre par un pied et le jette dans la fosse. Le vue de ces corps dans un pèle mêle affreux ; le bruit sinistre que fit le cadavre en tombant, car la fosse était en partie pleine d'eau, impressionnèrent profondément les Frères ; l'un d'eux se mit même à gémir et pousser des cris. J'étais resté impassible et j'allais jusqu'à plaisanter mon confrère de son peu de courage : ce qu'ayant appris, le Frère Laurentius supposant que j'aurais du sang-froid à l'occasion, me nomma infirmier. Je m'inclinai devant la volonté du cher Frère Directeur, partageant sa foi aux miracles des grâces d'état.”

Après avoir visité la propriété, nous revîmes à la maison, où le P. Ducat nous attendait pour déjeuner, mais presque aucun de nous n'avait envie de manger, le tableau que nous venions d'avoir sur les yeux, nous avaient enlevé l'appétit. »

Le lundi 13 avril, les Frères retournèrent à Ben-Aknoun ; mais cette fois, pour s'y installer. Les petits Arabas ouvrirent de grands yeux, lorsque sous les arbres de l'avenue, ils virent défiler ces nouveaux maîtres sans barbe, portant sur le bras un manteau noir, et à la main un petit paquet renfermant quelques paires de bas de drap, tout ce que la règle autorise comme bagage !

« Au moment où nous arrivions, raconte un Frère, une Sœur nous salua en disant ces paroles où perçait un regret : “Ote-toi de là que je m'y mette”. »

Le Frère Laurentius, Directeur, organisa sa communauté et distribua les offices ; il prit comme Sous-Directeur et Econome le Frère Geofry ; deux Frères devaient diriger la culture de vigne et des jardins, un autre était chargé de la lingerie, hélas ! bien peu fournie, et s'occuperait de la buanderie commune, aux jours qui n'était pas réservés pour les Sœurs. D'autres enfin étaient appelés à divers emplois dans l'orphelinat.

Chacun chercha un peu partout, des renseignements pour se mettre au courant de ses nouvelles fonctions.

« La chère Sœur Aglaë, raconte encore le Frère Jordy Cécilian qui avait été nommé infirmier et à qui les enfants devaient donner le nom de "Frère la tisane", me léguaient 370 malades divisés dans 3 lignes de grandes tentes, ce qui formait 3 camps séparés : les syphilitiques dans l'un, les varioleux dans l'autre et les teigneux dans le troisième. Elle me remit la fiole dont elle se servait pour le baptême des mourants. C'était elle la grande "baptiseuse" ; elle s'entendait à merveille à cet apostolat dont ses compagnes lui avaient laissé habituellement l'honneur et la consolation. On s'aperçut bientôt que mes connaissances médicales étaient bien rudimentaires ; les Sœurs eurent pitié de mon embarras, et grâce à leurs conseils, je pus bientôt me tirer d'affaire, tant bien que mal. Il fut décidé peu de temps après, que la dévouée Sœur Aglaë viendrait tout les jours au camp, avant le coucher du soleil, faire la visite de mes malades pour m'indiquer ceux qui succomberaient dans la nuit, et m'apprendre à distinguer les signes avant-coureurs de la mort. Le premier jour elle me dit : "Mon cher Frère, l'obéissance l'envoie ici, mais ce que je vais faire ne durera pas longtemps, j'en ai pour deux jours". En effet, 48 heures après, elle mourait. Ce fut la Sœur Sainte Philomène qui remplaça cette héroïque religieuse et continua à me donner des leçons de médecine qui me furent très utiles.

Les Zouaves que nous trouvâmes en arrivant, furent changés quelque temps après, et voici pourquoi : Ces bons militaires, habitués aux soins délicats et aux petites attentions des religieuses, trouvèrent la cuisine des Frères moins appétissante, et firent entendre quelque murmures. L'autorité militaire en eut connaissance. Plusieurs furent envoyés à Barberousse (prison de la Casbah), les autres retournèrent à leur caserne. On les remplaça. Un nouveau caporal, nommé Renard, ancien élève des Frères, ferme et bon tout à la fois, sut faire respecter la discipline. Un vieux zouave s'étant oublié à lever un peu le coude, fut, malgré ses nombreuses décorations, condamné à 15 jours de prison : il ne revint plus à Ben-Aknoun. A partir de ce moment, l'ordre fut parfait parmi les soldats ; chaque dimanche ils assistaient en tenue à la Sainte Messe. »

Lorsque le caporal Renard se fut mis au courant de la situation, il dit au Frère Laurentius de disposer de tous ses hommes pour la surveillance et les travaux des enfants valides ; que lui se réservait de m'aider dans les soins à donner aux malades. Le moment de la visite du médecin était solennel : un seul mot du caporal suffisait pour faire sortir des tentes tous ceux qui pouvaient se remuer. Quand le temps le permettait, tous ces squelettes couverts d'une pauvre chemise couleur de terre, se rendaient en silence au bord du chemin où

ils s'accroupissent en attendant le docteur. Les remèdes qu'on leur administrait habituellement, consistaient surtout en quinine et en sulfate de soude. Au milieu du camp se trouvait un baquet plein d'eau dans lequel on avait jeté des débris de fer et de l'écorce de quassia-amara : c'était là leur boisson ordinaire.

Outre la teigne qui avait atteint 70 enfants, une autre maladie bien plus douloureuse vint s'abattre sur l'orphelinat ; ce fut l'ophtalmie. Le docteur Collardot venait tous les jours charcuter les paupières à environ 80 enfants. Durant cette opération suivie de la cautérisation au nitrate d'argent, c'étaient des lamentations.

La visite médicale terminée, on eut dit, à voir mon grand tablier blanc couvert de sang, que je sortais de l'abattoir. Cette scène pénible qui se renouvela longtemps et qui fit même un jour, évanouir mon aide, le caporal Renard, finirent par ne plus m'impressionner. »

Pendant que le Frère Jordy-Cicilien soignait avec tant de dévouement ses chers malades, les autres Frères s'occupaient des enfants valides. On les employait un peu partout, au jardin, à la cuisine, à la boulangerie, à la garde des troupeaux. On fit même choix d'apprentis, car Monseigneur avait résolu de créer divers ateliers.

C'était vraiment plaisir de voir ces groupes d'enfants disséminés dans toute la propriété, travailler avec courage et entrain. A 11 heures, la cloche annonçait la fin du travail. Les rangs se formaient, et les petits travailleurs se dirigeaient vers la maison en chantant. Là on leur servait un morceau de pain avec une bonne ration de patates. Le repas fini, suivait la récréation. L'Archevêque avait beaucoup recommandé de les faire jouer, mais on n'y réussit pas facilement. Les enfants préféraient s'étendre au soleil ou se blottir dans un coin de la cour : ce ne fut qu'à la longue que quelques-uns commencèrent à s'éveiller ; on procura des billes, des toupies et divers jeux, et aussitôt s'opéra en eux une transformation complète.

Cependant la discipline, il faut l'avouer, malgré la vigilance continuelle des Frères, laissait encore beaucoup à désirer parmi cette troupe d'enfants. L'un d'eux aujourd'hui le P. Roch, nous a raconté sur ce sujet, quelques traits assez curieux. Le Frère Sous-Directeur, dit-il, était l'homme terrible ; on le redoutait à tel point, que nous l'avions surnommé "Frère La Mort". Il s'entendait à merveille à faire la surveillance. Il ne put cependant empêcher, surtout dans les commencements, de petits désordres bien compréhensibles de la part des enfants qui, hier encore étaient dans leurs gourbis. C'était surtout au moment des repas, que les bons Frères avaient à ouvrir les yeux. Pour pénétrer dans notre réfectoire, il fallait s'enfiler l'un derrière l'autre dans un étroit tunnel. Sur des tables, se trouvait à côté d'une assiette remplie de soupe ou de pommes de terre, un morceau de pain. Or il arrivait que les premiers venus s'emparaient au passage, fort habilement, d'un ou de plusieurs morceaux de pain, suivant leur appétit. Lorsque les vols arrivaient, éclataient de toute part, avec un ensemble merveilleux, les mêmes réclamations : " Chouf, Frère, chouf, moi, pas pain, moi, pas pommes de terre... chouf ! "

En entendant ces choufs multiples, le bon Frère croyant à une distraction du réfectoier, lui faisait constater son oubli, et les parts volées étaient remplacées.

Ce manège dura quelque temps. Mais un beau jour, on soupçonna la frime, et pour y mettre fin, on prit des mesures qui ne manquaient pas d'un certain cachet. Ceux qui parmi nous, devaient seconder les Frères dans leur surveillance et se nommaient caporaux, reçurent l'ordre de se montrer plus sévères qu'à l'ordinaire. De plus, on nous faisait mettre soigneusement en rang dans la cour. A un signal donné, nous devions tous joindre les mains au-dessus de nos têtes, tourner deux fois l'un derrière l'autre, et enfin pénétrer, les mains toujours dans la même position, au réfectoire. On voulait par là, on le devine, empêcher les vols. Mais on ne comptait pas sur l'habileté des voleurs qui, très adroitement s'emparaient du pain ou de la pomme de terre convoitée et la tenaient tout bonnement entre leurs mains, au-dessus de leur tête. Les choufs continuaient donc de plus belle. Il fallut pour les empêcher de reparaître à tout jamais, servir les enfants un à un, une fois qu'ils occupaient leur place.

Un autre tour du même genre fait voir que nous n'étions pas à court d'expédients pour sacrifier notre appétit. Il arrivait que de temps en temps, chaque semaine, quelques-uns étaient choisis pour aller chercher la provision de pain à la boulangerie qui se trouvait assez éloignée du bâtiment que nous occupions. Nous revenions avec deux pains sous les bras. Mais voilà bien une autre affaire : durant le trajet, un morceau de croûte était enlevé, un trou pratique, et le pain creusé et vidé aussi habilement que par la plus expérimentée des souris. Le tour joué, le couvercle était remis et rien d'anormal n'apparaissait, du moins à des yeux distraits.

Comme toujours, tout alla bien durant quelque temps. Mais comme il fallait s'y attendre, ceux qui eurent la mauvaise chance d'avoir en partage un pain aussi allégé, ne manqueraient pas de faire remarquer la chose. Le méfait tout d'abord, fut mis sur le compte des rats... Cependant comme les rayons de la boulangerie étaient très élevés et à l'abri à faire fouiller les poches de ceux qui étaient soupçonnés et les coupables recevaient invariablement, comme punition, sur les oreilles, des coups d'une terrible baguette. Il y eut, cela va sans dire, dans la manière dont on exécutait les fouilles, de la partialité de la part des « caporaux. » Aussi les réclamations à haute voix se faisaient-elles entendre : « Frère, caporal pas fouiller lui : poche, pain ! » Quoiqu'il en soit, grâce à une surveillance rigoureuse, on vint à bout de ces petits méfaits.

Chaque dimanche, les Pères Jésuites venaient nous faire une instruction ; ils s'ingéniaient à nous intéresser et à se mettre à la portée de nos petites intelligences. Avec ses mille et une industries, Le P. Ducat trouvait le moyen de nous amuser et de nous instruire à la fois. C'est ainsi qu'à l'aide de la lanterne magique, il nous enseignait les principaux traits de l'histoire sainte. Inutile de dire notre étonnement et notre joie à la vue de ces figures et de ces personnages qui passaient sous nos yeux. Nous ne faisons aucune difficulté pour admettre les vérités qui nous étaient proposées, et nous ne tardâmes pas à demander avec instance, le baptême : mais notre demande ne fut pas accueillie. Nous étions d'autant plus disposés à écouter les Pères, que nous les voyions revêtus d'un burnous blanc pas dessus leur soutane noire.

Les Frères avaient reçu de Monseigneur, l'ordre de nous faire des classes de français. Les progrès furent plus rapides que les maîtres ne l'auraient espéré. »

Si en général, le grand nombre, en Algérie et en France, s'accordait à féliciter l'Archevêque, de ses établissements charitables, plusieurs semblaient ne pas croire à leur longue durée. On avait dit en effet, bien des fois à Mgr Lavignerie, en parlant des enfants qu'il recueillait :

« “Attendez seulement au printemps, vous verrez comme ils s'envoleront aux premières figes de Barbarie”. “Malgré ces prédications, écrit le Prélat, et voulant être en tout conséquent avec moi-même, j'avais dit aux Frères et aux Religieuses qui dirigent les orphelins : “Laissez vos mains toujours ouvertes ; n'ayez ni clefs à vos portes, ni murs, ni clôtures aux champs où vos enfants travaillent. Que rien ne les retienne, si ce n'est le sentiment de leur intérêt et les bons traitements qu'ils recevront de vous”.

– Ma confiance n'a pas été trompée : sur plus de dix-sept cents enfants que nous avons reçus, quelques-uns à peine ont déserté nos maisons ; et c'étaient des orphelins des villes, déjà gangrenés par le vice.

– Tu as ta mère encore vivante, disais-je un jour à un de ces pauvres petits ; il faut retourner avec elle ! – Oh ! non, me répondit-il, je ne veux pas, je ne veux pas !

– Et pourquoi cela, mon enfant ? – Parce qu'ici j'ai trouvé un père qui est meilleur que ma mère. – C'est la nature qui parlait-là avec la finesse orientale. Ces enfants sentent dans les soins dont elle les entoure, dans le bien-être qu'elle leur donne, la puissance d'une vertu étrangère au mahométisme : la charité ! Combien de fois ne m'ont-ils pas dit, et ne me répètent-ils pas encore : “Père, si tu n'avais pas été là pour nous donner du pain, nous serions tous morts à présent !” Et moi, je leur réponds : “Non, mes enfants, ce n'est pas moi qui vous ai sauvés, ce sont les chrétiens de France ; il faut prier le bon Dieu de les récompenser”.

– Oui, Père, nous le ferons tous les jours. »

Au moment de l'installation des Frères à Ben-Aknoun, on avait, disait-on, entendu le Maréchal de Mac-Mahon déclarer qu'il espérait bien que leur orphelinat ne serait que temporaire, qu'après la moisson les orphelins seraient réclamés par leurs tribus respectives auxquelles on n'avait pas le droit de les refuser, de sorte que l'établissement serait fermé dans quelques mois.

Le journal *la Patrie*, puis *l'Akbar* ayant reproduit ces propos malveillants, le Maréchal crut devoir se disculper d'une telle accusation dans une lettre publique le 19 mai.

« Le Gouverneur Général, écrit-il, dément de la manière la plus formelle, l'intention qui lui a été gratuitement attribuée, de vouloir dissoudre ces orphelinats qu'il a constamment favorisés. Il a toujours pensé que nous avions tout avantage à admettre les enfants indigènes dans nos établissements et nos écoles, où, par les leçons qu'ils reçoivent et leur contact avec les enfants européens, ils sont mieux préparés pour arriver un jour à une fusion que poursuit la politique du gouvernement. Il est tellement pénétré de cette idée que, dès le mois de décembre et avant la création des orphelinats de l'Archevêque, il s'est empressé

de placer les premiers orphelins qui avaient été recueillis, à l'orphelinat de Boufarik, dirigé par des Jésuites, et à celui de Moustapha, tenu par des Sœurs de Saint Vincent-de-Paul. Ces enfants, au nombre d'une centaine, sont encore dans ces établissements.

Le même motif qui avait engagé le gouvernement à confier ces enfants à ces établissements religieux, lui firent accueillir la proposition faite par Mgr l'Archevêque de recueillir, à l'avenir, les orphelins et les enfants abandonnés, avec d'autant plus d'empressement que, par suite de leur nombre toujours croissant, il devenait difficile au Gouvernement de pourvoir à tous leurs besoins. »

Des ordres furent immédiatement donnés à tous les commandants de subdivisions de la province, de recueillir ces enfants et de les diriger sur Alger, soit par des transports militaires, soit par les chemins et les bateaux à vapeur de la côte, aux frais du Gouvernement. A ces ordres étaient jointes des instructions détaillées pour la bonne direction des convois, pour éviter les encombrements, abriter ces enfants pendant la route, etc. De plus, le gouvernement a mis à la disposition des établissements de l'Archevêque, toutes les tentes et tous les soldats qui lui ont été demandés. En un mot, l'autorité et ses agents, ont toujours et partout, prêté un concours empressé à l'œuvre de Mgr l'Archevêque. Quant à l'opportunité de rendre à leurs tribus, les enfants qui ont été recueillis, le Gouverneur Général n'a jamais eu à se prononcer à ce sujet.

Il est vrai que, dans une conversation intime, le Frère Aimarus, visiteur des Frères des Ecoles Chrétiennes, demanda un jour au Maréchal ce qu'il pensait de l'avenir de l'orphelinat de Ben-Aknoun qui venait d'être confié à ses soins. A cette question, le Gouverneur Général répondit que, dans son opinion, une partie de ces enfants pourraient être réclamés par leurs parents ou leur famille après la récolte, c'est-à-dire lorsque les tribus seraient dans une position meilleure, et qu'il lui paraissait impossible qu'on pût les refuser, s'ils étaient demandés au nom de la loi.

Le Gouvernement ne se reconnaît pas plus le droit d'enlever ces enfants aux orphelinats, que celui de donner à ces établissements l'assurance de les conserver toujours.

« La justice seule est compétente en cas de conflit, dans une pareille question. »

Le Gouverneur Général n'a jamais tenu et ne pouvait pas tenir d'autre langage

Cette lettre si nette, dégagée, on le voit, le Maréchal, de l'accusation calomnieuse portée contre lui.

A la cessation de la famine, quelques enfants furent réclamés par leurs parents. On commençait par s'assurer de la sincérité de leurs réclamations ;

puis on amenait les enfants en leur présence. Il se alors passait des scènes touchantes.

« Ils se regardaient, écrit une Sœur, reculaient de quelques pas, puis se jetaient dans les bras l'un de l'autre en poussant des cris de joie, se donnant les noms les plus tendres et s'embrassaient avec effusion. On était attendri. Une mère, raconte la même religieuse, vint un jour réclamer ses deux enfants, dont l'un était mort tout récemment. A la joie de retrouver sa fille, succède la douleur de ne pas voir son fils. S'étant fait conduire au lieu ses sépultures communes, elle frappe du pied la terre, pousse des cris déchirants, se jette dans la poussière, demande qu'on ouvre la tombe, appelle son enfant ; elle veut le voir et l'emporter. Dans l'impossibilité de la calmer, on dut recourir à l'autorité pour la faire partir. »

C'étaient avec des larmes qu'ils quittaient l'orphelinat ; ce retour dans leurs foyers avait l'aspect et toute la tristesse d'un exil. On eut dit qu'ils s'arrachaient à leur patrie, non qu'ils allaient revoir leurs tribus et leur pays. Leurs vrais pères semblaient être ceux dont ils se séparaient et qui les avaient recueillis aux heures de la misère, non ceux qu'ils allaient retrouver et qui les avaient chassés de leur tente aux jours de la détresse.

Le P. Vincent S.J., premier maître des novices de notre Société, fut témoin à Ben-Aknoun, d'un trait touchant qu'il rapporte dans une de ses lettres :

« Un Arabe, dit-il, vint un jour réclamer ses deux enfants. A la vue de leur père, ils commencent à pleurer et à se lamenter. – N'êtes-vous donc pas contents de revoir votre père ? leur demande-t-on. – Bien contents. – Et pourquoi pleurez-vous ? – Parce qu'il veut nous emmener et que nous ne voulons pas quitter nos "Babas" qui sont meilleurs que notre père qui nous a chassés de son gourbi. – Le plus jeune s'échappa et accourut au noviciat. – Viens, marabout, me dit-il, viens faire entendre raison à notre père. Il veut nous emmener ; dis-lui qu'il nous laisser ici. – Prenant l'enfant par la main, je viens trouver l'Arabe. – Pourquoi, lui dis-je, veux-tu reprendre tes enfants ? Sois raisonnable... vois donc comme ils pleurent. Ils sont heureux ici ; rien ne leur manque, tandis que dans la montagne ils auront sans doute beaucoup à souffrir. – Tu dis vrai, marabout, répond l'indigène, mais écoute. Ils m'ont dit : "Père, pars de suite à la recherche de nos jeunes frères, tu les trouveras probablement à Ben-Aknoun. Amène-les sans faute, sans quoi nous refusons de te nourrir. » Je suis vieux, je ne puis gagner ma vie ; juge toi-même marabout, si je ne dois pas prendre mes enfants. – Pendant tout ce dialogue, les deux petits s'étaient serrés contre nous, en pleurant. Mais comprenant la situation critique de leur père, je ne pus que les engager à le suivre. Ils s'y résignèrent. Mais il fut impossible de les faire manger avant leur départ. Ils s'éloignent enfin en versant toujours d'abondantes larmes et se retournant sans cesse pour regarder une dernière fois leur cher orphelinat. »

Ces réclamations, nous devons le dire, furent peu nombreuses. Bien des pères, des oncles, des tantes, des sœurs, ne pensaient pas à venir chercher les jeunes assistés. Ce fut même le contraire qui arriva, car on vit plusieurs Arabes présenter à l'Orphelinat leurs propres enfants.

Au commencement de septembre, une bonne nouvelle vint apporter l'allégresse dans la communauté de Ben-Aknoun. Les petits orphelins apprirent avec enthousiasme, que leur grand bienfaiteur, le « Babas el Kibir » allait revenir de France. En effet l'Archevêque, éloigné depuis 4 mois de son diocèse, rentra à Alger le 7 septembre. Il y trouva un peuple et un clergé prêts à lui faire une petite ovation, mais il s'y refusa par sagesse et esprit de pacification.

« A Alger, écrivait-il à quelques jours de là, les choses se sont bien passées, c'est-à-dire qu'il n'y a eu, ni bruit, ni rumeur, ni mouvement d'aucune espèce. J'ai débarqué incognito. Mon clergé m'attendait à l'archevêché ; le curé de la cathédrale m'a adressé un petit discours ; j'y ai répondu en quelques paroles bien senties et tout a été dit. J'ai repris ma vie ordinaire, comme si je n'avais jamais quitté Alger. »

Le curé de la cathédrale, M. Banvoy, jadis un des promoteurs de l'apostolat des indigènes, lui avait dit :

« ... Elle est gagnée maintenant, la cause de la charité ! Vous l'avez portée victorieusement devant la France et le monde ; vous lui avez gagné toutes les sympathies... Les barrières ont été ébranlées ; le dévouement a affirmé le droit de se dépenser. En vous félicitant, Monseigneur, nous vous remercions de n'avoir pas douté du succès de grandes causes dont vous êtes le défenseur, et d'avoir compté sur le dévouement de votre clergé aux œuvres conçues par votre cœur. Nous vous remercions d'avoir appris à tous, que l'Eglise d'Afrique à son berceau, se trouve déjà mûre pour toutes les abnégations de l'apostolat. »

L'évêque répondit en renvoyant l'honneur de ces choses heureuses à ses prêtres, et surtout à Dieu et à N.-D. d'Afrique. Il monterait le lendemain matin, fête de la nativité de Marie, porter à son autel ses actions de grâces et celles de son Eglise d'Alger.

Comme nous l'avons dit plus haut, dès le lendemain de son arrivée, Monseigneur vint à Ben-Aknoun ; il fut émerveillé des progrès accomplis durant son absence : la santé, l'entrain, la gaieté régnaient à l'orphelinat ; les maladies avaient cessé depuis quelques temps, aussi le départ de Frère Jordy-Cecilien, demandé par l'Archevêque à la suite de la scène qui eut lieu à St-Eugène au sujet des baptêmes in extremis, n'occasionna pas trop de désarroi dans le service de l'infirmerie. Le bon Frère quitta l'orphelinat le 9 octobre, emportant comme précieuse souvenir, la petite fiole que la vénérée Sœur Aglaë lui avait donnée pour l'administration des baptêmes.

Si c'était pour l'Archevêque un bonheur de venir visiter ses petits orphelins, c'était aussi pour eux, une bien grande joie de l'y recevoir :

« Quand les Frères, rapporte l'un d'eux, nous annonçaient la visite de Monseigneur, nous accueillions cette nouvelle avec allégresse. Le grand jour, nous nous échelonnions sur une étendue de plus d'un Kilomètre. A peine la voiture épiscopale était-elle signalée, que les acclamations commençaient. Dès que Monseigneur avait atteint les premiers rangs, quelques-uns lui offraient des bouquets, d'autres lui jetaient des fleurs tous lui formaient un cortège triomphal ; durant tout le parcours, les cris de "Vive Monseigneur" ne cessaient de se faire entendre. Souvent par la portière pleuvaient des sous, des dragées, des billes, que nous nous disputions à qui mieux mieux. »

A la fin d'octobre, il n'y avait plus à l'orphelinat que cinq zouaves avec le caporal Renard. Leurs services étant devenus très secondaires, l'économiste des Frères en parla à Monseigneur qui fit prier le Colonel Carteret de retirer ses hommes et de reprendre les tentes devenues désormais inutiles, les enfants ayant tous repris leur place dans les anciens dortoirs.

Sauver à quinze cents enfants, la vie du corps, c'était bien assurément : mais développer en eux par des leçons et par l'exemple, la vie normale et religieuse, leur donner l'amour et l'habitude du travail, éclairer leur esprit de la vraie lumière, rapprocher leurs cœurs de la France, c'était évidemment mieux encore. Or, dans une lettre de la fin de cette année (20 décembre 1868), l'Archevêque constate avec une joie bien légitime que ce sont précisément là, les résultats obtenus sur les Arabes recueillis dans ses orphelinats.

« Il y a six jours environ, dit-il, nos garçons orphelins au nombre de plusieurs centaines, venaient à Alger, invités par leur petits camarades des écoles des Frères, pour célébrer la Saint Nicolas, en mangeant avec eux les gâteaux traditionnels.

La population de notre ville, qui les avait vus arriver, il y a quelques mois, de leurs tribus, maigres, couverts de haillons, à demi-sauvages, avait peine à les reconnaître.

Voici ce qu'en disait le principal journal d'Alger, dans un article dont le rédacteur m'est inconnu, mais qui rendait l'impression générale : "Au milieu des séries d'élèves que promenaient hier les Frères des Ecoles, on remarquait les jeunes orphelins arabes. Leur tenue, à la fois simple et élégante, se composait d'un veston et d'un pantalon blancs fort bien ajustés, le tout de même étoffe ; sur la tête, ces enfants portaient allégrement la chéchia. Leurs figures fraîches et roses dénotant la santé, attiraient tous les regards.

On entendait : Comme cette tenue leur va bien ! – Comme ils sont gais, réjouis et comme ils paraissent heureux ! – Comment, ce sont là ces pauvres petits que nous avons vus si maigres, grelottant sur leurs guenilles ? Quelle métamorphose ! Et dire que ces innocents, eussent été inévitablement la proie de la mort, sans le sauveur que la Providence leur a envoyé ! – Un militaire s'exclamait : Sa Grandeur aura là un joli bataillon dans quelques années ! – Enfin, il n'y avait que paroles flatteuses pour Monseigneur".

Mais ce qui me touche bien plus que ces éloges donnés à l'extérieur de nos orphelins, et vous n'en serez pas surpris, c'est la métamorphose intérieure, morale, qui s'opère, qui s'est opérée déjà en grande partie chez ces pauvres petits. Ils nous sont venus tout imprégnés de vice, dont ils étaient les témoins et les victimes sous la tente et dans les gourbis : le vol, la paresse, le mensonge ; mais pour être juste, il faut que j'ajoute aussi offrant le singulier et admirable ressort du sentiment religieux le plus profond, malgré leur ignorance, du respect de l'autorité, et par-dessus tout, du sentiment de la reconnaissance.

Aujourd'hui, grâce à une surveillance de tous les instants, à des encouragements habilement ménagés, à une charité douce et compatissante, à des instructions proportionnées à leur intelligence, ils sont, je le répète, presque transformés.

Ils sont devenus laborieux. On les emploie, pour la plupart, aux travaux agricoles de leur âge. Ces travaux durent neuf heures par jour, sans compter deux heures de classes proprement dites. Pas un ne songe, ni à se plaindre, ni à se soustraire à la tâche imposée, et si vous les voyiez partir maintenant à l'œuvre de nos jours d'hiver, c'est-à-dire vers six heures et demie, portant leurs pioches ou leurs pelles sur l'épaule et chantant gaiement leurs refrains arabes, vous seriez enchanté de leur air décidé et de leur bonne mine. Je les regarde quelquefois de mes fenêtres, lorsqu'ils sont à St-Eugène, et je voudrais que la France entière les vît.

Il y a plus, et quoique rien de semblable n'existe dans leurs tribus, j'ai voulu former parmi eux des escouades d'ouvriers, en me bornant encore aux états les plus utiles à la vie des champs. J'ai donc loué à l'année, des maîtres maçons, forgerons, charpentiers, menuisiers, dont je suis sûr ; et j'ai proposé à ceux des orphelins qui en sentiraient le goût de se placer sous leur conduite. Immédiatement des ateliers se sont formés, et maintenant tous les travaux ordinaires de nos établissements commencent à s'exécuter par eux. Au moment où je vous écris, nos petits maçons font, sous mes fenêtres, une portion du mur de clôture du Petit Séminaire de St-Eugène ; et mes charpentiers préparent une baraque qui servira d'abri aux orphelins de Kouba.

Ce qu'il y a de plus remarquable et de plus consolant en tout cela, c'est qu'ils sentent déjà que leur travail les met au-dessus de leurs compatriotes, et par conséquent au-dessus de leur ancien état. – Où est-on mieux, ici où dans la tribu ? Demandais-je hier à un petit maçon. – Ici – Et pourquoi cela ? – Parce que, me répondit-il avec une sorte de fierté comique, dans les tribus ils sont ignorants : ils n'ont ni maçons, ni charpentiers ! ”

Ce que je dis des garçons, je le dis aussi des filles. Elles sont maintenant avides de travail. Nous nous sommes trouvés, dans ces derniers temps, à court de pioches pour les champs de l'orphelinat. Il n'y en avait pas pour toutes les orphelines, et c'était entre elles une raison de querelles ; chacune voulait être préférée à ses compagnes dans la distribution des instruments. Comme pour les garçons, le fond de leur travail est l'agriculture ; mais elles commencent aussi, et avec une grande adresse, à exécuter les travaux de leur sexe : elles blanchissent, cousent, repassent et même apprennent à broder.

Je vous demande pardon d'entrer dans ces détails, ils peuvent paraître minutieux ; mais je les donne cependant, parce qu'il s'agit ici de combattre les préjugés tenaces de quelques-uns sur l'impossibilité d'améliorer les indigènes, et parce que je montre jusqu'à quels détails il faut descendre, pour réformer un peuple déchu.

Il n'y a qu'une mère qui le fasse avec joie et courage, parce qu'elle travaille pour son enfant ; mais l'Eglise, qui nous inspire et nous dirige dans notre œuvre, est une mère ; elle a été celle du monde moderne, elle sera celle des pauvres nations africaines, si profondément déchues.

Je puis dire de tout le reste, ce que je viens de dire de l'amour du travail.

Le vol, qui était si fréquent parmi eux à l'origine, qu'on ne pouvait rien laisser à leur portée et qu'ils se relevaient la nuit pour dérober tout ce qu'ils convoitaient, a presque entièrement disparu⁶.

Je citerai ce fait, dont je suis le témoin depuis plus de trois mois. J'ai à St-Eugène, soixante-dix orphelins employés dans les ateliers dont j'ai parlé plus haut, ou appliqués aux travaux de la terre. Or, dans les jardins, il s'est trouvé des fruits en abondances : grenades, oranges, etc. Une troupe d'enfants, même français, ne les respecterait guère, et nous dispenserait du soin de faire la récolte. Et nos enfants n'en ont pas enlevé un seul. – «Vous ne volez plus, mes enfants ? leur disais-je une fois. – Non, père, nous ne voulons plus. – Et pourquoi ? – Parce que Dieu nous verrait !» Quelle réponse ! Mon cher ami, et quel sentiment exquis et fin elle dénote de la part d'un enfant hier encore à demi-sauvage et voué au vol par imitation et par instinct !

Puisque je vous parle de leur sentiment religieux, vous désiriez savoir aussi, sans doute, où ils en sont relativement au christianisme. Vous vous rappelez la ligne de conduite et les engagements publics que j'ai pris à cet égard, dès l'origine. J'ai annoncé que ces enfants restaient libres, qu'aucune pression ne serait exercée sur eux, et que, s'ils voulaient être chrétiens, nous n'accueillerons leur demande que lorsqu'ils seraient en âge de se décider avec maturité. Je tiendrai ma parole, et vous comprenez les raisons puissantes qui doivent m'y faire tenir.

Mais le travail se fait, ou pour mieux dire, il est déjà fait dans l'âme de tous nos enfants. – Nous sommes Français, disent-ils ; nous voulons être Français et non pas Arabes. – Mais, mes enfants, leur dis-je quelquefois, vos pères, vos mères étaient Arabes : quand vous serez grands, vous serez comme eux. – Non, c'est toi qui es notre père, c'est toi qui est notre mère ; nous voulons être comme toi.

Du reste, et avec leurs instincts religieux, le caractère dont leurs maîtres sont revêtus, donne à ceux-ci une autorité morale bien plus grande sur les orphelins. Cela est encore bien plus marqué pour moi. Je suis à leurs yeux, un

⁶ Les habitants des environs, raconte un Frère de Ben-Aknoun, s'étaient dit en voyant l'orphelinat arabe s'établir près de leurs propriétés : « Nous voilà entourés de voleurs et de pillards ; nous ne pourrions plus sauver aucun fruit dans nos jardins ; nous allons être dévastés comme par les sauterelles. » Mais leurs craintes furent bientôt dissipées, quand ils virent ces files d'enfants travailler avec entrain dans la propriété.

sorte d'être surnaturel, et la pensée que je les ai sauvés de la mort, se joignant à la première, les rend encore plus respectueux et plus dociles.

Ce matin même, et à cette place où je vous écris, un petit Arabe de dix ou onze ans venait me trouver avec son surveillant. Il avait perdu son couteau, et il en avait un tel désespoir, que je lui avais promis de lui en donner un autre. Il venait le chercher. – Merci, Monseigneur, me dit-il, en le recevant. – Pourquoi m'appelles-tu Monseigneur ; qu'est-ce que ce mot veut dire ? – Je ne sais pas. – Mais qui suis-je, moi ? – Toi, me dit-il en me regardant tout attendri avec ses grands yeux noirs, tu es le bon Dieu ! – Non, mon enfant, je suis un pauvre homme comme toi ; mais c'est le Seigneur Jésus, que tu vois là sur la croix, qui m'a ordonné de recueillir les petits orphelins et de leur servir de père. – Alors, c'est Jésus qui est Dieu ! Comment cela ? – Parce qu'on m'a dit que c'est Dieu qui est le père des orphelins.

Que dites-vous de cette délicatesse de sentiment et de raison ? Voilà une exquise apologie du christianisme, sortie tout entière de la bouche d'un petit musulman de 10 ans. »

Quand, le 28 décembre 1868, Monseigneur écrivait cette lettre à M. l'Abbé Soubirane, il y avait déjà trois mois que les Pères Jésuites n'étaient plus aumôniers de l'orphelinat. L'Archevêque avait désiré que ses jeunes novices s'occupassent des enfants arabes et apprissent ainsi plus rapidement leur langue. Les orphelins, tout en s'attachant à leurs nouveaux « babas » qui portaient l'habit arabe, n'oublièrent pas leurs anciens Pères.

« Il y a plusieurs mois, écrit le P. Vincent, que notre P. Ducat n'est plus au milieu d'eux et ils parlent toujours de lui en me demandant souvent de ses nouvelles. Aujourd'hui même ils m'arrêtèrent encore : “Pourquoi, me dirent-ils, Babas Ducat ne revient-il pas ? Quand tu lui écriras, prie le de venir nous voir ; en attendant, nous lui baisons la main”. Le souvenir du P. Creusat n'est pas moins vivace chez eux, aussi l'annonce de son retour a-t-elle été accueillie avec la plus vive allégresse.

La transformation religieuse s'opère graduellement ; un grand nombre conjure les Frères de leur permettre d'aller prier le bon Dieu à la chapelle, d'assister à la messe et aux offices ; mais cette faveur ne s'accorde qu'aux plus sages.

En entrant dans le lieu saint, les uns baisent avec respect le bénitier, avant d'y tremper la main ; les autres baisent le pavé, en se mettant à genoux. Lorsqu'ils sont arrivés à leur place, ils se tiennent dans le plus grand recueillement, les mains jointes et répétant les prières qu'ils savent déjà. Vous ne les verriez jamais, ni tourner la tête, ni porter leur regard ça et là, ni se permettre de dire un seul mot à leur voisin. Ils suivent avec une pieuse curiosité les cérémonies, ne détachent leurs yeux, ni de l'autel, ni du prêtre. Ils aiment beaucoup les messes solennelles, “les messes à trois marabouts” comme ils les nomment ; aussi toutes les grandes fêtes, nous leur donnons satisfaction. Pendant la journée, lorsqu'ils passent devant la chapelle, il n'est pas rare d'en rencontrer qui em-

brassent la porte par dévotion. Ils veulent tous porter une médaille de la Sainte Vierge.

Après cela vous ne serez pas surpris qu'un grand nombre sollicite le Baptême avec instance. La division des grands le demande en masse, depuis trois mois.

Il s'est élevé un jour un singulier dialogue entre ces enfants et leur catéchiste : "Babas ! nous voulons le baptême. – Le baptême ? Et pourquoi ? – Pour que notre prière soit comme la tienne. – Mais ne l'est-elle pas ? Me dites-vous pas comme moi : Notre Père, qui êtes aux cieux... ?" – Sans doute, mais nous avons beau dire : "Notre Père" tant que nous ne serons pas chrétiens, notre prière ne sera pas écoutée de Sidna Aïssa. – Mais vous n'êtes pas encore assez instruits ! – Si, si assez... Et les voilà tous à faire le signe de la croix et à réciter un abrégé des principales vérités de la religion chrétienne. – Tu vois bien, ajoutent-ils, que nous en savons assez ! – Quand même vous seriez assez instruits, vous n'êtes pas encore assez sages et vous ne méritez pas encore cette grande faveur. – Comment veux-tu que nous le soyons sans le baptême : donne-le-nous, et tu verras que nous serons sages comme des anges ! – Mais si on vous le donnait déjà, vous seriez capables, après l'avoir reçu, de vous en aller dans vos montagnes, comme quelques Arabes l'ont fait autrefois, et de devenir des apostats. – A cette parole, ce fut une explosion générale : Non, non ! jamais, jamais ! – Mais enfin, pourquoi voulez-vous le baptême ? – Tu le sais bien ; nous te l'avons déjà dit : parce que nous ne voulons pas aller avec Chitan, mais avec Sidna Aïsa et Maria. Si tu nous le refuses, nous nous échapperons les uns après les autres, nous irons trouver quelque marabout qui nous le donnera, et nous reviendrons ; alors personne ne pourra plus nous l'ôter et nous serons chrétiens et français. – Ce serait bien inutile ! Aucun marabout ne vous le donnerait sans la permission de Monseigneur. – Et bien ! Nous lui demanderons d'être baptisés quand il viendra. »

Parmi les nombreuses visites que reçut Ben-Aknoun, il en est une que nous devons mentionner, celle du Bach-Agha Moqrani. Après avoir félicité les orphelins d'avoir trouvé dans le grand Marabout des Français, un père aussi tendre et dévoué, il les engagea vivement à la reconnaissance envers lui. Il insista ensuite sur l'amour du travail, de l'ordre et de la prière.

« Je vois bien à vos mines fraîches et épanouies, dit-il, que vous êtes joyeux et contents ; c'est bien ! Je vois aussi le fruit de votre travail : ces belles fleurs qui s'épanouissent au soleil, ces magnifiques jardins, ces champs, ces vignes si bien cultivés, vous font honneur. J'aime vous voir la pioche à la main, forcer cette terre si fertile de notre pays, à vous donner de quoi fournir à tous vos besoins. Persévérez dans cette voie ; gardez-vous surtout de retourner dans vos montagnes d'où la misère vous a chassés, et de rentrer jamais dans vos gourbis. Vous n'y seriez pas plus tôt arrivés, que vous retomberiez dans l'ignorance, la paresse et la misère. Rappelez-vous souvent de quel état affreux on vous a tirés il y a un an, alors que la famine était dans toute son horreur. Vous offriez alors un spectacle navrant ; affaiblis par la faim, minés par fièvre, sans voix, sans

regards, couverts de haillons et rongés par la vermine, vous étiez des spectres ambulants. Aujourd'hui je vous vois pleins de vie et de santé ; vos fraîches figures, vos cris joyeux m'assurent de votre bien être et de votre bonheur. Gloire au Dieu tout puissant pour tant de faveurs... Pour vous mes enfants, jouissez en paix des bienfaits qu'Il vous procure dans cette maison. »

Puis se tournant du côté des Pères :

« Permettez-moi, dit-il en bon français et en nous tendant la main, de vous remercier de ce que vous faites pour les enfants de ma nation. Veuillez prier Monseigneur l'Archevêque de ne pas accorder trop facilement aux Arabes, l'autorisation de venir les reprendre. Je sais bien qu'ils ne se présentent que rarement, mais encore ne faut-il rendre les enfants que lorsqu'il est bien constaté que c'est le père ou la mère qui les réclament et qu'ils ont de quoi les nourrir. Quant à ceux qui n'ont plus ni père, ni mère, et c'est presque la totalité, gardez-vous bien de les rendre à qui que ce soit, frère ou sœur, oncle ou tante ; et pour que Monseigneur ne soit pas trompé en cela, vous pouvez lui dire qu'il n'a qu'à s'adresser au Bah-Agha qui seul pourra lui donner des renseignements exacts.

Le grand chef Moqrani avait été si aimable, que je crus bon d'aller avec nos missionnaires, lui faire une visite pour lui offrir nos remerciements. »

Les deux ou trois cent mille francs que l'Archevêque avait rapporté de France, avaient payé les dettes ; mais de nouvelles nécessités s'imposaient à cette heure. Ben-Aknoun avait été loué pour plusieurs années ; mais voilà qu'on annonçait que l'administration municipale d'Alger allait exproprier ce domaine pour y trouver les eaux nécessaires à l'alimentation de la ville.

« Je cherche une autre propriété, écrivait Mgr Lavigerie, pour ne pas être exposé à voir, au premier jour, mes orphelins sur la rue. Mais il faut acheter, bâtir. On m'offre à la vérité, plusieurs terres considérables et où les enfants trouveraient à vivre sans autres secours. Mais où prendre l'argent nécessaire ? »

Le Prélat était fort anxieux :

« Priez pour moi, mes chères filles, disait-il le 27 janvier 1869, aux religieuses du Sacré-Cœur ; je n'en puis plus. Souvent la nuit je me réveille en sursaut et je ne puis me rendormir, tant les préoccupations me secouent. Mais enfin je place la confiance en Dieu ; Il m'a mis à l'œuvre, Il m'aidera ! »

Il disait dans une lettre particulière – et c'était la réponse à tous ceux qu'importunait la voix de cet infatigable demandeur d'argent :

« Oh ! mon cher ami, je n'ai jamais aimé l'argent ; mais lorsque je le vois si indispensable, lorsque je sens que j'ai tout le reste autour de moi, c'est-à-dire les dévouements si purs de nos bonnes Sœurs, de nos Frères, des prêtres de mon excellent clergé, qui ne demandent tous qu'à se consacrer jusqu'à la mort, à ces grands œuvres de charité, de civilisation et de foi, lorsque je vois les Arabes

eux-mêmes, commencer à comprendre le bien que nous pouvons faire à leurs fils, je me prends à désirer d'être riche ! »

Il attendait tout de la seule charité catholique. « Le gouvernement algérien, écrivait-il à cette époque, qui me laisse du reste la liberté la plus entière, ne m'a rien offert, il ne peut rien m'offrir. Et moi, pour conserver mon initiative et l'indépendance épiscopale de mon œuvre, je ne puis et ne dois rien lui demander. »

Heureusement qu'en novembre et décembre 1868, et dans les premiers mois de 1869, l'Archevêque avait eu la grande joie de voir revenir à lui, ceux qu'il avait appelés naguère les « messagers de sa pauvreté » : c'étaient les prêtres courageux qu'il avait envoyés quêter par toute l'Europe et au-delà.

MM. Suchet, Nicolet et Pavy rentraient de la Hollande et de la Belgique – MM. Ph. Gille et J. Bauer, de la Hongrie – MM. Millot et Gey, des Antilles – MM. Le Mauf et Rion, au Canada – M. Bénèche, de l'Orléans et de la France centre – M. Joly, de l'Auvergne – MM. Cornu et Guillot, de Lyon – M. Sabatie, de Toulouse.

La plupart venaient en personne lui rendre compte de leur mission : les autres étaient représentés par les offrandes recueillies dans leurs courses, et déjà versées à Alger. Entre toutes, on lui signalait la charité de la Belgique qui commençait à lui donner non seulement de l'argent, mais des hommes, et pas dessus toutes, celle du Canada où l'accueil avait été si engageant, que les envoyés disaient à l'Archevêque : « Monseigneur, pour ne pas laisser nos cœurs au Canada, nous avons apporté le Canada dans nos cœurs. »

V. ORPHELINAT DE MAISON-CARRÉE

Menacé, comme il le croyait, d'être expulsé de Ben-Aknoun, d'autre part désireux de séparer les plus grands orphelins des plus petits, l'Archevêque chercha un terrain convenable à un établissement. On lui indiqua à la Maison-Carrée et à Sidi-Moussa⁷, à environ 12 Kilomètres d'Alger, une propriété, en partie défrichée, en partie inculte, d'une contenance de 600 hectares.

« Je m'y rendis, raconte-t-il à l'Abbé Soubiranne, par une de nos belles soirées de printemps, et je n'oublierai jamais mon impression première. Vous rappelez-vous, mon cher ami, le merveilleux panorama qui se déroule aux regards, du haut des collines qui forment le centre de la propriété ? C'est sans contredit, l'un des plus beaux du monde. En face la rade et au fond de la rade, à une distance de huit milles, la ville d'Alger s'élevant en blanc amphithéâtre, au

⁷ C'est-à-dire Ouali-Dada, qui à cette époque se trouvait sur le territoire de Sidi-Moussa. Aujourd'hui, il fait partie de la commune de Maison-Carrée.

pieu du mont Bou-Zaréah, baigné par la mer bleue de notre Afrique, si belle lorsqu'elle est belle, au milieu de cette atmosphère lumineuse et embaumée qui passionne bientôt tous ceux qui se fixent parmi nous. Vous rappelez-vous cette petite rivière, (l'Harrach), toute bordée d'une forêt de roseaux, ces longues dunes de sable sur lesquelles les flots se brisent doucement ? Et puis au loin, à droite, près du rivage, les ruines presque disparues de Rusgunium (Matifou), l'une de nos antiques cités africaines, qui fermait la baie à l'est, comme Alger (l'ancien Icosium) la ferme à l'ouest. A gauche la riche plaine de la Mitidja où s'étendent nos terres ; et en se retournant comme fond à ce grand spectacle, les montagnes du petit Atlas et celles plus hautes de la Kabylie, couvertes de neige.

Je restai quelques temps en admiration devant ce merveilleux tableau. Il me semblait que l'esprit et le cœur s'élevaient plus librement vers Dieu et que les âmes de mes petits enfants y deviendraient plus facilement meilleures. Après quelques moments de réflexion, je me dis donc : c'était là que je les établirai, là que s'achèvera l'œuvre de leur éducation. Ils défricheront ces broussailles près de la mer, et ils trouveront ici le pain de la vie présente et la révélation de la vie à venir.

Chose merveilleuse ! L'impression de mes petits barbares fut la même que la mienne. Lorsque je les menai pour la première fois sur les hauteurs de la Maison-Carrée, leurs yeux parcoururent tout cet ensemble, et ils se mirent à dire avec transport :

– Chose merveilleux ! L'impression de mes petits barbares fut la même que la mienne. Lorsque je les menai pour la première fois, sur les hauteurs de la Maison-Carrée, leurs yeux perçants parcoururent tout cet ensemble, et ils se mirent à dire avec transport :

– Oh ! que c'est beau ! A Ben-Aknoun, les bois mettaient nos yeux en prison ; mais voici, c'est comme dans nos montagnes, on voit partout, on voit la mer on voit Alger !

Et ils énuméraient tout ce qu'ils voyaient : l'énumération était longue, vous le savez

– Vous voulez donc rester ici, mes enfants ? Leur dis-je enfin.

– Oh ! oui, nous le voulons !

– Mais faites attention. Voyez-vous cette grande plaine près de la mer, toute couverte encore de broussailles ? Il n'y a aucune maison, rien de cultivé. Il faudra que vous travailliez pour vous procurer tout ce qui vous est indispensable. On vous dirigera, mais vous aurez tout à faire.

– Nous travaillerons, cela ne fait rien, soit tranquille !

– Et puis, me dit l'un d'eux plus espiègle, dans les broussailles il y a des lièvres, nous les attraperons tout en vie pour te les donner.

– Soit, leur dis-je, et moi je vous donnerai des outils. »

Ce qui fut dit, fut fait. Au commencement de mai 1869, une troupe d'orphelins quitta Ben-Aknoun, et vint, sous la conduite de l'Abbé Cathala, prendre possession du domaine de Maison-Carrée. »

« Nous installâmes nos orphelins, écrit plus tard Mgr Lavigerie, à peu près comme Robinson dans son île, au milieu des broussailles, sans maison, sans

quoi que ce soit des choses qui paraissent ailleurs nécessaires à la vie. Il y avait tout près de la mer, un vieux bastion turc abandonné. Nous y allâmes, et à travers les ronces et les épines qui le recouvraient de toutes parts, nous pénétrâmes dans son enceinte de murailles, haute d'environ deux mètres. Nous y trouvâmes quatre longs canons turcs en fer, encore sur leurs affûts. Ils avaient probablement de 1830, tiré sur notre flotte, et depuis lors, faute de mieux, ils se taisaient et se laissaient ronger par la rouille, sous leur manteau de broussailles.

– Tenez, dis-je aux enfants, voilà des poteaux solides que la Providence nous envoie pour porter notre toit futur : vous les dresserez dans les coins, vous mettez des poutres dans leurs bouches, une charpente sur vos poutres, et vous pourrez dormir en paix ; le vent ne renversera pas notre toit.

C'est effectivement ce qui a été fait. Aujourd'hui, ces quatre canons turcs qui ont tiré sur les soldats de France, portent la toiture sous laquelle, tous les soirs, les enfants des Arabes prient Dieu de bénir leurs bienfaiteurs.

Mais en attendant ce toit moitié guerrier, moitié rustique, il fallut coucher en plein air d'abord, puis sous des tentes ou dans les cabanes de broussailles improvisées ; et quoique habitués aux dortoirs fermés de Ben-Aknoun, tous le firent sans se plaindre ; il est vrai que les prêtres et les frères qui étaient avec eux, donnaient gaiement l'exemple.

Bientôt le bastion fut dégagé et une maison improvisée par nos enfants et leurs chefs d'ateliers, sous la conduite du bon Abbé Bénèche qui mettait là toute son activité méridionale... Ce n'est pas tout que de bâtir, il faut encore, et cela à tout âge ; quoiqu'en dise le bon La Fontaine, si l'on veut vivre des fruits de la terre. Les enfants se mirent donc courageusement à défricher et à labourer. Les pommes de terre, les choux, les petits pois couvrirent la terre de leur verdure : une prairie artificielle fut préparée près de la rivière et l'on planta sur les collines, une vigne de dix hectares ; en un mot, tout marcha avec un entrain qui m'étonna...

Ce qu'il y avait de plus remarquable encore que le travail matériel des orphelins, c'était l'intérêt qu'ils portaient à leurs travaux ; ils étudiaient les progrès de leurs cultures.

Quand je vais les voir, continue l'Archevêque, ils me prennent par le bras et me mènent à leurs jardins.

– Regarde, me disent-ils, c'est nous qui avons planté ces choux ; vois comme ils sont beaux ! Et quand on veut les exciter à l'ouvrage, on leur dit : "Monseigneur va venir ; il sera bien content s'il voit que le champ est tout labouré". Cela suffit pour doubler leur activité. Du reste, je leur répète souvent que tout leur avenir à eux-mêmes, est dans le travail.

– Quand vous serez grands, mes enfants, assez grands pour vous marier, je vous donnerai à chacun, un morceau de terre suffisant : si vous savez le cultiver et si vous le cultivez bien, vous aurez de quoi vivre ; sinon vous serez malheureux.

Ils m'écoutent, ils réfléchissent, et puis, ils me font cent questions à leur manière qui m'embarrassent un peu quelquefois, parce qu'il faut pour y répondre convenablement escompter la charité. Mais je me rassure en pensant à tous ceux qui nous ont secourus jusqu'à ce jour. »

Les orphelins avaient pour leurs bienfaiteurs de profonds sentiments de reconnaissance ; ils en parlaient sans cesse. L'accueil que plusieurs d'entre eux avaient reçu dans quelque diocèse de France où ils avaient accompagné, en quête, des prêtres algériens, leur avait causé le plus excellente et la plus profonde impression ; aussi la firent-ils bien vite partager à leur retour, à leurs petits camarades et tous ne rêvent qu'à voir la France.

« Je m'efforce, écrivait le Prélat, de calmer ce beau feu ; je vais même jusqu'à ma calomnie pour leur enlever le goût du voyage.

– On est très mal en France, leur dis-je, personne ne nous y connaît. On ne vous donnera ni pain, ni habit et si vous en demandez, on vous mettra en prison !

– Oh ! non, non, s'écriaient aussitôt cent petites voix, ce n'est pas vrai.

– Je mens alors !

– Oui, me répondit un jour un petit mutin, parce que si on était méchant en France pour les petits Arabes, ceux qui y sont allés n'auraient pas tant d'envie d'y revenir comme Kaddour et Ahmed et Abd-el-Kader !

Puisque je parle de reconnaissance, ajoutait l'Archevêque, laissez-moi vous raconter un petit trait bien simple, qui m'a ému jusqu'aux larmes, ces jours derniers.

Un petit orphelin de St-Eugène, Miloud, m'avait vu manger des dattes, et avec son petit air rusé, il m'avait dit, sans que j'y prise garde :

– Papa, Monseigneur, tu aimes les dattes ?

– Oui beaucoup.

– Le 4 novembre, jour de Saint Charles, et ma fête par conséquent, on s'aperçut que Miloud manquait à l'appel. On le chercha sans le trouver, lorsque 2 ou 3 heures après, il arriva essoufflé auprès de moi, tenant dans sa main un grand mouchoir, un peu sale il faut le dire, tout rempli de dattes.

– Tiens, me dit-il, c'est pour toi.

– Et d'où tires-tu ces dattes ?

– Je me suis échappé pour aller les acheter à Alger, parce que tu m'as dit que tu les aimais, et que c'est ta fête.

– Et avec quoi les as-tu achetées ?

– Avec l'argent de mes récompenses !

Il faut vous dire que nous donnons un sou par semaine à ceux qui sont les plus sages et qui travaillent le mieux. Le pauvre petit avait mis là ses économies de plusieurs mois, mais il était si rayonnant de bonheur à la pensée de me donner quelque chose que j'aimais, qu'il était facile de voir qu'il ne regrettait pas son sacrifice. »

L'Œuvres des Ecoles d'Orient avait, dès le début de la famine, favorisé l'Archevêque d'Alger. Son directeur, l'Abbé Soubiranne, avait éloquemment plaidé la cause des orphelins arabes ; et par l'intermédiaire de sa revue, de nombreuses aumônes avaient été recueillies. Mais entendant fréquemment et avec insistance des objections élevées même par des prêtres et des évêques,

contre les prétendus résultats heureux de l'éducation donnée aux enfants arabes, il voulut lui-même en vérifier la valeur, et vint en Algérie.

« Il me tardait, écrit-il, de voir ces nombreux orphelins arrachés à la mort, pauvres enfants, que de tristes photographies avaient représentés sous un aspect si lamentable, et dont mille correspondances nous avaient décrit les souffrances le délaissement et la misère ! Je m'attendais bien à les trouver entourés de soins et d'affection, gais et souriants comme on l'est au jeune âge. Mais, me disais-je, ce sont des mahométans ; ils ont sucé avec le lait, la haine du nom chrétien ; et peut-être dans leur attitude, dans leurs regards, y aurait-il un reste de cette inimitié profonde, dont si souvent, d'un bout à l'autre de l'empire turc, j'ai saisi l'expression, même chez les petits enfants. Et puis, ne seront-ils pas orgueilleux et fiers, comme certains Orientaux qui bénéficient du dévouement de nos missionnaires et de nos religieuses, et s'imaginent qu'un Européen, en s'immolant pour eux, rend hommage à la supériorité de leur race et de leur religion.

Pendant que Mgr L'Archevêque d'Alger avait la bonté de me conduire lui-même à son orphelinat de Ben-Aknoun, je lui soumettais ces réflexions ; et lui, avec le sourire bienveillant de l'amitié, me répondait ces simples mots : « Vous verrez et jugerez vous-même ». – Oh ! Je ne doute pas, lui disais-je, que vous n'ayez parfaitement discipliné ces enfants : la race arabe a le sentiment de l'obéissance, ou plutôt elle a le respect de l'autorité ; ce seul mobile suffit pour obtenir, dans une réunion d'hommes et surtout d'enfants, l'ordre, la régularité, les apparences les plus satisfaisantes. Mais je veux voir si le cœur a été gagné ; s'il y a dans leurs témoignages d'affection et de reconnaissance pour vous et pour vos coopérateurs, du calcul, de l'obéissance ou de la spontanéité.

Mes paroles furent tout-à coup interrompues par un chant cadencé que des voix enfantines répétaient en chœur : nous arrivons à l'orphelinat des garçons arabes. Ils étaient environ quatre cents, rangés par section ; et leur âge paraissait varier entre cinq et dix ans. Tous leurs visages respiraient la santé ; et leurs regards n'avaient aucunement ce feu concentré, cet air morne et sombre que j'ai si souvent remarqué chez les mahométans. Ils formaient une double haie de chaque côté du chemin et à mesure que nous passions au milieu d'eux, Mgr l'Archevêque et moi, ils nous saluaient avec une profusion de gestes et de témoignages d'affection qui n'étaient certes pas commandés. Nous leur dîmes quelques paroles qui furent accueillies par un immense hourrah de satisfaction ; et à peine eurent-ils reçu le signal de rompre les rangs, tous se précipitèrent vers nous pour témoigner leur joie et leur reconnaissance ; ils prodiguaient les marques de respect envers le bon Archevêque, et lui donnaient les noms les plus tendres. Ceux que l'exiguïté de leur taille tenait cachés dans ce flot qui se renouvelait sans cesse, s'estimaient heureux s'ils avaient pu, en passant et sans chercher à être vus, déposer un baiser sur la main du vénérable prélat. Mgr Lavigerie leur ayant dit que je venais au nom de leurs bienfaiteurs de France, au nom des personnes charitables qui leur envoyaient du pain et des vêtements, je fus aussitôt assailli par eux et accablé à mon tour par leur inépuisable

sable tendresses. Ce premier spectacle me fit beaucoup douter de ce qui a été dit sur l'ingratitude de la race arabe en Algérie...

Ce qu'il m'importait également de savoir, c'était comment les jeunes Arabes acceptaient et pratiquaient le travail des mains. Mgr l'Archevêque consentit à me donner cette satisfaction et m'emmena un jour à Maison-Carrée... Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque derrière un pli de terrain, nous vîmes tout à coup quelques centaines de jeunes garçons qui, armés chacun d'une pioche, attaquaient avec ardeur la lande stérile, et laissaient derrière eux de longues bandes de terre noirâtre fraîchement remuée ! Ces petits travailleurs étaient divisés par escouades de vingt ou trente dirigés par des Mahonnais. La terre cédait facilement sous leurs corps redoublés, et ils semblaient tous se plaire à ce travail qui exerce, du reste, la plus heureuse influence sur leur santé ; car ils sont forts et robustes comme on l'est d'ordinaire en France à dix-huit ans, quoique la plupart d'entre eux n'aient pas atteint la quinzième année.

Pendant que Mgr l'Archevêque se dirigeait vers eux, je m'arrêtai sur une éminence, et je contemplai longuement ces nombreuses files d'Arabes qui, disposés par échelons, s'avançaient toujours sans se laisser distraire de leur travail. »

On comprend qu'à la suite de ce voyage en Algérie, Mgr Soubiranne se sentit fort pour réfuter victorieusement les objections qu'on lui faisait souvent sur les orphelins arabes dont il s'était déclaré le protecteur.

Le Directeur de l'œuvre des Ecoles d'Orient avait trouvé les orphelins sous des tentes. Peu après, on construisit une maison en pierre près de la batterie turque, et à quelques centaines de mètres de là, une baraque en planches.

Outre le travail des champs, Mgr Lavigerie, dans le but, sans doute, de procurer des ressources à ses orphelins, résolut d'en occuper quelques-uns à la pêche, et dans ce but, il fit en juin 1869, l'acquisition d'une barque et d'un filet. Un pêcheur de profession fut chargé de les former à ce rude métier. Mais l'Amiral redoutant pour ces jeunes marins inexpérimentés, les périls de la mer, interdit l'appareillage de l'embarcation. L'Archevêque en fut informé : il pria M. l'Abbé Catala d'aller trouver l'Amiral pour l'avertir que sa barque ne sortirait que par le beau temps. Tout danger était par le fait même écarté, l'autorisation fut accordée⁸

Les Pères Charmetant et Deguey ayant achevé leur année de noviciat descendirent de la Villa Rostan à Maison-Carrée ; ils venaient aider l'Abbé Béneche. Chacun d'eux prit dès ce moment, la direction d'une division

⁸ Outre le domaine de Maison-Carrée et de Ouali-Dada, Mgr Lavigerie fit le 2 avril de cette même année 1869, l'acquisition d'un terrain de 100 hectares au village de Saint-Ferdinand près Staoueli. Cette propriété s'appelait « la Caroline » du nom de la fille du colonel Marengo, fondateur du village de Saint-Fernand en 1843. L'Archevêque plaça son nouveau domaine, d'abord sous la surveillance de M. l'Abbé Santenac, curé de la paroisse jusqu'au milieu de 1870, puis de son successeur l'Abbé Cathala. Une bergerie y fut installée : on y fit du jardinage et on cultiva des céréales. Quelques orphelins, durant la semaine, allaient travailler dans cette propriété ; ils revenaient passer le dimanche à Ben-Aknoun.

d'orphelins, s'occupant de la surveillance, de l'instruction religieuse et de leur éducation.

Nous avons vu bien souvent dans les pages précédentes, que les enfants arabes manifestaient en toute occasion, leur ardent désir de recevoir le baptême.

« Il y a un an, écrit Mgr Lavigerie, qu'ils nous demandent à être chrétiens ; mais jusqu'à présent j'ai répondu par un refus, voulant éprouver leur sincérité. Ils n'ont cessé d'insister depuis. Je leur ai dit sous toutes les formes que s'ils souhaitent le baptême pour mieux s'assurer de mon appui, ils se trompaient ; que je ne leur ferais pas moins de bien s'ils restaient musulmans que s'ils embrassaient notre foi. En fin leur insistance étant toujours les mêmes, je me suis décidé à baptiser quelques-uns des plus grands, avant mon départ pour le Concile et après les avoir fait soigneusement instruire.

– Pourquoi donc trouves-tu la religion chrétienne meilleure que celle des Arabes ? Demandais-je à l'un d'eux. – Parce que, me répondit-il avec une concision et un sens admirables, la religion des Arabes ordonne de tuer les chrétiens, et celle des chrétiens t'ordonne de mourir pour les Arabes ! »

Le 23 octobre, à N.-D. d'Afrique, eut lieu le baptême de 6 d'entre eux, premier baptême solennel des orphelins de la famine. Mgr Callot, évêque d'Oran, de passage à Alger, assista Mgr Lavigerie dans cette touchante cérémonie.

« Rien de plus édifiant continue l'Archevêque, que la tenue de nos néophytes ; rien de plus émouvant que les souvenirs et les pensées qui se pressaient dans nos cœurs ! Nous n'avions donné aucune publicité à ce baptême, pour ne pas donner lieu à des interprétations erronées. Des prêtres, des religieuses, les grands orphelins assistaient seuls.

C'étaient les humbles et touchantes prémisses d'une régénération si longtemps attendue, si vainement demandée pendant des siècles !

Hier au soir, ceux de ces jeunes gens qui sont à St-Eugène, venaient chez moi pour m'offrir timidement un souvenir avant mon prochain départ. C'était une photographie où ils s'étaient fait représenter ensemble, tenant chacun une croix à la main.

– Tiens, me dirent-ils, tu porteras cela avec toi, à Rome ; et si tu le montres au Pape, tu lui diras que maintenant nous sommes ses enfants !

Je leur ai promis de le faire, et je connais assez le cœur de Pie IX pour savoir qu'il ne dédaignera pas ce naïf hommage rendu à son autorité paternelle par mes pauvres enfants d'adoption. »

Mgr Lavigerie était tout entier à ses œuvres, lorsqu'il dut partir pour Rome. Son devoir l'appelait à siéger au Concile du Vatican, convoqué pour le 8 décembre de cette année. Le jour du départ, eut lieu à Maison-Carrée une scène bien touchante que rapporte ainsi le P. Charmetant :

Il était plus de midi, lorsque quelques enfants accoururent vers moi, en me disant : « Babas, le vaisseau va partir pour la France, laisse-nous aller sur la plage pour dire, de loin, adieu à notre père qui s'en va. » La permission à peine

accordée, tous se dirigèrent vers la mer, située à 100 mètres de la maison. De ce point, qui est à peu près le centre de la belle et vaste rade d'Alger, nous vîmes le navire sortir lentement du port et tourner sa proue vers la France. Aussitôt les enfants se mirent à crier en agitant leurs chéchias rouges, et en s'avançant tout près des vagues : "Où vas-tu, Père, reviens vers tes enfants ! Monseigneur, reviens !" Mais le vaisseau s'éloignait toujours. Alors quelques-uns, avec des pleurs dans les yeux, vinrent me dire : "Mais, Babas, pourquoi notre Père s'en va-t-il ? Pourquoi nous laisse-t-il ainsi ? Il ne nous aime plus ? – Si, mes enfants, leur répondis-je tout ému ; vous savez bien qu'il vous aime et qu'il ne cessera pas de vous aimer ; mais s'il s'en va, c'est qu'il est appelé à Rome par notre Père très grand et qu'il accourt à sa voix comme tous les autres évêques du monde. – Et bien ! Babas, écris donc à notre Père de Rome de renvoyer Monseigneur à ses enfants, car nous ne pouvons pas vivre si loin de lui !"

Pendant cette conversation, le bateau s'éloignait toujours et gagnait de large. Lorsqu'il fut en pleine mer, ces pauvres enfants vinrent à moi en disant : "Laisse-nous mettre à genoux devant Dieu et la mer, et nous allons prier pour notre Père qui s'en va". Et spontanément, cette foule d'enfants s'agenouillant autour de moi, sur la grève, les yeux tournés vers le vaisseau qui fuyait et disparaissait derrière les vagues, ils récitèrent tous ensemble à haute voix un Pater et un Ave en arabe ; après quoi, faisant le signe de la croix, ils se relevèrent sans rien dire, regardèrent encore une fois le navire, et retournèrent tristement vers la maison ; mais au lieu de reprendre leurs jeux interrompus, ils me dirent : "Père, donne-nous nos pioches, nous allons travailler !"

Un courrier suivant apporta à Mgr Lavigerie, une lettre de son secrétaire, M. l'Abbé Gillard, qui ne montrait pas moins l'amour des orphelins de St-Eugène pour leur Père : Nous avons fait ouvrir pour leur donner de l'air, lui dit-il, votre cabinet de travail et votre chambre. Les petits orphelins y sont entrés avec nous. Dans votre cabinet, ils se sont arrêtés en cercle devant votre fauteuil vide, et, les larmes aux yeux, ils ont dit : "C'est là que s'asseyait notre père ; c'est de là qu'il nous parlait, qu'il nous disait d'être sages et d'aimer Dieu. Maintenant il n'y est plus depuis longtemps. Pourquoi ne revient-il pas ?" Dans la chambre à coucher, une de vos soutanes violettes était suspendue, ils se sont précipités sur elle pour l'embrasser. Le petit Augustin serrait avec transport contre sa poitrine et embrassait quelque chose qu'il avait ramassé. Riez en tant que vous voudrez, Monseigneur, mais nous, nous en étions tout attendris, c'était... une paire de vos souliers. »

Mgr Lavigerie s'était fait amener à Rome par un de ses prêtres d'Algérie, 3 jeunes Arabes qu'il avait présentés, dès son arrivée au Souverain Pontife.

Voici comment l'Univers du 19 janvier 1870 raconte la réception paternelle de Pie IX à ces petits orphelins et le baptême de deux d'entre eux :

« On nous écrit de Rome, le lundi 10 janvier 1870.

Hier avait lieu dans l'église de la Trinité, au mont Pincius, une touchante cérémonie qui avait attiré en foule la population romaine et les catholiques de tous les pays qui se trouvent actuellement à Rome, à l'occasion du Concile.

Un prince de l'Eglise, dont le nom rappelle tant de souvenirs de notre histoire contemporaine, S. Em. le Cardinal Bonaparte, présidait cette réunion solennelle, dont les héros étaient deux pauvres enfants (encore presque sauvages il y a quelques années) de l'Afrique musulmane, qui venaient demander de recevoir le baptême.

Partout, le baptême des adultes a le privilège d'émouvoir les cœurs chrétiens, qui savent le prix des âmes ; mais à Rome, centre de la lumière et de la vérité, ce passage de la mort à la vie a un caractère plus touchant encore, et l'histoire de ces deux néophytes, que chacun se racontait, excitait davantage l'intérêt.

Ce baptême en effet était une œuvre directe de la bonté si touchante, si paternelle, si apostolique de Pie IX.

Les deux jeunes Abd-el-Kader-ben-Mohamed et Hamed-ben-Aïcha étaient en effet arrivés à Rome, il y a un mois à peu près, en compagnie d'un prêtre d'Algérie. Orphelins de père et de mère, restés seuls sans ressources et sans appui durant la famine ; ils avaient été recueillis, sauvés de la mort par l'Archevêque d'Alger, avec près de deux mille autres. Ils venaient en Europe pour y demeurer, et à Rome, parce qu'ils avaient demandé avec instance de voir le Pape et de recevoir sa bénédiction.

On sait combien est douce et paternelle la majesté pontificale. Comme Jésus, son Vicaire laisse venir à lui les plus petits et les plus pauvres.

A peine arrivés, les deux enfants étaient reçus par le Saint Père, sur la demande de l'Archevêque d'Alger qui les lui présentait, et là, entre ce prince le plus grand du monde et ces deux pauvres enfants inconnus, devant cet Archevêque missionnaire, se passait une des scènes émouvantes dans leur simplicité, dont le Vatican est presque tous les jours le témoin.

Le Pontife interrogeait doucement les enfants, ou plutôt le pasteur se penchait vers ses brebis perdues pour les amener jusqu'à lui.

Il leur demandait leur nom, leur âge, leur patrie, et quand ils eurent répondu,

– Voyons, mes enfants, leur dit-il, connaissez-vous la religion ?

– Oui, dit l'un d'eux, sans hésiter.

– Ah ! Vous savez le catéchisme ; et bien ! Dites-moi les commandements de Dieu ?

Les enfants récitèrent sans broncher tout le décalogue. Ils étaient bien émus cependant, et ils ne parlaient pas bien haut, et le bon Pie IX se penchait tendrement vers eux, approchant son oreille pour entendre, et leur disant avec son sourire :

– Voyez-vous, mes enfants, je suis vieux maintenant et je commence à ne plus bien entendre. Il ajouta plusieurs autres questions, auxquelles les jeunes Arabes répondirent avec la même assurance. Puis, il y eut un moment de silence, et l'un des enfants dit au Saint Père :

– Très Saint Père, nous vous demandons une grâce, c'est de recevoir le baptême ; Monseigneur ne veut pas encore nous le donner.

L'Archevêque était debout près du Souverain Pontife, tout attendri de cette scène qui était le plus doux couronnement de son œuvre.

– C’est vrai, Très Saint Père, dit-il, je crois prudent d’éprouver mes enfants jusqu’à l’âge de discrétion ; mais ceux-ci sont bien disposés et assez grands pour savoir ce qu’ils font. Ils n’ont plus d’ailleurs de parents, ni d’autre famille que moi.

– Voyons, dit le Pape en s’adressant aux enfants, savez-vous bien ce que c’est que le baptême, quelles obligations et vous impose ? Si vous retournez en Afrique, les Arabes vous persécuteront peut-être un jour, parce que vous serez chrétiens.

– Ah ! Très Saint Père s’écria de suite le plus âgé des deux, si on nous coupe la tête, cela ne fait rien, nous irons tout droit au Ciel.

Pie IX passa tendrement sa main vénérable sur la tête de l’enfant pour le récompenser de sa belle parole, et se retournant vers l’Archevêque, il lui dit :

– Faites-les baptiser à Rome, ce sera pour eux un grand souvenir, et pour vous, une joie et une récompense.

– L’Archevêque s’agenouilla devant le Pape, avec ses deux enfants d’adoption, pour le remercier ; mais Pie IX, allant à son secrétaire, y prit deux écrivains et les donnant aux enfants.

– Tenez, voilà un souvenir du Pape.

– C’est la Sainte Vierge ! dirent les Arabes.

C’était en effet deux beaux camées représentant la Mère de Dieu.

Dès qu’ils furent sortis de l’audience, l’enfant qui s’était montré si heureux d’obtenir le baptême, même au prix du martyre, sautait de joie en disant :

– Oh ! Que le Pape est donc bon ! Vous êtes bon, Monseigneur, mais le Pape est meilleur que vous !

– Telle est la touchante histoire que Mgr Lavigerie lui-même racontait à l’auditoire qui se pressait autour de l’église de la Trinité-des-Monts, dans l’allocution qui précède le baptême.

Les cérémonies commencèrent. Les deux catéchumènes, vêtues du blanc costume arabe, ayant à leurs côtés, leurs parrains et leurs marraines, étaient aux portes de l’église, suivant la rubrique. C’est là que le Cardinal Bonaparte, revêtu des ornements pontificaux, alla les prendre pour les introduire dans le sanctuaire.

Lorsque le pieux prélat reparut, traversant la foule des fidèles, en tenant les deux néophytes chacun par une main, il y eut dans toute l’assistance une sorte de commotion soudaine, comme le spectacle des œuvres de la bonté de Dieu en donne quelquefois à ses serviteurs. Toutes les âmes accompagnaient ces deux âmes, qui marchaient si généreusement vers leur régénération.

Les prières, les onctions accoutumées, le baptême furent administrés par le Cardinal avec cette piété tout angélique qui édifie ceux qui en sont témoins, et qui fait dire de ce Prince de l’Eglise : C’est vraiment un saint !

A la fin, selon l’usage, on alluma deux cierges symboliques et les mit entre les mains des deux nouveaux chrétiens. C’était fini, désormais ils avaient reçu le feu de l’amour et la lumière de la vérité ! Ceux qui les avaient tenus sur les fonds du baptême, les reconduisirent à la sacristie, où le Cardinal leur adressa les plus touchantes paroles. Le Marquis Patrizzi, neveu de S. Em. le Cardinal-vicaire et président de toutes les bonnes œuvres de Rome, était parrain de l’un

des enfants ; Mgr Soubiranne, camérier secret de Sa Sainteté, était parrain de l'autre, au nom de l'œuvre des Ecoles d'Orient. Mme la Princesse Rospigliosi et Mlle Happers, nouvelle convertie qui appartient à une riche et grande famille américaine, étaient marraines des deux néophytes de Pie IX.

Pendant que la foule s'écoulait, un autre jeune Arabe qui se trouvait dans l'église, pleurait silencieusement, appuyé sur l'un des piliers.

– Pourquoi pleures-tu ? lui demanda un évêque qui avait assisté à la cérémonie.

– Parce qu'on n'a pas voulu me baptiser comme les deux autres.

– Et pourquoi n'a-t-on pas voulu te baptiser ?

– Je l'ai demandé ; mais comme ma mère vit encore en Afrique, bien qu'elle m'ait abandonné, on m'a dit qu'on ne me baptiserait que quand je serais plus grand, à moins d'avoir sa permission.

Telle est en effet la loi de l'Eglise ; elle allie à l'amour des âmes le respect de l'ordre établi par Dieu, alors même qu'il en coûte le plus à son cœur, et elle ne fait valoir ses droits de mère et de reine que sur les âmes marquées par le sceau du baptême. Tout le soir de ce jour, dans les familles d'étrangers chrétiens, on s'entretenait de la cérémonie du matin et des grandes œuvres établies en Afrique sur l'inspiration de l'Eglise, et j'entendais citer une parole de l'Archevêque d'Alger par laquelle je termine ce récit.

– Combien vous faut-il, demandait-on à ce prélat, pour faire vivre tous les enfants que vous avez recueillis ?

– Il me faut trois cents mille francs par années.

– Et pour combien de temps avez-vous encore des ressources ?

– Pour trois ou quatre mois environ.

– Et une semblable situation ne vous inspire pas de crainte ?

– Humainement, si ; – mais j'ai un motif de confiance supérieur aux craintes humaines. Le Pape Pie IX m'a assuré, dans un admirable Bref, qui a été rendu public, que les ressources ne me manqueraient pas et que les vrais chrétiens me viendraient toujours en aide. Là-dessus, je dors tranquille, ajouta-t-il en souriant parce que j'ai la foi et que je sais que la promesse du Pape ne me trompe pas. »

Le séjour de Rome et l'agitation du concile ne faisaient pas oublier l'Algérie à l'Archevêque. Un jour, sur de graves nouvelles qui lui arrivaient de son Diocèse, il alla trouver le Pape et lui demanda un court congé qui lui fut accordé. Mais au moment où à Marseille, il était prêt à prendre le bateau pour Alger où il était attendu le 7 février, il reçut des dépêches le pressant de rentrer à Rome, sans retard.

Il se plaignit doucement de ce qu'on l'arrachait à ses enfants au moment où il s'apprêtait à les recevoir dans ses bras :

« Je m'en faisais une douce joie, écrivait-il le 6, au P. Charmetant, leur supérieur ; et au dernier moment j'ai dû la sacrifier pour me rendre auprès de leur Père et du mien, afin de le soutenir contre ceux qui veulent diminuer son autorité. Mais dites-leur que je viendrai le plus tôt possible. Hélas ! Ce ne sera

pas avant deux mois. C'est encore bien long et bien douloureux, pour moi surtout. »

Il s'en dédommagea par une lettre de huit grandes pages où il donnait au supérieur de Maison-Carrée, ses instructions les plus minutieuses sur les travaux de culture et de construction, depuis la plantation de la vigne et la semence de maïs, jusqu'aux soins des asperges et des artichauts. On eût dit qu'il n'avait pas à s'occuper d'autre chose.

Certaines lettres qu'il recevait d'Algérie, lui causaient de grandes inquiétudes sur l'avenir financier de ses orphelinats. Il en écrit ainsi à M. l'Abbé Soubirane (15 janvier 1870) :

« Les aumônes qui nous avaient aidés à vivre, ont tout d'un coup diminué, puis presque complètement cessé ? Que faire ? Remettre ces douze cents pauvres enfants sur les grands chemins, ou les renvoyer à leurs tribus, après avoir ouvert leurs âmes à une vie et à une lumière supérieure ?

Plutôt mourir de faim, nous-mêmes, à côté d'eux !

Contracter des dettes et nous mettre entre les mains de créanciers ?

La destruction de nos œuvres n'en serait pas moins certaine ; l'exemple de Mgr Dupuch, mon saint et vénérable prédécesseur, l'a prouvé.

Et cependant tout ce qu'il nous faut, c'est pouvoir marcher trois ou quatre années. Après ce temps nos orphelins gagneront leur vie pour eux et pour ceux que nous recueillerons encore. »

Mgr Lavigerie, que la pauvreté de ses enfants rend ingénieux, propose ensuite un nouveau mode de se procurer des ressources.

« J'ai pensé, dit-il, que si quelques-uns de vos associés les plus riches connaissent notre situation, ils pourraient nous venir en aide par un moyen très simple, déjà employé depuis longtemps par votre Œuvre en faveur d'autres établissements : ce serait d'adopter un de nos enfants avec lequel ses protecteurs se mettraient en relation de lettres, et qui serait élevé à leur frais dans l'une de nos maisons, jusqu'à l'époque de son baptême. A ce moment, ils lui demanderaient un nom et le tiendraient par procuration sur les fonds sacrés, et ainsi ils auraient la joie de savoir que, grâce à eux et à eux seuls, Dieu aurait une âme de plus pour le servir et pour l'aimer.

La pension d'un de nos orphelins revient, tout frais compris, à deux cents francs par année.

Si vous croyez cette pensée réalisable, je vous prierai de la faire connaître aux lecteurs de votre Bulletin. Dans tous les cas, j'ai l'espérance que ces enfants ne seront pas abandonnés, et que l'appel nouveau que je vous fais sera favorablement accueilli. »

Non content de la proposition qu'il venait de lancer par l'organe de du *Bulletin de l'Œuvre des Ecoles d'Orient*, Mgr Lavigerie écrivit une brochure sur les orphelins arabes, leur passé et leur avenir. Il le data de Rome, en la fête de Saint Joseph, 19 mars 1870.

Il lui plaisait, disait-il, que sa voix partit de Rome, encouragé par le Vicaire de Jésus Christ, dont la douce condescendance avait traité ces pauvres enfants comme ses fils d'adoption. Cette notice rappelait l'origine de l'œuvre des orphelins, les besoins nouveaux que lui créait le devoir d'établir bientôt ces enfants, l'achat qu'il avait fait pour eux de 1 500 hectares de terres cultivables, son projet de formation des villages d'Arabes chrétiens avec l'aide du Gouvernement. Il faisait appel à la charité des familles catholiques, leur demandant à chacune d'adopter un de ses orphelins ou orphelines. »

Il terminait ainsi :

« Je mets ces lignes qui doivent décider du sort de mes orphelins, sous la protection de N.-D. d'Afrique, la pieuse patronne de mon diocèse et de notre grande mission, dans celle de Saint Joseph, le père d'adoption de la Sainte Famille, dont c'est aujourd'hui la fête et j'en confie enfin le succès à la charité de mes lecteurs.

C'est à Alger où je rentre dans quelques jours, que j'attends avec confiance leur décision. »

En effet, il quittait Rome à la fin de mars, avec la permission et la bénédiction de Pie IX. Le 4 avril 1870, il était à Alger.

Il revit ses chers petits orphelins, trouva qu'on avait bien travaillé pendant son absence. 25 ou 50 hectares du domaine de Maison-Carrée ou d'Ouali-Dada, étaient à cette heure ensemencés ou plantés. On élevait un troupeau, on construisait des norias pour l'irrigation ; les bords de l'Harrach étaient défrichés, des haies de roseaux élevées, des eucalyptus plantés, un hangar dressé sur la hauteur pour s'y protéger contre les fièvres paludéennes.

En outre des baptêmes avaient eu lieu, et 12 nouveaux enfants, parmi les plus intelligents et les meilleurs avaient été envoyés au Petit Séminaire apostolique de St-Eugène. Nous en ferons des prêtres, si Dieu le veut, disait l'Archevêque sinon des médecins arabes ! »

C'était une belle époque que celle-là pour Mgr Lavigerie, belle comme l'espérance. Des projets grandioses enflammaient son cœur. Enfants et moines cultivateurs allaient être mis par lui à une œuvre plus large. Tout était disposé pour une grande entreprise de colonisation dans la plaine de Chélif, et il pouvait prédire que le premier village d'Arabes chrétiens fondé par lui, s'élèverait de terre à la fin de l'année. Mais hélas ! C'était l'année 1870, l'orage allait éclater.

Cependant rien en Algérie ne le faisait encore présager. Les Frères des Ecoles chrétiennes qui, en janvier avaient commencé à conduire à Maison-Carrée, un groupe de leurs orphelins, continuèrent les mois suivants à les y amener par bandes successives. En mai, Ben-Aknoun était définitivement abandonné : on y avait laissé cependant, un Frère et quelques enfants pour l'entretien du jardin et la surveillance de la basse-cour.

Mgr Lavigerie s'était embarqué le 16 juillet pour aller à Paris prendre part aux travaux du Conseil supérieur de l'Instruction publique. Il laissait tout son petit peuple de Maison-Carrée animé de meilleures dispositions, plein d'entrain pour le travail, de docilité aux leçons de ses maîtres, et d'ardeur pour l'étude de la religion. On le voit, tout allait pour le mieux, quand soudain éclata la guerre franco-allemande (19 juillet). L'agitation profonde qui remuait tout le pays, les nouvelles qui arrivaient de la frontière, ne faisaient oublier à l'Archevêque, ni l'Afrique, ni ceux qu'il y avait laissés. « Dites aux enfants, écrit-il de Vichy, le 31 juillet au P. Charmetant, que je les aime, que je les bénis, que je leur demande de se préparer pour le mieux au baptême et que je suis toujours pour eux, un père dévoué. »

Le 15 août, il était de retour à Alger. Comprenant que la France engagée dans une guerre dont les débuts étaient malheureux, allait avoir besoin de toutes ses ressources pour la défense nationale, il se résolut à réduire les dépenses de ses diverses maisons. Dans le courant du mois de septembre, il remercia les Frères des Ecoles Chrétiennes, du concours dévoués et désintéressé que depuis deux ans ils avaient apporté à ses œuvres, et les remplaça par ses missionnaires et des séminaristes de Kouba. Selon ses prévisions, la charité n'envoya plus rien et ne pouvait plus rien envoyer à ses orphelinats. L'Archevêque vit un gouffre qui s'ouvrait devant ses pas ; il en eut le vertige. Ce ne fut pas seulement chez lui de l'angoisse, ce fut l'affolement. Qu'allait-il faire de ses enfants ? Tantôt il parlait de les disséminer chez les curés de son diocèse, tantôt de les embarquer pour Malte. Quatre fois ils se mirent en route pour partir, quatre fois il les rappela. Bientôt la misère, une misère noire, fondit sur la maison. C'étaient à peu près 500 enfants réunis à qui il fallait tout fournir, en n'ayant rien. Etait-ce bien la peine de les avoir sauvés d'une famine pour les faire tomber dans une autre ? Le plus malheureux de tout était bien l'Archevêque ; il était aux abois. Ne sachant à qui s'en prendre de cette extrémité, il s'en prenait à tout le monde. Son caractère s'aigrit ; il devint de plus en plus exigeant, cassant, irrité, emporté. La vue de ces enfants qui naguère faisaient sa joie, lui était un remords, leurs souffrances, un reproche. Il ne les appelait plus à lui ; il ne causerait plus avec eux ; il lui arriva même d'en frapper quelques-uns ; il en vint à un découragement tel, qu'il pensa un moment dissoudre la Société de ses missionnaires et répartir ses orphelins dans plusieurs communautés, notamment à Staouéli chez les Trappistes. C'est dans ces pénibles circonstances qu'il dut quitter l'Algérie, appelé à Constantine, puis en France, pour y traiter des affaires pécuniaires de Mgr de Las Cases. Il partit le 29 octobre.

Dans les chapitres consacrés à l'histoire de notre Société, nous traiterons longuement des épreuves de cette époque ; disons seulement ici que bientôt après le départ de l'Archevêque, la situation devint de plus en plus critique à

Maison-Carrée. Il arriva au moment où les orphelins manquèrent des vêtements, leur nourriture déjà si pauvre, fut à peine suffisante. La démoralisation ne tarda pas à se faire jour parmi eux : d'abord vinrent les plaintes hélas ! bien naturelles ; aux plaintes succéda la fuite de plusieurs. Pendant ce temps, Mgr Lavigerie s'occupait en France, de chercher des asiles pour ses pauvres enfants. Il quitta Paris dans les derniers jours de mars 1871 : l'insurrection de la Commune venait d'y éclater et de le forcer au départ. Il eut même de la peine à sortir de la ville. Malgré son habit laïc et sa barbe sauvage, il fut en effet reconnu comme ecclésiastique à la gare d'Orléans où il attendait le dernier train. On le retint, on le questionna ; mais son sang-froid le sauva, et il partit enfin. C'est en traversant le Midi qu'il choisit les établissements dans lesquels il placerait un certain nombre de ses orphelins ; il fut convenu que les Pères de Saint-Pierre-es-Liens à Marseille et les prêtres de don Bosco à San-Pier d'Aréna, près de Gênes, les accepteraient. Ce fut un moment cruel pour le cœur de l'Archevêque que celui où il lui fallut se résoudre à faire quitter l'Algérie à ses enfants.

Le 29 juin, il écrit au P. Charmetant :

« Je me décide tout à fait à faire venir les enfants en France ; dans 15 jours au plus tard, je vous donnerai l'ordre de faire partir le premier envoi, au nombre de 8 ou 10, les autres suivront de semaine en semaine. Il me faudra garder que 15 ou 20 des plus grands, les plus sages et les meilleurs travailleurs que nous paierons. Annoncez aux enfants que je veux les appeler en France, – ceux qui voudront – pour leur faire apprendre à bien travailler, à bien parler français et surtout à être bons chrétiens. »

Dans la crainte de voir se reproduire parmi les orphelins, ces défections, qui avaient brisé son cœur, il écrit le 7 août au même Père « d'envoyer tout d'abord à Marseille, ceux qui lui donnaient de l'inquiétude à quelque point de vue que ce soit, et particulièrement à celui de l'évasion. » En définitive, une cinquantaine partit en juillet et en août.

VI. ECOLE PROFESSIONNELLE DE SAINT PIERRE-ES-LIENS, A MARSEILLE

La première impression du P. Arnauld, supérieur de Société de Saint-Pierre-es-Liens, en recevant les jeunes orphelins arabes, ne fut pas des plus favorables. Il constate dans ses lettres que « s'il y en a parmi eux de bons, il s'en trouve aussi d'indisciplinés, d'inconstants et de difficiles par le choix des métiers. » Il fallut bientôt sévir. « Il y a certaines natures, Monseigneur, écrit-il le 15 septembre 1871, qui ne comprennent pas la douceur, qu'après avoir éprouvé la sévérité, et on ne peut arriver au cœur de certains individus, qu'après avoir fustigé leur corps. » Cette mauvaise impression du début

s'effaça cependant bien vite. « Nos orphelins sont très bien, écrit-il un peu plus tard ; ils sont obéissants, soumis, gais et contents. Nos Frères en sont bien satisfaits et nos contremaîtres les aiment beaucoup ; tout fait espérer que nous en ferons de bons et honnêtes ouvriers. La piété, l'amour du travail et de l'étude croissent en eux chaque jour davantage. Ils sont assidus à fréquenter les sacrements, et ceux qui, au commencement, nous regardaient avec méfiance, deviennent communicatifs.

Le P. Charmetant, en se rendant dans les Séminaires de France (12 octobre) amena à l'orphelinat de Saint-Pierre-es-Liens, une vingtaine d'enfants arabes.

« Il a eu bien du plaisir, écrit M. Payen d'Augery à l'Archevêque, à voir votre colonie africaine chez les Pères de Saint-Pierre ; et il a été émerveillé du bien-être et de la gaieté des enfants. Deux seulement lui ont demandé de partir, mais le lendemain, une délégation des grands est venue les désavouer et protester qu'ils étaient tous enchantés et les réclamants étaient les moins bons de tous. »

L'œuvre nouvelle était entourée de la sympathie générale : l'Evêque de Marseille, son Vicaire Général, témoignèrent aux orphelins, par leurs encouragements, l'intérêt qu'ils leur portaient.

On avait appliqué ces enfants à plusieurs métiers, tels que ceux de marbriers, tailleurs, chaisiers, jardiniers, etc... Mais en mars 1872, Mgr Lavignerie témoigne le désir de les occuper de préférence aux travaux des champs, et aux métiers qui s'y rapportent.

« J'ai communiqué au P. Arnauld votre lettre, répondit M. Payen d'Augery ; il en est désolé, partagé qu'il est entre le désir de vous seconder de son mieux et les impossibilités matérielles de créer aussi promptement des ateliers dont le coût est considérable, et pour lesquels on ne trouve pas les patrons nécessaires. Je vous en conjure, Monseigneur, ne vous hâtez pas, dans une affaire de cette importance, de prendre un parti qui pourrait nuire à un institut ayant tant besoin de n'être plus éprouvé. Veuillez ne pas oublier que votre première pensée dans l'émigration des enfants, a été de les soustraire en septembre, aux tentatives des communards contre vos œuvres ; ce n'est qu'après, que vous avez songé à utiliser leur séjour en France, et on ne peut en vouloir aux Frères de Saint-Pierre, après 6 mois à peine, de n'avoir pas fait mieux. Seriez-vous plus heureux ailleurs ? J'hésite à le croire. Vous trouveriez peut-être plus de politique dans la forme, mais moins de vrai dévouement à vos œuvres et surtout à votre personne. Considérez de plus que l'installation actuelle, même incomplète, a déjà été dispendieuse, et qu'il serait bien rigoureux de retirer si vite les bras qui la font valoir. »

Cependant, pour répondre aux vœux de l'Archevêque, le P. Arnauld consentit à appliquer 40 enfants aux travaux de l'agriculture : vingt seraient envoyés à leur maison d'Avignon, et les 20 autres à la Cavalerie près de

Manosque (Basse-Alpes). Le 20 octobre de la même année, il pria Monseigneur de suspendre ses envois par suite de l'encombrement de ses maisons. Quelle ne fut donc pas sa surprise d'en voir arriver un grand nombre et dans un triste état de santé.

Le Supérieur de Saint-Pierre, dans une lettre du 4 novembre 1872, manifeste ainsi son étonnement :

« Nous avons eu déjà quelques malades, des infirmes en assez grand nombre que j'avais acceptés sans me plaindre ; mais je ne croyais pas en voir arriver dans un état tel que l'on peut dire à présent que notre maison ressemble plutôt à un hospice qu'à un atelier industriel. J'ai en ce moment au moins 50 enfants qui ne font rien par suite d'incapacités de toute nature : ils sont faibles, impotents, atteints de cécité, d'épilepsie, etc... ; on dirait que les plaies d'Égypte sont tombées sur l'établissement. »

Dans la même lettre, il exprime sa surprise non moins profonde, en apprenant :

« ... que le P. Deguerry voulait rappeler en Afrique, quelques-uns des grands orphelins. »

« Cette demande ne peut être sérieuse, s'écrie-t-il. Il ne tient donc pas compte des sacrifices que nous nous imposons, depuis bientôt 18 mois que nous avons les orphelins. Jusqu'ici nous y avons mis continuellement du nôtre. Pour avoir des ouvriers, il faut payer un apprentissage. Quel serait le maître qui prendrait ces enfants pour se les voir enlever dès qu'il pourrait retirer quelque profit ?

Il est bien certain que si j'avais pu supposer que les enfants me seraient retirés avant qu'ils fussent "ouvrier", ce qui nécessite un apprentissage de trois ans au moins, je ne m'en serais jamais chargé, je n'aurais pas fait construire des ateliers, ni déplacé des maîtres qui vont me demander une indemnité, ni acheté un matériel qui va me rester.

Les Maîtres, je puis vous le dire, y ont mis toute leur bonne volonté ; ils se sont imposés de grands sacrifices, espérant trouver dans le travail des enfants, des dédommagements à leurs efforts et à leurs peines. Que diront-ils de nous en se voyant ainsi trompés ? Je crois Monseigneur, que pareille mesure nuirait à tous ; à moi d'abord, qui suis à la tête d'une communauté dont j'épuiserais ainsi toutes les ressources ; aux maîtres, qui ont compté sur la parole d'un Prélat ; aux enfants auxquels on n'aura fait aucun bien. L'orphelinat produit le meilleur effet dans la ville de Marseille : n'est-ce pas là une bonne réponse à ceux qui prétendent que les religieux ne sont bons à rien.

Le retrait des plus grands parmi les enfants, amènerait la ruine de l'établissement, et c'est alors que le journal *l'Égalité* pourrait dire des prêtres, "qu'ils font venir des Arabes en France, pour laver les écuelles des moines." »

Tout en admettant le bien-fondé des raisons du P. Arnauld, Mgr Lavignerie, qui voulait préparer les futurs ménages des Attafs, fit néanmoins revenir quelques enfants.

Les divers travaux auxquels étaient appliqués les jeunes apprentis, ne nuisaient en rien à l'instruction religieuse. A diverses époques, les habitants de Marseille furent témoins de la touchante cérémonie du baptême des petits musulmans. Mgr Lavigerie tint à venir lui-même une fois conférer ce sacrement à 24 d'entre eux (28 janvier 1872), et l'Abbé Payon d'Augery mit, plusieurs fois son zèle charitable, à procurer aux jeunes baptisés, des parrains et des marraines. A côté de ces heures de joie, il y avait aussi des heures de deuil. Plusieurs enfants, comme on vient de le voir plus haut, avaient apporté d'Afrique, les germes de maladies qui ne pardonnent pas. Malgré les soins reçus à l'Infirmierie de l'orphelinat, plusieurs d'entre eux succombèrent : leur mort fut des plus édifiantes. L'un d'eux, qui possédait quelque argent, déclara avant d'entrer en agonie, qu'il voulait faire la Sainte Vierge héritière de sa petite bourse. Il demanda qu'on achetât un collier de corail pour le suspendre au cou de sa Bonne Mère du Ciel.

Du jour où quelques enfants furent rappelés en Afrique, la physionomie de l'orphelinat de Saint-Pierre changea. Les têtes africaines se montèrent ; on envia le sort de ceux qui avaient quitté les ateliers de Marseille pour les rives de l'Harrach ou la plaine du Chélif. Pour eux, jamais la France ne vaudrait l'Afrique ; aussi ne pouvant plus supporter le joug, deux d'entre eux s'évadaient. La police les arrêta à Tarascon. Ils furent renvoyés en Algérie avec une dizaine de leurs camarades que leur mauvais esprit ne permettait plus de garder (juillet 1874). Cette exécution fut des plus salutaires.

Comprenant que les divers métiers auxquels les enfants arabes étaient appliqués, ne pourraient que bien difficilement assurer leur avenir, Mgr Lavigerie se résolut à faire revenir en Afrique, tous ses orphelins. Le 12 octobre 1876, le dernier enfant quittait Marseille.

On le voit ; les résultats avaient été peu satisfaisants. Ils servirent du moins à éclairer l'Archevêque sur l'état moral des jeunes arabes. Au début, touché des témoignages d'affection et de reconnaissance ou ces enfants qui lui devaient la vie, lui donnaient en toute occasion, ému bien souvent des naïves et gracieuses reparties que quelques-uns lui faisaient, Monseigneur croyait difficilement à leurs défauts, accusait ses missionnaires de les exagérer et leur reprochait même d'être trop sévères à leur égard.

Le séjour de Marseille n'avait pas été favorable à la formation des enfants arabes. Le contact journalier avec des ouvriers européens, les mauvais exemples de la rue, les conversations malsaines que parfois ils entendaient dans les maisons où ils devaient travailler, pour être de railleries sur la religion, tout cela ajouté aux passions qui naissent en eux avec l'âge, et à l'esprit d'inconstance et d'indépendance qui font le fond du caractère arabe, devait, on le comprend, modifier dans l'esprit de l'Archevêque, le jugement trop favorable que jusque-là il avait porté sur eux.

Des enfants de Marseille, les uns revinrent prendre leur place à l'orphelinat de Maison-Carrée, d'autres furent envoyés aux Attafs, à la ferme Saint-Martial ; quelques-uns se placèrent comme domestiques chez des colons ; il y en eut même qui entrèrent au noviciat des Frères Coadjuteurs.

VII. LES ATTAFS VILLAGES D'ARABES CHRETIENS

A peine Mgr Lavigerie avait-il commencé à recueillir les orphelins, qu'il s'était préoccupé de leur avenir. Ces enfants grandiraient ; qu'en ferait-il après leur baptême surtout ? D'une part, il ne pouvait les garder en tutelle à perpétuité dans ses orphelinats ; d'autre part, les placer comme ouvriers, ouvrières ou domestiques dans les villes d'Algérie, c'eût été leur perte.

Il crut très important de ne pas jeter ces enfants indigènes élevés par lui et restés sans parents, sans appui, soit parmi les Européens, soit parmi les Arabes, dans une colonie où les exemples mauvais sont plus fréquents, dans des tribus où ils retrouveraient les séductions de la débauche et les excitations du fanatisme.

« J'ai pris en conséquence, écrivait-il en janvier 1870, des mesures pour les établir un jour, les uns près des autres, de façon à ce qu'ils se prêtent un mutuel appui, à ce qu'ils conservent le genre de vie auquel leur éducation les initie. J'ai acheté pour cela plusieurs milliers d'hectares de terre, afin d'y créer plus tard des villages d'Arabes chrétiens, absolument comme l'on crée chaque jour des villages nouveaux de Français, d'Espagnols, de Suisses, d'Italiens.

Nous formons des familles en unissant ensemble nos orphelins et nos orphelines, nous donnerons à chacune d'elles, la quantité de terre qui lui sera nécessaire pour vivre et pour nourrir ses enfants, et de chaque groupe de vingt, trente, quarante de ces jeunes ménages, établis sur les mêmes terres, nous ferons un village auquel nous serons heureux de continuer, dans la mesure de nos ressources notre appui paternel. L'Etat lui-même, nous l'espérons, accordera sa bienveillance à ces créations nouvelles. Il est tout aussi intéressé que nous à leur réussite, car c'est là le moyen certain et facile de former en Algérie un peuple unique, et de nous assimiler des races que nous avons domptées sans les plier à nos mœurs, et que nous avons la douleur de voir s'anéantir rapidement sous nos yeux, dans leur misère.

Les terres sont là qui nous attendent, ajoutait-il dans la même lettre. Nos enfants grandissent ; quelques-uns même, ainsi que je l'ai déjà dit, sont à l'âge d'homme, et l'année ne s'écoulera pas sans que notre premier village ne soit commencé. D'autres suivront, et, dans quelques années, tous nos enfants d'aujourd'hui seront ainsi établis sur divers points du littoral et de l'intérieur, dont, pour plusieurs, j'ai déjà fait le choix.

Voilà, dans leur simplicité, mes projets d'avenir. Lorsque je les médite le soir, dans ma solitude de St-Eugène, et que, les yeux fixés sur les profondeurs transparentes du ciel de l'Afrique, je demande à Dieu, le temps et la grâce d'achever l'œuvre commencée, je songe doucement que ma tombe serait bien placée dans un de ces paisibles villages où vivront mes enfants. Il me semble que je dormirai mieux le dernier sommeil, au milieu de ceux qui sont vraiment mes fils par la reconnaissance et par la tendresse. Il me semble que ces âmes auxquelles j'aurai tout sacrifié et que mon ministère aura régénérées, demanderont mieux miséricorde pour les péchés de ma vie. »

Où l'Archevêque avait-il acheté les terrains dont il parlait ?

En 1868, passant un jour en voiture dans la vaste plaine du Chélif, il apprit que l'ancien agha des Attafs, Ben-Yahia, ayant contracté de nombreuses dettes, était forcé de vendre son domaine comprenant plusieurs milliers d'hectares. L'occasion lui parut bonne, et le 8 décembre 1868, il achetait toutes ces terres aux enchères publiques de Blidah.

Quinze jours après l'achat, Mgr Lavigerie envoya aux Attafs l'Abbé Guyesse avec M. Roche, ancien médecin militaire, pour reconnaître les terrains. A cette époque, il n'y avait, dans la plaine, d'autre habitation que le caravansérail d'Oued-Rouïna, dans le village actuel des Attafs, qu'une barque servant de relai à la voiture publique, et la maison cantonnière, que l'on voit encore près de Saint-Cyprien. Au lieu dit « la Smala » se trouvait un bordj français qui avait servi de poste militaire pendant les premiers temps de la conquête, et était devenu caravansérail.

M. Guyesse et son compagnon logèrent à l'Oued-Rouïma où se trouvait aussi des équipes de terrassiers travaillant à relier les voies ferrées d'Alger-Bledh et Ralizane-Oran. Les 2 représentants de l'Archevêque furent aidés dans la reconnaissance des terrains par le Caïd Hamed, ancien lieutenant de spahis qui avait reçu l'ordre du Général Liebert, Commandant à Miliana, de se mettre à leur entière disposition. Après 3 jours d'inspection, les voyageurs revinrent à Alger, rendre compte de leur voyage à l'Archevêque. Celui-ci décida la construction d'une barque en bois. Elle fut faite à St-Eugène, montée et démontée sous les yeux de Monseigneur qui en fut satisfait, puis transportée aux Attafs par pièces démontées et numérotées. On chargea également sur les charrettes, des planches pour une écurie, une charrue, quelques balles de riz, des sacs de pommes de terre, quelques barriques de vin et la literie. M. Guyesse, portant le costume civil, partit trois jours après les charretiers ; il les rejoignait à Duperré. Le lendemain, la petite caravane s'arrêtait sur les bords du Tizel (à l'endroit situé actuellement entre le pont de pierre de la route nationale et le pont de fer de la ligne). Les planches dressées servirent d'abri pour la première nuit, et on creusa le talus de la rivière pour y installer la cuisine.

Le jour suivant, on éleva la baraque ; tout le monde s'y mit, aussi l'installation fut-elle des plus rapides. On entoura la construction d'une haie de jujubiers, mais assez éloignée, pour que la maison ne brûlât pas en cas d'incendie de la broussaille. Les nouveaux habitants avaient des voisins dont ils devaient se défier. Si le cantonnier était un brave homme à qui on cédait parfois, pour le tirer d'affaire, quelques provisions, on redoutait les quelques centaines d'ouvriers établis à la maison cantonnière qu'on appela « Coquinville. » C'était un ramassis de gens de sac et de corde de toutes nationalités, sans foi, sans religion, sans morale ; ils travaillaient à l'établissement de la voie.

Les occupations de M. Guyesse et de ses compagnons consistèrent à prendre possession de tous les terrains : on laboura pour faire des semailles, et on faucha quantité de fourrage. 3 énormes meules furent élevées, mais 2 brûlèrent. La chaleur était si intense et les ouvriers y étaient si peu habitués, qu'on travaillait la nuit. Chaque matin, M. Guyesse célébrait la messe ; puis revêtant ses habits civils, il reprenait la direction des travaux.

L'Archevêque voulut en personne visiter ses terres et ses premiers colons. Un siroco épouvantable se fit sentir le jour de son arrivée. Il devait rester trois jours, mais s'empressa de partir dès le lendemain, en louant le zèle intrépide de ceux qui vivaient dans cette plaine embrasée.

M. Guyesse, ayant été chargé d'aller en Egypte étudier les races des bœufs qu'il voulait introduire dans sa petite colonie, ainsi que les fours à incubations pour œufs, quitta l'Algérie et fut remplacé par M. Raynoud, officier en demi-solde pour cause d'infirmité.

Ce nouveau gérant fit cultiver les terres pas des Khammès arabes ; mais cette expérience donnant de mauvais résultat, on loua les terres aux Arabes, à l'exception de quelques lots, les meilleurs, qui furent mis en rapport par des orphelins arabes choisis parmi les plus grands et les plus forts.

La fin de l'année 1869 et celle de 1870 se passèrent ainsi, dans les travaux agricoles. Le P. Charmetant s'était rendu aux Attafs afin de se rendre compte de la situation. Une lettre de l'Archevêque (25 août) vint lui enjoindre de n'y pas prolonger son séjour « car, y disait-il, on y verrait peut-être quelque tentative de mission, tout à fait intempestive pendant la guerre. Il lui recommanda même de dire par prudence aux Arabes du pays, que les orphelins qui y séjournent ne sont pas chrétiens, qu'on les laisse libres de retourner chez eux, qu'ils apprennent près des Pères à travailler et qu'on leur donne un salaire.

En septembre (le 20), une trentaine d'orphelins, sous la conduite du P. Charmetant furent dirigés sur les Attafs. Ce voyage d'après le P. Deguerri, n'aurait eu d'autre but que de permettre à ces enfants, sur leur demande, de rechercher leurs familles habitant les tribus voisines.

En décembre de cette même année, un Caïd de la tribu des Attafs écrivit à l'Archevêque, pour lui demander quelques lots de terrain à cultiver et à ensemer, afin de venir en aide à la France malheureuse. Monseigneur lui répondit, en le félicitant de ses sentiments patriotiques ; puis il ajoutait : « Je mets à votre disposition et celle de vos administrés, non seulement la pièce de terre de Bouchama, dont vous me parlez, mais encore mille hectares à votre choix dans la plaine et les collines que j'ai achetées pour y établir nos orphelins indigènes.

Je comptais distribuer, cette année même, par portions égales, ces terres à ceux de nos enfants d'adoption qui sont déjà en âge d'être mariés. Les événements me forcent à différer jusqu'à des temps plus calmes, la réalisation de mon projet, mais je suis heureux du moins, de pouvoir mettre gratuitement ma propriété à votre disposition.

Les Arabes de votre tribu ensemeront ainsi une première fois au profit de la France, les champs où seront établis bientôt les enfants de leurs frères que la charité de la France a sauvés de la mort...

Croyez, mon cher Caïd, à toute ma joie de voir ainsi s'abaisser de plus en plus, sous l'influence des sentiments les plus fraternels et avec la bénédiction de Dieu, des barrières qui nous empêchaient d'être un seul et même peuple, et recevez la nouvelle assurance de ma reconnaissance et de mon attachement dévoués pour vous et pour les vôtres. »

Pendant l'insurrection de 1871, M. Raynaud et les orphelins qui travaillaient sous ses ordres, au défrichage et à la mise en valeur de la plaine du Chélif, furent contraints par prudence, de rentrer à Alger. La propriété fut confiée à la garde d'un indigène nommé Ben Kheira ben Tahar. Le calme rétabli, l'Archevêque voulut mettre à la tête de ce vaste domaine, un homme sur qui il put compter. Mais qui trouver pour ce poste de confiance ? Monseigneur avait reconnu chez M. Gatheron, curé de Collo (province de Constantine), des aptitudes rares pour les travaux matériels et un dévouement exceptionnel. Le 5 septembre 1871, il lui écrivit de venir à Alger, « voulant, lui dit-il aimablement, le garder quelques jours auprès de lui, pour lui montrer ses œuvres agricoles et profiter des conseils de son expérience. » Il ne le garda pas seulement quelques jours, mais se l'attacha définitivement⁹. En octobre 1871, il l'envoyait déjà aux Attafs.

Il est intéressant de lire la correspondance qui s'établit dès lors entre eux. Nous y voyons l'Archevêque présider d'Alger comme de Paris, aux travaux d'installation, de plantations et de constructions. C'est merveilleux de voir à

⁹ M. l'Abbé Gatheron fut un des hommes qui certainement ont le mieux servi et le plus aimé l'Archevêque. Retiré à Maison-Carrée, chez les missionnaires, dans une vieillesse éprouvée et sanctifiée par l'infirmité, il lui garda jusqu'à la mort (1899) une inaltérable fidélité de tendresse et d'admiration. C'est lui que les anciens missionnaires ont vu à la tête de tous les travaux de construction ou de culture de l'Archevêque, soit aux Attafs, à Maison-Carrée, à Bône ou à Carthage.

quel degré cet homme des grandes conceptions, était en même temps l'homme des moindres détails d'exécution. Plantation de la vigne, arrosage des arbres fruitiers, blanchissage des maisons, vente des bœufs, envois de blé à Alger, fauchage des foins etc. ; il s'occupe de tout. Il ne perd jamais de vue l'intendant à qui il a donné sa confiance ; partout il le suit, il le poursuit, il le harcèle de ses instructions pressées, circonstanciées, précises sur chacun des points de l'économie rurale et domestique. Tel sera habituellement le sujet de ses lettres, lettres d'ordres et de comptes, exactes, impérieuses parfois même terrifiantes, mais où l'on trouve toujours le mot de cœur et le baume qui guérit la blessure. Apprend-il que l'Abbé Gatheron à la fièvre, il l'encourage et lui recommande de la tisane de feuilles d'eucalyptus.

Mais la correspondance ne lui suffira pas ; il annonce qu'il veut voir et mettre à toutes choses, non seulement ses ordres, mais sa main et son regard. *Caetera cum venero disponam*, écrit-il un jour à son intendant, et de fait il annonce dans une lettre du 12 avril 1872, qu'il se dispose à venir aux Attafs en compagnie de Mgr Soubiranne et de l'Abbé Dauphin, directeur de l'Œuvre des Ecoles d'Orient.

M. Gatheron reçut ses visiteurs à la Smala où il demeurait encore dans les bâtiments de l'ancien agha, en attendant que les premières maisons fussent achevées au futur village. Dès janvier 1872 en effet, on avait commencé la construction de plusieurs d'entre elles ainsi que d'une habitation plus vaste destinée à Monseigneur lui-même, car il avait manifesté l'intention de séjourner de temps en temps aux Attafs.

Le 2 juillet 1872, Mgr Lavigerie présidait dans l'église de N.-D. d'Afrique, une cérémonie bien touchante, celle du mariage des premiers orphelins arabes devenus chrétiens. Il avait voulu qu'elle fût placée sous la protection maternelle de la mère de Saint Augustin, et pour cela qu'elle eût lieu près de l'autel même où reposent ses reliques vénérées.

Deux des jeunes orphelins recueillis par lui à l'époque de la famine épousaient deux des orphelines également adoptées par la charité catholique à la même époque. C'était un grand acte, car il venait pour la première fois donner son couronnement à l'Œuvre des Orphelinats.

Ce jour-là donc, un Kabyle du nom de Ben-Aïssa, qui avait pris au baptême le nom de François, épousait Hélyma, jeune fille originaire des montagnes qui entourent Ténès, un Arabe, du nom de Chériff, dont le nom chrétien est Jean épousait Zohra, orpheline des environs de Cherchell.

Lorsqu'ils se levèrent dans l'église, pour se rendre, accompagnés des Sœurs de charité qui leur servaient de mères, aurores de celui qui est vraiment leur père, Mgr Lavigerie, qui les attendait à l'autel, il se fit un mouvement de pieuse curiosité parmi les fidèles qui étaient présents. C'était la

première fois, depuis tans de siècles, que le mariage chrétien allait être célébré entre des enfants de cette pauvre race déchue.

Les deux mariés portaient sur leurs vêtements européens, le burnous blanc des Arabes, sur la tête, la chéchia rouge. Les deux jeunes filles étaient entièrement vêtues en blanc, couvertes d'un voile, la tête parée de la blanche couronne des vierges. Ils s'agenouillèrent ainsi aux pieds du prélat.

Celui-ci voulut prendre la parole, mais il eut peine à le faire. C'étaient les premiers de ses enfants auxquels il ouvrait cette carrière nouvelle. Il étendit sur eux ses mains paternelles, et ses larmes furent plus éloquents que tous les discours pour faire comprendre à ces jeunes âmes tout ce qu'il y avait de touchant, de grave et de saint dans le grand acte qu'ils allaient remplir.

Il les interrogea sur leurs sentiments mutuels, sur leur volonté de s'unir entre eux par le mariage chrétien. Ils répondirent avec fermeté. Il les bénit. Ils étaient unis pour toujours. L'Eglise d'Afrique, renaissante, possédait les deux premiers ménages d'Arabes chrétiens qu'elle eut encore vus jusqu'à ce jour.

La veille avait eu lieu le contrat civil par lequel l'Archevêque avait assuré aux époux leur petit ménage, modestement mais suffisamment pourvu, avec une dot de 500 francs pour chacune des jeunes filles, la petite maison et la terre où leur travail devait leur assurer le pain nécessaire à la vie.

En octobre, les Pères Deguerry et Feuillet quittant leurs divisions de l'orphelinat de Maison-Carrée, vinrent se fixer aux Attafs avec les Frères Paul et Vincent. Ces deux derniers rejoignaient les Frères Jérôme et Max qui depuis le commencement d'avril, dirigeaient les travaux agricoles et prenaient soin des troupeaux achetés pour le futur village.

Craignant que ses missionnaires ne se laissent absorber par les occupations matérielles, Monseigneur revient souvent dans ses lettres sur le côté spirituel de leur apostolat.

« Je vous ai envoyé aux Attafs, écrit-il au P. Deguerry, en qualité de missionnaires et nullement comme fermiers ; vous n'êtes chargés en rien de la direction des travaux qui appartient au Frère Jérôme, mais seulement de la surveillance générale au point de vue religieux, moral, et de l'accomplissement exact des fonctions qui sont confiées à chacun. Vous le P. Feuillet, vous devez exclusivement ensuite vous occuper de la mission, visiter les tribus, lier amitié avec les Arabes, ouvrir votre école le plus tôt possible.

Je vous prie de veiller à ce que tous les points de la règle, sans exception, soient suivis par tout le monde, lever, coucher, repas, prières, visite au Très Saint Sacrement. Cela est de la plus grande importance surtout dans les commencements ; et je vous rends responsable du relâchement que vous laisseriez s'introduire dans l'œuvre. Ne perdez pas de temps à courir les champs et à y passer des heures entières. Contentez-vous d'une inspection générale au point de vue, comme je vous l'ai dit, du devoir de chacun. Souvenez-vous que vous

êtes prêtre et missionnaire et que Dieu vous demandera compte, non pas de récoltes, mais de votre âme et des âmes qui vous sont confiées. Dites tout cela de ma part au P. Feuillet, et rappelez-lui l'obligation où il est de m'écrire au moins une fois par mois. »

1. Village chrétien de Saint-Cyprien

Voici comment Mgr Lavigerie en annonçait la création ; ce n'est pas seulement l'écrivain qui décrit, c'est surtout le père qui parle :

« Dans l'une des vallées de l'Algérie entre deux chaînes de montagnes, dont les unes s'étendant vers la mer, forment la petite Kabylie et Cherell, et les autres, montant en amphithéâtre, portent les hauts plateaux du Tell et du Sahara, on aperçoit du chemin de fer d'Oran à Alger, un village posé sur les premiers contreforts de collines inhabitées. Un fleuve, le Chélif, coule à ses pieds. Une petite rivière le borne à sa droite. Sur son emplacement existait autrefois une colonie romaine, chrétienne très certainement car en fouillant ses ruines on y a retrouvé le chapiteau d'une de ses églises. Il semble même que le christianisme se soit établi dans cette région plus tôt que dans le reste de l'Afrique ; car, à six heures de là, se trouvent encore sur l'emplacement d'Oppidum Tingitū, les restes parfaitement conservés de l'église catholique la plus ancienne authentiquement datée qui soit dans le monde. Elle porte en effet, inscrite sur la mosaïque qui lui servait de pavé, la date de sa construction, c'est la 285^{ème} année de la province Mauritanienne ou la 323^{ème} de l'ère chrétienne, quelques années à peine après que Constantin eut rendu la paix à l'Eglise, et chose intéressante à plus d'un titre, elle était dédiée aux apôtres Saint Pierre et Saint Paul.

Mais, depuis, la barbarie a passé et elle a fait de cette vallée aussi peuplée en ces temps-là que le sont aujourd'hui les plus riches vallées de France, ce qu'elle fait partout : la stérilité et la mort. La première fois que je l'ai traversée, il y a six ans, le chemin de fer n'existait pas encore. Je fus frappé du silence profond et majestueux de ces solitudes. Pas un bruit humain ne venait à nos oreilles. La nuit seulement, on entendait dans les broussailles qui s'étendaient au loin comme une mer sans rivages, le cri aigu du chacal ou celui de l'hyène.

Aujourd'hui, le village dont je parle, forme comme une oasis au milieu de ce désert. Les maisons séparées les unes des autres, et disposées en rues régulières, en sont modestes, mais elles brillent par leur propreté, ce signe aimable de la civilisation. De jeunes plantations d'eucalyptus montrent déjà leur verdure entre les blanches murailles. Une église, humble et blanche, comme les demeures qu'elle domine, élève vers le ciel, en signe de conquête pacifique, la Croix qui vient rendre la vie à ces contrées courbées depuis plus de dix siècles, sous le joug de la mort. Cette croix a la forme d'une croix primatiale, en souvenir de Saint Cyprien, le Primat martyr de Carthage, auquel l'église est dédiée. Devant le village, un vaste jardin divisé en lots correspondants au nombre des familles, avec ses cultures fécondées par deux norias creusées dans le sol. Derrière, un vaste parc entouré de murs en terre, où l'on enferme le soir, les bœufs destinés au labour, les vaches et les chèvres qui fournissent le lait. Tout à

l'entour, les buissons stériles, les durs palmiers-nains disparaissent pour faire place aux champs de blé. Partout le spectacle du travail, de l'action et de la vie.

L'œuvre des Attafs en était là, quand Monseigneur qui venait de décider la fondation de la mission de Kabylie, retira en janvier 1873 le P. Deguerry et le remplaça par le P. Chardon.

Les maisons étant prêtes, il fallait songer à les occuper. Le P. Feuillet vint des Attafs, le 9 février, avec les grands jeunes gens arabes qui devaient choisir leurs épouses ; il les conduisit à Saint-Charles où se trouvait l'orphelinat des filles arabes. « Monseigneur, écrit le Père, présentait lui-même les garçons, et au fur et à mesure que leur choix était fait, je prenais les noms de leurs fiancées. » A peine de retour à Saint-Cyprien, le P. Feuillet prit aussi le chemin de la Kabylie ; son successeur fut le P. Sboull.

La date des mariages et de l'installation des premiers habitants du village fut définitivement fixée au 15 mars 1873. La veille, Monseigneur arriva à Saint-Cyprien pour se rendre compte par lui-même que rien ne manquait pour la cérémonie du lendemain. Les Missionnaires et les Sœurs reçurent l'ordre de s'enquérir des moindres objets de ménage nécessaires à chaque maison. Lui-même s'employa de ses propres mains à l'aménagement du pauvre mobilier de ses enfants adoptifs.

Les premières familles établies, l'Archevêque pensa aussitôt à en augmenter le nombre ; le P. Pascal et le Frère Paul étant allés en juillet fonder une mission à Géryville, M. Gatheron fut chargé dans le même mois de construire de nouvelles demeures. Pour activer les travaux, il demanda à l'autorité militaire une cinquantaine de pénitenciers.

Le P. Deguerry, dont la présence était plus utile aux Attafs qu'en Kabylie, revint en septembre prendre la direction du village chrétien, et disposa tout pour l'installation de 9 nouveaux ménages. Grâce à l'activité de M. Gatheron, les maisons étaient prêtes pour les recevoir en octobre.

Voici comment l'union des nouveaux époux avait été résolue, préparée, conclue soudainement en une heure, par l'Archevêque lui-même. Un jour arrivant à Saint-Charles, il avait demandé à la Supérieure de choisir 12 orphelines, parmi les plus grandes et de leur demander de sa part si elles voulaient se marier à ses garçons arabes de Maison-Carrée et d'ailleurs. Elles se récrièrent d'abord par modestie chrétienne ; puis une d'elles s'avança, puis deux, puis bientôt toutes. Elles furent conduites à l'Archevêque qui leur expliqua bonnement ses desseins. Il était encore à les exhorter paternellement, lorsque 12 garçons amenés par les Pères, firent irruption dans la salle. Mgr Lavigerie se plaisait volontiers à ses coups de théâtre. La présentation eut lieu séance tenante, suivie de l'invitation pour chacun des jeunes gens à faire son choix selon son attrait et l'inspiration d'En Haut. Les jeunes couples eurent par cela la facilité de se voir et de conserver quelque temps dans le jardin sous le regard maternel des Sœurs. Quand ils rentrèrent chacun d'eux avait procédé à son élection. Monseigneur leur parla alors gravement de leur futur établissement. Il leur dépeignit sous de riantes couleurs, le village, les champs, la maison neuve où il

allait les conduire. Ce fut un enchantement. Quinze [jours ?] après, devait avoir lieu aux Attafs, le mariage et la prise de possession de cet Eden des élus.

On prit le chemin de fer d'Alger à Oran, les Missionnaires avec leurs garçons, les Sœurs avec leurs filles. L'Archevêque était dans le convoi. A l'arrêt d'Affreville, il visita les compartiments respectifs des uns des autres et fit réunir ensemble orphelins et orphelines, afin qu'ils pussent cette fois encore, converser à leur aise et s'apprécier mutuellement. C'est ainsi que le cœur en fête, on atteignit Saint-Cyprien. C'était la terre promise.

L'entrée au village fut un triomphe. Les jeunes déjà installés s'étaient préparés pour recevoir les nouveaux fiancés. Ils venaient à leur rencontre, et dès qu'ils les aperçurent, ils les saluèrent des décharges de leurs fusils de chasse. On sait l'amour que l'Arabe a pour la poudre, et les missionnaires sont témoins que le baptême ne l'efface pas. En même temps que la poudre parlait, les cloches faisaient entendre leurs volées argentines, les Pères, les Frères, les Sœurs, fixés à Saint-Cyprien, se portaient à l'entrée du village, et tous ensemble se rendaient à l'Eglise, ornée comme pour les jours de fête. Du pied de l'autel, ayant exhorté les époux au bon service de Dieu et à l'amour fidèle, Monseigneur leur donna la bénédiction nuptiale. Chacun fut ensuite appelé à venir tirer au sort la maison, le champ, les bœufs qui devaient lui échoir. Vint alors le défilé religieux des mariés et de tous leurs amis à travers le village, au chant des litanies de la Sainte Vierge. "Nous nous arrêtons devant chaque maison, raconte lui-même le Prélat, pour l'asperger d'eau bénite, avec une branche de jujubier". Puis chaque ménage recevait la clef de sa demeure, selon que le sort en avait décidé, et il en prenait possession immédiatement.

Le soir venu, un feu de joie s'allumait, la poudre parla encore ; trois moutons pris dans le troupeau, firent avec le couscous les frais du festin des noces, et tous ensemble de nouveau allèrent remercier Dieu.

Quelques Arabes des tribus de la montagne étaient venus assister à ce spectacle et prendre part au festin. L'un d'eux, âgé déjà, restait pensif et silencieux après la cérémonie.

– A quoi penses-tu, Ben-Kheira ? lui demanda un de nos Pères.

– Je pense, dit-il avec un flegme arabe, que depuis que le monde existe, on n'a jamais vu que Dieu et ce marabout chrétien donner ainsi pour rien à des enfants abandonnés, les terres, les maisons et les bœufs. – El Hadj Abd-el-Kader, ajouta-t-il après une pause, avait bien voulu recueillir les enfants des Arabes morts près de lui, durant sa guerre avec les Français, mais il n'a pas pu ; il est parti et les enfants se sont dispersés... c'était la volonté de Dieu.

Tel est en général, le sentiment des indigènes des tribus voisines, écrit l'Archevêque. Ils savent, il est vrai, que ces jeunes gens ont abandonné l'islamisme pour embrasser la foi chrétienne, mais ils savent aussi que nous les avons laissés entièrement libres, que ceux qui l'ont voulu, ont pu nous quitter, et ils ne parlent point en mal de la création de notre village.

– C'est le droit du marabout de leur enseigner sa loi, disent-ils pour la plupart. Leur vie est à lui, puisque c'est lui qui la leur a conservée. – C'était écrit, se contentent de répondre les autres.

Mais ce bienfait matériel qui frappe même les yeux prévenus, n'est pas le côté le plus considérable de notre œuvre. Un village de plus ou de moins en Algérie est au fond peu de chose. Ce que nous tentons est surtout un grand exemple. Nous voulons montrer en effet, en créant un village arabe et en le rendant heureux à l'ombre de la Croix, ce qu'il est possible d'espérer un jour, de cette race africaine si profondément déchuë.

Qu'on ne s'y trompe pas, c'est au fond, comme nous l'avons déjà dit souvent une question de religion qui se dresse devant nous dans la conquête définitive de l'Algérie. Les indigènes sont l'élément nécessaire de la colonisation française mais la haine aveugle du nom chrétien, et l'insouciance de leur fatalisme en font jusqu'ici, d'irréconciliables adversaires, toujours prêts à la révolte, ou d'inutiles auxiliaires plongés dans la routine et dans la paresse. La foi chrétienne peut nous les rattacher, en faire un seul peuple avec nous, et rendre à ce pays l'antique fécondité qu'il tirait du travail de ses habitants. Là est, je le répète, la solution la plus sûre et la plus simple du grand problème algérien, parce que seule, elle mettra à notre disposition définitive, pour les travaux de la paix, ces milliers de bras toujours prêts aujourd'hui à s'armer contre nous. »

Dans cette même lettre, Mgr Lavigerie fait un tableau charmant de son nouveau village :

« Si vous demandiez à un Européen, dit-il, le nom de ce centre, il vous répondait, c'est Saint-Cyprien du Tigzel. Mais si vous alliez dans quelqu'une des tribus arabes ou Kabyles campées sur la cime des montagnes voisines, et si vous le leur montriez de loin dans la plaine, en leur faisant la même question, ils vous diraient : c'est le village des fils du Marabout « les Oulad M'rabout.

Le marabout c'est moi-même. Ils donnent ce nom, dans leur langue, aussi bien aux prêtres catholiques qu'aux ministres de leurs superstitions. Les fils du marabout, ce sont nos orphelins. Les Arabes me regardent comme le père de ces enfants que j'ai sauvés de la mort, et c'est leur usage de donner aux tribus le nom de celui qui les a fondées.

Notre village, continue-t-il, n'a point de gendarmes, ni de prisons, ni même de maire, et néanmoins, on n'y voit ni troubles, ni désordres. Le travail et la paix y règnent sous l'autorité de deux missionnaires, à la fois pères et pasteurs de ce petit peuple naissant. La seule loi, c'est l'Évangile, loi d'ordre et charité tout ensemble. Le seul avertissement, la cloche de l'Église, qui annonce la prière, le travail, le repos. C'est un touchant spectacle que de voir, à son appel, le matin au lever du jour, ou le soir au moment où la nuit commence, les hommes et les femmes se diriger par groupes vers l'église. Là, sous la présidence d'un père, ils prient ensemble à la haute voix, avec l'accent de la foi et du respect. Ils n'oublient jamais leurs bienfaiteurs de France. Ils prient aussi tous les jours pour leurs frères musulmans, et d'eux-mêmes ils ont changés la formule de la prière pour l'Evêque diocésain. Ils ne disent pas comme partout : "Prions pur l'Archevêque", mais : "Prions pour notre Père." La première fois que je les ai entendus, je me suis senti payé de toutes mes peines.

La prière faite, le matin, les hommes attellent dans cette saison, qui est celle des labours, les bœufs à la charrue. Ce sont des charrues fixées, perfectionnées,

car nous avons tenu à donner au travail de nos enfants toutes les chances de succès en vue de l'avenir. Nous avons payé un peu plus, il est vrai, que pour faire médiocrement, mais le résultat des cultures frappé déjà les Arabes qui visitent le village. Chez eux, ces pauvres gens travaillent ou plutôt grattent la terre avec un instrument qui doit être le premier de ceux dont se sert le genre humain. C'est une sorte de gros clou attaché au bout d'une longue pièce de bois, tenue en l'air par un support. Quand ils ont une paire de bœufs, c'est elle qui le traîne ; quand ils n'en ont pas, c'est une vache, un cheval, un âne, quelquefois tout cela ensemble, mais le labour n'en est pas mieux fait. Leurs moissons, sous un climat comme le nôtre, où les plantes ont besoin pour leurs racines, d'un abri profond sous le sol contre les ardeurs du soleil, sont à peu près nulles. Dans les bonnes années, quatre ou cinq pour un et c'est tout. Dans les années de sécheresse, rien, pas même de paille. Le blé, à peine sorti, n'ayant pas de racine, est brûlé par le soleil ; alors c'est la famine.

Les Arabes compensent leur pauvreté par la sobriété. Un peu de galette d'orge cuite sous la cendre, du couscous, le lait de leurs chèvres, s'ils en ont, leur suffisent. Ils ne mangent que rarement de la viande. Les légumes leur sont à peu près inconnus.

Ce n'est pas là le régime de notre village. Le pain de farine de blé est fait à l'européenne par les femmes, et il est cuit dans un four que nous avons fait construire. Le troupeau leur donne du lait, le jardin des légumes en abondance. Ce sont les femmes qui le cultivent, car toutes ont appris à l'orphelinat à travailler la terre. L'eau des norias permet de faire venir presque toutes les plantes potagères de France, et nous allons profiter de l'hiver pour border les allées de grenadiers, d'oranges, de bananiers, de figuiers, et d'autres arbres fruitier d'Afrique, les premiers probablement qu'on aura vus dans ces quartiers depuis des siècles. Les Sœurs de la Mission d'Afrique dirigent ces travaux, pendant que les hommes se répandent dans les champs pour y suivre les leurs. Avec leur costume blanc, le voile blanc qui couvre leur tête comme celui des femmes arabes ; leur grande croix rouge sur la poitrine, courbées sur la terre qu'elles cultivent en priant ; elles semblent l'apparition d'un autre âge et font penser aux vierges qui peuplaient, il y a quatorze siècles, les solitudes africaines.

Mais bientôt les soins du ménage réclament des femmes. Il faut que le mari en rentrant, trouve prêt son repas frugal. Elles rentrent dans leurs demeures où l'ordre et la propreté tiennent lieu d'ornement. Des soins plus doux et plus graves encore tout ensemble, attendent bientôt la plupart de celles qui sont mariées depuis une année. Elles vont être mères. Ce sera déjà une seconde génération, qui profitera des bienfaits de la charité et apprendra à la bénir. Celle-là n'aura jamais été que chrétienne et française. L'œuvre alors sera complète, elle marchera seule sous les regards de Dieu.

Pendant que tous les habitants du village travaillent au dehors, les deux Pères Missionnaires font l'école à quelques pauvres enfants recueillis par eux, ou soignent les malades qui arrivent de toutes parts. C'est là, en effet, auprès des indigènes, leur principal ministère. Une des maisons du village, placée en dehors des autres, est destinée à secourir ces pauvres infirmes. Une pharmacie

y est installée. La bonté simple et patiente surtout des Missionnaires, et disons le aussi, la gratuité des remèdes, y attire des Arabes des montagnes environnantes. On en porte même, de fort loin, en croupe, sur des mulets ou sur des chevaux. Ils entrent, et on les soigne. A certains jours où ils sont plus nombreux, les Pères les rangent en ordre au dehors, et s'agenouillent devant eux sur la terre nue ; ils pansent leurs plaies.

C'est vraiment un touchant spectacle, celui que présentent ainsi toutes les stations où ils résident, nos jeunes missionnaires. Les indigènes eux-mêmes les admirent, sans les comprendre encore, il est vrai.

Pourquoi font-ils cela ? répètent-ils entre eux. Nos pères et nos mères eux-mêmes ne le feraient point. – Tous les chrétiens seront damnés, disent-ils quelquefois aux missionnaires, mais vous autres, vous ne le serez pas. Vous connaissez Dieu, et vous faite plus de bien que nous ! »

L'Archevêque, avant de quitter les Attafs, mit chacun à l'ouvrage ; chacun en eut sa rude part. Missionnaires et Sœurs vivaient dans une grande pauvreté. On voyait la supérieure, son panier en bras, s'en allant cueillir sur les haies des figues de Barbarie, ou dans les champs, des asperges sauvages et des blettes que l'on cuisait sans assaisonnement, faute de sel parfois. « Quant aux Pères, avait dit Monseigneur aux religieuses, vous les nourrirez avec des tortues. » Les tortues en effet foisonnaient dans la broussaille ; celle qui se rencontraient sous la charrue étaient ramassées, mises de côté et le soir, rapportés et entassés dans un tonneau commun : c'était le garde-manger pour les repas !

Les jeunes mariés étaient bien mieux traités. En attendant qu'ils pussent vivre de leur première récolte, l'Archevêque faisait venir d'Alger leurs provisions de bouche. C'était pour leur éviter la pernicieuse contagion des marchés musulmans. La Sœur leur en faisait la distribution à bas prix. Le Prélat était présent : « N'est-ce pas mes enfants, leur disait-il, que vous n'avez rien pour payer ? Tenez, voilà ce qu'il faut. » Et il plongeait la main dans un sac de monnaie de billon dont il remplissait les leurs, toujours ouvertes pour recevoir.

Monseigneur voulut aussi retracer au Supérieur des Attafs, dans une note écrite, ses obligations de pasteur : instructions aux jeunes mariés ; prière commune à l'église le matin et le soir ; catéchisme le jeudi et le dimanche de chaque semaine ; confession chaque mois et la veille des fêtes ; soin des malades, soin des enfants, visite régulière et prudente des jeunes ménages ; protection paternelle de cette grande famille dont il lui recommandait les affaires temporelles en même temps que le salut.

Au cours des événements que nous venons de raconter, des changements s'étaient produits dans le gouvernement de la France et de l'Algérie.

Le 24 mai 1873, le Maréchal de Mac-Mahon, remplaçant M. Thiers, avait été porté à la présidence de la République ; et l'Archevêque, qui l'avait

combattu en 1868, avait redouté, comme il disait, que « le roi de France ne se souvînt des querelles du Duc d'Orléans. » D'autre part, le Vice-Amiral de Guedon avait été remplacé au gouvernement de l'Algérie par le Général Chanzy, à la date du 11 juin de la même année. De nouvelles idées faisaient leur avènement avec lui. Tandis que l'Amiral avait supprimé une partie des Bureaux-Arabs, reconstitué l'administration de la grande Kabylie, et fait triompher dans les conseils du gouvernement, les idées mères d'une nouvelle constitution de l'Algérie, le Général Chanzy qui, lui, avait fait une grande partie de sa carrière dans les Bureaux-Arabs, n'avait pas tardé de prêter l'oreille à d'autres inspirations.

Depuis quelques mois qu'il était là, l'Archevêque et lui s'observaient mutuellement, entretenant des relations courtoises plutôt que cordiales. Mais, comme on les savait tous deux intransigeants sur leur droits respectifs, on se demandait ce qu'il adviendrait de la paix, le jour où, sur le même terrain, ces deux hommes se trouveraient en face l'un de l'autre.

Un jour vint où la guerre fut sur le point d'éclater. Il est vrai qu'il s'agissait des villages arabes, une des questions sur lesquelles le cœur de l'Archevêque était engagé le plus en avant. Le Gouverneur Général avait résolu de procéder à l'organisation civile de ces villages, en en rattachant l'administration à celle d'une commune voisine, moyennant un adjoint qui y serait placé par le gouvernement. Cela, Mgr Lavigerie ne le voulait admettre à aucun prix ; et, de vrai, l'on comprend qu'il ait pris quelque inquiétude de l'élément disparate que les fonctionnaires de la République allaient introduire dans sa petite cité de Dieu. Alors quelle autorité, quelle influence morale, les Missionnaires et les Sœurs garderaient-ils encore sur leurs enfants d'autrefois ? Il s'indigna, il s'emporta. Celui qui était venu traiter cette affaire avec lui, à St-Eugène, était M. de Toustain, directeur des affaires civiles de l'Algérie, homme religieux, nullement hostile, et des plus conciliants. Il fut le mal venu. Le P. Terrasse s'étant présenté ensuite, trouva le prélat fort courroucé. Il menaçait de partir en guerre : ce serait une lutte ouverte, déclarée, comme autrefois avec le Maréchal Mac-Mahon. En vérité l'affaire n'en valait guère la peine, et pouvait se traiter plus aimablement. Le P. Terrasse essaya de quelques paroles raisonnables. Mgr Lavigerie ne voulut rien entendre ; et le Père, se retirant, vint seulement demander à ses missionnaires et à ses novices, de prier beaucoup pour la paix et pour la charité.

Il fut exaucé ; mais hélas ! A quel prix et dans quelles tragiques circonstances ! C'est dans les derniers mois de 1873. L'Archevêque armait ses batteries lorsqu'on vint l'informer qu'un grand malheur venait de fondre sur le Général. Son fils, un enfant de sept ans, étant à jouer dans le splendide jardin de son palais d'été, à Mustapha, avait été écrasé par la chute d'un grand vase de bronze, et on désespérait de sa vie. Se levant aussitôt, Mgr Lavigerie se fit

conduire en hâte auprès du Gouverneur et du lit de l'enfant. Il y porta, dans l'entretien avec le père et la mère, cette abondance de cœur qu'ont connue toutes les grandes douleurs qu'il a touchées. Il s'y rendit encore le lendemain, encore les jours suivants, tant que l'enfant respira : on appelait sa présence, car il avait don de consoler. Lorsque l'enfant eut rendu l'âme, il offrit à ses restes l'hospitalité du caveau funéraire de sa cathédrale. Mais avant de l'y faire descendre et de bénir sa tombe, il monta en chaire devant ce petit cercueil entouré de toute l'élite de l'armée et de la colonie en deuil. Là, en face de la dépouille de l'enfant, en face du père abîmé dans une douleur sans nom, le Pontife trouva des accents d'une tendresse, d'une grâce, d'une délicatesse, d'une élévation religieuse, à tirer les larmes de toute l'assemblée.

L'Archevêque et le Général se serrèrent la main entre leurs pleurs. Ainsi la paix était-elle faite avant même la déclaration de guerre. Nous verrons plus loin ce qu'il advint de l'organisation civile des villages, sous ces influences nouvelles. Le Gouverneur témoigna bientôt son désir d'aller voir le village, comme l'Archevêque l'annonçait dans la lettre suivante :

« Mon cher enfant, écrivait-il au Supérieur de sa petite colonie, je vous recommande extrêmement votre œuvre. Tout le monde a les yeux fixés sur elles. Des Anglais sont venus me demander de la visiter. Le Consul d'Angleterre m'écrit pour me demander une notice à cet égard ; afin de l'insérer dans un livre sur l'Algérie. Le Gouverneur Général veut aller vous voir. Il faut donc que tout marche bien. »

Nous avons vu plus haut que les missionnaires distribuaient des remèdes et soignaient les Arabes qui venaient à Saint-Cyprien. Bientôt le renommé aidant, ils furent appelés hors du village. L'Archevêque leur enjoignit alors de parcourir les douars, 3 après-midi par semaine. Les Pères ne pouvant, pour obéir aux préjugés musulmans, soigner les femmes, les Sœurs se mirent à leur tour à faire des excursions dans le pays environnant. On les accueillit dans toutes les tribus, avec bonheur et respect. Mais il manquait toujours quelque chose : c'était le moyen, non pas de soigner en passant les Arabes malades, mais de garder ceux à qui la route était trop pénible ou qui avaient besoin de soins prolongés. Que faire ? Les renvoyer, c'était les vouer à la mort ; les garder c'était impossible, la place manquait, et, en les entassant, on risquait de créer, pour le village même, un foyer d'infection.

L'indication était manifestement providentielle ; et c'est ainsi que la pensée d'un hôpital s'imposa d'elle-même. Elle vint d'abord au vénérable Archevêque, qui suivait d'un œil attentif la marche progressive de son œuvre, afin de ne manquer aucune occasion et d'être toujours prêt à l'appel de Dieu.

Mais où trouver l'argent nécessaire pour construire un hôpital ? Où trouver plus tard indispensable pour subvenir aux frais du service des malades, à l'entretien des Sœurs, des employés, des médecins ? Ces questions préoccu-

paient l'esprit de Mgr Lavigerie et il ne voyait pas le moyen pratique de les résoudre, lorsque la Providence lui envoya un secours puissant du côté où il eût semblé devoir le moins l'attendre.

La division militaire d'Alger avait à cette époque, à sa tête, un homme de bien dans tout ce que ce mot renferme de noble et de vrai. Type de l'honneur et du courage militaire, d'une intelligence vive et large, d'une activité sans égale et en même temps d'un sens pratique et sûr, chrétien sans ostentation mais sans compromis, le Général Wolf était dans l'armée, le digne émule des Bedeau, des de Sonis, des de Ladmiraault. Nul mieux que lui ne connaissait les indigènes qu'il avait administrés pendant 25 années, avec cette rare fortune d'avoir toujours été pour eux, un objet de respect, d'estime et d'affection. De son côté, il aimait les Arabes, et il comprenait à merveille que le rôle de la France chrétienne, après les avoir subjugués, était de les amener insensiblement à elle et de chercher dans leur assimilation progressive, les éléments d'une colonisation autochtone et puissante.

Le Général avait donc vu avec sympathie les courageux et difficiles essais de l'Archevêque. Il admirait son zèle et sa prudence. Il avait, en particulier, les sympathies des Arabes pour l'œuvre charitable des missionnaires envers les malades des tribus qui environnent Saint-Cyprien. Lui-même émit donc un jour devant Mgr Lavigerie, la pensée qu'il conviendrait de favoriser cette tendance des indigènes et de faire pour eux, près de ce village, un hôpital permanent :

« C'est un territoire tout indiqué, disait-il à l'Archevêque ; les Arabes s'y regardent comme chez eux. Ils sont au milieu des leurs, on les reçoit bien, ils y viennent avec plaisir. Il faut y faire un hôpital. Ce sera une œuvre chrétienne, mais ce sera en même temps sur le grand nombre, le meilleur effet d'apaisement et d'attraction. D'ailleurs, c'est le génie de la France de gagner par les bienfaits, les peuples qu'elle a vaincus.

On devine aisément comment Mgr Lavigerie accueillit l'expression de pensées qui, sous une forme naturellement différente, répondit si bien à ses constants désirs. Il dit au Général Wolf qu'il était prêt, qu'il donnait volontiers sur l'heure les terrains nécessaires à la création d'un hôpital et des ses dépendances, mais il ajouta qu'une chose essentielle lui manquait, l'argent :

« – Et combien faudrait-il, pour construire un hôpital suffisant ?

– Le moins, Général, que l'on dut compter pour une seule aile, qui ne serait qu'une portion de l'établissement définitif, c'est cent mille francs.

– Et bien, si M. le Gouverneur y consent, je vous donnerai une partie de cette somme. Nous avons depuis quinze ans dans la caisse de la division, trente-huit mille francs, résultat d'une souscription faite lors du voyage de l'Empereur, pour la création d'un établissement de bienfaisance en faveur des indigènes. On n'a jamais pu arriver à un plan pratique pour l'emploi de cette somme. Si elle vous est donnée, la charité fournira le reste. »

Tout se passa ainsi. Le Général Chanzy agréa, avec bienveillance ordinaire pour les intérêts des indigènes, les projets du Général Wolf. Mgr Lavignerie se mit à l'œuvre. M. l'Abbé Gatheron dirigea les travaux : ils devaient être grands et beaux. C'était un hôtel-Dieu « Bit Allah » et Dieu qui est charité, devait avoir là une maison digne de lui.

Mais tandis qu'il préparait cette maison aux malades, l'Archevêque était lui-même aux prises avec la maladie. Son état de santé s'aggravant, il partit pour la France afin de chercher à guérir. Mais ses œuvres ne perdirent rien à ce voyage. A Paris, il vit des hommes puissants et les intéressa à ses entreprises apostoliques, surtout à la création d'un deuxième village d'Arabes chrétiens.

Dans ses divers orphelinats, il y avait des enfants qui attendaient et demandaient à leur Père, avec le même bienfait d'un mariage chrétien, la possession d'une maison et des terrains pour s'y fixer et travailler. L'Archevêque y avait déjà bien pensé. Mais comment entreprendre seul, la création d'un nouveau centre.

« On ne se figure pas ce qu'est une semblable dépense, disait-il. Si l'on veut bien récapituler l'achat des terres, la construction de trente maisons, de l'Eglise, de l'habitation des Pères, de celle des Sœurs, on arriva à un chiffre presque effrayant, Et cependant, il faut y ajouter encore les bœufs, les charrues, le matériel agricole.

Toutes nos ressources disponibles y ont passé ; nous ne nous sommes arrêtés que lorsque nous avons vu que nous allions faire des dettes. C'est une loi sacrée que je me suis imposée de n'en point avoir, autant pour l'honneur de mon ministère que pour la sécurité de nos œuvres dans l'avenir. »

Et cependant ses plans étaient déjà faits pour la création d'un second village, le jour où les fonds nécessaires lui seraient assurés.

« Dans la même plaine du Chéloff, dit-il au Président de l'Œuvre des Ecoles d'Orient, à environ dix kilomètres de Saint-Cyprien, nous possédons déjà une certaine quantité de terres achetées dans cette intention. Elles ne sont pas suffisantes, il est vrai mais à côté de notre propriété, la Société Algérienne en possède également qu'elle consentirait, je l'espère à nous vendre aux prix où elle vend ses terres en Algérie. Pour une pareille œuvre de civilisation et de charité désintéressées, je ne doute pas du consentement des hommes éminents qui la dirigent.

La terre achetée, il faudra bâtir, mais une fois cela fait, nous aurons là, à toujours, un centre de travail, de lumière, de vie en un mot. Cette pensée ne tentera-t-elle pas les Missions de l'Œuvre des Ecoles d'Orient ? La Propagation de la Foi a baptisé du nom de Saint-Cyprien, notre premier village qu'elle nous avait aidés à construire. Votre Œuvre, Monsieur le Président, voudra bien, j'en ai la confiance, servir de marraine au second. »

Sa santé ne s'améliorait pas, les médecins l'envoyèrent aux eaux de Carlsbad en Autriche. Il y était le 12 juillet 1874. Mais ni sa pensée, ni son cœur ne perdaient de vue les jeunes ménages des Attafs. On lui avait appris que la récolte avait fait défaut. « Dites à tous ces enfants qu'ils ne se découragent pas de cette mauvaise année. Dieu leur en donnera une meilleure s'ils la méritent. Je leur recommande l'assiduité à la prière du matin et du soir. »

En attendant de meilleurs jours, il les occupa pour les faire vivre, leur faisait extraire de la pierre pour le futur second village, les employant à la construction de l'hôpital ou à la clôture des jardins et des maisons.

Les jeunes ménages lui faisaient savoir qu'ils priaient pour sa santé : c'était le paiement de leur dette. « Remerciez tous mes enfants des prières qu'ils font pour moi, écrivait-il au Supérieur. Dites-leur que je pense souvent à eux et recommandez-leur d'être bon, s'ils veulent contribuer à ma guérison. Car rien ne me fait plus de mal que de savoir que quelqu'un d'entre eux, ne se conduit pas bien. »

Dans ce même mois, une lettre d'Algérie apprenait à l'Archevêque que ses œuvres arabes étaient attaquées par deux députés de la colonie.

Qu'avait donc fait le Prélat, pour donner lieu à cette hostilité ? On commençait à le trouver trop puissant ; c'était son tort ! Trop puissant d'abord en Kabylie où s'établissaient ses écoles, trop puissant aussi dans la vallée du Chéliff qu'il aurait bientôt fait, si on le laissait libre, de peupler de ses villages chrétiens. C'est ce qu'il fallait empêcher à tout prix et sans retard.

Des catholiques avaient pensé que la France devait s'intéresser officiellement à l'œuvre des villages d'Arabes chrétiens. La Commission du budget s'associa noblement et chaleureusement à cette pensée. Elle proposa le 22 juillet de voter 75.000 frs pour aider à la construction d'un second village.

Mais deux députés algériens, MM. Jacques et Lambert Alexis s'opposaient au vote de la somme proposée, au nom de la tolérance religieuse, au nom de la sécurité de l'Algérie, au nom de la liberté de conscience des musulmans, comme si tout cela était en cause !

Le maintien du crédit fut soutenu par M. Peltreau-Villeneuve, rapporteur, qui ayant rappelé ce que l'Archevêque avait fait pour ses enfants, démontra que la création des villages en était la conséquence nécessaire, qu'elle était le meilleur mode d'assimilation française pour les Arabes, et qu'elle appelait de la part de l'Etat, la continuation du même subside. Il rétablit, chiffres en main, la vérité sur l'emploi de ces secours, dont l'infamie des journaux allait jusqu'à accuser l'Archevêque de faire son gain personnel. Enfin il secoua les applaudissements de la Chambre, quand ayant fait le tableau des villages chrétiens et du futur hôpital, il conclut par ces paroles : « Voilà le moyen de colonisation le plus beau, le plus grand qui se puisse trouver. Voilà ce qui se passe, et c'est cette œuvre que l'on vient atta-

quer, une œuvre qui restera une des gloires du Christianisme et de l'Assemblée Nationale. »

Le vote allait être acquis à tant de raison, de justice et d'honneur, lorsqu'intervint un personnage qui était l'âme de cette conspiration antifranaçaise, M. Warnier, ancien journaliste, ancien préfet d'Alger après le 4 septembre.

Après quelques tirades sur la prétendue chimère de la conversion des Arabes, sur le péril où l'on exposait ces apostats de l'Islam, de la part de leurs anciens coreligionnaires, le député demanda qu'au lieu de donner suite à la création des villages, on employât plutôt les 75.000 frs à placer ces enfants chez des colons européens qui leur rendraient le double service de les défendre et de leur apprendre ce qu'est la famille chrétienne. »

C'était à des exemples d'irrégion, trop fréquents hélas parmi nos compatriotes que M. Warnier les renvoyait.

Il eût perdu sa cause, s'il n'eût trouvé l'auxiliaire le plus inattendu dans M. le Comte d'Harcourt qui par sa situation auprès du Maréchal Président et par ses liens de parenté avec lui, était regardé comme l'organe officieux de l'Elysée. A l'esprit de son discours et aux conclusions qu'il en tira, reconnut le ressouvenir des anciennes querelles de 1868. Sans entrer dans le fond de l'affaire, M. d'Harcourt alléguait que la question n'avait pas été suffisamment étudiée, que d'ailleurs cette demande de crédits émanant de l'Archevêque, n'était pas appuyée de l'avis conforme du Gouverneur de l'Algérie, lequel seul cependant a qualité pour statuer sur les besoins et les périls de ses administrés. En conséquence, il proposa de renvoyer l'affaire à la Commission, pour plus ample informé, jusqu'à ce que, ayant interrogé le Gouverneur Général, elle représentât à la Chambre, son projet de budget mieux documenté et probablement modifié. Cette motion dilatoire rallia les suffrages et le renvoi à la Commission fut adopté.

L'Archevêque vit de quel haut lieu partait le coup, et il s'en attrista ; il sentit la portée et s'en effraya. De Carlsbad, il écrivit le 25 juillet à M. le Député Keller, le priant d'intervenir par sa forte et patriotique parole, lorsque le débat sur cette affaire reviendrait à la Chambre, s'il en était temps encore.

« Je vois le répète, M. le Député, disait-il, ce qu'il y a eu au fond de tout cela, c'est la haine de l'influence chrétienne ; c'est la persistance de préjugés et d'hostilités qui datent de la conquête et qui ont amené les résultats que l'on sait. M. de Mac-Mahon me disait un jour, dans une conversation relative à la religion musulmane : Si nous avons une insurrection, nous ne pouvons compter sur la fidélité d'aucun arabe ! » C'est vrai à la lettre. Mais si au lieu de suivre la voie fatale et antinationale, parce qu'elle est antichrétienne, qu'on a suivie, on avait donné la liberté de l'apostolat, autant de chrétiens nous aurions faits, autant nous aurions de défenseurs ? »

Il terminait ainsi fièrement et magnanimement :

« Je n'attache, quant à moi, qu'une faible importance aux 75.000 frs. Je les mendierai et je les trouverai, et vous savez même que je les ai refusés, s'ils devaient être pris sur le budget de l'Algérie. Mais la question posée n'est pas une question de finances. Si l'Assemblée refuse, son vote sera considéré comme la négation de la liberté de l'Eglise vis-à-vis des indigènes. Dans ce cas, pas un évêque ne peut accepter de conserver une mission déshonorée ; et pour moi, je suis bien décidée à ne plus jamais remettre les pieds en Algérie. »

Cette lettre à M. Keller dut arriver trop tard car le jour même où elle partait de Carlsbad, l'article 15 du budget algérien revenait en discussion devant la Chambre, avec cet amendement de la Commission : « 75.000 frs de subvention pour l'établissement des indigènes naturalisés français, élevés dans les orphelinats. »

Dans cette nouvelle rédaction, la subvention n'était plus spécialement affectée à la création d'un second village arabe. Le Gouverneur Général avait la faculté d'en faire la répartition à n'importe quel établissement d'indigènes chrétiens. La Commission exprimait toutefois, par l'organe de son rapporteur la confiance de voir M. le Gouverneur appliquer les 75.000 frs à la création d'un second village d'Arabes chrétiens, création dont tous reconnaissent l'excellence et l'efficacité.

Chanzy accéda aux vœux de la Commission. En attendant, et pour obtenir le bénéfice des crédits, Mgr Lavigerie se hâta de se mettre en règle, en donnant l'ordre de faire naturaliser ceux de ses orphelins des Attafs et de Maison-Carrée qui avaient 21 ans. C'était la première condition ; ce fut son premier soin. Il lui en restait un autre. Il avait été prononcé à la Chambre des paroles calomnieuses ; il avait été porté devant la France entière des accusations qu'il ne pouvait laisser passer. Il y avait un homme, un Algérien, qui s'était fait le dénonciateur de ses missions et de ses missionnaires ; il fallait le faire connaître. Mgr Lavigerie s'adressa à lui-même, visière levée. A peine de retour de Carlsbad, le 16 du mois d'août, il écrivit de Paris à M. Warnier une lettre destinée à la publicité, dans laquelle reprenant chacune de ses allégations, il en faisait bonne et raide justice. C'est une exécution de main de maître que cette lettre d'un grand style, et dans laquelle l'émotion n'enlève rien à une dignité de langage qui trouve dans un calme même sa supériorité de raison.

Mgr Lavigerie déclare d'abord que c'est un devoir par lui de répondre à M. Warnier :

« Si comme d'autres, Monsieur, vous vous borniez à demander, au nom de la tolérance et de la libre-pensée, la suppression de la liberté chrétienne, même celle de la charité auprès des indigènes en Algérie, je pourrais me taire. Tout lecteur sincère trouve en lui ce qu'il faut pour répondre à de pareils discours. Mais vous mettez en avant des faits qui semblent précis, et il n'est impossible de laisser passer sans protestation, une série d'assertions controuvées, aux-

quelles, de bonne foi, je n'en veux pas douter, mais certainement trompé par vos souvenirs, vous avez donnée l'immense retentissement de la Tribune. »

M. Warnier en effet avait été malheureux dans ses obligations. Il prétendait que les conversions des musulmans n'aboutissaient finalement qu'à l'apostasie, et il se prévalut à cet égard des confidences des trois évêques qui s'étaient succédé sur le siège d'Alger. Ces confidences étrangères, l'Archevêque en démontrait l'invraisemblance d'abord, la fausseté ensuite.

« Est-il vraisemblable, disait-il, que trois évêques, dont la discrétion est l'habitude et l'un des premiers devoirs, aient choisi, tous trois, pour lui confier les prétendues déceptions de leur ministère, un homme dont la bienveillance ne devait pas résister cependant à l'entraînement d'un discours public. »

Quant à lui, l'un des trois Evêque d'Alger, il n'avait jamais eu avec Warnier que deux conversations, l'une de quelques minutes à la préfecture d'Alger après le 4 septembre, pour réclamer contre les vexations infligées à ses prêtres par son administration préfectorale d'alors ; l'autre, chez lui à Paris, en présence du dernier Procureur Général près de la Cour d'Alger. Or, ni dans l'une ni dans l'autre occasion, il n'avait été question entre eux, d'indigènes.

Il n'était pas davantage vrai que ses enfants de la famine fussent redevenus musulmans : ils ne pouvaient le redevenir, d'abord par la raison péremptoire qu'élevés par lui, ils ne l'avaient jamais été. « Mais, ajoute-t-il, si quelque chose pouvait les détourner de l'Évangile, ce serait bien assurément les calomnies et les outrages vomis contre nous, devant eux. Et par exemple, pensez-vous, Monsieur que s'ils lisent jamais les derniers discours prononcés à l'Assemblée nationale, ils y trouvent des encouragements efficaces ? »

M. Warnier accusait l'imprudencé qui résultait du périlleux isolement où se plaçaient ces villages arabes, au milieu des populations musulmanes hostiles, loin de tout voisinage et secours français et européen. Et l'Archevêque, la carte à la main, démontrait que les Attafs, station de la ligne du chemin de fer d'Oran, à proximité de mines et de hameaux français, étaient au contraire protégés de toutes parts, par leur situation.

« Connaissez-vous ces choses Monsieur ? Si vous les connaissiez, comment avez-vous pu parler comme vous l'avez fait, pour donner à une Œuvre à laquelle président les règles de la sagesse, les apparences de la folie ? Et si vous les ignoriez, comment avez-vous pu effrayer une Assemblée étrangère aux choses de la colonie, d'un péril imaginaire ? »

M. Warnier avait proposé de disséminer les enfants et les ménages chrétiens, au milieu des colons européens ou chez ceux-ci, et cela, disait-il, pour leur apprendre ce qu'est la famille chrétienne. » La famille chrétienne ! Là-dessus, l'Archevêque lui met sous les yeux, ces lignes de l'Indépendant de Constantine, à la date du 2 août 1874 :

« J’applaudis de toutes mes forces à cette idée. Avant un an, les trois quarts de vos néophytes ne seront plus catholiques, sans avoir pour cela envie de se faire mahométans.

Vos alliés, Monsieur, ajoutait l’Archevêque, ont au moins le mérite de dire nettement ce qu’ils veulent. »

M. Warnier avait fait appel aux souvenirs des anciens chefs algériens qui siègent dans l’Assemblée. L’Archevêque n’a pas de peine à lui en opposer d’autres et de plus grands : l’Amiral de Gueydon, le Général de Wimpfent, le Général de Sonis.

« Mais, ajoute-t-il de suite, il en est un autre que vous ne récuserez certainement par davantage ; car si mes prédécesseurs vous ont fait des confidences, vous leur en avez aussi fait vous-même, et les vôtres ont sur les leurs l’avantage d’être écrites, ce qui m’a permis de les retrouver dans nos archives où elles sont toutes précieusement conservées. »

La révélation en allait être piquante. Ces confidences écrites étaient une lettre de M. Warnier à Mgr Pavy, à la date du 21 août 1865. Or il se trouvait que cette lettre, oubliée sans doute par l’auteur, était pour se congratuler avec l’évêque d’alors, « des conversions de musulmans dans la Kabylie du Djura », et elle se terminait par ces lignes dignes d’un confesseur de la foi :

« Monseigneur, dès que nous serons sortis de la crise actuelle, le moment sera venu, je l’espère, où vous pourrez compléter les efforts de la conquête et de la civilisation par une sorte de résurrection de l’Eglise chrétienne au milieu de montagnards qui n’ont jamais été musulmans que de nom.

Quand des Renégats combattent notre œuvre, il est bon de démonter à la France catholique que l’avenir de l’Algérie n’appartient ni aux Arabes, ni à l’islamisme. »

Ayant souligné deux fois ce nom de Renégats, Mgr Lavignerie se contenta d’ajouter simplement :

« Permettez-moi de m’étonner, Monsieur, que vous voyiez en 1874, un danger si grave à réunir en village, au milieu de chrétiens, des enfants indigènes élevés par nous, lorsqu’en 1865 vous témoignez une si vive satisfaction de voir des indigènes convertis, isolés au milieu des musulmans et comment surtout, après vous être justement indigné contre les Renégats, qui combattent une œuvre que vous appelez vôtre, vous unissez vos efforts aux leurs, pour empêcher la création des premiers villages d’Arabes ou de Kabyles chrétiens. »

Mgr Lavignerie fit distribuer cette lettre à tous les membres de la Chambre, tout en regrettant sans doute cette fois, de n’en être pas lui-même, pour y apporter de vive voix ces réfutations victorieuses et y voir le curieux accueil qu’y ferait son adversaire

Le 22 septembre, Mgr Lavignerie était de retour à Alger. Les lettres d’alors nous apprennent « qu’il y était rappelé par la nouvelle que le Gouvernement voulait procéder immédiatement à l’organisation civile de ses

villages. » Il était donc parti, « malgré tout ce qu'il y avait à craindre encore des chaleurs africaines. »

Une municipalité fut établie au village de Saint-Cyprien ; il fallait s'y résoudre, mais elle était prise tout entière, moins le maire, M. Renoux, parmi les Arabes chrétiens et sur la présentation de l'Archevêque de lui-même. Telle était la solution.

A voir le Prélat faire campagne aussi ardemment pour la cause de son village chrétien, lui sacrifier sa paix, son repos, ses forces, on comprend le prix qu'attachaient à cette œuvre, son patriotisme et sa foi.

Cependant ses irréconciliables adversaires ne désarmaient pas. Un article de *la Vigie* attaqua le village. Monseigneur en écrivit aussitôt au P. Deguerri. « Il faut, lui dit-il, vous procurer le numéro du journal, le lire et bien vous convaincre que vous êtes entourés d'ennemis. Recommandez la plus grande prudence aux Pères et aux enfants.

Le Caïd des Attafs crut devoir protester en son nom personnel et au nom des anciens de la Djemaa, de son respect et de son dévouement envers l'Archevêque par la lettre suivante (28 décembre 1874) :

« Louange à Dieu seul ! Que Dieu maintienne ton rang élevé, qu'Il augmente la durée de tes jours, à cause de ta droiture singulière et de ton sage conseil, ô notre Seigneur, honoré, haut, bienveillant, secourable Archevêque d'Alger. Que Dieu te donne toute félicité. Ainsi soit-il !

Salut sur toi et tous ceux qui t'entourent, élevés, vertueux, bons. Nous avons entendu que des menteurs ont dit que les gens des Attafs ont parlé contre toi, prétendant que ceux-ci n'aiment pas ton voisinage. Et bien ! Seigneur, ces dires sont des mensonges. Je vais t'apprendre ce qui se dit chez nous. Nous t'aimons, et nous aimons ton voisinage, parce que nous n'avons vu de toi que du bien, et parce que le bien que tu as fait chez nous est indiscutable. En premier lieu, tu as fait du bien aux enfants de nos frères musulmans, enfants qui avaient perdu leurs pères au temps de la famine. Tu les as élevés, tu les as fait grandir, et maintenant ils travaillent comme leurs frères.

En second lieu, depuis que tu es venu demeurer à côté de nous, nous n'avons vu de toi que de la bienfaisance. La terre, nous la regardons comme la nôtre ; nos troupeaux y paissent gratuitement. Celui qui est sans terres, en loue chez toi à meilleur, bien meilleur compte que nous ne le faisons entre nous. Chaque fois que tu viens chez nous, nos pauvres s'empressent d'aller à toi et tu leur ouvres les mains de la charité.

C'est pour cela que notre amour et notre affection pour toi, augmentent toujours et que chez nous tous ceux qui parlent de toi n'en disent que du bien.

Voilà ce que nous avons à te dire. Notre parole est la pure vérité.

Mille saluts sur toi !

El Hadj Mohamed ben Cheriffa, caïd des Attafs. »

Cependant le P. Deguerri ayant été nommé Vicaire Général de la Société, en octobre de cette même année, Mgr Lavigerie lui recommanda de se déta-

cher peu à peur des Attafs pour ne plus songer qu'à l'ensemble des œuvres de la Mission. Le P. Ménoret prit alors la direction du village et s'acquitta de sa charge avec un dévouement vraiment héroïque, au milieu des difficultés les plus grandes.

Il en arriva même à un point où il s'écrie dans une de ses lettres : « *Taedet animam meam vitae meae.* » Le zèle qu'il mettait dans l'accomplissement des ses devoirs d'état, fut mal compris, et le missionnaire reçut de dures réprimandes de Mgr Lavigerie et de son Vicaire Général, l'Abbé Gillard.

Le P. Deguerry ayant été accusé de soutenir ses confrères des Attafs, se crut obligé en conscience, de prendre leur défense :

« Pardonnez-moi, Monseigneur, dit-il, de vous parler avec franchise. Le P. Ménoret est un missionnaire zélé et d'un bien grand dévouement. Puisse notre Société compter dans son sein, un grand nombre de missionnaires de sa trempe. Sous son écorce peut-être rude, il cache une âme d'élite, et cette rudesse même n'est chez lui, je le sais pertinemment, qu'un excès de vertu. Votre Grandeur peut être assurée qu'il ne cherchera jamais à quitter le poste que lui auront assigné ses supérieurs ; mais il remerciera le Bon Dieu, le jour où ceux-ci le retireront des fonctions auxquelles il est présentement appliqué. M. le Vicaire Général a été le premier à regretter les bavardages d'une Sœur, qui, sans le P. Ménoret, sans les instructions qu'il fait tous les jours, ne serait jamais parvenue à maintenir convenablement les jeunes filles arabes dont elle a la charge. Je connais mes confrères des Attafs, Monseigneur, et témoin de la peine qu'ils se donnent sans se plaindre, comme c'est leur devoir, je ne puis que regretter vivement la rigueur de vos jugements à leur égard. »

Il serait superflu de dire que le P. Ménoret vit avec bonheur arriver son successeur au mois d'octobre ; c'était le P. Leroy.

A la même époque, le maire de Saint-Cyprien ne croyant plus avoir la confiance de Monseigneur, donna sa démission. Il fut remplacé par M. Joubert.

2. Hôpital Sainte-Elisabeth

Au commencement de l'année 1876, grâce à l'activité de M. Gatheron, l'hôpital indigène était terminé, après deux ans de travaux. Tout dans cette construction était vraiment remarquable d'élégance et de confort. L'Archevêque tenait à montrer par là aux indigènes, son respect et son amour pour les pauvres. Aussi les Arabes étaient fort étonnés lorsqu'ils voyaient l'hôpital s'élever avec ses colonnades, riches faïences qui garnissaient les salles, ses bains, son grand jardin.

« – C'est pour un prince, tout cela ! disaient-ils.

– Non, leur répondait-on. C'est pour les Arabes pauvres et malades.

– Et les Arabes ne paieront pas dans cette maison.

– Non, ils ne paieront pas.

– Est-ce bien vrai ? ajoutaient-ils ; et lorsqu'on leur avait sérieusement affirmé qu'il serait ainsi, ils levaient les mains au ciel en signe d'ébahissement. »

On conseillait à Mgr Lavigerie de donner à l'établissement, le nom de son patron, Saint-Charles : mais, par un sentiment de reconnaissance dont on comprendra ma délicatesse, il voulut le nomme Sainte-Elisabeth. C'est le nom d'une sainte dont l'amour pour les pauvres et illustre dans le monde chrétien, et cette sainte était la patronne de la pieuse femme du Général Wolf, digne de tout de ce brave et loyal soldat.

L'inauguration de l'hôpital fut fixée au mois de février. Ni la distance, ni la saison des pluies n'arrêtèrent les invités, au nombre de plus de trois cents, ayant à leur tête les chefs les plus élevés de toutes les administrations algériennes : le Directeur Général des affaires civiles remplaçant le Gouverneur alors en France, le Général Wolf, le préfet, les généraux, le Procureur Général et les présidents de la Cour d'Alger, l'Amiral du Quilio, commandant de la marine et tous les autres hauts fonctionnaires qui avaient tenu à honneur de répondre à l'invitation de Mgr l'Archevêque. Au près d'eux, les représentants les plus distingués de la colonie, le Prince Royal de Hollande, Mme de Lamoricière, veuve de l'illustre Général, et une foule d'Anglais catholiques et protestants qui avaient sollicité la faveur d'être admis à voir une fête indigène et à visiter les villages chrétiens.

La fête donnée par l'Archevêque, devait en effet avoir un caractère exclusivement indigène. Dès les semaines précédentes, il avait fait envoyer des invitations aux indigènes de tous les douars des montagnes qui bordent la plaine du Chélif et annoncé qu'il leur offrait une « diffa. » Il n'en fallait pas davantage pour les attirer tous ; aussi savait-on que cavaliers et piétons allaient s'y trouver en grand nombre.

Voici comment un invité raconte la fête de l'inauguration de l'hôpital Sainte-Elisabeth :

« Le samedi 5 février, à 6 h 20 du matin, le train spécial formé par la gracieuse initiative de l'administration des chemins de fer, emporte les invités de Mgr Lavigerie vers Saint-Cyprien. Le train glisse le long de la plage qui borde à l'est de la rade d'Alger. On aperçoit d'un côté, sur les pentes de la Bouzaréa, la silhouette de N.-D. d'Afrique, de l'autre, sur les hautes collines de Kouba, le Grand Séminaire diocésain, et la Kabylie couverte de neige sur ses pics inaccessibles.

Un moment plus tard, nous saluons la Maison-Carrée. C'est là que Mgr Lavigerie avait établi, comme il le disait, le premier nid de ses orphelins. C'est là qu'il a fondé la Société de ses missionnaires et en a placé le noviciat qui se peuple chaque jour de nouveaux aspirants à l'apostolat. On voit dans la propriété acquise par lui, les bâtiments blancs du Séminaire avec leur église romane récemment terminée. C'est là que, se croyant près de mourir, il pronon-

ça, il y a quinze mois, ce discours que les journaux d'Algérie et de France ont reproduit, et où il faisait son testament dans les termes de la plus touchante éloquence, laissant à ses fils, comme héritage, toutes les œuvres fondées par lui, la promesse des souffrances de chaque jour et la perspective du martyr. Ses enfants pleuraient et priaient en l'écoutant ; mais leurs larmes et leurs prières n'ont pas été vaines. Par la plus étonnante merveille et contrairement à toute attente, il a repris sa santé et sa force des anciens jours, et il conduit de nouveau ses enfants au combat.

Mais voici, dominant le village, la grande maison turque qui lui a donné son nom. C'est en effet une belle construction carrée, qui servait de bordj ou de forteresse sous la domination des Deys, et qui a gardé la même destination, tant qu'a duré la guerre d'Afrique. Là, s'est produit un de ces actes d'héroïsme chrétien, si nombreux dans notre histoire algérienne, et malheureusement si peu connus.

Au temps où notre conquête commençait à peine et où la Mitidja tout entière était au pouvoir des Hadjoutes, ces terribles ennemis que nous avons eus devant nous pendant vingt années, un détachement de quarante hommes, commandé par un officier, se trouva dans une sortie, cerné par une multitude d'Arabes. Incapables de résister, forcés de mettre bas les armes, nos soldats se préparaient à mourir. La guerre était alors sans pitié. Alignés contre la muraille, ils attendaient leur sort, lorsque le chef indigène qui les avait faits prisonniers, leur demanda par un interprète, un renégat celui-là, la vie sauve et toutes sortes de faveurs chez les Arabes.

– Qu'en pensez-vous, sergent ? demanda l'officier au sergent qui était près de lui.

– Ils me feront ce qu'ils voudront, mais moi je ne renie pas.

– Ni moi non plus, dit l'officier.

– Ni moi, répondirent du premier au dernier tous ces hommes héroïques.

Un moment après, ils gisaient tous morts, baignés dans leur sang. C'est l'interprète renégat qui a raconté plus tard cette histoire. On regrette, en l'entendant, qu'il ne se soit pas trouvé là, comme dans les premiers siècles, de pieux chrétiens pour recueillir le sang et les ossements de ces martyrs.

Nous sommes entrés dans la Mitidja. On voit l'immense plaine toute couverte de cultures où le blé naissant étend sa teinte verdoyante. A Bouffarick, le ciel se dégage de plus en plus et permet à la vue de s'étendre sur le paysage, et à travers les arbres sur le grand et riche village qui est en train de devenir une ville. C'est là que le P. Brumauld, dont le nom est resté populaire avait transporté son orphelinat composé d'enfants de Paris, ramassés, après les terribles journées de juin, dans les ruisseaux de la capitale, fils de transportés, destinés à une guerre sans fin contre la société et que le bon Père prenait pour en faire des hommes et des chrétiens, avec le secours de Dieu et de ses frères.

Saluons en passant, l'église de Beni-Mered et sa colonne monumentale. Elle est élevée en l'honneur du sergent Blandan, cet intrépide enfant de Lyon, qui soutint avec dix-sept compagnons d'armes, l'assaut furieux de plusieurs centaines de cavaliers arabes, et par son sang froid et son courage, permit à la

colonne d'expédition de venir à leur aide. Il paya lui-même de la vie, l'héroïsme de la résistance.

Bientôt nous quittons la Mitidja pour traverser, durant deux heures environ, les gorges pittoresques qui la séparaient du Chélif. On ne se croirait plus en Afrique. A droite et à la gauche, par les échappées des gorges, de hautes montagnes en ce moment chargées de neige ; au fond de la vallée, un torrent qui roule ses eaux grossies par l'hiver ; partant, sur les collines, des bois de chênes-verts, de pins, d'oliviers séculaires de loin en loin, des gourbis arabes avec quelques éclaircies où sont les terres de labour. Rien de plus frais, de plus paisible, de plus gracieux. Enfin nous gravissons la pente raide qui nous mène au haut des collines d'où l'on découvre le Chélif. Un long tunnel de trois Kilomètres, nous voilà sous un ciel nouveau. Plus un nuage, plus de brunes ; le soleil d'Afrique dans toute sa splendeur dore les pics du Zaccar, les riches plaines du Bled-Ismaël, les monts lointains où se trouvent les forêts de chênes de Teniet-el-Haad, et enfin le fleuve qui serpente comme un ruban argenté au milieu de toutes ces magnificences ; c'est la plaine du Chélif où Saint-Cyprien est bâtie.

Nous approchons du terme du voyage. Déjà, depuis une trentaine de Kilomètres nous ne voyons plus ni ville, ni village. Nous sommes en plein pays arabe. Sur les montagnes qui, à droite et à gauche, bordent la plaine, sur les rives du fleuve, dans les bois d'oliviers qui précèdent les Attafs, nous apercevons curieusement des douars indigènes, dont les femmes et les enfants regardent curieusement passer notre train. Pas un seul homme ; ils sont tous partis pour assister à la grande fête dont on parle depuis longtemps sur tous les marchés. Au loin, sur quelques pics, les marabouts ou chapelles musulmanes, élevés à la mémoire des Santons [?]et surtout de Sidi Abd-el-Kader El Djilali, pèlerin du XIIe siècle, et le grand saint du pays.

Enfin à midi précis, par un temps splendide, nous voyons poindre à l'horizon sur notre gauche, les maisons d'un village, avec le clocher qui les domine ; puis gracieusement posé sur une colline, un monument mauresque aux nombreuses colonnades de pierres. C'est l'hôpital de Sainte-Elisabeth. Le spectacle qui se déroule à nos yeux est plein de vie. D'un côté, le village de Saint-Cyprien avec ses maisons simples, mais brillantes de blancheur et de propreté, et son clocher surmonté de la croix archiépiscopale. De l'autre, un vaste camp arabe formé des tentes de tous les cavaliers, au nombre de plus de mille, qui sont venus assister à la fête avec leurs aghas et leurs caïds. Au-dessus du camp et du village, l'hôpital paré pour un jour de fête, orné de drapeaux de toutes couleurs et précédé d'une armure d'arcs de triomphe et de fleurs. Sur le dernier plan, des montagnes brunes en demi-cercle dominées au loin par le pic blanc de l'Ouaransenis. Tout cela animé par la foule des Arabes qui accourent vers la voie ferrée, au débouché des sentiers lointains, et qui font retentir l'air de leurs cris et du son aigre et doux de leurs flûtes. Des deux côtés de la voie, dans la vaste plaine, les cavaliers arabes, le fusil au poing se tiennent immobiles.

Tout à coup, sur un signal de leurs chefs, ils s'élancent, de toute la vitesse de leur chevaux, vers le train ; puis arrivés près de nous, tirent sur nos portières, s'enfuient et reviennent en poussant les cris de guerre. Qu'est-ce donc ? Les Arabes trouvent-ils là l'occasion unique de massacrer d'un seul coup, les auto-

rités de la colonie ? Les dames poussent des cris affreux, les hommes étonnés regardant. Au bout d'un instant plus de doute : c'est la bienvenue que ces guerriers nous souhaitent en hommes de guerre ; c'est l'attaque simulée de notre train. Rien de plus entraînant, de plus pittoresque que cette mêlée d'hommes, de poudre, de cris, de chevaux qui se cabrent et qui hennissent.

Le train s'est arrêté. Les invités descendent à la suite du Général Wolf, qui en sa qualité d'administrateur du territoire militaire, a seul juridiction sur le territoire de Saint-Cyprien. Voici le maire qui s'avance avec ses deux adjoints, l'un Français, l'autre musulman, et le conseil municipal composé mi-partie de musulmans, et mi-parti de chrétiens, donnant ainsi la preuve visible de l'accord qui règne entre les Arabes chrétiens des villages de Saint-Cyprien et de Sainte-Monique, et les Arabes musulmans des tribus environnantes réunis en une seule commune. Au moment où le Maire adresse au Général quelques mots de bienvenue, le canon tonne et éveille les grands échos des montagnes, les quatre cloches du village font entendre leur carillon, et de nombreux coups de feu partent de tous les rangs des Arabes, tandis que les fifres jouent et que les femmes poussent leur you ! you ! you ! perçants, mélange étourdissant des bruits les plus divers, mais qui tous annoncent l'allégresse. C'est avec cet accompagnement que les trois cents invités se dirigent vers l'hôpital et parcourent les mille mètres qui les séparent de l'avenue. Le Prince royal de Hollande ouvre la marche, à la droite du Général qui donne le bras à Mme de Lamoricière. Nous suivons tous, entre deux haies de cavaliers indigènes, dont les chevaux tressaillent au bruit de la poudre, mais que contiennent des mains et des genoux de fer. Nous entrons dans l'avenue qui conduit par une pente douce au sommet de la colline où l'hôpital est bâti. Nous passons sous les arcs de triomphe, pendant que les cavaliers se rangent en un immense demi-cercle et que la foule se précipite pour remplir l'espace laissé libre.

Les terrasses qui surmontent les galeries de la façade de l'hôpital nous présentent un spectacle inattendu. Sur une estrade dominée par un dais de velours rouge et d'or, Mgr l'Archevêque d'Alger, arrivé à Saint-Cyprien dès la veille, est debout en habits pontificaux, la mitre en tête, la crosse en main, sa croix archiépiscopale tenue devant lui par un indigène, tandis que quatre autres, avec leur burnous blanc, soutiennent les montants du dais. Autour de l'Archevêque, cinquante prêtres, vêtus de drap d'or ou de l'habit blanc des missionnaires, sont rangés immobiles et recueillis. Dès que la foule s'est approchée, Mgr Lavignerie entonne l'hymne à l'Esprit Saint que le clergé continue avec une majestueuse lenteur. Puis il bénit l'édifice et se tournant vers les montagnes, aux quatre points du ciel, il donne d'une voix vibrante, la bénédiction solennelle. A ce moment, le canon tonne de nouveau et les cloches reprennent leur concert.

Jamais les témoins de cette scène ne pourront l'oublier. Ces contrées naguère encore si profondément plongées dans les ténèbres, cette résurrection qui commence, ces foules respectueuses et émues, ces prêtres avec leurs ornements sacrés, cet évêque apôtre bénissant ces villages chrétiens, cet hôpital qui porte sur un fronton cette simple inscription arabe : Bit Allah (Maison de Dieu) ; quel incomparable tableau ! Tous les assistants avaient les larmes aux yeux. Les protestants n'étaient ni les moins émus, ni les moins enthousiastes. Le Colonel

Général de l'Angleterre, le Colonel Playfair, répétait à ceux qui l'abordaient :
"Nous avons vu Saint Augustin !"

Cependant l'Archevêque est descendu, suivi de son clergé. Il s'avance vers le Général et lui souhaite la bienvenue. Le Général remercie l'Archevêque, et, après avoir parlé des travaux de la conquête, rappelle que le génie de la France chrétienne a toujours été de gagner, par ses bienfaits et sa générosité, le cœur des vaincus. C'est ce qu'elle fait pour les Arabes de l'Algérie, qu'elle doit peu à peu élever jusqu'à elle. Si elle respecte en eux le sanctuaire de la conscience et s'impose de ne rien faire qui puisse éveiller à cet égard leurs appréhensions, elle peut, elle doit travailler à faire tomber par ses actes, les préjugés qu'ils conservent encore. C'est ce que fait le gouvernement par l'exercice d'une stricte justice, c'est ce que fait le clergé catholique par l'exercice de la charité, c'est ce qu'il va faire encore dans cet hôpital ouvert spécialement aux malades musulmans. Le Général ne peut qu'applaudir à de semblables actes qui sont, en même temps que des actes de charité généreuse, des actes de haute et sage politique. »

Mgr Lavigerie répond par l'allocution suivante :

"Monsieur le Général,

Je suis profondément touché de vos éloquentes paroles. Elles sont pleines de sentiments qui doivent le plus émouvoir le cœur d'un évêque, la générosité, la charité, l'amour de la France et celui de ces populations indigènes au service desquelles s'est passée votre vie, après que votre valeur eut contribué à les soumettre. Vous avez en effet, cet honneur de tout ensemble, Monseigneur le Général, que lorsque vous parlez des Arabes de l'Algérie et du bien que nous devons leur faire, vos actes sont encore plus éloquents que vos paroles.

C'est d'ailleurs, Messieurs, un spectacle fait pour nous émouvoir tous que celui de l'inauguration en ces lieux d'un établissement de charité et de paix destiné aux indigènes. Ces plaines, ces collines ont été, durant près un quart de siècle, les témoins des plus sanglants et des plus émouvants épisodes de la guerre contre les Arabes. C'est ici que le chef de la guerre sainte trouvait, dans les cavaliers renommés et intrépides de la tribu des Attafs, d'ardents auxiliaires qui se soulevaient à tous les appels. C'est ici que le seul des héros qui survive encore de ces premières et grandes luttes, Changarnier, ajouta à son nom déjà immortalisé par tant de victoires, la gloire de l'Oued-Fodda. Du lieu où je vous parle, j'aperçois à l'horizon les sommets de l'Ouarsenis, et il me semble y avoir resplendir le nom de Bugeaud, celui de Lamorcière, qui illustrèrent par tant d'intrépide valeur. Et en évoquant en ces lieux témoins de sa gloire, le souvenir de ce dernier, je sens tressaillir son ombre magnanime, car elle voit pour la première fois au milieu de nous, du séjour de la paix, celles qui furent l'objet de ses affections les plus saintes, et qui sont aujourd'hui celui de nos respectueuses et vives sympathies de catholique et d'Algériens.

Mais ces vallées ne vous rappellent pas seulement le souvenir des armes. Elles furent les témoins d'actes non moins grands de généreux héroïsme. C'est ici, en ces lieux mêmes, que ce conclut, au plus fort de ces mêlées de chaque jour qui ne laissaient ni paix, ni trêve, ce premier échange de prisonniers devenu légendaires dans notre histoire africaine. Captifs d'Arabes fanatisés,

s'attendant à chaque moment à leur dernière heure, les colons de Mitidja enlevés par Abd-el-Kader durent leur salut à l'initiative de Mgr Dupuch. Pieux pontife, dont le nom vient comme une bénédiction sur mes lèvres, car le temps ne fait que mieux briller ses pures vertus, en dissipant les nuages que la plus noire malice avait amassés autour d'elles ; sainte et donc figure du sacrifice, du dévouement de l'ignorance absolue des calculs de la terre, qui ne cherche, comme l'Apôtre, qu'à donner tout ce qu'il avait et à se donner lui-même par surcroît. Qu'il eût été heureux d'assister aujourd'hui à l'inauguration de cet asile destiné à soulager les misères de ce pauvre peuple qu'il aimait tant ! Il n'y est pas, il est vrai, mais il est représenté du moins par deux de ceux qui s'associèrent à sa noble pensée et qui, sans souci de leur vie, passant à travers les périls que présentaient les tribus en armes, firent ce voyage si long et si difficile, pour arracher leurs frères au désespoir et à la mort. Ils ont toujours depuis suivi, par des voies diverses, les mêmes sommets du dévouement et de l'honneur : et, si l'un (M. le Comte de Franclieu) nous donne dans la vie privée, le spectacle de toutes les vertus et de tous les courages, l'autre (M. Toustain du Manoir, Directeur Général des affaires civiles) n'a cessé d'honorer hautement, par son intégrité, sa fermeté, ses lumières, l'administration de ce pays, à la tête de laquelle son mérite l'a porté.

C'est sous la protection de tels souvenirs que nous avons voulu établir ici, à côté de nos jeunes villages d'indigènes devenus chrétiens, l'hôpital que nous inaugurons aujourd'hui. La croix qui le surmonte, ne fait que ressusciter, pour ces plaines et ces montagnes, l'image du passé, car longtemps elles furent couvertes des monuments de la charité et de la foi chrétiennes. Le sol que nous foulons, en garde partout les traces dans ses profondeurs, et nous n'aurions pas besoin de creuser beaucoup pour en trouver, dans les âmes des rudes montagnards qui nous entourent, des preuves non moins éclatantes. Pauvre troupeau, jadis éclairé de tant de lumières, aujourd'hui errant, sans pasteur, dans les ténèbres, ballotté de maître en maître depuis tant de siècles, et dépouillé par la violence de tout ce qu'il avait de plus cher, son nom, sa langue, sa foi !

Puissions-nous du moins contribuer à soulager sa misère, au nom de ce Dieu qui fut celui de ses pères, et qui redevient ici même celui de ses enfants ! Puisse cet hôpital servir surtout de refuge à ceux que leur condition et leur faiblesse rendent plus dignes de pitié, aux malades, aux vieillards, aux femmes ! Nous l'avons placé sous l'invocation d'une sainte dont la charité royale se dépensa toute entière au service de ces déshérités. Mais ce n'est pas le seul souvenir qu'il consacre pour nous ; le nom de Sainte Elisabeth nous rappelle les vertus aimables et douces dont votre bienveillante condescendance, Madame¹⁰, et votre initiative pour cette grande œuvre, Monsieur le Général¹¹, ont pour toujours rattaché la mémoire au bien qui doit se faire ici. Ce bien, vous l'avez admirablement défini vous-même. Il ne s'adresse pas seulement au corps, il s'adresse encore aux cœurs et aux âmes, et, en montrant à cette société qui se dissout, la charité de la France chrétienne, il contribuera à faire disparaître les préjugés

¹⁰ Madame Wolf.

¹¹ M. le Général Wolf.

qui nous séparent encore. Les Sœurs qui soignent ici les femmes indigènes, leur parleront un langage plus éloquent que tous les discours ; et, dans cette maison de Dieu, sur l'entrée de laquelle nous avons fait écrire en leur langue : 'Ceci est la maison de Dieu', ils reconnaîtront bientôt je l'espère, que ce n'est pas là une vaine parole, et que ces filles de la France catholique, qui viennent s'y dévouer pour eux, sont les filles du Dieu véritable."

Après cette éloquente improvisation, Mgr Lavigerie invite ses hôtes à faire la visite des salles de l'hôpital. Elles sont brillantes, non seulement de propreté, mais encore de tout le luxe qui convient à un établissement de cette nature.

La visite terminée, tous les invités montent sur les terrasses de l'hôpital pour assister à la fantasia. Du haut de ces terrasses, le panorama est magnifique. On a devant soi un vaste hémicycle formé par des montagnes dépouillées d'arbres, mais déjà couvertes en partie, de la verdure des blés. Le Chélif coule dans la plaine, et, à nos pieds, s'étend le parc de l'hôpital, rempli d'Arabes serrés les uns contre les autres, pour voir de plus près tant de choses nouvelles. A notre gauche, rangés en ordre, les douze cents cavaliers qui vont s'élancer dans l'arène. A leur tête, des hommes à fière mine, le regard brillant, le front haut, comme à la veille d'une bataille. C'est le bach-agma Bou-Alem qui règle et commande les mouvements de cette troupe ardente, où les chevaux se lèvent et bondissent à la voix et sous l'éperon de leurs cavaliers. Bou-Alem est le vieux compagnon de guerre d'Abd-el-Kader. Il a fait avec lui les premières campagnes, puis il s'est rallié à la France à laquelle il est resté toujours fidèle. Son mâle visage, sa barbe encore noire, son œil ferme, son corps de fer, sa majestueuse stature, semblent annoncer un homme dans toute la vigueur de l'âge, et l'on s'étonne d'apprendre qu'il plus de soixante et quinze ans. Le premier en selle, avec sa croix de commandeur de la Légion d'honneur qui brille sur sa gandoura blanche et son burnous splendide rouge et or, il en descendra le dernier. Le signal est donné. Nous avons sous les yeux le spectacle du combat, tel que le décrivait, il y a quelques mois, Mgr Lavigerie, dans un discours sur l'armée et la mission de la France en Afrique :

"Ces cavaliers arabes, aux longs vêtements blancs soulevés par la course, semblent voler au-dessus des obstacles ; rapides comme l'aigle, brandissant leur longs fusils, ils se précipitent, arrivent à notre portée, s'arrêtant soudain, tirent et s'enfuient, pour recharger et revenir encore. C'est un immense tourbillon, où hommes et chevaux partagent la même furie et se communiquent leurs passions. ' Il s'élance, disait Job en parlant du cheval de l'Arabie, il s'élance, dévorant l'espace, dès que retentit le bruit des armes. Il entend le signal du combat, et il dit : Vah ! De loin il sent l'odeur des batailles, il comprend les excitations des chefs, les clameurs de l'armée.' Tel le peignait, il y a cinq mille ans, l'écrivain sacré, tel nos soldats le voient sous leurs yeux, comme une apparition de cet Orient, immobile jusque dans ses ardeurs."

C'est bien là ce que nous voyons nous-mêmes du haut des galeries de Sainte-Elisabeth. Les cavaliers passent rapides, par groupes nombreux ou par couples isolés, poussant leur cri de guerre, cri guttural et rauque comme celui du tigre dont leur course rappelle les bonds, brandissant leurs fusils qu'ils lancent dans les airs après les avoir tirés et qu'ils reprennent au vol.

Les Arabes ouvrent des yeux d'admiration et d'orgueil. Les plus beaux chevaux, les meilleurs cavaliers, les plus adroits tireurs sont l'objet des cris d'enthousiasme de la foule. Les fifres jouent tous ensemble leur assourdissante musique qui enivre les spectateurs. Certes, si quelqu'un jetait là un vrai cri de guerre, la foule suivrait transportée sans se rendre compte de ses actes. C'est ainsi que se déclare la guerre sainte. Lorsque les esprits sont préparés, la voix d'un marabout, le chant guerrier d'un barde suffit pour précipiter la multitude.

Mais des cris d'effroi s'élèvent des galeries. C'est un cheval qui vient de s'abattre sur son cavalier. La course furieuse de ceux qui le suivent n'en est pas arrêtée. Voilà, pour nos spectateurs étrangers, un homme mort. Mais déjà à travers le tourbillon de la fantasia, dix Arabes ont relevé le cheval qui s'enfuit et emporte l'homme qui ne tarde pas à remonter sur son coursier qu'on lui ramène.

Dix fois durant la fantasia le même accident se renouvelle : dix fois il se termine avec le même bonheur. C'est ka baraka (la bénédiction), disent les Arabes, c'est Dieu qui protège le grand marabout et ne veut pas de mort chez lui. Il y a, en effet, des morts dans toutes ces fêtes. Ce jour-là, il n'y a pas même eu un blessé.

De longs éclats de rire succèdent aux cris d'effroi. C'est un vieux cavalier qui s'est élancé dans la carrière. Homme, vêtement, cheval, tout est à l'unisson. C'est le cheick Ben-Moussa, homme à l'antique et sans prétention, qui a voulu fournir aussi sa course. Il passe comme enveloppé d'un nuage de fine poussière qui sort de son burnous noir.

– Ohé ! crie la foule indigène, ô Ben-Moussa, est-ce pour secouer la poussière de ton burnous que tu es monté à cheval ?

Le vieux Moussa laisse dire ; il passe fièrement sur sa rossinante et paraît insensible aux quolibets. Il est aussi simple dans ses discours que dans sa monture. Il aime beaucoup le village et surtout Mgr Lavigerie. Il lui disait un jour devant nous : « La première fois que je t'ai vu, je te prenais pour un marabout comme les autres, mais à présent, je vois que tu pourrais à toi seul faire tourner la moitié du monde. »

Voilà deux heures et demie que les chevaux courent, que les hommes tirent, que les fifres jouent, que la foule regarde, et que personne parmi les Arabes ne paraît las.

– Encore ! encore ! disent les cavaliers. Nos chevaux sont échauffés ; c'est maintenant que la fête sera vraiment belle. Montrons ce que nous pouvons faire. Allons ! allons !

Mais l'appétit parle plus haut dans les estomacs européens que l'enthousiasme dans le cœur des Arabes. Mgr l'Archevêque emmène les invités dans la salle du festin. C'est la salle de Jestius d'Homère, car l'Archevêque à ce jour-là, plusieurs milliers d'hôtes français et arabes à nourrir.

Sur le plateau de la colline qui s'étend derrière l'hôpital sont dressées des tentes sans nombre. Au milieu, dans un vaste espace laissé libre, la cuisine est installée. Quatre-vingt-six moutons, des bœufs entiers cuisent passés dans de longues perches. Ce sont les cadeaux faits à l'Archevêque par des amis de son

œuvre. La flamme sort en pétillant des morceaux de bois entassés sous chaque fourneau improvisé, et enveloppe les immenses rôtis que des Arabes ouvrent de temps en temps par lanières, avec leurs couteaux, pour y mieux faire pénétrer le feu. Autour de nous, des femmes indigènes préparent et portent ça et là d'immenses plats de couscous.

Chacun prend le chemin des tentes où la diffa est servie. On s'assied par terre sur des tapis et on entame avec ses doigts les plats indigènes. Pendant que les Français s'installent paisiblement, les Arabes prennent à l'assaut les cuisines ambulantes ; en un clin d'œil bœufs et moutons sont enlevés, dépecés, emportés. Du couscous pour 2 000 personnes, du riz pour 4 000, dix mille oranges, 12 quintaux de figues complètent ce repas pantagruélique, dont les invités de l'Archevêque faisaient généreusement tous les frais.

Bientôt cependant le calme se fait. Les musiciens arabes se répandent au milieu des tentes. Les uns marquent avec leurs instruments la mesure de la danse des nègres ; plus habiles, suivent les bardes indigènes et accompagnent leur chant.

Sous le portique de l'hôpital, j'aperçois Monseigneur qui écoute un de ces trouvères. Je m'approche. Deux indigènes battent en cadence une espèce de tambour de basque ; deux autres armés de longues flûtes de roseau jouent, sur un mode plaintif, une mélodie toute primitive. C'est l'air de la ballade improvisée par le trouvère qui, lui-même, tenant à la main un long et étroit bambou, dirige cet orchestre. Le barde qui chantait devant Mgr Lavigerie avait choisi un sujet tout de circonstance : la famine de 1867 où brilla d'un éclat si pur, aux yeux des indigènes la charité catholique.

Voici cette pièce de poésie arabe. Elle n'est pas d'une littérature parfaite, mais elle a un parfum biblique qui nous a charmés et qui charmera sans doute nos lecteurs. Encore leur manquera-t-il le cadre incomparable de cette scène : les Arabes qui écoutaient, plusieurs en pleurant, l'archevêque qui recevait là, de la part des indigènes, le plus touchant et le plus délicat témoignage de reconnaissance, et cet hôpital et ce paysage et ces souvenirs et ces espérances et ce vieux barde enfin, à la tête blanche, à l'œil de feu, qui cherchait en haut ses inspirations.

Refrain. – Toi seul peux nous sauver, ô Dieu !
La famine est venue
Toi seul peux nous sauver, ô Dieu !
Nos champs sont nus comme le désert.

Année des malheurs, année de désespoir ;
Pas de blé pour les hommes, pas d'herbe pour les troupeaux ;
Plus de bestiaux près de nos tentes.
Heureux les morts, ils ont trouvé la paix !
Toi seul peux nous sauver, ô Dieu ! etc...
Partout on va et envient :
L'un marche au midi, l'autre au septentrion
Personne ne sait où trouver un asile
O destin inexorable !

Toi seul peux nous sauver, ô Dieu ! etc...
Fuyons la vallée de l'Oued Djer
Que de fugitifs dans ses gorges !
Les cadavres en marquent la route.
Bientôt tous on perdu courage.
Toi seul peux nous sauver, ô Dieu ! etc...
Allons jusque dans Blida, la ville lointaine
Semblables à un vol de sauterelles
Les Arabas y viennent par tous les sentiers ;
Les rues sont devenues trop étroites.
Toi seul peux nous sauver, ô Dieu ! etc...
Où êtes vous, vaillants d'autrefois,
Vous qui partiez dans la nuit,
Coupeurs de routes, voleurs de grands chemins
Et qui vous enleviez les jugements du devoir ?
Toi seul peux nous sauver, ô Dieu ! etc...
Partis le matin de Bou Aalouan
Ils étaient le soir dans Alger, la bien gardée
Et les plus forts parvinrent
Jusque dans la tribu du Zouaoua.
Toi seul peux nous sauver, ô Dieu ! etc...
Les enfants avaient pris la fuite
N'ayant plus de pain et broutant l'herbe
Ils n'avaient plus de père et de mère
Le grand marabout les a recueillis.
Toi seul peux nous sauver...
Grand est le bien qu'il leur a fait :
Il leur a servi de père et de mère,
Il les a ramenés dans leur pays
Il a été miséricordieux. Qu'il soit béni !
Grand est le bien qu'il leur a fait :
Il leur a servi de père et de mère,
Il les a ramenés dans leur pays
Il a été miséricordieux. Qu'il soit béni !
Toi seul peux nous sauver, ô Dieu ! etc...
O Dieu ! Accorde-nous maintenant
De ne plus revoir ces malheurs.
Que notre pays se repeuple comme autrefois !
Que notre douleur soit effacée !
Toi seul peux nous sauver, ô Dieu etc...
Que le Seigneur Dieu fasse miséricorde
A la cendre de celui qui chante ces paroles
De Bel Aoudi qui va disparaître
Comme me nuage qu'emporte le vent !
Toi seul peux nous sauver, ô Dieu !
La famine est venue

**Toi seul peux nous sauver, ô Dieu !
Nos champs sont nus comme le désert !**

Mais pendant que le barde chantait, le soleil baissait à l'horizon. Il fallait songer au départ.

Madame de Lamoricière avait témoigné le désir d'aller visiter le campement des cavaliers arabes et surtout la tente du vieux Bou-Alem, qui avait autrefois servi sous l'illustre Général dont elle pleure la perte. Mgr l'Archevêque voulut l'y accompagner avec le prince royal de Hollande et les autres étrangers d'élite. Bou-Alem entouré de tous les siens, fils, petits-fils, frères et neveux, presque tous décorés de la Légion d'honneur, les reçut avec la majesté douce et grave qui est ordinaire aux grands chefs arabes. Il offrit le café qu'on accepta par politesse et lorsque Madame de Lamoricière et Mgr Lavigerie se levèrent pour sortir, Bou Alem, s'avançant vers eux, leur dit en arabe ces paroles, qu'il pria M. Féraud, interprète en chef de l'armée d'Afrique de leur traduire.

«Lorsque j'ai fait parler la poudre dans cette pleine pour la première fois, je l'ai fait, Madame, sous les ordres du Général de Lamoricière pour soumettre le pays, aujourd'hui devenu vieux, je le fais encore et c'est pour célébrer la conquête de Monseigneur qui a conquis, ici, tous les cœurs par ses bienfaits.»

On ne pouvait mieux clôturer cette fête. On ne pouvait non plus, trouver un compliment plus délicat sur les lèvres d'un vieil Arabe.

Du campement indigène on se rendit au village de Saint-Cyprien, où tous admirèrent l'air du bonheur et de santé des pères, des mères et des petits enfants, l'ordre et la propreté des ménages. Enfin, avant de monter en wagon, on alla dans l'humble église du village où un prêtre entonna le cantique de l'Ave Maria composé en l'honneur de Notre-Dame d'Afrique.

On se figure aisément de quel cœur, après une telle journée, les missionnaires chantaient le pieux refrain.

Ils priaient encore, lorsque la vapeur nous emportait vers Alger. La nuit tombait. Nous apercevions, à l'horizon, l'hôpital Sainte-Elisabeth étincelant des feux d'une illumination improvisée et au dessus de lui, la croix tout enflammée qui semblait sortir triomphante des ténèbres.

C'était le résumé et le symbole de la fête à laquelle nous venions d'assister.

Mais revenons à Saint-Cyprien. On comprend avec quelle joie paternelle Mgr Lavigerie aimait à venir et à séjourner dans la plaine du Chéelif. Il appelait son village chrétien une « oasis au milieu d'un désert brûlé » ; il s'y reposait et s'y rafraichissait lui-même dans la fièvre d'action qui consumait sa vie ; mais il se défendait d'en tirer sa gloire propre et répondant à un missionnaire qui avait cru bien dire en lui parlant de l'honneur que lui ferait la fondation de ce village : « Mon cher enfant, lui dit-il, c'est un triste mot pour un missionnaire ; cherchons le bien et passons-nous de l'honneur. »

« Saint-Cyprien se peuplait ; la plupart de nos jeune ménages, écrivait à cette époque le Fondateur, ont déjà des enfants, quelques-uns en ont jusqu'à deux et trois, car tout va vite dans ce pays de soleil. »

Puis il ajoutait avec complaisance :

« Je voudrais que vous me vissiez lorsque je vais faire visite au village de Saint-Cyprien, entouré de tout ce petit monde qui m'appelle 'grand papa Monseigneur' et qui me tire et qui me monte sans respect sur les genoux pour voir si je n'ai plus de bonbons à distribuer. Je me laisse faire avec joie, comme vous pensez, et mêlant les souvenirs païens de mon vieil Homère aux sentiments de l'Evangile, je pense à Andromaque regardant son fils et souriant à travers ses larmes et je fais comme elle en prenant à la bonté de Dieu qui s'est servie de votre charité pour procurer la vie à tant de créatures innocentes destinées à servir un jour ses desseins.

Il n'y a qu'à l'Eglise que ces petits nous dérangent quelquefois. On ne saurait persuader leurs mères de ne les y point porter, ni à eux d'y cesser leurs cris de joie, de douleurs ou de surprise. Les missionnaires se fâchent un peu, surtout quand je suis ici, car ils craignent que je n'en sois gêné dans mes discours. Mais que sont mes vieux discours à côté de ces cris de l'enfance ? Je résiste donc et j'empêche qu'on les renvoie. Quelles orgues remplaceraient par leur harmonie les premières impressions de ces petites âmes qui se cherchent déjà sous l'œil de Dieu et qui lui portent leur premier hommage inconscient, comme ceux des oiseaux qui gazouillent à l'entour et qui célèbrent à leur manière la Providence infinie.

Et ce n'est pas seulement le cœur de Dieu qu'elles atteignent, ce sont encore les cœurs des pères et des mères que pénètrent ces voix de petits enfants. Quoi de plus propre à les faire réfléchir, à leur faire comprendre leur responsabilité, à les fixer dans le bien !

Ainsi le jour où nous avons vu naître les premiers enfants dans chaque ménage, avons-nous compris que notre œuvre était assurée. Et nous ne nous ne nous sommes pas trompés, grâce à Dieu ! »

Reprenons maintenant l'historique du village.

Nous avons rapporté plus haut, l'année en octobre 1875 du P. Leroy comme supérieur de Saint-Cyprien, il fut aidé dans ses fonctions par le P. Vernay qui vint le rejoindre en janvier 1876 ; mais cet excellent confrère d'une santé chancelante ne put à cause du froid rester dans la vallée du Ché-lif et dut quitter au mois d'avril. Le P. Sivignon fut désigné le mois suivant pour prendre sa place.

Un rapport du P. Leroy daté du 24 avril nous donne la situation d'alors du village.

A cette époque, Saint-Cyprien ne comptait plus que 23 ménages et 20 petits enfants. Un homme avait été tué par accident dans une fête. Deux familles étaient allées se fixer à Sainte-Monique, enfin plusieurs autres qui avaient donné de graves sujets de mécontentement avaient été congédiées.

« Les petits enfant de Saint-Cyprien, écrit le P. Leroy, ont un asile. Malgré leur jeunesse, les plus âgés n'ont pas trois ans, ils commencent à compter et à épeler les lettres. Un bon nombre savent prononcer les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, qu'ils répètent avec leurs mamans chaque fois qu'ils viennent à l'église, matin et soir pour la prière.

Un ouvroir rassemble les mères qui apprennent-là les travaux d'aiguille sous la direction d'une Sœur ; elles sanctifient leur travail en récitant le chapelet et en préparant le chant de quelques cantiques pour les offices du dimanche.

Nous avons institué deux congrégations ; l'une du Sacré-Cœur de Jésus pour les hommes, l'autre du Saint-Cœur de Marie pour les femmes. Tous en portent les insignes et avec fierté.

Les hommes sont en ce moment occupés à la récolte. Les femmes qui ressemblent maintenant par les habitudes, le langage et l'habit à des Françaises, maintiennent le bon ordre dans leur petite maison et préparent à leur mari les vivres qu'elles leur portent ensuite aux champs.

Tous nos jeunes ménages aiment extrêmement Saint-Cyprien et s'aiment aussi les uns les autres ; ils se regardent comme des frères et cultivent souvent en commun.

Ils ont une grande dévotion à Saint Joseph cette année ! Car ils croient être redevables à ce grand Saint des pluies qu'ils lui ont demandées, qui sont venues et ont assuré une récolte magnifique. »

Le maire de Saint-Cyprien, M. Joubert, ayant reçu, sur son administration de la commune quelques sévères observations de la part de Mgr Lavigerie, crut devoir remettre sa démission au Général de Division de Miliana. Elle fut acceptée et on lui a donné en juillet pour successeur M. Frachebois, qui est encore maire à l'heure où nous écrivons. Le village recevait peu à peu de notables améliorations matérielles. Un barrage sur le Tigzel avait déjà permis d'amener jusqu'au village l'eau nécessaire à l'arrosage des jardins. En décembre de cette année 1876 un bureau télégraphique fut installé et un missionnaire, le P. Favre, en devint le titulaire.

L'année suivante fut une année malheureuse pour la vallée du Chélif. La pluie manqua et il n'y eut point de récolte. La plupart des familles de Saint-Cyprien qui avaient joui d'une modeste aisance après la belle moisson de 1876 se virent à la veille de tomber dans la misère. En l'établissant, Mgr Lavigerie lui avait donné outre leur maison et son petit mobilier, une charrue, 4 bœufs et divers instruments aratoires ; il leur avait aussi fait des avances en blé. Après la récolte de 1876 presque tous les jeunes colons arabes avaient rendu les semences avancées ; mais pour recommencer les labours en novembre 1877, ils furent obligés d'emprunter de nouveau.

La renommé des villages arabo-chrétiens avait franchi l'Océan. Deux missionnaires qui étaient allés quêter en Amérique avaient parlé de cette œuvre si chère à l'Archevêque d'Alger ; aussi au mois d'août, dix prêtres du Canada vinrent-ils visiter Saint-Cyprien. Le jour de leur arrivée le thermo-

mètre marquait 48 degrés ; presque tous furent malades ; 8 d'entre eux profitèrent du train de nuit pour s'enfuir de la plaine du Chéelif et se rendre à Oran. Ils emportèrent malgré cela une excellente opinion du village où le P. Deguerry, venu tout exprès de Maison-Carrée pour les recevoir, leur avait fait une superbe réception.

A l'époque de la retraite annuelle en septembre, le personnel de Saint-Cyprien fut ainsi composé : R.P. Leroy, supérieur, Vernay et Dromaux.

La récolte de 1878 ramena l'aisance dans le village. Les habitants prièrent les missionnaires de célébrer une messe solennelle pour remercier Dieu de la récolte abondante qu'il leur avait donné et pour attirer de nouveau ses bénédictions sur leurs travaux agricoles en qui reposent les espérances de l'avenir. Ils témoignèrent également leur reconnaissance au Ciel en contribuant à l'œuvre de la Propagation de la Foi. La somme recueillie à cette fin s'éleva à 60 F. somme considérable, en égard au chiffre de la population et à l'exiguïté des ressources du village.

De nouveaux ménages vinrent s'installer à Saint-Cyprien pour remplacer ceux qui le quittèrent. En novembre le village se trouva au complet ; il comptait alors 26 familles et 31 enfants. Il serait fastidieux, on le conçoit, de relater ici les changements qui eurent lieu successivement dans le personnel, puisque nos tableaux chronologiques les donneront en détail ; nous ne signalerons que ceux des supérieurs de la station.

Le R.P. Leroy ayant été en avril 1879 nommé supérieur du Petit Séminaire arabe de Saint-Laurent d'Olt, ce fut le P. Viven qui vint prendre la direction du village.

Mgr Lavigerie peiné des renvois nécessaires de certaines familles voulut récompenser celles dont la bonne conduite et l'amour du travail offraient de réelles garanties pour l'avenir. On distribua donc en octobre à ces dernières des titres de concession ; mais ne voulant pas leur faire encore donation pour et simple des terres déjà occupées par elles et d'un autre côté, la donation conditionnelle et restrictive n'ayant pas de valeur devant la Loi on adopta les moyens suivants : « A ceux qui étaient mariés depuis 5 ans et plus on céda 25 hectares de terre sous forme de bail à ferme ; à ceux qui n'avaient pas encore 5 ans de résidence on céda la même étendue de terrain, mais à titre d'épreuve durant 5 ans. »

En retour des sacrifices qu'elle s'imposait, la Société exigeait des jeunes colons de sérieuses habitudes de travail et de moralité. Elle se réservait en outre d'apprécier les motifs qui nécessiteraient la cessation de l'occupation à titre d'épreuve ou même l'expulsion de la concession.

Parmi les motifs d'expulsion les principaux étaient : « Si la terre n'avait pas été défrichée et si elle était laissée, même une seule année sans culture.

Si les animaux de labour fournis par la Société avaient été vendus ou s'ils avaient péri par la faute de l'occupant. »

Donnaient également lieu à l'expulsion : le vol ou la tentative de vol. Les blessures ou menaces de mort faites à un habitant du village par l'occupant ou par sa femme. La participation à une insurrection contre la France, etc... Enfin tous les actes qualifiés de crimes par le Code pénal français.

Nous arrêtons ici l'historique du village de Saint-Cyprien pour revenir en arrière jusqu'en 1874 et nous occuper de la fondation du 2^{ème} village chrétien, Sainte-Monique.

3. Village chrétien de Sainte-Monique

L'expérience avait révélé, on n'en sera pas surpris, que les premiers ménages de Saint-Cyprien, n'avaient pas été toujours des ménages assortis et que faute d'avoir présumé avant le mariage, l'harmonie avait peine à s'établir après chez quelques uns au moins ; on comprit que la conclusion des mariages devrait être préparée par un plus mûr examen et moyennant de sages délais.

Il fut donc décidé que dorénavant les jeunes filles nubiles seraient placées à Saint-Cyprien sous la direction des Sœurs, et les jeunes gens à la ferme Saint-Martial, sur le territoire d'Oued-Rouïma, de manière à leur ménager des rencontres honnêtes pour des unions contractées en connaissance de cause.

Les constructions de cette ferme avaient été commencées dès les premiers mois de 1874. En juin quoique les bâtiments ne fussent pas encore achevés on envoya le P. Chardron avec les Frères Marie et Vincent en prendre possession, avec une trentaine venus des ateliers de Marseille. Ces jeunes gens étaient destinés à former les ménages du 2^{ème} village d'Arabes-chrétiens dans la vallée du Chéelif. On les occupait aux travaux agricoles. « Chaque dimanche, raconte le P. Chardron, j'allais avec mes gars assister aux vêpres à Saint-Cyprien. Après l'office je me plaçais sur les marches de l'Eglise et là, en présence de tous, je lisais les notes de travail et de conduite des garçons, puis celles des filles ; après quoi je descendais dans le jardin avec les fiancés qui se promenaient sous ma surveillance. Après l'entrevue je ramenaient mes enfants à Saint-Martial.

Le séjour de Marseille, nous en avons déjà parlé ailleurs, n'avait pas été favorable à la formation des orphelins arabes. Plusieurs d'entre eux rapportèrent en Afrique un esprit de rébellion et d'indiscipline. Il faut lire les lettres de missionnaires qui ont séjourné à Saint-Martial pour comprendre tout ce qu'ils ont eu à souffrir de la part de quelques-uns de ces malheureux enfants qui se croyaient tout permis : insultes et même coups, surtout envers les Frères ; on comprend dès lors les difficultés qu'éprouvaient les Pères. Parmi

ces jeunes révoltés, les uns pour intimider les missionnaires menaçaient de se faire musulmans, d'autres s'enfuyaient et il fallait mettre à leur poursuite des soldats qui les ramenaient sabre au clair. On juge de la mauvaise impression que cela faisait sur les colons européens du voisinage. Il y en avait qui pour excuser leur fuite ou leur demande de partir prétextaient qu'on ne les mariait pas assez vite et la cause en était, disaient-ils que la Mission n'avait plus d'argent et que si on leur permettait encore de voir leurs fiancées, c'étaient uniquement pour les tromper et les forcer à travailler pour la Société. Quelques orphelins ne se bornaient pas toujours à l'indiscipline et aux injures, ils en vinrent parfois aux coups, surtout envers les Frères. Les orphelins de leur côté ne se gênaient guère avec les Sœurs.

Heureusement que parmi ces jeunes Arabes il y en avait de bons, de pieux, de travailleurs qui consolait les missionnaires de la mauvaise conduite des autres.

Dans les premiers mois de 1875, on commença à élever des maisons non loin de la ferme Saint-Martial. C'était l'emplacement choisi pour le second village. Il devait se nommer Sainte-Monique. Mgr Lavigerie avait demandé aux lecteurs du Bulletin de l'aider à construire ce nouveau centre chrétien, promettant de lui faire porter le nom de Sainte Monique, puisque cette illustre mère du grand Docteur africain n'avait pas encore de paroisse qui lui fût dédiée sur cette Afrique qui a été sa patrie.

Son appel fut entendu.

En juin 14 maisons ayant été bâties par les pénitenciers sous la direction de Mgr Gatheroy, le P. Pascal vint d'Alger bénir le mariage d'une douzaine d'orphelins qui devaient être les premiers habitants du village de Sainte-Monique. La cérémonie religieuse eut lieu à la fin d'août, à Saint-Cyprien. Comme pour leurs aînés de Saint-Cyprien on fit une grande fête, la poudre parla, une *diffa* copieuse fut préparée, les Arabes des environs organisèrent une *fantasia*. Le P. Gerboin présidait les réjouissances en cette belle journée.

Au mois de janvier 1876 de nouveaux ménages s'installèrent, ce qui porta le nombre total à 22. C'était alors le P. Delaunay qui se trouvait à la tête du village, il avait remplacé en novembre de l'année précédente le P. Gerboin appelé en Kabylie. Lui-même quitta bientôt Sainte-Monique au mois de février. Son successeur fut le P. Roger. Ce fut sous le supérieurat de ce Père que la chapelle du village fut, par décret du Maréchal de Mac-Mahon en date du 3 juin 1876, érigée en succursale. Le 1^{er} juillet, le P. Roger en devint le premier curé. Ce ne fut pas pour longtemps. Au mois d'octobre le P. Soboul venant de Metlili vint le remplacer. Les Sœurs ayant occupé la ferme Saint-Martial, le missionnaire alla résider à Saint-Cyprien, mais il venait tous les deux jours célébrer la messe à Sainte-Monique et y exercer le ministère paroissial.

Cet état des choses dura jusqu'au mois d'avril 1877 ; ce va et vient de Saint-Cyprien à Sainte-Monique nuisait à la bonne marche du village et faisait perdre un temps précieux au missionnaire. On fit droit aux observations qu'il adressa à Maison-Carrée à ce sujet et au mois de mars les Sœurs quittèrent la ferme pour retourner à Saint-Cyprien. Les mois suivant le P. Soboul vint réoccuper Saint-Martial avec le P. Chupin et le Frère Paul. On cultiva le jardin, et l'on continua les travaux de construction de l'Eglise de Sainte-Monique laissés en plan depuis un an environ. Les offices se faisaient dans une maison du village (celle qui a servi longtemps d'asile et d'école pour les filles).

A l'époque de la grande retraite, de nouveaux changements dans le personnel eurent lieu. Le P. Chupin fut remplacé par le P. Delaunay qui s'occupa exclusivement du village pendant que le P. Soboul restait chargé de la ferme.

Les nouvelles Missions des Grands Lacs confiées à notre Société réclamèrent bientôt le P. Delaunay ; mais avant de quitter Sainte-Monique et de laisser sa place au P. Dioré, ce bon missionnaire avait eu la consolation d'installer le jour même de Noël 1877 le culte catholique dans la neuve et belle église du village. Il quitta Sainte-Monique au mois de mars 1878.

L'année suivante fut attristée par deux évènements épouvantables. Au mois, les habitants se préparaient à fêter Sainte Monique patronne du village quand deux femmes s'étant prises de querelle en vinrent tout d'abord aux injures, puis aux coups. L'une d'elle surexcitée par la colère, tira de sa ceinture un couteau et en frappa son adversaire. La victime expira presque aussitôt. La meurtrière fut livrée à la justice et son mari expulsé du village.

En septembre, le jour de la fête de Saint-Cyprien, dans une fantasia, l'enfant d'un habitant de Sainte-Monique fut blessé d'un coup de fusil et trois ou quatre femmes furent atteintes.

Ces deux événements : l'assassinat de la femme du Chérif et la mort tragique du fils de Jean-Marie ne faisaient que précéder de quelques mois un crime horrible qui allait jeter tout à coup l'épouvante et la terreur dans le pays.

Le P. Dioré avait quitté momentanément le village au mois de novembre, chargé par Mgr Lavigerie de quêter en Bretagne en faveur de l'œuvre de Sainte-Anne de Jérusalem. Le P. Leblond durant son absence remplit les fonctions de curé.

L'absence du Père quêteur dura peu. Au commencement de janvier il était à Alger, mais avant de revenir à Sainte-Monique, il fit une retraite de 30 jours à Notre-Dame d'Afrique.

Le 6 février 1880, il était de retour parmi ses chers paroissiens. Le 12, l'Archevêque recevait la dépêche suivante : « Dioré assassiné hier soir, moitié chemin Saint-Martial à Sainte-Monique.

Que s'était-il donc passé ? – Le mercredi 11 février le P. Dioré quittait vers 9 heures du soir la maison des missionnaires de Saint-Martial où il prenait ses repas et rentrait à son presbytère de Sainte-Monique situé à environ 500 mètres. Le temps était obscur ; il pleuvait abondamment et le vent soufflait avec violence. Le lendemain matin, le Père n'ayant point paru à l'Eglise à son heure habituelle, on alla le chercher à sa demeure : la porte en était ouverte ; il y régnait un grand désordre et le Père ne s'y trouvait pas. La pensée d'un crime se présenta immédiatement à l'esprit des habitants du village qui coururent avertir les missionnaires de Saint-Martial et commencèrent avec eux des recherches pour retrouver les traces de leur curé.

Ces recherches ne furent pas longues. Sur le sentier même qui conduit de Sainte-Monique à la maison de Saint-Martial, à un endroit où ce sentier est coupé par un fossé profond on trouve la lanterne que portait le Père. Quelques pas plus loin, recouvert d'un peu de terre précipitamment jetée du haut des fossés avec des bâtons, se trouvait le cadavre du P. Dioré dépouillé de ses vêtements. Cinq horribles blessures, toutes mortelles se voyaient sur la tête et sur le visage ; elles semblaient avoir été faites avec un sabre arabe. Sur la terre détrempée on remarquait de nombreuses traces de pieds nus indiquant qu'il y avait plusieurs assassins et qu'ils étaient indigènes. On suivit les traces des pas depuis le lieu où le cadavre avait été retrouvé jusqu'au presbytère. Il devint évident que le vol avait dû être l'un des mobiles de l'assassinat. La clef de la maison du P. Dioré était sur lui au moment de l'assassinat ; elle avait été prise par les voleurs qui devaient être parfaitement au courant des lieux car ils s'étaient dirigés à travers une obscurité profonde droit vers le presbytère mais n'en connaissant pas les dispositions intérieures.

Une fois entrés, ils se mirent à piller mais tout à fait au hasard car ils laissèrent de côté les objets précieux comme les vases sacrés. Ne pouvant découvrir l'argent, ils prirent une malle et la remplirent d'effets de toute nature, habits, livres, menus objets destinés surtout aux petits enfants du village que le Père avait récemment apportés de France. Ce fut leur seul butin avec les vêtements qu'ils avaient arrachés à leur victime : sa montre et une cinquantaine de francs trouvés dans ses habits.

L'opinion publique parmi les Arabes ne s'égarait pas un instant sur les coupables. Elle désignait comme l'instigation du crime l'un des Caïds de Brazes, le vieil El hadj Hamed et comme l'assassin son fils Si Lahdar, dangereux repris de justice et fameux par ses brigandages dans les tribus environnantes avec quelque scélérats de sa trempe.

Les soupçons étaient fondés. La haine de Hadj Hamed contre les missionnaires remontait à l'époque où ceux-ci étaient établis dans la pleine du Chélif. Accusé de meurtres, de rapine, d'oppression, par les gens de sa tri-

bu, il fut l'objet d'une enquête qui révéla des faits de nature telle que l'on concluait non seulement à sa destitution mais encore à une poursuite devant un Conseil de guerre. Grâce à l'intervention d'un indigène influent, membre musulman du Conseil Général, il s'en tira cette première fois moyennant une forte somme d'argent, mais il manifesta une colère profonde contre Mgr Lavigerie qui avait signalé sa conduite au Général Wolf et contre les Pères qu'il supposait avoir mis le Prélat au courant de ses méfaits.

Une seconde accusation vint encore augmenter sa haine. Un homme intègre, M. Guérin, Administrateur de la Commune mixte des Braz, édifié sur les agissements de l'Hadj Hamed et de l'un de ses fils, Caïd des Beni Mahoussine, dans la même tribu, exigea la destitution de ce dernier. Il l'obtint, mais le Caïd Hamed fut proposé pour remplir avec la sienne la charge de son fils. Grâce à l'énergique protestation de M. Guérin on renonça à ce projet. Peu après, écœuré de ce qu'il voyait, l'Administrateur donna sa démission au Caïd Hamed venu pour le saluer au moment du départ il dit froidement : Tu es heureux que je parte, car je t'aurais fait destituer. » L'Hadj Hamed attribua encore le nouveau danger qu'il venait de courir à l'intervention de l'Archevêque et à celle des Pères de Sainte-Monique. A quelques jours de là on l'entendit s'écrier : « Ils me feront tomber à la fin, mais auparavant j'en ferai tuer 2 ou 3. » Comme tout le monde savait que fils Lakhdar était l'exécuteur ordinaire de ses entreprises criminelles, on pouvait soupçonner ces 2 hommes de l'assassinat du P. Dioré !

Néanmoins, aucune preuve péremptoire ne put au premier moment être fournie contre eux. On savait seulement que le vieil Hamed s'était rendu à Alger le jour du crime, qu'il y avait séjourné la nuit du 11 au 12 affectant de passer et de repasser devant la porte de l'Archevêché comme pour faire constater sa présence et détourner ainsi les soupçons.

Mais bientôt un récit répandu dans la tribu vint jeter un nouveau jour sur cette ténébreuse affaire. Le 11 février, vers 9 heures du soir, un homme des Brazes, Abd-el-Kader Khalladi, avait rencontré sur les bords du Chélif, dans la direction de Sainte-Monique 2 indigènes. L'un était dissimulé dans l'ombre, l'autre au contraire s'était approché de lui et lui avait demandé une cigarette. Abd-el-Kader reconnut Si Lakhdar. – Quel est donc cet homme qui se cache ainsi lui dit alors Abd-el-Kader. – C'est un de mes amis, répondit le fils du Caïd, avec lequel je viens de faire une expédition. Ce disant, il s'éloigna, mais revenant aussitôt sur ses pas, il rappela Abd-el-Kader : – Tu sais, lui dit-il, il ne faut répéter à personne que tu m'as rencontré ici ; car nous venons de faire un coup. – Quel coup ? – Nous venons de tuer le marabout de Sainte-Monique. – Cela est votre affaire et je n'ai rien à y voir.

Mais Abd-el-Kader ne peut garder le secret et parla de sa rencontre nocturne à plusieurs personnes, entre autres au Caïd Mohamed. Ce dernier à son

tour raconta la chose à plusieurs indigènes et notamment à un garde-champêtre nommé Aïssa, chargé de surveiller les terres de la Mission situées dans les Brazes et lui conseilla d'aller aussitôt trouver les missionnaires pour les avertir. Aïssa fit le contraire, il mit au courant Hadj Hamed des bruits qui se répandaient dans la tribu sur le meurtre du P. Dioré. A cette nouvelle Hadj Hamed accourut près du Caïd Mohammed se plaignant auprès de lui de ce qu'il se faisait l'écho de calomnies sur le compte de son fils. En même temps, il commença dans toute la tribu des Brazes, un vaste système d'intimidation et de corruption pour empêcher que la vérité se fasse jour. La crainte fut telle et l'argent si habilement distribué que personne n'osa ouvrir la bouche. Ceux qui connaissaient quelque chose s'enfuirent jusqu'à Blida, redoutant d'être assassinés à leur tour.

L'Administrateur français de la Commune de Brazes paraît avoir empêché lumière de se faire. Fut-il acheté à prix d'argent par l'Hadj Hamed ? Eut-il simplement le désir de ne point donner de retentissement à un crime dont ses administratifs étaient ou les auteurs ou les instigateurs ? Il serait difficile de le dire ; toujours est-il interdit absolument et à plusieurs reprises au Caïd Mohammed qui avait reçu les confidences d'Abd-el-Kader de venir à Alger, sachant qu'il voulait y faire connaître au supérieur des missionnaires, ce qu'il avait appris.

Malgré tous ces obstacles accumulés, la vérité ne tarda pas à être connue chez les Arabes. Ils furent convaincus que le Caïd Hamed avait été l'instigateur de l'assassinat et son fils Si Lakhdar l'exécuteur.

Mais pourquoi le P. Dioré fut-il la victime choisie par les deux misérables ? Le missionnaire était allé, nous l'avons dit plus haut, quêter en Bretagne, son pays. Le but de son voyage était connu dans les environs ; l'on se figurait que le Père allait revenir chargé d'or. L'occasion parut bonne à Si Lakhdar pour réunir autour de lui, par l'appât du butin, les quelques bandits qui lui étaient nécessaires pour arriver à ses fins. Le nom des 3 compagnons de Si Lakhdar nous sont connus. L'un d'eux fut chargé de prendre les indications précises pour le succès du vol. En sa qualité de marchand, il venait assez souvent au village de Sainte-Monique. C'est là que grâce aux questions adroites qu'il posait, il apprit des uns et des autres ce qu'il désirait savoir.

Aussitôt après le retour du P. Dioré tout fut préparé par Si Lakhdar et ses associés. Après s'être vus et entendus une dernière fois le 11 février, au marché des Attafs, lieu habituel où se traitent entre Arabes ces sortes d'expéditions, les assassins décidèrent que le soir même il fallait agir.

Le temps était sombre et pluvieux, les 4 hommes se postèrent dans le fossé profond qui conduit au Chélif, les eaux de la route nationale et de la ligne

du chemin de fer. Ce fossé traverse précisément le sentier qui va du village de Sainte-Monique à la ferme Saint-Martial.

Ce soir-là, le P. Dioré avait réuni au presbytère la plupart des habitants et avait distribué à leurs petits enfants des bonbons et d'autres objets rapportés de France ; il était plein d'entrain et de gaieté. Lorsqu'il fut sur le point d'aller à la ferme pour y prendre son souper, l'un des hommes présents, Chérif, voyant l'obscurité de la nuit lui dit :

« Père vous avez tort de partir ainsi seul, laissez-nous vous accompagner.

– **« Et pourquoi, répondit le missionnaire, que voulez-vous qu'il m'arrive ? »**

– **Prenez au moins un revolver, ajouta Chérif, pour vous défendre en cas de besoin. »**

– **Me défendre, répondit le Père en riant, jamais : je suis missionnaire et je ne suis pas venu ici que pour être tué. Si l'on me tue, c'est tout ce qui pourra m'arriver de mieux ! »**

Et disant ces mots, il prit la route de Saint-Marthial. Deux heures après, ayant souhaité le bonsoir à ses confrères, il se dirigea vers Sainte-Monique, sa lanterne à la main. Arrivé près du fossé, il vit tout à coup se dresser devant lui un indigène, bientôt suivi de plusieurs autres. Étonné le missionnaire demanda : Quel est cet homme, mais s'apercevant de son attitude hostile, il fit mené de se mettre en défense. C'est alors que Si Lakhdar frappa le Père à coups de sabre pendant que ses compagnons le maintenaient sur le sol. Quand ils le virent sans mouvement, les assassins tirèrent le cadavre hors du sentier, lui enlevèrent sa bourse, sa montre, ses habits, prirent ensuite la clef du presbytère et à travers les ténèbres se rendirent au village sans être ni aperçus ni entendus par personne. J'ai dit plus haut que le temps était sombre et pluvieux, le vent soufflait aussi avec violence. Ajoutons que la veille, les deux chiens les plus féroces du village avaient disparu. Seuls, les chiens de la ferme se mirent à aboyer d'une façon si insolite qu'un Frère étonné sortit et tira un coup de pistolet en l'air.

Est-ce à ce coup de feu et à ces aboiements répétés qu'est due la précipitation avec laquelle les meurtriers-voleurs fouillèrent le presbytère ? Ils avouèrent eux-mêmes qu'ils étaient remplis de trouble et comme paralysés par la peur. De fait, ils emportèrent pêle-mêle ce qui leur tomba sous la main sans même enfoncer les malles qui pourraient contenir de l'argent.

Le partage suivit le meurtre. Si Lakhdar déclara que pour son compte il ne prenait rien, le sang du marabout lui suffisait ; les autres se partagèrent les vêtements, mais la crainte des perquisitions de la justice les leur fit faire bientôt brûler, les livres furent jetés et il ne resta aux complices de Si Lakhdar que l'argent et la montre.

Durant quelques jours, les assassins vécurent dans la plus vive anxiété. Hadj Hamed et son fils, mandé à Sainte-Monique pour comparaître devant le

juge, parurent avec un visage consterné, mais ils se ressaisirent bientôt, comptant pour arrêter l'affaire sur les deux moyens, infaillibles auprès des Arabes : l'argent et la menace.

Ils avaient bien compté. Le meurtre du P. Dioré ne fut jamais puni.

Le P. Carpentier fut désigné pour remplacer son confrère assassiné, mais le mauvais état de sa santé l'obligea dès le mois de juin de céder ses fonctions au P. Leblond.

Il n'y a plus pour clore cet exposé historique sur Sainte-Monique qu'à signaler les quelques faits plus saillants qui tranchent sur la marche ordinaire des événements d'un village. Parlons d'abord de l'Internat Saint-Martial.

Les orphelins de la famine de 1867, n'avaient jamais connu, on le comprend, les bienfaits de l'éducation et n'avaient jamais reçu les leçons d'un foyer chrétien. Ils n'avaient donc aucune expérience pour élever leurs enfants. Ceux-ci restaient sans surveillance en dehors des heures de classe, quittaient à leur gré la maison paternelle pour aller courir dans la campagne et se trouvaient ainsi en contact fréquent avec des bergers musulmans et exposés aux périls de toutes sortes. En septembre 1883, par suite de ce manque de surveillance de la part des parents, 10 pauvres petits enfants s'empoisonnèrent, 4 moururent. Aussi résolut-on de créer un internat dans les bâtiments de la ferme Saint-Martial. Le P. Chardron fut chargé des novembre 1882 d'aménager l'établissement projeté ; le conseil de la Société lui vota une somme de 2000 frs.

L'ouverture de l'internat se fit le 18 novembre de l'année suivante sous la présidence du T.R. Père Supérieur Général. Aux vêpres dans l'église de la paroisse, il fit comprendre aux parents l'avantage qu'ils allaient avoir à confier leurs enfants aux Pères pour achever leur formation morale et intellectuelle ; pour en faire des hommes dans la force du terme et cela surtout par l'éducation chrétienne. Il leur montra ensuite l'obligation de répondre aux nouveaux sacrifices que s'imposait la Mission pour eux. Les enfants des 2 villages furent reçus à l'Internat Saint-Marthial, logés, nourris au frais de la Société ; chaque dimanche il leur était permis d'aller voir leurs parents ; à certaines époques ils avaient en outre quelques jours de vacances. Certes la Mission s'était montrée généreuse et l'on pouvait espérer que les familles de Saint-Cyprien et de Sainte-Monique le comprendraient. Il n'en fut rien malheureusement. Quand un écolier était puni, d'ailleurs fort justement, on voyait accourir ses parents qui prenaient la défense de leur enfant, puis se plaignaient de la correction infligée et parfois ajoutaient les insultes à leurs réclamations. Des querelles d'enfants menaçaient de porter le trouble et la désunion dans les familles au grand détriment de la paix et de la charité.

Finalement à la vue du peu de résultats obtenus, l'Internat fut fermé en septembre 1885 et les enfants rendus à leurs parents.

Le personnel de cet essai de collège avait été ainsi composé :
Supérieur : R.P. Rocher – Econome : le P. Chardron – Professeurs ou surveillants : Pères Van Oost, Richard et Verrière.

Parlons maintenant de la dernière visite que fit le Fondateur dans la vallée du Chéelif.

Occupé qu'il était par les Missions de l'Equateur et de la Tunisie, Mgr Lavigerie avait abandonné la direction effective des villages. Il n'y venait plus, mais se faisait rendre compte de ce qui se passait.

En 1885, au mois de mars, il annonça pourtant qu'il désirait revoir ses chers villages de Saint-Cyprien et de Sainte-Monique.

Voici comment un journaliste raconte cette entrevue du Père et de ses enfants :

« Je revenais de Bohari et j'avais pris à la Chiffa, le train d'Oran où je me rendais. Dans le compartiment où j'étais monté, se trouvaient deux moines revêtus du burnous et connus en Algérie sous le nom de *Pères Blancs*. J'en avais vu souvent monter ou descendre à la station des Attafs et je pensai qu'ils y allaient.

– Vous allez probablement à Saint-Cyprien ? Dis-je à l'un deux. Oui me répondit-il. Permettez-moi alors de vous demander quelques renseignements. Depuis longtemps je désire visiter les villages arabes-chrétiens, mais comme il n'y a d'arrêt ni à Sainte-Monique, ni à Saint-Cyprien et que, d'autre part, il n'y a pas d'omnibus aux Attafs pour y conduire, je ne sais comment m'y prendre pour réaliser ce voyage. Veuillez donc, je vous prie, m'indiquer le moyen.

– C'est bien facile, répondit le missionnaire, vous descendez aux Attafs. De là à Saint-Cyprien, il n'y a que 4 Kilomètres que l'on fait facilement à pied.

– Avez-vous une auberge où je puisse descendre ?

– Non, vous n'en trouverez pas à Saint-Cyprien et il vous faudra revenir aux Attafs. Cette perspective me souriait d'autant moins qu'aux Attafs, il n'y a que 2 ou 3 maisons et que j'avais le temps de m'y ennuyer en attendant le train du lendemain. J'avais en conséquence ajourné tout projet de voir de près les Arabes du Cardinal Lavigerie, lorsque après avoir dépassé Affreville, l'un des Pères Blancs me dit : – Si vous voulez visiter Saint-Cyprien, le train s'y arrête par exception, car il emmène son Eminence. Le Cardinal était, paraît-il, dans un wagon réservé et je ne me doutais guère. Ma résolution fut prise. Je profiterai de l'occasion qui se présente, dis-je au Père Blanc. Lorsque le train s'arrêta devant Saint-Cyprien, les cloches sonnaient à toute volée. Le Cardinal descendit et se dirigea vers le presbytère.

Je me faufilai dans la foule avec ma valise, à la recherche d'une cantine où je pusse la déposer. Ne trouvant rien, je fis part de mon embarras à un missionnaire.

– Je sais, lui dis-je, qu'il n'y a pas d'auberge à Saint-Cyprien, mais il s'y trouve certainement une cantine.

– Pas plus de cantine que d'auberge.

– Heureux pays, m'écriai-je. Je parcours l'Algérie dans tous les sens, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest et c'est la première fois que je constate un fait aussi extraordinaire. – Que cela ne vous gêne pas, reparti le Père Blanc, venez avec moi au presbytère, vous y déposerez votre valise et nous vous donnerons l'hospitalité.

J'étais confus et visiblement gêné. Je remerciai le Père et le suivis machinalement. Quand nous fûmes arrivés, un autre vint me dire : Je vais vous présenter à son Eminence. Et presque au même instant, j'aperçus le Cardinal.

– Vous êtes venus visiter Saint-Cyprien ? me dit-il. – Oui éminence.

– Eh bien, si vous le voulez, montez avec moi dans la voiture, nous irons ensemble à l'hôpital.

Et me voilà tout surpris de traverser le village en tête à tête avec son fondateur.

– Tu ne serais pas blanc, pensai-je en ce moment. Si un correspondant de nos journaux radicaux te voyait ! Mon aventure ne fut heureusement pas ébruitée. Il n'y avait à Saint-Cyprien, pas plus de correspondants de journaux que de cantines.

Quand je vous dis que c'est un village modèle !

En arrivant devant l'église, nous trouvâmes toute la population endimanchée pour recevoir son Chef spirituel. Il me fut facile alors de voir de près ces Arabes chrétiens dont j'avais entendu parler depuis si longtemps et que je ne connaissais pas encore.

Pendant que j'étais arrêté devant l'église, la première chose qui me frappa fut le caractère de santé et de propreté des femmes. A part le tatouage qui en défigurait quelques-unes, elles avaient sous le costume européen fort bonne mine et ne se ressemblaient guère à leurs congénères des gourbis, pauvres créatures aux loques salies et puantes, au visage précocement flétri, que l'on rencontre souvent, combien sous le faix et remplissant l'office de bête de somme.

Presque toutes avaient un poupon sur le bras.

Le Cardinal les questionna à tour de rôle, les appelant par leur petit nom.

« Et toi, dit-il à l'une, est-ce que tu bats toujours ton mari ? »

A cette question toute la bande partit d'un joyeux éclat de rire pendant que l'interpellée baisait la tête en rougissant.

Quand ce fut le tour des hommes, j'entendis des questions analogues. – Ne battez pas vos femmes, répétait le Cardinal, laissez ces procédés barbares aux Arabes de la tente.

Tout près des femmes se tenaient les fillettes de l'école conduites par leurs institutrices. Je constatai avec satisfaction que le village se peuplait rapidement, chaque famille comptant, m'a-t-on dit, près de 5 enfants. Parmi ces petites filles il y en avait de toutes les couleurs, depuis la Négrillonne aux cheveux laineux, jusqu'à la blonde à la peau nacrée.

S'adressant à une petite négresse d'un noir reluisant, le Cardinal lui dit :

– Qui t'a faite noire comme cela ?

– Le bon Dieu, répondit l'enfant en balbutiant.

– Mais non, ce n'est pas le bon Dieu, reposta le Prélat vivement, c'est le soleil.

Sur le seuil de l'église, de petits bédouins au tint bistré, vêtus de la soutane rouge et du surplis, balançaient l'encensoir en attendant l'entrée de l'Archevêque. La vue des ces enfants de chœur indigènes, m'occasionne l'émotion la plus vive que j'ai peut-être ressentie dans mes voyages. Je voyais dans ces petits Arabes, de futurs amis pour lesquels les Français ne seraient plus des chiens de Roumis. La fusion tant rêvée, je pouvais enfin la contempler complète et absolue réalisée sous la double égide du patriotisme et de la charité.

Par la façon dont ils se nourrissent et se vêtissent, les Arabes francisés de Saint-Cyprien et de Sainte-Monique ne se distinguent pas des colons européens. Ils sont citoyens français, prennent part aux élections et n'ont aucune envie de retourner dans les gourbis.

Contrairement à ce qu'on serait tenté de croire, ces nouveaux chrétiens vivent en très bon voisinage avec les musulmans des environs.

J'ai même eu l'occasion de constater qu'à l'arrivée du Cardinal, les Arabes musulmans n'étaient pas moins nombreux à venir le saluer ; ils l'appellent le grand marabout.

Dans les deux villages de Saint-Cyprien et de Sainte-Monique, on compte 45 ménages d'Arabes francisés. Chaque père de famille dispose de 25 à 30 hectares de terre, dont il n'aura la propriété définitive qu'après 25 ans d'occupation.

Cette précaution était nécessaire, pour empêcher les attributaires de devenir la proie des usuriers.

Les orphelins recueillis pendant la famine de 1867 n'étaient d'ailleurs que des enfants quand on les a mariés et ils avaient encore besoin d'être protégés contre leur inexpérience et leur propre faiblesse.

Après avoir visité l'hôpital, je quittai Saint-Cyprien avec cette impression que, s'il y avait en Algérie beaucoup de villages comme celui-là, il ne faudrait pas beaucoup de troupes pour garder le pays. La question algérienne serait résolue. »

Le journaliste ne parle pas dans sa relation d'un incident qui eut lieu lors de la visite du Cardinal à Sainte-Elisabeth.

Comme son Eminence traversait la salle des hommes, Elle fut témoin d'un fait qui lui montra quelles sont les dispositions des Arabes de la plaine à son égard. Un vieil arabe qui bientôt va mourir se précipita de son lit, malgré sa faiblesse et vint prendre le Cardinal par la main, en le priant d'adopter son enfant, le petit Bou Hemi. La réponse ne se fit pas attendre. Charmé des sentiments de ce bon vieillard, Monseigneur promit de servir de Père de son enfant. Le pauvre malade pouvait mourir en paix, pleinement rassuré sur le sort de son fils.

De Saint-Cyprien, Monseigneur prit la route de Sainte-Monique. Aussitôt arrivé, il réunit les habitants à l'Eglise et leur adressa quelques paroles paternelles.

Monseigneur voulut également visiter l'Internat Saint-Martial. Les écoliers l'attendaient avec impatience. C'était la première fois qu'il leur était donné de voir son Eminence et l'on comprendra leur curiosité ! Ils ont en-

tendu tant de fois leur parents parler de Monseigneur, de ce Père qui les avait arrachés à la mort et les avait faits chrétiens !

Le Cardinal parla à tous et à chacun en particulier s'informant de leurs familles *vocat eos nominatim* comme le bon Pasteur. Entouré, pressé par les enfants il entra avec eux à la chapelle. Là en présence des parents, il les entretint de leur avenir. Il leur montra que l'état de vie qui leur convenait le mieux était celui de laboureurs et que dès maintenant en venant en aide à leurs parents, ils devaient s'habituer au travail, au travail qui devait les faire vivre et les sauver. Au sortir de la chapelle, Monseigneur fit une visite au jardin et félicita le P. Chardron sur son savoir-faire ; puis s'asseyant dans la cour au milieu des écoliers, il prit plaisir à les interroger, à les faire lire, à leur faire réciter le catéchisme. Mais l'heure était venue où il fallait se séparer. Le Cardinal bénit une dernière fois ses enfants et alla prendre le train à Oued-Rouina.

La population des 2 villages avait considérablement augmenté. Quelques familles comptaient jusqu'à 7 enfants vivants. Or l'habitation primitive ne se composait que de deux petites chambres, l'une servant de cuisine, l'autre de dortoir. Le Conseil de la Société dans des vues de sagesse et de prudence décida (en 1887) de construire une troisième pièce dans tous les ménages où il y avait au moins 4 enfants. L'hygiène et la moralité n'avaient qu'à gagner.

A mois de mars de l'année suivante eurent lieu les fêtes du Jubilé épiscopal du Cardinal Lavigerie. Les Supérieurs de Saint-Cyprien et de Sainte-Monique conduisirent à Alger quelques familles qui représenteraient ainsi les deux villages au triomphe du Fondateur. Par une filiale attention, un habitant avait emporté dans le train pour les offrir à leur Père commun les cadeaux de leur amour et de leur reconnaissance : agneaux, poules, œufs, beurre, etc... Parmi les riches dons qui lui arrivèrent de toutes parts, le Cardinal sut distinguer l'humble offrande de ses enfants chrétiens de la vallée du Chélif.

En 1892, l'annonce de la mort de Mgr Lavigerie fut un coup de foudre pour les habitants des 2 villages. A cette triste nouvelle, les familles de Saint-Cyprien, rapporte le diaire, se rendent à l'église en pleurant récitant le rosaire et font le chemin de croix dans la chapelle de l'hôpital.

Quelques jours après, au service solennel, la plupart des habitants communiaient, mais non pas contents de ce témoignages de piété filiale un grand nombre d'entre eux se rendirent à Alger pour considérer une dernière fois les traits de leur vénéré Père et assister à ses funérailles

VIII. ORPHELINATS ARABES EN DEHORS DES 2 VILLAGES CHRETIENS

On se rappelle que lors de la discussion des crédits affectés au culte catholique en Algérie pour 1875, deux députés algériens avaient demandé la suppression des 75.000 frs proposés par la Commission pour la Création d'un deuxième village d'Arabes chrétiens. Malgré l'opposition et après de sérieuses difficultés, le maintien du crédit fut pourtant maintenu cette fois.

Mais les ennemis de la Religion préparèrent leur revanche. Le 15 avril 1876 une lettre de Mgr Lavigerie au P. Charmetant lui faisait part de ses vives appréhensions. Le mois suivant l'Archevêque partit pour Paris et apprit là que cette fois ce serait le budget diocésain de l'Algérie toute entière qui allait être frappé : églises, séminaires, paroisses, asiles religieux, en même temps que ses Missions et stations hospitalières arabes.

Le jeudi 30 novembre, malgré les réclamations des évêques de l'Algérie, malgré l'éloquence de M. Keller, malgré l'intervention personnelle dans le débat de M. Dufame président du Conseil des Ministres, la majorité de la Chambre enleva d'un seul coup, plus de la moitié de ce que le diocèse d'Alger recevait de l'Etat pour ses œuvres. Quant à la subvention annuelle pour les orphelins et les villages arabes qui devait être portée aux crédits supplémentaires on se contenta de ne plus les y faire figurer désormais : le coup ne fit pas de bruit, mais il était porté et il était mortel

Lors de la création du village de Sainte-Monique, l'Archevêque s'était écrié : Nous aurions besoin d'en faire immédiatement un 3^{ème} et même un 4^{ème} ; mais on le voit, les ressources furent enlevées au grand détriment des orphelins et un véritable chagrin de leur Père.

Qu'advint-il des jeunes Arabes restés dans les orphelinats et qu'on ne put établir comme leurs aînés dans des villages ? Laissons encore la parole à Mgr Lavigerie :

« Nous n'avons pu marier que 120 de nos enfants, garçons ou filles, et le reste nous devons à notre grand regret nous en séparer et les placer, les jeunes gens du moins, lorsqu'ils sont arrivés à l'âge d'homme, comme garçons de ferme ou bien ouvriers de divers états.

Si vous saviez combien ceux que l'en place au dehors ont à lutter contre les infâmes dont on les assiège ! Certains colons, certains Français, baptisés hélas ! mais qui n'ont gardé de leur baptême que ce qu'il en faut pour donner plus de noirceur à leur malice, attaquent la foi de ces jeunes gens, répètent devant eux, contre leur père adoptifs, les calomnies horribles qui courent aujourd'hui le monde sur l'Eglise, sur le clergé catholique.

Nos enfants, musulmans d'hier, chrétiens aujourd'hui, doivent subir de pareils discours, les combattre et ils le font, la plupart, je dois le dire avec l'énergie de l'indignation.

Je viens, à l'occasion du 1^{er} jour de l'an, de recevoir un à un ces jours-ci, ceux qui sont placés aux environ d'Alger. J'ai l'esprit et le cœur tout gros des récits qu'ils m'ont fait avec la candeur de leur âge. Oh ! que je voudrais être assez riche pour les reprendre tous, pour les soustraire à de tels contacts, pour les mettre à l'abri dans de nouveaux villages ! Comment faire cependant ; je ne puis les marier pour les mettre dans la misère, car la misère aussi est une mauvaise conseillère et pour acheter des terres, construire une maison, donner le matériel agricole, il faut tant d'argent !

Pauvres enfants, ils n'ont rien fait pour être moins bien traités que leurs frères ! Quelques-uns même les surpassent par leur énergique persévérance et par la bonté de leurs sentiments.

En voici un exemple tout récent, et il m'a remué jusqu'au fond de l'âme. Vous le trouverez peut-être bien simple pour être raconté, mais vous vous souviendrez que je suis grand-père.

Hier donc, j'ai reçu la visite de l'un de mes enfants établis à Alger. Il se nomme Charles, comme beaucoup d'entre eux qui ont voulu ajouter mon nom à celui que leur donnaient leurs parrains de France. Ce pauvre enfant est estropié et nous avons dû lui faire apprendre un état compatible avec son infirmité. Il est cordonnier. Il a commencé tout modestement par être ouvrier il y aura bientôt trois ans, en sortant de l'orphelinat. Sur ses premiers gages lentement économisés, il a acheté des formes, des outils, un peu de cuir et le voilà établi à Alger dans une pauvre petite chambre du quartier arabe.

Grosses déceptions en commençant. Dans son inexpérience des choses, il a travaillé pour des clients qui ne l'ont pas payé ; il ne s'est pas découragé, a repris son œuvre, a trouvé de meilleurs clients parmi ses amis camarades et ses anciens Pères de l'orphelinat, et depuis deux ou trois mois, il a un ouvrier pour l'aider dans son industrie. Il est venu me raconter tout cela avec un certain mélange de modestie et d'assurance et surtout il m'a parlé de sa conduite chrétienne, de sa fidélité à se rendre à l'église, de ses controverses avec les Français et les Arabes, où j'ai admiré la ferveur de sa foi et la pureté de sa vie et enfin, se mettant à genoux devant moi, il m'a dit qu'il avait une grâce à me demander.

– Mes camarades de l'orphelinat seraient bien contents et moi encore plus qu'eux, si vous vouliez accepter que je vous fasse une paire de souliers.

– Comment ! Une paire de souliers !

– Oui, que je vous fasse, moi, pour vos étrennes, une paire de souliers, mais de beaux souliers, des souliers vernis !

Vous me croirez facilement, j'ai été plus heureux de cette offre si naïvement faite par mon pauvre enfant, que de tout ce qu'on eût pu m'offrir de plus riche. Il a pris mon pied, sans attendre ma réponse qui ne venait pas, parce que je sentais l'émotion qui arrêtait ma voix et que je ne voulais point paraître attendre, puis la mesure bien prise il s'est relevé triomphant.

– Oh ! comme ils vont être tous contents, m'a-t-il dit, quand ils sauront que Monseigneur veut bien une paire de ses souliers !

Je les attends et suis sûr qu'ils ne tarderont pas. Blesseront-ils un peu mes pieds ? Je l'ignore, mais je sais bien qu'ils ont déjà blessé doucement mon cœur.

Voilà mon histoire paternelle ! Que ceux qui n'ont point de fils rient de moi, s'ils veulent, bien des pères et des mères m'envieront mon pauvre enfant avec ses pauvres souliers.

Voilà ceux que je suis obligé de laisser sans se marier, exposés à tous les dangers.

Ah ! les contes de fée de mon enfance, où de belles dames chargées d'or, portaient à ceux qui les invoquaient les trésors destinés à sécher les larmes ! Il n'y en a donc plus ?... Ce n'est pas à moi cependant qu'il conviendrait de le dire, cas j'en connais qui sont déjà venues à mon aide et maintenant qu'elles ont tourné ailleurs les regards de leur charité, ai-je le droit de me plaindre d'elles ? Non, je ne le fais pas et puisque je viens de rappeler les fées, je me contente de mettre devant elles, les souliers de mes enfants ; c'est là ce que nous faisons dans nos cheminées, la nuit de Noël...

Que d'hivers passés, depuis, sur ma pauvre tête ! et cependant ces souvenirs y vivent encore, malgré la neige qui la couvre, avec tous les feux du printemps ! »

Tous les orphelins qu'on put placer convenablement donnèrent d'excellents résultats, mais il y en a aussi, il est vrai, qui cédèrent au torrent. Ce sont ceux qui durent se louer chez des colons, dans des fermes, loin de tout centre religieux ou dans des familles impies. Un trop grand nombre, hélas ! s'y perdirent par suite de manœuvres et d'exemples abominables.

Quand on entend dire en Algérie ou en France : Que sont devenues les orphelines arabes ? On peut répondre : Une partie ont été mariée par l'Archevêque, ce sont de braves mères de familles chrétiennes ; d'autres ont pu être placées dans des communautés ou dans des maisons sûres, elles ont persévéré dans le bien. D'autres enfin, ont été vouées, de parti pris à la corruption par ceux qui ont fait enlever avec orphelines les ressources nécessaires pour continuer à les nourrir et faire enlever avec orphelines et qui en empêchant la création de nouveaux villages les ont contraints de vivre au milieu d'entraînements auxquels leur inexpérience et leur faiblesse les a fait succomber.

Mais tous ces orphelins, garçons ou filles meurent dans le sentiment de la foi la plus vive. Que de fois les missionnaires n'en ont-ils pas vu revenir à Maison-Carrée et les Sœurs à Saint-Charles, à moitié mourants et réclamant pour leurs derniers instants la présence du Père et les consolations de la Religion.

Le vénérable aumônier de l'Hôpital civil de Mustapha, M. l'Abbé Bonner, adressait un jour sur ce sujet la lettre suivante au R.P. Deguerry :

« Voulez-vous que je vous raconte la mort bien touchante d'un de vos anciens orphelins arabes ? D'un enfant que la Providence nous a amené, comme par la main, dans cet hôpital. Vous vous rappelez sans doute encore d'Abd-el-Kader ben Kaddour né aux environs d'Orléansville ? Or le 22 novembre dernier, je faisais ma tournée dans les salles. J'entre comme par hasard dans la

salle Saint-Jean. Au premier lit à gauche, je vois un jeune malade haletant, prêt d'entrer en agonie. Je m'approche de lui ; à la mine je reconnais tout de suite un Arabe et jetant un regard sur le bulletin placé au chevet du lit, j'aperçois qu'à l'article : culte on avait écrit : musulman. M'approchant de ce pauvre enfant qui ne pouvait plus parler qu'avec peine : « Mon petit ami, lui dis-je, n'est-ce pas que tu souffres beaucoup ? – Oh ! oui beaucoup, me répondit-il, en français. – Depuis quand es-tu entré à l'hôpital ? – Depuis hier soir. – Es-tu chrétien ? A ces mots le malade fait le signe de la croix en prononçant distinctement : Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. – Qui t'a appris cette prière ? – Ce sont les Pères. – Tu as donc été dans les orphelinats de Mgr Lavignerie ? – Oui. – Durant combien de temps ? – Près de 4 ans. – Comment t'appelaient-ils ? – Fernand. – Où étais-tu placé ? – J'ai travaillé dans les fermes de Ben-Aknoun et de Maison-Carrée. – Y-a-t-il longtemps que tu as quitté les Pères ? – Il y a près de 3 ans. – Sais-tu "Notre Père" ? – Oui, et aussitôt il récite lentement cette prière, ainsi que le "Je vous salue Marie." – Tu n'as donc pas oublié tes prières ? – Oh non ! je les dis bien souvent... – Si tu es resté si longtemps chez les Pères, tu as dû recevoir le baptême ! – Non, j'étais encore trop jeune, on ne m'a pas baptisé. – Veux-tu devenir chrétien ? – Oui, je le désire beaucoup et aussitôt il me fait signe de lui donner mon crucifix que je tenais à la main ; il le baise plusieurs fois et fait encore le signe de la croix. Je lui rappelle alors en quelques mots, nos principaux mystères et je l'excite à demander à Dieu pardon de ses péchés ; je lui fais promettre que s'il revient à la santé, il viendra vous trouver pour achever de s'instruire et pour que vous le placiez dans quelque endroit, où il ne soit pas exposé à perdre la foi.

Il accepte cette proposition avec bonheur. Aussitôt, je me mets en devoir de lui administrer le baptême en présence de deux témoins.

La cérémonie achevée, il me prie de lui donner un crucifix et une médaille pour les suspendre à son cou. Je les lui donnai et il fut content comme un roi, puis me fit promettre de revenir le voir. J'y allai, en effet, le lendemain et le trouvai bien souffrant, il avait peine à respirer mais il était calme, tranquille et sans inquiétude, pleinement résigné à la volonté de Dieu et très content d'être chrétien. – "J'espère, me dit-il que j'irai bientôt dans le Paradis avec le bon Dieu." En effet le soir même, il rendit son âme à Dieu et je pense bien le retrouver au Ciel... »

Nous aimerions à terminer ce chapitre sur cette belle et consolante page mais avant de le clore il nous reste à en écrire une autre. Celle-là est triste et nous voudrions pouvoir la passer sous silence, toutefois la vérité historique nous oblige à faire connaître dans l'Œuvre arabe le bien qui édifie comme le mal qui peine, car ce dernier peut servir aussi à instruire.

Au commencement de l'année 1885 quelques orphelins âgés d'environ 25 ans à 30 ans écrivirent au Cardinal une lettre dans laquelle ils se plaignaient que les missionnaires de Maison-Carrée refusaient de leur donner du travail ; ils demandaient en outre à être établis en ménage comme leurs aînés des Attafs.

Ne recevant pas de réponse, ils se présentèrent à la résidence du Cardinal qui refusa de les recevoir et leur fit dire qu'il ne les reconnaissait plus pour ses enfants.

Rebutés de ce côté, ils écrivent alors au Supérieur Général de la Société, lui signifiant que s'il ne prend pas en considération leur requête ils vont agir autrement quand même ils sauraient que cela « finirait mal. »

Voyant leur réclamations non écoutées ils intentent une affaire judiciaire sous le prétexte qu'ils ont travaillé pour son Eminence jusqu'à ce jour sans en rien obtenir.

Le Cardinal ne fut point informé de ce procès, tant pour lui épargner une vive peine, que dans l'espoir d'arrêter l'affaire par des pourparlers. M. l'Abbé Gey, Vicaire Général d'Alger, craignant que la presse antireligieuse s'emparât de cette malheureuse affaire conseillait en effet au R.P. Supérieur de voir le meneur de la bande.

La conciliation ne put sans doute aboutir, car le 2 mars la pétition suivante revêtue de 34 signatures partit pour Paris adressée au Ministre des Cultes et fut remise en même temps au Gouverneur Général. Quel est le sot écrivain public qui l'a rédigée ? La voici textuellement :

« Alger, 2 mars....

Monsieur le Gouverneur Général,

Les soussignés ont l'honneur de solliciter de votre haute justice (sic). Ils ont été pris par Monseigneur l'Archevêque de la Vigerie lors de la famine de l'année 1867.

Tous ces indigènes actuellement vos serviteurs, M. le Gouverneur Général, vous prient de leur faire justice. Monsieur de la Vigerie a fait faire de partout de nombreuses quêtes, il a obtenu aussi pour eux de grandes étendues de terre. Aujourd'hui, Monseigneur, trouve bon de ne plus vouloir connaître ces gens là en rien ni pour rien.

Il est vrai, M. le Gouverneur, que Mgr de la Vigerie a fait des exceptions parmi ses enfants d'adoption et qu'il en a fait marier et doter beaucoup. Confiant dans votre haute justice, bien vouloir donner à cette juste réclamation la suite qu'elle comporte et faire bon accueil à ses fins. »

Suivaient les 34 signatures. Le Post-scriptum était des plus explicites.

« P.C. Parmi tous les sus dénommés, les plus jeunes comptent au moins 10 ans de bons services chez M. de la Vigerie ; ce sont eux qui ont mis en rapport par leur travail les nombreuses propriétés que possède Monsieur de la Vigerie. »

Enfin les pétitionnaires donnaient leur adresse chez un certain Espagnol de Maison-Carrée et terminaient par une menace à peine déguisée.

« Prière à M. le Gouverneur de bien vouloir donner réponse, car ces gens sont sans existence, se verraient dans l'obligation de faire suivre à Paris. »

Ces individus, on le voit prétendait tout simplement que les biens de la Société étant leur propriété, il fallait leur donner à chacun la part à laquelle ils avaient droit. C'était du pur socialisme.

Les principaux meneurs étaient de mauvais sujets jadis expulsés de l'orphelinat, mais l'instigateur de toute l'affaire était un certain horloger d'Alger.

Pourtant, hâtons-nous de le dire, parmi les pétitionnaires, plusieurs avaient été trompés sur le but de la lettre ; on avait même apposé des noms sans avoir prévenu les intéressés, aussi dès le 7 mars, un bon nombre d'entre eux envoient leur rétractation.

Le Cardinal ayant été enfin mis au courant de ces tristes faits, pria le Gouverneur Général de lui communiquer le texte de la pétition afin de pouvoir y répondre. Cependant l'adresse au Ministre et au Gouverneur restant sans réponse, les meneurs se remuent ; une nouvelle lettre est élaborée et se couvre de noms, mais ceux des orphelins qui ont été précédemment trompés refusent énergiquement cette fois de donner leur signature.

Le Cardinal voulut terminer lui-même cette affaire qui blessait profondément son cœur paternel ; il écrivit donc au Gérant de la Société la lettre suivante datée du 12 mars :

« J'ai reçu depuis ma rentrée à Alger et M. le Gouverneur Général a reçu également les réclamations d'un certain nombre d'anciens orphelins indigènes de la famine relativement à ce qu'ils appellent leurs droits à une dotation semblable à celle qui a été accordée, il y a 8 ou 9 ans, à ceux qui ont été établis aux Attafs.

Dix d'entre eux se sont même présentés à moi pour m'exposer ces revendications et se plaindre que la Société des Orphelinats ne faisait pas droit à leurs demandes. Il ne m'a pas été difficile de voir dans la manière dont ces revendications étaient faites, une tentative de chantage, inspirée par des Européens qui ont la spécialité de ces sortes d'affaires en Algérie. J'ai reconnu aussi dans ceux qui les présentaient, les plus incorrigibles de vos anciens pupilles que l'on s'est vu obligé d'expulser, il y a de longues années et qui sont aujourd'hui des repris de justice. Mais quoi qu'il en soit, il ne me paraît pas possible de laisser sans solution et sans réponse une question de cette nature.

Vous verrez dans la lettre de ces anciens orphelins à M. le Gouverneur l'énoncé de leurs prétentions.

Je désire avoir des réponses nettes et catégoriques sur chacun de ces droits prétendus.

J'ai fait abandon légal à la Société des Orphelinats, il y a 12 ans de tous les biens immeubles que je possédais alors personnellement, en Algérie pour les Missions d'Afrique et pour l'entretien des Orphelins. Je ne lui ai imposé qu'une seule charge, celle de poursuivre les œuvres commencées et de faire honneur aux obligations qui pesaient sur ces biens. C'est donc à elle que s'adressent les réclamations de ces anciens orphelins, à supposer qu'elles soient fondées. Vous

voudrez bien les soumettre à votre Conseil d'Administration pour qu'il en délibère et me faire connaître ensuite ses résolutions. »

Le Gérant communiqua au Conseil, la lettre de son Eminence qu'il fit suivre d'un rapport que nous citerons presque en partie. Ce rapport est concluant :

« – ... Relativement aux réclamations présentes, dit-il, il me suffira d'une seule considération pour en montrer l'inanité.

Ce que quelques anciens orphelins réclament, ce ne sont pas des secours à titre gracieux et charitable, secours que nous avons toujours été disposés à leur accorder dans la mesure de nos ressources, ce sont des droits formels et précis.

Se fondant premièrement sur ce qu'ils ont été élevés par nous et sont ainsi devenus nos enfants d'adoption et deuxièmement, sur ce qu'on les a fait travailler durant le temps de leur éducation, ils nous demandent de pourvoir à nos frais, à leur établissement matrimonial et ils prétendent l'exiger en justice.

Si de telles prétentions étaient admises, elles créeraient des précédents insoutenables pour tous les orphelinats quelconques, départementaux, gouvernementaux ou libres.

Dans tous ces établissements, en effet, les orphelins ont été accueillis et élevés gratuitement en qualité de pupilles ; dans tous ils ont travaillé selon la mesure de leurs forces pour contribuer à couvrir une portion du moins de leurs dépenses : les 50 ou 60 centimes par jour, payés pour eux, selon leur âge ne suffisant pas à couvrir leur dépenses.

Les orphelins indigènes de la famine n'ont pas été élevés seulement du reste dans les orphelinats diocésains ; un bon nombre a été également élevé dans les orphelinats départementaux de l'Algérie, aux frais de l'Administration.

Or, que dirait-on, si ces orphelins indigènes de la famine ou les autres orphelins des Asiles départementaux parvenus, comme les nôtres aujourd'hui, à l'âge de 25 à 30 ans, réclamaient un droit, des Directeurs de ces établissements, des Préfets, du Gouverneur de l'Algérie, des dotations en terre et en argent, sous prétexte qu'on les a pris, c'est-à-dire sauvés de la mort à l'époque de la famine et qu'ils ont travaillé durant le temps de leur séjour à l'orphelinat, pour gagner une partie de leur nourriture ?

Poser une semblable question, c'est la résoudre.

Jamais, dans aucun orphelinat, ces prétentions n'ont été et ne pourront être admises.

Pour ce qui concerne en particulier, les orphelins indigènes de la famine recueillis dans les asiles départementaux, on les a élevés, mis en état de gagner leur vie, aidé à se placer comme ouvrier, et c'est tout. Personne ne croit leur devoir davantage et aucun d'eux n'a jamais pensé à rien réclamer de plus.

Pourquoi ne réclame-t-on pas ces droits prétendus auprès du Gouverneur et des Préfets ? C'est qu'on n'espère, et avec raison, en rien obtenir.

Pourquoi réclame-t-on contre nous ? C'est parce qu'on espère nous faire chanter. Les monteurs d'affaires, Européens, il faut le dire, qui poussent ces quelques malheureux ne s'en cachent pas ; mais ils seront trompés dans leur attente.

Il est vrai que pour justifier leurs instances, les réclamants se servent d'un étrange sophisme. Ils disent que les dotations réclamées par eux, nous les avons accordées à un grand nombre d'autres.

Cela est parfaitement vrai. Nous avons accordé aux premiers orphelins arrivés à l'âge d'homme, de larges et nombreuses concessions aux Attafs. Mais nous les avons accordées librement, par un pur sentiment de charité et d'humanité et sans aucun engagement de notre part.

Si nous n'en accordons plus, depuis 6 ans, c'est que celles de nos terres qui étaient destinées à ces concessions sont distribuées, que nos ressources sont épuisées et que les subventions que l'Assemblée nationale avait accordées pour la fondation de villages où les premiers ménages furent établis ont été supprimées.

Et encore avons-nous dû pour suffire à toutes nos obligations emprunter et hypothéquer sur nos propriétés 1.125.000 francs, que nous devons au Crédit foncier.

Vous voyez, Messieurs, s'il est possible d'avoir poussé plus loin la générosité. Et vous voyez aussi comment nous en sommes récompensés, et ce que vaut cet argument que, l'ayant fait pour d'autres, librement et à titre gracieux pendant que le pouvions, nous devons le continuer pour tous, comme si c'était une dette lorsque nous ne le pouvons plus.

– Mais, ajoutent les tristes meneurs, l'Etat a donné de nombreuses terres pour ces enfants à l'Œuvre des Orphelinats.

C'est un pur mensonge. Il est absolument faux qu'un seul hectare de terre ait jamais été concédé par l'Administration ni à l'Œuvre des Orphelinats indigènes, ni à l'Archevêque d'Alger, ni à aucune autre œuvre diocésaine.

Les 3 grandes propriétés des orphelinats ont été achetées par l'Archevêque d'Alger avec ses fonds propres et ceux que lui ont donnés les Œuvres des Ecoles d'Orient et de la Propagation de la Foi.

Celle de Maison-Carrée à M. de la Vallière, par acte passé devant M. Auger, notaire à Alger le 10 février 1869.

Celle de Saint-Charles de Kouba, par l'intermédiaire du sieur Roche, aux époux Duchassaing, par acte passé devant M. Double, notaire à Alger le 18 décembre 1868.

Celles des Attafs, à l'ancien agha Ben Yahia, aux enchères publiques, devant le Tribunal de Blida, le 8 décembre 1868.

– Mais disent-ils encore, des quêtes ont été faites pour les victimes de la famine pendant les années 1868 et 1869 et une souscription a été ouverte en 1870 lorsque l'argent des quêtes a été épuisé, pour l'adoption par des familles chrétiennes d'un certain nombre d'orphelins indigènes.

Cela est parfaitement vrai encore ; j'ajoute même, quoique rien ne m'y contraigne que les quêtes ont rapporté près d'un million de francs et les souscriptions environ trois cent mille. Mais il résulte du compte-rendu public de la Commission nommée par Archevêque d'Alger pour la distribution de ces secours, Commission qui avait à sa tête M. Melcion d'Arc, que dans l'année de la famine seulement, c'est-à-dire en 1868 plus de 800.000 francs furent distribués en secours de toute nature aux affamés, sur les différents points d'Algérie. Et

les orphelins indigènes, qui étaient au nombre de 1800 à l'origine et dont le chiffre moyen a été de 900 pendant dix ans, ont coûté, à 200 frs par an et par tête un million huit cent mille francs, sans compter les dotations des Attafs, les frais d'éducation de ceux qui ont été envoyés en France et les acquisitions de terres qui ont été directement soldées par l'Archevêque.

C'est donc un déficit de plus d'un million deux cent mille francs qu'il a fallu couvrir

S'il fallait faire des comptes, on voit où sont les débiteurs et où seraient les créanciers.

– Enfin, il prétendait qu'ils ne peuvent se procurer du travail.

Cela est malheureusement vrai pour la plupart de ceux qui au nombre d'une trentaine sur plus de 800 ont signé les réclamations. Mais eux seuls en sont la cause.

Parmi les enfants indigènes qui nous ont été remis par l'autorité militaire et administration en 1868 il y en avait de deux sortes. Le plus grand nombre étaient des orphelins qui venaient de perdre leurs parents ; mais il y avait aussi de petits vagabonds de la pire espèce, garçons et filles. Ces dernières, malgré leur jeune âge avaient déjà été, selon les mœurs arabes, livrées à la corruption la plus éhontée. On dut places les plus grandes au Bon-Pasteur. Les plus jeunes, des enfants de 8 à 10 ans, furent gardées avec les orphelines dans l'espoir que ces tristes souvenirs s'effaceraient de leurs âmes ; mais pour la plupart c'était une illusion, comme l'avenir l'a montré. Tandis que les orphelines proprement dites se sont généralement conservées et que beaucoup d'entre elles mènent dans les communautés où elles sont religieuses, dans les ménages où elles sont mariées et dans les familles qui les ont adoptées, une conduite exemplaire et quelquefois héroïque, ces autres petites malheureuses sont retournées comme il fallait s'y attendre, à tous leurs anciens vices.

Il faut en dire autant des orphelins. Ceux d'entre nos enfants de la famine qui n'avaient pas d'antécédents coupables, ne nous ont généralement donné que des sujets de satisfaction. Il y en a parmi les missionnaires, il y en a qui ont conquis, en France, le grade de médecin devant les Facultés de l'Etat. Il y a eu qui ont fait fortune dans le commerce ou dans l'agriculture.

Mais à côté de ces enfants dont les natures étaient intègres, il y a les enfants pervers de longue-main par le vol, le vagabondage et la paresse qui avaient été ramassés sur tous les marchés des villes pour en débarrasser le pays. Nous en avons compté plus de cent de cette espèce et ce sont eux qui nous ont toujours désolés par leur conduite. Des bons, on n'en parle pas, comme c'est naturel. Les mauvais sujets redevenus après leur expulsion de nos établissements, des repris de justice, on les repousse partout, comme c'est naturel encore. Ils font dix places dans une année et leur réputation est telle qu'ils inspirent une vraie terreur. Qu'on interroge à cet égard, M. le Maire de Maison-Carrée qui les connaît à fond, on verra ce qu'ils sont. Mais à qui la faute sinon à eux-mêmes et à ceux qui, à l'origine, au lieu de les placer dans des maisons de correction, les ont envoyés dans nos orphelinats ?

– J'ajoute, en terminant, qu'en se trouvant dans la nécessité de renoncer, par défaut de ressources, au projet de fondation de nouveaux villages

d'orphelins, la Société n'a pas cessé de secourir ses anciens pupilles. Elle leur a promis, et elle a tenu parole, que tout que ses moyens le lui permettaient, elle faciliterait leurs mariages et à tous ceux qui ne s'en montrent pas indignes par leur inconduite, elle donne une dot de 500 frs par mariage. De plus, elle a aussi donné, jusqu'ici du travail, à Maison-Carré et à Kouba, à tous ceux d'entre eux qui sont momentanément sans place et elle les paie un quart en sus, de ce que gagnent chez elle, les autres ouvriers indigènes.

Enfin elle les reçoit et les soigne en cas de maladie dans une infirmerie à part et elle a pourvu aux frais de sépulture de tous ceux qui sont morts. »

Après cet exposé, le Gérant, en venant à l'examen des réclamations adressées à S.E le Cardinal contre la Société en démontre le mal fondé et conclut : « Vu l'absence complète de tout droit de la part des réclamants, vu l'indignité toute particulière des 28 orphelins qui la plupart déshonorent par leur conduite ceux qui les ont sauvés de la mort, il est d'avis de repousser purement et simplement les réclamations ainsi faites et de poursuivre en justice, s'il y a lieu, la répression des menaces qu'ils continueraient à se permettre.

Le Conseil d'Administration adopta (le 15 mars) à l'unanimité les conclusions du Gérant et pour mettre fin à des réclamations aussi déraisonnables, il décida que désormais, puisqu'on abusait même de ses bontés, il n'accorderait plus ni travail, ni secours à ceux des anciens orphelins qui n'auraient pas reconnu, par écrit, que l'appui à eux accordé par la Société des Orphelinats était une pure charité, à laquelle ils n'avaient aucun droit ni naturel ni légal.

Cette mesure dictée par une sage prudence et même on le voit par une réelle bonté, produisit les meilleurs résultats. Les réclamants ouvrirent les yeux sur l'indignité de leur conduite et comprenant qu'ils n'avaient rien à gagner, mais tout à perdre en se montrant rebelles et ingrats envers la Société sollicitèrent leur pardon et souscrivirent aux conditions exigées.

Il nous reste pour clore l'histoire consacrée aux orphelins arabes, à parler du Petit Séminaire et du Petit Noviciat indigènes. C'est ce que nous allons faire au chapitre suivant.

IX. PETIT SEMINAIRE ARABE

1. A Saint-Eugène

Nous avons dit ailleurs que sur la proposition de Mère Madeleine de Bon Secours, Mgr Lavigerie avait tout d'abord admis à St-Eugène 12 des petits orphelins de la Bouzaréa, plus tard, parmi les centaines d'autres recueillis à Ben-Aknoun, il en avait distingué plusieurs à la mine intelligente, aux réponses pleines d'à propos et les avait fait entrer également au Séminaire

diocésain avec quelques jeunes Kabyles envoyés à Fort Napoléon par les Pères Jésuites. Ceux-là, disait-il dans une lettre du 28 décembre 1868, savent déjà lire, écrire un peu, calculer et ils feront leurs classes tout entières, pour entrer plus tard, si Dieu me prête vie et leur donne persévérance dans les carrières libérales. Je me plais quelquefois à songer que ces chers petits Africains, si éveillés, si intelligents, si sensibles aux bontés que l'on a pour eux, seront les actifs, les vrais apôtres de leur peuple ; qu'arrachés à sa double misère matérielle et morale et la comprenant à fond, par conséquent, ils chercheront à l'en arracher lui-même, et qu'ils seront ainsi les continuateurs de l'œuvre que j'entreprends aujourd'hui.

En septembre 1869 à la fin du 1^{er} noviciat, l'Archevêque ouvrit un Petit Séminaire arabe. Il en confia la direction au P. Finateau, les Frères Bouland, Aribaud et l'instituteur nègre Si Luigi, lui furent adjoints.

Voici comment Mgr Lavigerie annonçait l'ouverture de cette maison dans une lettre :

« Parmi nos enfants, il s'en trouve qui sentent déjà et manifestent la vocation de l'apostolat au milieu de leurs peuples, qui disent chaque fois qu'on leur demande ce qu'ils veulent être plus tard :

Je veux être prêtre comme toi.

Déjà trente quatre des plus intelligents et des plus sages, parmi ceux qui manifestent ce désir, ont été séparés de leurs petits camarades et placés dans un établissement spécial où, tout en continuant leurs travaux champêtres, ils commencent des études littéraires. C'est un Petit Séminaire, comme il n'y en pas certainement au monde, composé tout entier de musulmans qui demandent le sacerdoce catholique.

Il y a six mois, je recevais la visite, dans cette maison, de l'un des plus distingués et des plus riches propriétaires de l'Algérie, M. de R_{xx}. Il exprimait comme bien d'autres la crainte que nous ne pussions rien obtenir de nos enfants.

Je vais vous faire juge vous-même, monsieur le Baron, lui dis-je. Et j'envoyai chercher quelques-uns de ces petits orphelins. Lors qu'ils furent arrivés, nous les interrogeâmes. Parmi eux se trouvait un enfant de neuf à dix ans, celui-là même qui depuis, a eu l'honneur d'être reçu par le Saint Père. – Et toi, Louis, lui dis-je, que veux-tu être quand tu seras grand ? – Moi, dit-il sans hésiter, je veux être prêtre. – Et pourquoi veux-tu être prêtre ? Pour aller prêcher aux Arabes. – Et que leur diras-tu ? – Je leur dirai : regardez-moi, me reconnaissez-vous ? Je suis Ahmed-ben-Aïcha, un Arabe comme vous. Avant j'étais sauvage comme vous l'êtes ; je demeurais dans un gourbi. A présent, je suis devenu chrétien et Français. Si vous voulez être heureux et aller au Ciel, faites-vous Français et chrétiens comme moi.

Mon noble visiteur était confondu de ce langage, et moi aussi, je l'avoue. Mais lorsque je me le rappelle et que je médite, je me dis que les enfants qui pensent et parlent ainsi, seront un jour les vrais sauveurs de leur peuple. Pour le sauver, en effet, je l'ai dit déjà, il faut l'aimer, et eux ils l'aimeront de ce

double amour qu'inspirent aux âmes ardentes et généreuses la patrie du temps et la patrie de l'éternité. »

Un des enfants qui faisaient partie du Petit Séminaire, Ben Mira ben Yahia aujourd'hui le R.P. Barthelemy, prêtre de la Société, nous a donné des détails sur le Petit Séminaire :

« Je me rappelle que toutes les fois que le Père Supérieur entrait à l'étude ou nous réunissait sur la cour de récréation pour nous avertir que nous allions chez Monseigneur, nous poussions des cris de joie. Parfois Monseigneur se promenant sur sa terrasse et nous apercevant dans la cour nous disait de sa forte voix : Montez mes enfants ! Aussitôt sans attendre nos maîtres nous nous précipitions vers le palais, nous bousculant dans les escaliers. Quand nous étions tous arrivés, Monseigneur nous faisait asseoir par terre à la mode arabe. Il nous disait alors : mes enfants chantez quelque chose ; aussitôt soit en chœur, soit séparément on entonnait un chant arabe ou kabyle. Quelquefois ce bon Père, pour nous distraire, nous disait : Ecoutez mes enfant je vais vous chanter ce que ma mère me chantait autrefois quand j'étais petit. Et il commençait, tantôt la légende de Saint Nicolas tantôt une romance enfantine. D'autres fois, il nous apprenait des cantiques, il les chantait d'abord seul, puis nous les faisait répéter jusqu'à ce que tout le monde les sut.

Monseigneur qui était très savant savait beaucoup de choses entre autres ce proverbe français : "Qui aime bien, châtie bien". On ne chantait pas toujours chez lui. Nous allions le trouver chaque semaine pour la lecture des notes de travail et de conduite. Ceux dont les notes n'étaient pas satisfaisantes étaient retenus dans un coin du salon. Une fois la communauté congédiée, il les prenait à part dans une chambre et leur administrait une sévère correction.

En réponse à nos plaintes et pour expliquer les châtements qu'il nous infligeait, il nous disait : Mes enfants, si mon Père ne m'avait pas corrigé je n'aurais jamais été archevêque or comme vous voulez devenir archevêque laissez-moi vous corriger. Il faisait allusion à la réponse naïve que nous lui donnions, lorsque pour sonder nos dispositions relativement à notre vocation, il nous demandait : que voulez-vous être plus tard ? nous lui répondions avec assurance : Monseigneur nous voulons être comme vous : réponse dont nous ne comprenions pas alors tout le sens et qui l'amusait beaucoup.

Un jour en nous rendant chez sa Grandeur pour la lecture des notes, nous aperçûmes la fameuse canne qui servait aux corrections, placée dans un coin du corridor qui conduisait au salon. Nous la cachâmes de notre mieux, mais hélas elle fut bientôt retrouvée en employée à son usage ordinaire à la première occasion. »

A son tour le P. Prudhomme qui faisait son noviciat à St-Eugène dans la même maison que le Séminaire arabe nous donne la note dominante de cette époque :

« L'Archevêque s'était beaucoup et tendrement attaché à ses orphelins. Il les aimait et nous excitait à les aimer de tout notre cœur. Chaque soir il fallait lui envoyer quelques enfants du Petit Séminaire indigène, fût-ce même de ceux

qui n'étaient que des aides de cuisine. Il les amusait par ses récits, leur faisait le catéchisme, les encourageait au bien et les renvoyait toujours heureux et contents.

Je me souviens qu'un enfant Ambroise était tombé dangereusement malade, Monseigneur le fit installer chez lui dans une de ses chambres, appela le médecin, une Sœur de Bon-Secours et le soigna lui-même avec une tendre charité. Il lui faisait prendre ses potions, arrangeait ses oreillers et le traitait comme une mère traite son enfant.

Lui-même administra les derniers sacrements à ce pauvre petit et lui ferma les yeux. Il me dit alors : "Mon enfant, puissiez-vous voir mourir beaucoup d'Arabes dans des sentiments aussi parfaitement chrétiens!" »

Il pleurait et moi aussi.

Monseigneur voulut présider lui-même aux funérailles. Il fit faire tout exprès pour cette circonstance un drap mortuaire blanc.

Le lendemain soir tout le Séminaire arabe portant des flambeaux conduisit le corps de l'enfant dans la fraîche vallée du Ravin après avoir chanté l'absoute dans la chapelle épiscopale. Cette marche funèbre aux flambeaux à travers les sentiers profonds au bas desquels se trouve le petit ermitage consacré à N.-D. d'Afrique laissa dans nos cœurs d'ineffaçables souvenirs. »

A l'époque de la déclaration de guerre (juillet 1870) les élèves étaient au nombre de 35 ; tous n'étaient pas baptisés, mais on conférait le sacrement par intervalles aux plus sages.

Le 15 octobre de cette même année le Séminaire arabe quitta St-Eugène et vint s'établir à Kouba dans les locaux du Grand Séminaire laissés vides depuis la guerre. La direction en fut confiée à M. l'Abbé Ravari, lazariste. Il eut comme aide M. l'Abbé Pavard, aujourd'hui aumônier du lycée Carnot à Tunis.

Tout ce que nous savons de séminaristes indigènes de cette époque c'est qu'ils firent pour leur piété l'édification des prêtres restés au Grand Séminaire, mais leur nombre diminua.

Je le rappelle encore avoir vu en examinant le magnifique chemin de croix qui se trouve dans le parc de Kouba, les figures des bourreaux qui entraînaient N. S. et des Juifs qui suivaient le cortège au calvaire, toutes mutilées ; on les avait frappées à coups de pierre... C'était l'œuvre des petits séminaristes arabes qui témoignaient ainsi de leur crime des Juifs déicides. »

Le 24 octobre 1871, sept Pères des Missions Africaines de Lyon, appelés par l'Archevêque, prirent la direction du Petit Séminaire indigène qui revint se fixer à St-Eugène ; une note indiqua que les élèves étaient au nombre de 39. Le Supérieur des missionnaires lyonnais était le P. Guillet qui devait en 1877 entrer dans notre société. L'Archevêque eut un instant l'idée de fusionner sa Congrégation naissante avec celle du P. Planque. Non seulement cette pensée ne se réalisa pas, mais à quelques mois de là, les Pères de Lyon quittèrent leurs fonctions : leur entretien coûtait cher à l'Archevêque, et de plus, ils étaient trop familiarisés avec leurs élèves. Il faut ajouter aussi que dans le discours du jour de l'an 1872, ils auraient donné quelques conseils au Pré-

lat, qui, blessé, aurait répondu sèchement : « Je vous demande de prier Dieu pour moi afin qu'il m'aide à diriger la barque. » A partir de ce moment la résolution de Mgr Lavigerie était prise. Il écrit au P. Planque... puis vint à Maison-Carrée dans la 1^{ère} semaine de janvier. Il causa longtemps avec les Pères Deguerry et Charmetant et se décida à choisir ce dernier pour supérieur de l'école de St-Eugène, en lui adjoignant comme collaborateurs trois séminaristes de Kouba M. Nennig, Latour et Fund.

Le P. Charmetant entra en fonctions le 8 janvier. Quelques jours après il écrivait à un confrère : « Tout nous manque... les chambres sont excessivement pauvres. Imaginez-vous que je n'ai pas trouvé un seul livre dans la maison et les enfants m'en demandent. »

Au sujet de cette pénurie dans laquelle se trouva dès ses débuts de supérieur, le P. Charmetant. M. l'Abbé Nenning nous a lui-même raconté le fait suivant. Peu après son entrée en charge le P. Charmetant vint présenter à l'Archevêque les factures : elles furent payées. Le mois suivant le supérieur vint de nouveau ses factures en main. Mgr Lavigerie les prit, les regarda et refusa de les solder en disant au Père de se tirer d'embarras tout seul. Le pauvre supérieur était fort perplexe : il n'avait rien en caisse. Il vint alors trouver M. l'Abbé Nenning et lui dit : Je sais que dans la journée vous n'avez pas un instant à vous, mais pouvez-vous me donner quelques nuits. – Volontiers – et tous deux se mirent à faire des lettres pour solliciter la charité. Bientôt arrivaient de Lyon de l'argent et des ballots de linge.

Intrigué, l'Archevêque demandait comment la maison pouvait trouver le nécessaire. Il fit venir, un jour, le P. Charmetant qui lui dit simplement :

« Monseigneur puisque vous avez refusé de payer nos factures, j'ai dû m'adresser ailleurs, je vous préviens que je pourrai faire marcher la maison durant une année, et n'avoir plus rien à vous demander. »

Comme on le voit, le P. Charmetant avait un grand talent d'organisation et une grande habilité à se créer des ressources. Ce fut lui qui établit la correspondance des enfants avec leurs parrains et marraines.

Dans les archives nous n'avons pu trouver qu'une lettre du P. Charmetant ayant trait à l'époque de son supériorat mais nous en avons trouvé une seconde publiée dans les annales de la Propagation de la Foi. Nous en donnons avec plaisir quelques extraits.

Parlant de ces jeunes écoliers, le P. Charmetant écrivait :

« Ce qui les soutient le plus effacement dans leurs études, c'est la sollicitude avec laquelle Mgr l'Archevêque d'Alger s'occupe de leur conduite et de leurs progrès. Chaque semaine c'est Sa Grandeur qui proclame les notes de chacun et les places de composition. On se rend pour cela dans ses appartements ou sur les terrasses du palais. Tout le monde fait cercle et chacun vient à son tour entendre à genoux, aux pieds de Monseigneur, sa place et ses notes de la semaine.

Ceux qui ont les meilleures notes sont admis à baiser son anneau, c'est là certainement la récompense qu'ils ambitionnent le plus ; cette faveur est refusée qui a une seule note équivalant à un assez bien ; c'est pour eux le châtement le plus redouté.

Je les ai vu quelquefois inconsolables, parce qu'ils pensaient avoir fait de la peine au vénérable Archevêque qu'ils aiment et vénèrent plus qu'un père, plus à qu'une mère, mais disent-ils comme "le frère de Dieu".

La dernière séance de ce genre a eu lieu dans des circonstances trop touchantes pour que je n'en parle pas ici.

C'était le dimanche de la Passion (17 mars 1872). Après la lecture des notes qui eut lieu sur les terrasses, les enfants, assis aux pieds du Prélat, lui chantèrent des airs qu'ils avaient appris dans leur pays. Ces chants durèrent jusqu'à ce que la fraîcheur du soir obligeât sa Grandeur à rentrer dans son cabinet. Alors tous l'y suivirent pèle mèle, et firent cercle autour de son bureau avec l'empressement qu'ils mettent toujours à entourer leur père, chaque fois qu'ils l'ont au milieu d'eux. Tout à coup Monseigneur leur dit : "Prenez garde de rien prendre, car je surveille vos mains".

Et tous à la fois de répondre :

– Ne crains rien : maintenant nous sommes chrétiens.

– Alors autrefois, il fallait donc se méfier de vous ?

– Oh ! oui, car nous étions de petits voleurs.

– Qui sont parmi vous, ceux qui ont volé ?

Et tous ensemble levèrent la main.

– Moi, j'ai pris un mouton, disait l'un. – Moi, de poules. – Moi, du blé. –

Moi, une chèvre

Et chacun commençait la confession publique des ses vols passés.

– Où sont maintenant ceux qui volent encore ?

Toutes les mains se baissèrent.

– Vous ne volez donc plus ?

– Non, parce que le vol offense Dieu.

Trois de nos jeunes missionnaires qui, la veille, avaient été ordonnés dans la chapelle de Notre-Dame d'Afrique, assistaient à cette scène. Ils en furent profondément émus.

– Je ne donnerais pas ma soirée pour une fortune, disait l'un et voudrais que le monde entier fût là. On verrait au moins que les sacrifices qu'on a faits pour ces enfants produisent déjà leurs fruits.

De tels résultats sembleront exagérés à certaines personnes qui persistent à affirmer que l'Arabe est non seulement inconvertissable, mais encore incivilisable. On a répété de mille manières que nous tentions l'impossible ; que jusqu'à ce jour, tous les essais avaient été infructueux ; que le nôtre ne pouvait être que téméraire ou imprudent ; que l'Arabe était trop indépendant pour supporter le joug d'une communauté, trop inconstant pour demeurer dans la voie du bien, trop voluptueux pour s'accommoder de l'austérité évangélique. »

Pour donner une idée un peu plus complète encore de la situation où se trouvait le Séminaire indigène, nous allons puiser largement dans la corres-

pondance du P. Richard (Louis). Dans une lettre au curé de sa paroisse il écrivait :

« Vendredi 2 février a été pour moi un de ces jours si rares dans la vie humaine qu'on peut appeler heureux. J'étais à St-Eugène, à une lieue d'Alger où se trouve le Petit Séminaire arabe. Quarante-cinq orphelins de 12 à 15 ans y reçoivent sous la direction d'un Père de notre Société des leçons de latin pour être prêtres un jour et nous seconder. Oh ! les charmants enfants : ce sont des anges par la piété et la candeur. Il n'y a pas en France de Séminaire mieux discipliné que celui-là. Si vous aviez vu ces enfants après la messe venir me saluer, me baiser les mains, j'ai dû me faire violence pour ne pas pleurer devant eux. Voulez-vous que je retourne en France ? leur dis-je. – Non, mon Père reste avec nous. – Mais je ne sais pas l'arabe – On t'apprendra. – Pourquoi aimez-vous les Pères Français ? – Parce qu'ils nous disent (comment qu'il faut) que nous allions au Ciel. La foi est fond de toutes leurs actions : je vous en reparlerai. »

Le mercredi après Pâques, le 3 avril, le P. Richard, en l'absence du P. Charmetant qui accompagnait Monseigneur dans un voyage en Kabylie, fut nommé supérieur intérimaire du P. Séminaire indigène. Il put voir ces chers enfants de plus près ; la première impression à leur sujet ne changea point, mais ne fit que croître. Il écrivait à sa famille à ce sujet :

« Les enfants vous les connaissiez déjà puisque vous avez vu leur bon cœur ; j'ajouterais qu'ils ont une piété angélique et des plus éclairées, c'est près d'eux qu'on peut apprendre à prier ; il n'est pas rare de les voir soit à l'étude, soit en récréation venir vous demander la permission d'aller à la chapelle ; c'est pour y combattre une forte tentation qui les presse en ce moment. Leurs mœurs sont bien changées : ils ont l'horreur de la moindre impureté.

Je faisais la classe à 8 d'entre eux. Vous ne douteriez jamais de l'émulation qu'il y a chez ces enfants, tous ont une bonne mémoire, le catéchisme, l'évangile sont sus admirablement. On leur fait étudier la grammaire française, la grammaire latine, l'arithmétique, la géographie et l'histoire sainte. Ils font de rapides progrès et je ne doute pas que dans 4 ou 5 ans, nous n'ayons parmi eux un certain nombre de missionnaires et de catéchistes sérieux. Monseigneur donnera la tonsure à cinq d'entre eux au sacre de Mgr Robert. C'est un encouragement mais c'est aussi une belle marque de confiance. »

Le P. Richard resta peu de jours au P. Séminaire et revint à Maison-Carrée (10 avril) mais il avait laissé parmi les enfants un souvenir inoubliable. Nous allons le voir dans le récit qu'il fait à ses parents :

« La cérémonie de la procession de Sainte Monique le 22 mai à Notre-Dame d'Afrique venait d'avoir lieu, l'Archevêque était retourné à St-Eugène... La voiture épiscopale n'a pas plus-tôt disparu que les enfants accourent à moi, m'entourant, me baisent la main ; celui-ci me tire d'un côté, celui-là de l'autre, une scène impossible ! Un moment nous fûmes le point de mire de tout le monde : on ne savait pas ce que cela voulait dire. Moi je le savais et surtout le

sentais bien. Pourquoi, t'es-tu sauvé, l'autre jour ? me disent ces enfants ; ah ! C'est pas bien, vah ! Tu ne nous aimes pas puisque tu n'as pas voulu qu'on te dise adieu. – Oui, répondis-je. – oui je me suis sauvé mes enfants ; il le fallait – Pourquoi Père ? répliqua Théodore – Parce que ça me faisait pleurer de vous quitter ; j'aurais encore eu bien plus de chagrin. Le pauvre enfant baissa les yeux, tous firent de même, leur cœur avait compris mes paroles. Faudra-t-il rester avec vous ce soir, repris-je ? – Oui.Vah ! Tu ne t'en iras pas. Monseigneur voudra bien.

Je les quittai un instant, le Père Supérieur que j'avais remplacé me dit : – Eh bien que dites vous de St-Eugène ?

– Il y faisait bien bon.

– Vous avez laissé ici des regrets, je vous assure dans le cœur des enfants.

– Il y en a aussi dans le mien.

– Pas possible.

– Si très possible et très vrai.

– Un peu après me prenant à part il me dit : Monseigneur va bientôt m'envoyer en mission et il a l'intention de vous ramener ici, n'en parlez pas.

– Je m'en garderai bien, mais est-ce sérieux ?

– Très sérieux me répondit le P. Charmetant.

Et pourtant rien au point de vue matériel, ne voulait attirer ou retenir les missionnaires près des enfants arabes. La nourriture était pauvre, le travail pénible, le logement des plus misérables. “Voici l'ameublement de mon gourbi, écrit le P. Richard qui faisait encore en juillet les fonctions de supérieur.

Sur le carreau 2 couvertures étendues, une troisième roulée en forme d'oreiller. A côté, une boîte d'allumettes avec 2 chandelles collées aux briques en guise de chandelier. Une table à demi brisée, mon bréviaire, quelques feuilles de papier et un encier. Avec cela je suis heureux et en bonne santé. A l'instant on vient de me faire cadeau d'une chaise ; c'est vraiment trop luxueux, le plancher me suffirait amplement.” Et pourtant le P. Richard était le supérieur de la maison !

Le P. Charmetant était allé à Rome avec le P. Deguerry pour être présenté à Pie IX ; malgré ses répugnances et ses larmes même le P. Richard avait dû accepter une (seconde édition) du Supériorat, selon le mot d'une de ses lettres. Il resta à St-Eugène jusqu'à la fin de septembre et résume ainsi la situation : “Le Séminaire arabe marche bien, je suis aimé et craint, c'est ce qu'il faut pour que l'œuvre de Dieu se fasse ici. J'en suis heureux à ce titre seul.” »

A la grande retraite d'octobre le P. Charmetant ayant été nommé au poste de Laghouat (6 octobre) ce fut le P. Charbonnier qui le remplaça comme supérieur.

Est-ce à cette époque qu'eut lieu le dialogue entre le P. Richard et l'Archevêque : Mon enfant, lui aurait dit l'Archevêque, je veux vous nommer Supérieur de St-Eugène, acceptez-vous : « Oui, Monseigneur aurait répondu le P. Richard, à condition que je sois supérieur. » La réponse en

disait long pour qui connaît l'Archevêque voulant par lui-même se rendre compte dans les détails de la marche de chacune des maisons de la Société.

Le P. Richard ne fut pas Supérieur, mais simplement Directeur avec les Pères Prudhomme et Hervieu, prêtres, Pioré et Pinot qui n'étaient pas encore dans les ordres.

Le Petit Séminaire s'augmenta alors de nouvelles recrues ce qui porta le nombre des élèves à 68.

Le biographe de Mgr Charbonnier parlant de sa nomination à St-Eugène écrit :

« A peine arrivé au Petit Séminaire, le P. Charbonnier y accomplit des miracles d'obéissance, de piété, de bon esprit. Ce fut en quelques jours, chez tous les enfants, une transformation complète... Il s'appliquait surtout à former les enfants à la piété, la leur prêchant par ses conseils, par sa conduite et par l'exemple des saints dont il leur lisait chaque jour la vie. Oh ! Les histoires de saints, de martyrs surtout, il avait une telle manière de les dire, de les commenter, de les rendre intelligibles à son jeune auditoire que celui-ci en était toujours avide. Descendait-il dans la cour aux heures de récréation, aussitôt tous les enfants se groupaient autour de lui : Père racontez-nous une autre histoire de saint, criait-on de tous côtés.

D'autre part le P. Richard écrit dans une lettre à sa famille à la date du 18 décembre : Nos 70 enfants marchent très bien ; je fais la classe et à 17 des plus avancés et je dois leur rendre ce témoignage qu'ils mettaient beaucoup de bonne volonté pour contenter Dieu et leur professeur... Ils sont bien pieux, chantent très bien, travaillent plus qu'ils ne le voudraient par nature et me donnent en un mot beaucoup de consolations. Quand on voit de tels résultats on aime ses fatigues, le carreau de sa chambre ou une simple paillasse et le pain sec que la charité donne au missionnaire pour son déjeuner. »

Pourtant il faut l'amour, les missionnaires en général ne briguaient guère le séjour à St-Eugène. Voyaient-ils l'avenir avec des yeux moins illusionnés que l'Archevêque, nous ne savons, mais leurs lettres trahissent leur désir d'aller en mission. Le P. Richard, bien qu'attaché aux enfants, aspirait à l'apostolat lointain. Il me faut les sables du désert, s'écrivait-il ; plus d'un pensait comme lui. Quand il reçut en janvier 1873 sa nomination pour Biskra, il écrivit : « Je deviens tout à fait missionnaire, je le désirais depuis si longtemps. »

Le P. Prudhomme qui après son ordination venait d'être nommé à St-Eugène écrivait au P. Deguerry resté à Maison-Carrée :

« Il n'y a plus que moi qui ne suis pas habitué... Vous dire l'émotion que je ressens quand je regarde le Cap Matifou, c'est impossible. Je pense alors à ma pauvre division, à nos chers enfants, à vous et alors je regrette tout cela bien amèrement... Enfin la soumission avant tout, je suis assermenté ! »

Avant de quitter St-Eugène, le P. Richard avait eu la consolation d'assister à ses derniers moments, un élève du Petit Séminaire. La vie de ce pauvre enfant a été si édifiante et sa mort si sainte que nous ne résistons pas au désir de transcrire ici en l'abrégeant :

« Un matin, un enfant de 10 à 11 ans, de l'aspect le plus misérable et dans un état d'épuisement total tel qu'il pouvait à peine se tenir debout attendait près de la porte du Fort Napoléon. Dominant la terreur que lui inspiraient les marabouts chrétiens, il venait leur demander un remède. A ce moment le Frère Janin venait d'assister à la messe. A la vue du pauvre enfant, il se sent ému.

– D'où es-tu ?

– Du village d'Aït-Ali, dans la tribu des Beni Raten.

– Où sont tes parents.

– Je n'en ai plus : mon père et la mère sont morts.

– Comment t'appelles-tu ?

– Mohand.

– Veux-tu rester avec nous ?

– Je le veux bien.

– Et il fut dès lors adopté. Mais comme sa santé était dans le plus triste état, on le fit entrer à l'hôpital, où il resta deux mois pour se bien rétablir. Là, le R.P. Vincent, Jésuite, curé du Fort à cette époque vint souvent l'y visiter et se montra si bon, l'entoura de tant de soins que les préjugés de l'enfant disparurent. «Je pensais, disait-il ensuite plus tard, jamais les Kabyles et leurs marabouts ne m'ont fait du bien comme ce marabout chrétien qui ne me connaît pas. – Pourquoi ? et je me demandais souvent pourquoi.»

Ce pourquoi, il le sut plus tard mais Dieu devait attendre encore avant de lui ouvrir les yeux. Une fois rétabli, il revint au presbytère, où l'on remarqua bientôt son caractère essentiellement religieux. Contrairement à ses compatriotes, il était toujours d'une grande sincérité et jamais on ne le surprit à mentir. Fervent musulman, il faisait du zèle autour de lui, discutant, faisant des objections et s'efforçant par tous les moyens possible de convertir le Frère Janin, tantôt par des supplications, tantôt en menaçant de s'en aller si le Frère ne prononçait pas la formule de l'Islam : Dieu est Dieu et Mahomet est son Prophète ! – Souvent il lui disait : «Toi, mon frère tu es trop bon pour rester chrétien, il faut te faire musulman.»

Le Frère l'écoutait volontiers et lui dit : «Mais Mohand, comment veux-tu disputer sur la religion toi qui ne la connais pas, toi qui ne sais rien encore ?» A ces paroles, l'enfant reste quelque peu embarrassé, mais bientôt il répond avec résolution : «Eh bien alors je veux apprendre à lire, j'étudierai la religion chrétienne et si je vois que je me suis trompé jusqu'à présent, eh bien, je changerai.»

Cette proposition, comme on le pense, fut bien vite acceptée.

Mohand entra donc à l'école où on lui apprit d'abord à prier Dieu. A partir de ce moment une douce transformation se fit en lui. Son âme, naturellement droite et pieuse ne résista plus à la grâce et son intelligence s'ouvrit peu à peu à

la lumière de la vérité. Bientôt il reconnut selon son expression que c'était lui qui se trompait et comme il l'avait promis, il changea.

Comprenant enfin son bonheur, il aurait voulu le faire partager à tous les Kabyles ses frères. Son zèle à ce sujet était si grand que ses petits compagnons l'appelaient *reçoul* (l'apôtre). Que de fois ne montra-t-il pas qu'il méritait bien véritablement ce nom. »

Un jour entre autres, il trouva devant l'église un pauvre petit Kabyle âgé de 4 à 5 ans couvert de haillons et qui lui parut abandonné. Jamais en effet cet enfant n'avait connu ses parents. Mohand se dirigeant aussitôt vers lui, lui fit quelques questions, puis lui demanda : « Veux-tu venir avec moi chez les marabouts français ? Sur la réponse affirmative de l'enfant, le prenant par la main, il le conduit aussitôt au presbytère et suppliant le P. Vincent de le recevoir, il se constitue son protecteur.

De telles dispositions firent comprendre au Père que la place de Mohand n'était pas ailleurs qu'au Petit Séminaire de St-Eugène et il commença dès lors à sonder ses dispositions à ce sujet. L'enfant fut bien vite décidé et fit tout, dès ce moment, pour hâter son départ, malgré l'affection qu'il portait au P. Vincent et au Frère Janin. D'ailleurs à Fort Napoléon, on ne voulait pas lui donner le baptême et il savait que près d'Alger Monseigneur l'Archevêque faisait instruire de jeunes indigènes orphelins comme lui.

Cependant avant de partir il désira retourner dans sa tribu afin d'en ramener sa sœur qu'il ne voulait pas laisser au milieu des Kabyles et qu'il souhaitait voir chrétienne un jour en même temps que lui. Il la réclama donc au nom de ses droits de frère, et après quelques difficultés on la lui laissa emmener. Il la conduisit chez les Sœurs et elle fut ensuite envoyée à l'orphelinat indigène de Saint-Charles.

Enfin Mohand quitta Fort Napoléon emportant dans son cœur le souvenir de tout le bien qu'on lui avait fait. Longtemps après il aimait encore à parler de la bonté qu'on lui avait témoignée et nous lisons dans une de ses lettres :

« J'aimais beaucoup le P. Vincent... Après l'amour de Dieu qui est allé me chercher bien loin, bien loin, c'est la charité du P. Vincent qui m'a ouvert les yeux et m'a fait voir clair. »

Arrivé à St-Eugène, Mohand se mit au travail avec ardeur et son intelligence, se développant d'une manière étonnante en peu de temps, il fit de très grands progrès. De même qu'à Fort Napoléon, il ne tarda pas à se faire remarquer au Petit Séminaire pour son esprit religieux et sa grande piété. Aussi fut-il bientôt admis au baptême qu'il reçut le 21 novembre 1870 à Kouba où avait été transporté le Petit Séminaire arabe. Il quitta en ce jour son nom musulman et reçut ceux de Fulgence-Marie.

A partir de ce moment sa ferveur redoubla. Sans doute bien des défauts lui restaient encore à combattre mais avec le secours de la grâce ils

s'affaiblissaient peu à peu, et il devint un vrai modèle par sa conduite et son application au travail.

Son plus grand bonheur était de parler de Dieu et du Ciel et comme sa faible santé lui interdisait la fatigue des jeux, il suppliait le Directeur du Petit Séminaire qui avait été son parrain de lui raconter quelque histoire de Saint ou de lui parler des Saints Anges. D'autrefois il demandait qu'on lui permît d'aller passer la récréation à la chapelle et là son recueillement édifiait ceux qui en étaient les témoins.

C'était comme un parfum de piété qui s'exhalait de ce cher enfant, un rayonnement de candeur et d'innocence qui s'échappait de son âme. Fulgence fit sa 1^{ère} Communion le jour de Pâques (9 avril 1871). Voici comment il annonça son bonheur à ses parents adoptifs de France à qui il n'avait pas encore écrit :

« Mon cher père et ma chère mère,

... Vous êtes toujours dans ma pensée et dans mon cœur. Tous les matins en me levant après avoir salué Jésus et Marie, je vais saluer vos images que j'ai dans un cadre. Tous les soirs à 5 heures, je prie pour vous et Dieu écoute la prière de celui qui est maintenant son enfant. Car je suis chrétien depuis le 21 novembre.

Le saint jour de Pâques j'ai eu le bonheur de faire la 1^{ère} Communion et avant la Pentecôte je serai confirmé. Qui aurait dit cela de moi, mon cher père et ma chère mère, quand j'étais dans ma tribu Kabyle d'Aït-ali ?

Puis il ajoute : « je n'aimais pas les chrétiens... J'en avais peur. Ma mère me disait qu'ils étaient maudits de Dieu, tisons d'enfer ; qu'ils volaient les enfants, etc., etc. Et tout cela je le croyais. Mais maintenant je suis le frère de Jésus et l'ami des Français ! Je ne sais pas comment cela s'est fait, mais Dieu est si bon ! Il est aussi bon que grand... Priez bien pour que je n'oublie jamais toutes ces choses.

Mais Dieu ne lui avait prodigué ses grâces que pour les soumettre ensuite aux épreuves les plus rudes. Le reste de sa vie ne devait plus être qu'un long et douloureux martyre.

Jamais il ne s'était bien remis de sa première maladie. Les privations qu'il avait endurées dans son pays avaient laissé en lui les germes d'une affection terrible : la phtisie (sic) qui devait l'emporter malgré les soins les plus assidus.

Tout à coup il fut atteint d'une fièvre rebelle qui l'obligea à quitter pendant quelque temps le Petit Séminaire pour aller se réfugier à l'infirmerie de l'Orphelinat.

Mais rien ne pouvait arrêter ce cher enfant sur le chemin de la vertu. Pendant qu'il jouissait d'une bonne santé il avait été un modèle de piété, d'application et d'obéissance. Malade, il devint un modèle de patience inaltérable au milieu des plus cruelles souffrances. Soumis à la volonté de Dieu, il acceptait tout avec la plus grande résignation et si parfois il reculait devant l'amertume d'un remède ou les douleurs d'une opération, la vue seule du crucifix lui faisait surmonter ses répugnances et lui donnait du courage.

De temps en temps on se reprenait à espérer. Fulgence tout heureux suivait pour quelques jours la vie de communauté ou profitait du peu de forces qui lui étaient rendues pour aller visiter à l'orphelinat Saint-Charles sa sœur Fathma, devenu depuis par le baptême Marie-Félicité. C'était alors chaque fois pour ces chers enfants comme un jour de fête. Heureux de se retrouver ensemble ils s'entretenaient de leur bonheur commun, de la bonté de leurs pères et de leurs mères, des montagnes de la Kabylie où ils avaient tant souffert, puis ils se demandaient avec tristesse ce qu'était devenu leur petit frère qu'ils n'avaient pu amener avec eux. Enfin ils se séparaient contents et Fulgence rentrait au Petit Séminaire, le cœur réconforté par cette entrevue.

Dieu voulut lui ménager une autre consolation. Il eut le bonheur de voir arriver au Petit Séminaire l'enfant Kabyle dont nous avons parlé plus haut, et qu'il avait recueilli lui-même à Fort-Napoléon. Comme il était alors heureux et fier de dire au missionnaire : "Mon Père, cet enfant là, c'est moi qui l'ai sauvé des griffes du démon. C'est moi qui l'ai ramassé."

Après ces lueurs d'espoir qui n'étaient jamais de longue durée, Fulgence retomrait dans le même état. Quand vint l'hiver, le petit malade comprit que sa fin approchait ; il se prépara. Mais que de souffrances, il devait encore endurer.

L'énergie et le courage ne lui firent pas défaut cependant. Il se levait durant la journée et allait rejoindre dans une chambre commune destinée aux infirmes, d'autres petits compagnons malades aussi mais moins que lui. Et là c'était lui encore qui les consolait et les invitait à la patience et à la résignation.

Il portait d'ordinaire sous son bras *l'Imitation de Jésus Christ* avec un livre de piété ou d'histoire édifiantes et chargeait le moins malade de faire la lecture. Puis après avoir causé un peu on récitait le chapelet en commun et le Petit office de la Sainte Vierge.

Avec quelle piété Fulgence récitait son office ! Inutile alors de lui parler, il ne répondait pas. Plusieurs fois, il arriva que le P. Supérieur lui-même ne voyant pas à quoi l'enfant était occupé lui demandait comment il se trouvait. Fulgence levait la tête répondait par un signe et le Père touché s'éloignant en disant : « C'est bien mon enfant, va je ne te dérangerai plus.

La veille de Noël, il se leva pour la messe de minuit sans qu'on s'en aperçût afin d'aller avec ses camarades admirer la crèche et recevoir l'enfant Jésus dans son cœur. On ne remarqua sa présence qu'au réfectoire où il avait suivi la communauté après avoir entendu 3 messes.

Fulgence ne se possédait pas de joie, il était d'une gaieté charmante et affirmait de toutes ses forces qu'il n'était pas fatigué. Mais il fut grondé de cette imprudence qui dût hâter sa fin. A partir de ce jour, en effet, il ne sortit presque plus et déclina visiblement

Dans la soirée du 2 janvier, se sentant faiblir, il fit appeler le P. Supérieur qui était son confesseur et lui demanda les derniers sacrements. Ses craintes n'étaient que trop fondées. Dès qu'il eût reçu l'absolution une crise terrible se déclara. Le pauvre enfant se tordait dans son lit prêt à étouffer. Puis le calme revint ; il put alors recevoir dans de grands sentiments de piété les derniers sacrements. Mais bientôt le pauvre moribond se tord de nouveau... Tout à coup il poussa deux cris perçants et prolongés. Un des Pères lui présenta à plusieurs

reprises le crucifix qu'il baisa avec amour et avec une sorte d'enthousiasme répétant toujours très distinctement : "Mon Dieu que votre volonté soit faite. Jésus, Marie, Joseph..."

Quelques minutes s'écoulaient. Soudain il redressa la tête, lève vers le Père ses grands yeux limpides et pleins de douceur et avec un ton de conviction sincère, avec un visage souriant et angélique : "Oui, dit-il, j'ai vu Notre Seigneur sur la Croix." Puis après une légère pause, toujours avec le même calme et la même sérénité de visage : "Mon Père, continue-t-il, vous m'avez fait beaucoup de bien... je vous remercie beaucoup, je ne vous oublierai pas." Les yeux du pauvre petit s'étaient refermés. De sa main droite il saisit le crucifix qu'on lui présentait ; un frisson parcourut et agita légèrement tout son corps, son visage se contracta, deux soupirs expirèrent sur ses lèvres entrouvertes ; puis tout mouvement cessa et la figure reprit son calme et son expression céleste. Fulgence était mort !

Les 2 missionnaires qui l'assistaient se levant lui donnèrent le baiser d'adieu. On revêtit l'enfant de son costume arabe et un Père viella près de son corps le reste de la nuit. »

On comprend que l'Archevêque pouvait écrire en parlant des séminaristes de St-Eugène : « Je ne crains pas de l'affirmer, il n'y a pas de maison au monde où l'esprit soit meilleur, la foi plus vive, le dévouement plus généreux. »

Malheureusement le Petit Séminaire œuvre d'un si grand avenir dans l'esprit de Mgr Lavigerie n'avait que peu de ressources. Jusque là, il ne s'était soutenu que grâce à la charité des catholiques dévoués qui avaient adopté les élèves. Mais cette charité se soutiendrait-elle ?

Dans cette situation les Directeurs de St-Eugène encouragés par des témoignages de sympathie venus de divers établissements ecclésiastiques inspirèrent aux orphelins la pensée d'écrire à leurs camarades, les élèves des Petits Séminaires de France pour les prier de venir à leur secours.

2. A Saint-Laurent d'Olt

Il s'établit donc en cette année 1873 et l'année suivante une correspondance fort intéressante entre plusieurs maisons de France et St-Eugène. Nous trouvons dans les numéros des *Annales de nos Missions* les noms des Séminaires de Séez, du Dorat (H. Vienne), de N.-D. de Richemont (Charente) qui envoyèrent de généreuses offrandes.

Les élèves de St-Eugène continuaient aussi une correspondance suivie avec leurs parrains et marraines. Les dons venaient d'un peu partout et adouçissaient le pauvre régime des jeunes étudiants et leur permettaient de continuer leurs études.

Mais l'Algérie devenait mauvaise pour les œuvres de Mgr Lavigerie. A l'exemple des Chambres, c'était le Conseil Général d'Algérie qui dans une

de ses sessions (1874) avait fait rage contre l'apostolat africain, à ce point qu'il allait jusqu'à proposer un coup de force pour arracher à l'Archevêque les enfants indigènes soit-disant enlevés par lui à leurs familles et à leur religion.

Dans cet état de choses le Fondateur décida de transporter en France le Petit Séminaire arabe. Il espérait en outre placer sous les yeux des jeunes Arabes le spectacle de la vie chrétienne telle qu'elle existe encore au sein des heureuses populations qui ont conservé leur foi pratique.

Le R.P. Charbonnier fut chargé de trouver un établissement convenable. Il était envoyé également en France pour prêcher en faveur des œuvres d'Afrique et pour recueillir des aumônes.

Dans la belle vallée du Lot, sur les limites de l'Aveyron et de la Lozère se trouvait un antique château que le P. Charbonnier connaissait depuis son enfance. Inhabité une grande partie de l'année, ce château appartenait à une famille aussi distinguée par sa charité traditionnelle que par sa haute noblesse : Mesdames de Verthamon et de Perpignan, nées des Hermaux.

Il suffit au P. Charbonnier d'une visite pour décider les nobles propriétaires à mettre à la disposition de Mgr Lavigerie le château de leurs ancêtres. Le 16 mars 1874, il pouvait écrire au P. Deguerry, Supérieur Général :

« J'ai été assez heureux pour décider deux bonnes dames à nous prêter leur château pour la fondation d'un postulat ou petit noviciat. Ce château se trouve au centre de trois ou quatre départements bien religieux. »

Le 5 novembre 1874, sur le port d'Alger soixante-deux enfants arabes, sous la conduite du P. Charbonnier, s'embarquaient à bord du Caïd, allant inaugurer le nouveau Petit Séminaire de Saint-Laurent d'Olt.

Chez l'enfant comme chez l'homme mûr la joie fait place à la tristesse quant il quitte sa patrie, ici le sentiment était contraire : on partait pour l'exil et néanmoins la joie régnait partout. Aussi à peine sortis du port d'Alger les plus jeunes qui n'avaient pas avant leur entrée au Séminaire soupçonné l'existence d'un pays au delà des limites de leurs tribus parlaient-ils du bonheur qu'ils allaient goûter en voyant leurs parents adoptifs et attendaient avec impatience le moment où les côtes de France se montreraient à leurs yeux.

Il faut avouer pourtant que le bel enthousiasme du commencement de la traversée fut refroidi par le mal de mer auquel payèrent tribu les Pères et bon nombre d'enfants.

Après le repas du soir on donna le signal de la prière : ce fut vraiment un beau spectacle. Tous les petits orphelins vinrent sur le pont s'agenouiller autour des Pères, les plus malades même ne voulurent pas manquer cette pieuse réunion : les mains jointes et les regards fixés au ciel ils prièrent avec ferveur pour leurs bienfaiteurs de France, pour leurs amis d'enfance qu'ils

avaient laissés en Afrique, pour leurs frères musulmans et surtout pour leur Père, l'Archevêque.

Enfin on aperçut la côte, et la joie des enfants fut grande lorsqu'ils purent saluer la statue de Notre-Dame de la Garde. Le doute n'était plus possible ; encore quelques heures et ils allaient fouler le sol de la France.

Le lendemain de leur arrivée il fut décidé qu'on irait remercier la bonne Mère d'avoir conduit la caravane à bon port. Les enfants, un cierge à la main, placés sur deux rangs, gravirent en silence les nombreux degrés qui mènent au sanctuaire et déposèrent leurs cierges aux pieds de la statue de Notre Dame. Sans doute c'était la première fois que le Reine de Marseille voyait tant de petits Arabes agenouillés dans sa chapelle.

Le soir de ce jour on reprit la mer pour Certe [?]. A l'arrivée du bateau le Capitaine du port en apercevant les costumes arabes crut avoir à faire à des pèlerins de la Mecque et ne voulait pas tout d'abord laisser débarquer les voyageurs. On s'expliquait et la chaîne qui fermait l'entrée du port fut levée.

Deux membres de la Conférence de St-Vincent de Paul vinrent jusque sur le bateau leur souhaiter la bienvenue et leur offrir une généreuse et cordiale hospitalité. On se rendit volontiers à l'invitation car l'air vif de la mer avait aiguisé l'appétit. Les membres de la Conférence voulurent eux-mêmes servir les enfants à table. Ces pauvres petits étaient confus d'un tel honneur aussi emportèrent-ils de cette ville le meilleur souvenir.

Quelques heures après les Africains prirent le train qui devait les emporter jusqu'à Milhau. La réception qui les y attendait fit mentir le proverbe peu flatteur qui court sur les habitants de cette petite ville du Département de l'Aveyron : « Délivrez-nous du feu de l'eau et des gens de Milhau. » A 11 heures du soir le chemin de fer déposa les voyageurs à la gare. Grande fut la surprise des Pères Blancs, lorsque à leur descente du train, ils se trouvent en présence d'une foule énorme qui ne comprenait pas moins de 500 personnes. Malgré l'heure avancée de la nuit on était accouru de tous côtés pour voir les petits Arabes. Un enfant Nègre eut le don d'exciter l'enthousiasme de la foule. On s'empressait autour de lui, on l'accablait de questions dans le langage du pays. L'enfant qui n'y comprenait absolument rien répondait invariablement : « Je m'appelle Charles ! je m'appelle Charles ! »

De Milhau à Saint-Laurent, le trafic fut long et pénible ; enfin le lendemain après 14 heures de voiture, à midi à l'heure où la cloche de l'*Angelus* jetait aux échos de la vallée ses notes joyeuses, la colonie arabe arrivait à Saint-Laurent d'Olt¹².

Saint-Laurent d'Olt est un des villages, si nombreux dans le Rouergue, qui gardent fidèlement la foi des ancêtres à l'ombre de l'antique église pa-

¹² La communauté comprenait alors le R.P. Charbonnier supérieur, les Pères Jamet procureur, Bridoux, Roger, Dioré, Lechaptois, Louail.

roissiale. Le château qui allait se convertir en séminaire est situé à l'extrémité du vaste promontoire qui coupe en deux la riante vallée du Lot.

Le seul mot de château éveille des idées de magnificence et d'une existence facile au sein de toutes les commodités de la vie. Si l'imagination ardente des fils du désert avait caressé de tels rêves, le désenchantement ne dut pas tarder à se produire. Au lendemain de son arrivée le P. Dioré écrivait : « A quel style appartient le château ? Mes connaissances archéologiques sont très limitées. Cependant je ne crois me tromper en disant qu'il appartient au style de la décadence. » Ce n'est pas qu'il manquait de grandeur avec ses belles proportions, son escalier monumental, et ses magnifiques chambres.

« Mais hélas ! écrit encore le P. Dioré, dans les appartements décorés et riches tentures, voire même sous des lambris dorés, régnait un froid continu, d'autant plus rigoureux qu'on n'avait même les moyens ordinaires pour le combattre. Habités au doux climat de l'Algérie, les pauvres Arabes grelottaient sans cesse. Dans les premiers temps on n'avait pas de lit, pas même une couverture, et cela au 19 novembre ! Nous étendîmes un peu de paille sur le parquet, et dans le provisoire ameublement nous attendîmes pendant huit jours l'arrivée de nos bagages. Pour moi toute la nuit j'étais transi. Je ne crois pas avoir souffert plus du froid dans ma vie. Mes petits enfants ne se plaignaient pas, pouvais-je me plaindre !

La nourriture n'était guère meilleure que le logement ; point de provisions d'aucune sorte ; on vivait au jour le jour. Une fois même la provision d'eau s'épuisa. La citerne était tarie et nous dûmes aller demander à la rivière qui baigne le pied du château, l'eau que le ciel refusait de nous donner. »

Au milieu de toutes ces épreuves, le P. Charbonnier se montrait toujours d'un visage serein, plein de confiance en la bonté de Dieu qui prend soin de toutes ses créatures ; il communiquait à tous son esprit de foi et son invincible courage. Le premier au travail et dernier au repos, prenant pour sa part tout ce qui était le plus pénible ; il s'occupait sans relâche à procurer à ses enfants les objets les plus indispensables.

L'installation de la maison se fit petit à petit. Dans une lettre du mois de décembre, le Supérieur de Saint-Laurent en indiquait tous les mêmes détails au Supérieur Général : « J'ai muni chacun de mes enfants d'une paire de sabots, de bas de laine, d'un sarouel en drap du pays et leur fais porter constamment le chéchia, la gandoura et le burnous. Avec cela et le poêle que je fais allumer dans la salle de récréation, ils n'auront pas tant à souffrir de l'hiver. Durant la nuit, ils ont une paillasse et deux fortes couvertures. » Quant à la nourriture, si elle n'avait rien de recherché, elle était au moins saine et abondante. Des pommes, des châtaignes, des pommes de terre, toutes choses communes dans le pays, avec de la soupe trois fois par jour et de la viande le dimanche et un peu de vin constituaient un ordinaire qui maintenait les santés sans causer plus de dépenses qu'à St-Eugène. Le moral

non plus ne laissait rien à désirer, les enfants croissaient chaque jour en piété et en sagesse. La bienveillance qu'on leur témoignait de tous côtés leur faisait beaucoup de bien : « Père, disaient-ils souvent, que les Français en France sont bons ! » Par suite de toutes ces fatigues le P. Charbonnier tomba gravement malade. Une forte bronchite, jointe à un commencement de pleurésie, le cloua, pendant plusieurs jours, sur un lit de souffrances : « Que la volonté de Dieu, s'écriait-il, soit faite en toutes choses ! »

On a beau viser à l'économie, la nourriture et l'entretien de 70 personnes ne vont pas sans quelques dépenses. Au commencement de l'année 1875, le P. Charbonnier comptait ses étrennes par un déficit de deux mille francs. Il écrivit à Maison-Carrée pour demander du secours. Là aussi, la bourse était vide. Tous comptes faits, il ne restait plus que cent francs. « Envoyez aux enfants tout ce qui nous reste, avait répondu Mgr Lavigerie, ils ont froid dans la neige, et ils vont avoir faim. » Mais qu'est ce que cent francs pour tant de monde ! Ce fut à Saint-Laurent une grande désolation à la nouvelle de tant d'indigence. Le pieu Supérieur fit commencer aussitôt une neuvaine à Saint Joseph, le patron des pauvres Noirs. Ce ne fut pas en vain. A peine la neuvaine terminée, il s'empressait d'annoncer à Maison-Carrée cette bonne nouvelle : « Saint Joseph a entendu notre prière ; nous venons de recevoir 2000 francs.

Mgr Lavigerie au milieu de toutes ses occupations n'oubliait pas la nouvelle fondation de Saint-Laurent. Nous avons trouvé dans les archives une lettre fort touchante qu'il écrit le 29 décembre 1874 à toute la communauté :

« Mon chère Père, mes chers enfants,

C'est à tous à la fois, missionnaires et enfants, Pères et Frères que je veux écrire aujourd'hui pour vous dire à tous combien je souhaite que cette année qui va commencer soit pour vous une année sainte et heureuse, et heureuse surtout parce qu'elle sera sainte ! Car que servent les années qui ne peuvent pas compter pour le Ciel ; elles passent vite et il n'en reste rien qu'un souvenir amer lorsqu'on ne les a pas employées pour Dieu.

Votre meilleur moyen de les employer pour lui, d'employer celle-ci en particuliers mes chers enfants, c'est de vous préparer à l'apostolat africain par la pratique de vertu et par l'étude. Saint-Laurent d'Olt est en France sans doute vous n'y êtes que pour l'Afrique à laquelle les Pères se sont consacrés par serment et à laquelle les enfants appartiennent par le cœur, par le sang, par l'origine. Pauvre Afrique ! elle a soif et besoin de vérité de salut, comme elle a soif d'eau et de rosée sous son soleil et c'est de vous qu'elle attend tout cela.

Pendant que je vous écris dans mon cabinet, j'entends sonner les cloches de N.-D. d'Afrique qui annoncent l'Angelus du soir. Vous n'êtes plus là pour le dire, mes chers enfants, mais nous le disons en union avec vous. Quand je suis sur ma terrasse, cette terrible terrasse qui vous a tant effrayés quelquefois, et que je vois les cours désertes, je pense à Saint-Laurent, je me demande ce que vous faites. Je prie pour que vous n'y fassiez que ce qu'il faut pour vous, pour

nous, pour le bon Dieu... J'ai su avec grande peine que le P. Charbonnier a été malade et avec grande joie qu'il est mieux. Adieu, mes chers enfants, je vous aime tous tendrement, je vous bénis du fond de mon cœur de père et je suis tout à vous en N.S. »

L'année 1875 fut pénible pour la communauté ; les Pères payèrent leur tribu à la maladie. Les ressources manquaient, les missionnaires se voyaient forcés de prendre le bâton de quêteur pour trouver quelques aumônes. Ce rôle de mendiant était d'ordinaire fort peu goûté et il fallait bien de la patience et du zèle pour s'en acquitter outre une certaine habilité qui ne venait que par une longue pratique. « Quel drôle de métier, écrivait le P. Jamet, et cependant il faut le faire si je veux que les enfants aient le pain de chaque jour. »

De leur côté les enfants arabes continuaient à correspondre avec les séminaristes de France. Les offrandes arrivaient parfois généreuses toujours délicates. Parmi les diocèses qui se distinguèrent il faut citer Séez, Rennes, Rouen, Langres. On faisait des collectes, on organisait des loteries, et les jeunes séminaristes de Saint-Laurent en bénéficieraient.

Il ne faudrait cependant pas croire que le Séminaire fut, même avec ces charitables dons à l'abri du besoin. Les lettres des missionnaires nous indiquent la misère qu'on eut à éprouver plus d'une fois. Les quêteurs tombaient malades d'épuisement. Les enfants arabes souffraient du froid mais sans se plaindre.

« Le séjour de Saint-Laurent, écrivait le P. Dioré, le 8 décembre, ne paraît pas trop désagréable à nos petits enfants. Une demeure seigneuriale... que peut-on désirer encore ? Néanmoins je crois qu'ils échangeaient volontiers le Château de Saint-Laurent d'Olt pour un gourbi chauffé par le soleil d'Afrique. Quoi d'étonnant ! Les Israelites ne regrettaient-ils pas les oignons d'Egypte ? »

La caisse était dans une si précaire situation que le P. Roger refusa à quatre reprises, le supériorat pour ne pas avoir à prendre la responsabilité de l'économat.

Le R.P. Charbonnier fut rappelé en Afrique au mois de mai. Il était nommé à Methili dans le Sahara ; il laissa sa charge au R.P. Roger. Pendant son séjour à Saint-Laurent plusieurs baptêmes avaient eu lieu sur sa demande.

Le R.P. Roger mit dans l'exercice des fonctions si délicates de Supérieur son activité, sa bonne humeur, son savoir faire et son entrain. Les Pères quêteurs amenaient avec eux des jeunes Arabes de Saint-Laurent. L'expérience a prouvé que ce fut un mal sans doute ; la vue du petit Africain intéressait fort le public, provoquaient même des aumônes plus abondantes, mais quand l'enfant choyé, fêté durant plusieurs mois, revenait à Saint-Laurent, il trouvait le règlement sévère, les vêtements grossiers, la nourriture pauvre et le lit dur. Ce changement de vie n'amenait-il pas l'affaiblissement de la piété et le

dégout du Séminaire ? Il fallut s'en convaincre bientôt, et l'on fut obligé de renvoyer sans pitié 12 enfants en qui l'on ne voyait aucun indice de vocation religieuse et qui menaçaient de gâter leurs camarades. Ce renvoi qui s'imposait ne laissa pas que de peiner profondément le cœur tout paternel de Mgr Lavigerie. Mais l'effet qu'il produisit sur les restants fut très salubre. Tous comprirent qu'ils devaient être sages s'ils voulaient rester. Ils le furent. Aussi le 10 décembre le P. Roger pouvait-il donner à Mgr Lavigerie les détails suivants sur le Petit Séminaire arabe :

« Monseigneur,

Vous me demandez des nouvelles de nos petits séminaristes arabes, je m'empresse de vous satisfaire, avec une joie d'autant plus grande, que les renseignements que j'ai à vous donner sont excellents et propres à consoler votre cœur et celui des personnes généreuses qui s'intéressent à notre œuvre et la soutiennent de leurs aumônes.

Depuis quelques temps nos enfants ont redoublé de piété, de régularité et d'ardeur au travail ; aussi Dieu s'est-il plu à bénir leurs efforts.

Il y a trois mois, à une fête de la Sainte Vierge, j'ai eu la consolation de recevoir les plus sages d'entre eux dans la Congrégation des enfants de Marie et des Saints Anges gardien. Cette pieuse distinction a vivement excité leurs progrès dans l'étude et dans la vertu. Tous se font efforcés d'obtenir de meilleures notes, les uns pour montrer qu'ils sont dignes du glorieux privilège qu'on leur a accordé, les autres pour mériter la même faveur.

La dévotion aux Anges gardiens s'imprime facilement dans le cœur de l'enfant arabe dont les instincts si religieux conçoivent sans peine l'idée des êtres spirituels. L'Arabe nomade lui-même n'ignore point l'existence des anges. Si dans l'immensité du désert, il rencontre un de nos Pères, il lui donne un grand "salam alikoum – salut à vous", comme s'il s'adressait à plusieurs personnes.

Lorsqu'on lui demande pourquoi ? contre la coutume arabe, il emploie le pluriel en parlant à un seul homme : "le fils d'Adam répond, il n'est jamais seul, car l'ange de Dieu l'accompagne partout et toujours."

Quant à nos petits séminaristes arabes, ils sont persuadés que l'Ange qui montra la source bienfaisante à la mère d'Ismaël, leur père, est venu également leur découvrir la source d'eau-vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle

Leur séjour en France, loin de diminuer leur piété ou de ralentir leur ardeur pour le bien n'a fait, au contraire que la rendre plus vive. Il leur est si doux de prier sur la terre chrétienne par excellence, dans cette patrie de leur cœur où Dieu leur a suscité des pères et des mères si dévoués et si généreux.

En dehors de la chapelle de la maison on leur a laissé deux petits appartements qu'ils ont convertis en oratoires. Une aumône généreuse du Grand Séminaire de Rennes, leur a permis d'acheter un autel sur lequel ils ont placé la statue de leur bonne Mère, la Vierge Marie, immana Meriem, et celle de l'Ange Gardien. Tout autour, leurs petites mains, avec ce goût exquis et délicat qui caractérise l'enfant dont la piété est le bonheur et le besoin, ont gracieusement

entrelacé plusieurs branches de palmier, souvenir de la patrie absente. Ces longs rameaux seront l'ornement de leur oratoire, comme ils sont la plus chère représentation de la terre pour laquelle ils viennent apprendre ici à s'immoler un jour...

Ils forment, avec quelques textes sacrés redisant en arabe les gloires de la Reine des Anges, tout le décor de ce pauvre sanctuaire. Mais nos jeunes congrégationnistes viennent revisiter souvent et rivalisent d'ardeur avec les autres élèves que leur exemple stimule, pour assiéger l'autel. Le sanctuaire est pauvre, bien pauvre, mais nos enfants l'embellissent de leur présence assidue, édifiante et recueillie ; ils l'embaument du parfum de leurs prières et lui donnent un charme bien touchant surtout lorsqu'on sait qu'ils viennent là d'une manière spéciale prier pour tous ceux qui leur sont chers ou leur font du bien ; par notre mission, pour leurs parents adoptifs, pour la France et pour l'Eglise. Les prières de nos petits anges présentés au Roi des Cieux par les Chœurs des Anges du Ciel, ne peuvent qu'être bien agréées. Le Père Eternel qui fut touché des gémissements du petit Ismaël, ne restera pas sourd aux accents de ses descendants, devenus à leur tour les enfants de Jésus-Christ par le baptême.

Deux traits, en passant, vous feront mieux juger combien leur foi est naïve dans sa vivacité, et combien le séjour de la France leur est utile.

Nos deux jeunes sacristains désespérés de n'avoir en leur chapelle qu'un tronc vide, et par là de ne pouvoir à leur gré orner le tabernacle du Dieu d'amour, ouvrent le tronc et y placent une petite statue de Saint Joseph, en disant : "Voilà, grand Saint Joseph, vous serez prisonnier tant que vous ne nous procurerez pas vingt-cinq francs pour l'entretien de notre chapelle," et la dessus le tronc se referme et Saint Joseph fera de la prison s'il n'est pas généreux... Plus d'un chrétien eût ri devant cet acte, mais le saint Patriarche ne s'en offensa pas ; il fut touché de la confiance des ces orphelins habitués si longtemps à ne vivre que des bienfaits et des secours de la Providence. Bientôt la prison s'ouvrit et la petite statue fut couverte de baisers, les vingt-cinq francs étaient venus, on ne sait trop comment : le grand Econome des Cieux avait parlé au cœur d'une de ces personnes charitables comme il s'en trouve tant dans le noble pays de France.

Pendant le Jubilé, les habitants des villages environnants vinrent en procession, sous la conduite de leurs pasteurs, faire une de leurs stations à notre chapelle trop étroite pour contenir la foule. Nos enfants voyant en grand nombre de ces bons villageois restés dehors, prier à genoux dans la boue, nous disaient avec admiration et attendrissement : "Oh ! Père, comme les gens de France aiment le bon Dieu ! on ne voit rien de beau comme cela dans notre pauvre Afrique ; les Français qui y sont ne se mettraient jamais à genoux comme ceux-ci, en regardant le Ciel !"

Pauvres enfants, ils ne se trompent pas. Que de mal et quelle impression pénible font sur les indigènes l'indifférence et l'impiété de tant de nos colons.

Le dortoir du Petit Séminaire ressemble à une chapelle ; il semblerait que nos élèves africains veulent tout convertir en oratoire afin de vivre plus près de Dieu et des Saints du Paradis. A côté de sa couchette, chacun a disposé avec le plus d'art possible, les images et les statuettes qui depuis longtemps déjà, vien-

ment récompenser son application et ses progrès dans la vertu. Tous les soirs, ils s'agenouillent devant ce modeste reposoir pour remercier une dernière fois le Seigneur, des grâces qu'il leur a accordées pendant la journée et lui demander encore de bénir toutes les âmes charitables qui leur ont donné le pain de l'esprit et du corps.

Ces petits traits peuvent montrer aux mères chrétiennes et aux hommes de bien qui nous aident de leurs sympathies, de leurs prières et de leurs aumônes, ce que la charité a déjà obtenu de ces enfants et ce qu'il est permis d'espérer de leurs dispositions pour un apostolat futur au milieu des peuples de l'Afrique. Sans les bienfaits de notre sainte religion, où seraient-ils maintenant et comment vivraient-ils ? Hélas, comme tant d'autres millions d'enfants sur l'immense continent africain, loin de Dieu, dans la corruption et la mort. »

L'année 1876 n'apporte guère de changements notables dans la situation morale et matérielle. La santé des enfants fut cependant loin d'être rassurante et beaucoup parmi eux ne pouvaient s'empêcher de regretter la patrie.

Quelques Pères furent également malades et la besogne augmentait pour les valides chargés du travail de (sic).

Le Supérieur lui-même fut si gravement atteint qu'il fut rappelé en Afrique le 19 février...

Le P. Pascal fut désigné pour le remplacer dans la charge de Supérieur. C'est sous son mandat qu'eut lieu en mai le baptême solennel de 12 enfants arabes à la cathédrale de Rodez pour Mgr Bourret.

L'année suivante la physionomie du Petit Séminaire commence à changer. Jusqu'ici les enfants, jeunes encore, avaient été docile, soumis pieux, ayant toujours devant eux leur vocation apostolique ; avec l'âge se dessinent les passions, un amour effréné de la liberté. On soupire après l'Afrique, l'exil en France semble bien dur, et l'on devine dans les lettres des missionnaires l'obligation où ils sont de renvoyer dans leur pays, plus d'un élève. Cependant l'ensemble reste bon et console de la défection de quelques-uns.

Au mois de septembre, Mgr Lavigerie de passage en France, voulut, malgré les fatigues d'un voyage dans les montagnes du Rouergue visiter les enfants arabes de Saint-Laurent d'Olt. Cette visite longtemps et impatiemment attendue apporta une grande joie dans la maison comme le témoigne la lettre qu'écrivirent les jeunes séminaristes à ceux d'entre leurs camarades, déjà passés au Noviciat de la Mission à Maison-Carrée.

Les séminaristes arabes de Saint-Laurent d'Olt à leurs frères du Noviciat de Mission, à la Maison-Carrée :

« Saint-Laurent, ce 14 septembre 1877.

Chers Amis et Frères,

Voici un bien beau jour qui vient de finir, nous ne voulons pas tarder à mettre avec vous notre joie en commun.

Exilés sur cette belle France que nous aimons comme notre patrie, et séparé depuis trois ans d'un Père tendrement aimé, nous gémissons de cet éloignement douloureux, chacun disait dans son impatience : "Hélas, quand Monseigneur viendra-t-il nous voir ? Quand reverrons-nous notre Père ?" Nous savions que lui aussi, de son côté souffrait de ce que ses travaux incessants, ses grandes préoccupations et une douloureuse maladie le tenaient si longtemps éloigné de ses enfants : "Il désirait beaucoup, nous disait-il dans ses lettres, revoir sa chère famille de Saint-Laurent."

Enfin, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, en revenant de la promenade, nous trouvâmes au Séminaire un messager de bonheur. Le P. Charmetant venait faire la visite de la Communauté, et servait d'avant-coureur à Monseigneur, car il nous annonça l'arrivée définitive de notre bien-aimé Père pour le mardi suivant.

Nous accueillîmes cette bonne nouvelle avec une explosion de grande joie. C'est que Monseigneur est tout pour nous : c'est notre père et notre mère, notre sauveur et notre ami ; nous n'avons d'autre famille que lui et ses missionnaires, d'autre foyer que l'asile de bonheur qu'il nous a donné ; c'est l'Ange envoyé par Dieu à l'Afrique notre patrie pour la guérir, comme Raphael fut envoyé pour guérir Tobie.

Notre premier souci fut de préparer toutes choses de notre mieux pour le recevoir dignement. Comme des abeilles qui se répandent dans les champs, nous allions sous la direction de nos Pères chercher dans les ravins, sur la montagne et le long de la rivière du Lot, assez de verdure et d'arbustes pour faire des arcs de triomphe et orner de guirlandes notre cour et le château qui nous sert de séminaire. Les habitants de Jérusalem apprenant l'arrivée de Jésus-Christ dans leur ville, lui préparaient une réception triomphale ; nous aussi nous voulions recevoir en triomphe notre Père, le représentant de ce même Jésus.

Grâce au zèle de tous, tout fut prêt la veille. Ces vingt-quatre heures qui nous séparaient de ce tendre Père eurent pour nous la durée d'un siècle ; la nuit se passa à rêver de lui, et la matinée du lendemain à compléter les derniers préparatifs.

Un de nos grands regrets était de n'avoir pas des fusils pour faire parler la poudre en son honneur (signe d'allégresse pour l'Arabe) et pour saluer dignement son arrivée. Mais notre pauvreté nous empêchant tout ce luxe de jouissance, nous nous sommes dédommagés en faisant à la hâte quelques pétards de notre façon. Nous mîmes un peu de poudre achetée de nos deniers dans de petites boîtes en carton fortement ficelées. Cet expédient eut un plein succès, car chaque détonation ressemblait à un coup de canon.

Cependant l'heure fixée pour l'arrivée de Monseigneur approchait. Dans notre impatience nous descendîmes du Séminaire sur la grand-route. Le temps était magnifique, l'air tiède et le ciel bleu comme celui de notre Afrique. Il nous semblait que Dieu voulait faire luire ce jour-là le beau soleil de notre pays.

Nous étions tous là, attendant sur la route notre Père, lorsque tout à coup la voiture si impatiemment désirée apparaît à travers le feuillage des arbres. Aussitôt de nombreux pétards éclatent. Chaque coup résonne dans la montagne,

qui en même temps renvoie l'écho d'un formidable cri de : "Vive Monseigneur", qui sort de nos poitrines. La voiture s'arrête au milieu de nous ; elle renfermait notre bien aimé Père, accompagné de son vénérable ami, Mgr Bourret, évêque de ce diocèse, et qui lui aussi nous entoure d'une affection si paternelle.

La portière s'ouvrit et tous nous nous précipitâmes aux pieds de notre Père pour recevoir sa bénédiction et baiser cette main qui nous a doublement sauvés, en nous distribuant la nourriture du corps et celle de l'âme.

"Ah ! chers enfants, vous voilà donc !", nous dit-il en descendant de voiture. Ce sont les premières paroles sorties de sa bouche. En entendant cette voix je sentis mon cœur battre à coups précipités, les larmes me vinrent aux yeux. J'éprouvais quelque chose de l'émotion de mon baptême !

Muets de joie, nous restions à contempler sa face vénérable ; nos yeux demeurèrent fixés sur lui. Nous approchions le plus près possible pour mieux le voir. Ses traits étaient les mêmes, mais sa barbe était devenue blanche. Ses regards s'abaissaient sur nous avec la même tendresse et la même bonté qu'autrefois. Il nous reconnaissait tous, et appelait chacun de nous par son nom.

A ce moment l'un d'entre nous lut un petit discours pour chercher à dire ce que nous ne savions exprimer : l'amour de nos cœurs pour sa personne vénérée.

Monseigneur répondit par quelques mots adressés en même temps à ses enfants et à la population de Saint-Laurent qui se pressait derrière nous. Après quoi les deux Pontifes voulurent se rendre à pieds au Séminaire. Nous nous pressions autour de notre Père, comme autrefois quand il venait au milieu de nous, lorsque nous étions encore à St-Eugène.

A son entrée dans la cour, de nouvelles détonations se firent entendre. Là nous lui fîmes de nouveau un petit discours dans notre belle langue arabe. "Je vous bénis mes enfants, nous répondit-il. Grandissez en âge et en sagesse dans cette sainte maison comme Jésus dans la maison de Nazareth. Soyez de bons séminaristes si vous voulez que Dieu vous choisisse comme apôtres au milieu de vos frères infidèles." Puis il s'entretint longtemps avec nous heureux de nous revoir et nous de l'entendre.

Le soir venu, les deux évêques se rendirent au village. Ils furent reçus par les principales familles de Saint-Laurent qui avaient sollicité l'honneur de donner l'hospitalité aux deux prélats.

Mgr Lavigerie, le lendemain arrivait de bonne heure pour dire dans notre modeste chapelle la messe de communauté. A la communion nous nous approchâmes de la Sainte table pour recevoir de ses mains vénérables la nourriture céleste comme de petits oiseaux affamés qui se pressent autour de la main qui leur répand du grain pour les nourrir.

A l'issue de la messe, après son action de grâces, il nous adressa quelques paroles touchantes.

A la fin il s'arrêta un instant, puis il ajouta : "Mes enfants, puisque nous sommes seuls dans cette chapelle, et bien que le bon Dieu y réside, je vous permets de me demander tous ce que vous voudrez. Demandez maintenant, car

bientôt vous me chercherez et vous ne me trouverez plus ! Je dois partir aujourd'hui..."

Tous gardèrent le silence. Que pouvions-nous demander de plus : chacun de nous répétait au fond de son cœur la parole de Joseph après avoir retrouvé Jacob : "Je n'ai plus rien à désirer maintenant, puisque j'ai revu mon Père !"

A la fin cependant, il y eut un qui se leva, et pria Monseigneur, au nom de ses condisciples qui l'approuvaient de la tête, de vouloir bien prolonger sa visite de quelques jours, si c'était possible afin de faire durer encore le bonheur que nous éprouvions à le posséder. "Vos sollicitations me touchent, répondit Monseigneur, mais j'ai le regret de ne pouvoir demeurer plus longtemps. J'aurai du moins, la consolation d'emporter vos cœurs et je les déposerai aux pieds de Notre Dame d'Afrique et je lui dirai : Voyez, bonne Mère, je vous apporte les cœurs de mes petits Arabes de Saint-Laurent qui vous aiment tant. Faites les vite grandir en âge, en sagesse et en science, afin que bientôt ils reviennent de France en Afrique, chanter vos louanges près de vous." Tous, nous fîmes un signe de contentement, et notre bien aimé Père sortit de la chapelle, après nous avoir bénis.

Cependant, l'heure approchait où Monseigneur allait se séparer de nous. La tristesse succéda à la joie. Nous le devançâmes au port du Lot qui se trouve au pied du village. La voiture l'attendait déjà. Tous, nous nous pressions sans rien dire autour de lui. L'un de nous, les larmes dans les yeux, lui demanda une dernière faveur, non pour lui mais pour sa pauvre mère infidèle qu'il possède encore et qu'il a laissé en Kabylie : "Monseigneur, dit-il, j'ai appris que les Sœurs de la Mission allaient s'établir dans ma tribu. Veuillez leur demander d'attirer ma pauvre mère auprès d'elles, comme les missionnaires l'avaient fait pour moi, afin que peu à peu, la vue des bons exemples finisse par ouvrir ses yeux à la vraie foi." Monseigneur le caressa et lui répondit. Puis il nous donna une dernière bénédiction et la voiture partit.

Nous la suivîmes des yeux jusqu'à ce qu'une petite colline l'eut dérobé à nos regards. Nous regagnâmes le Séminaire en silence car nous étions tristes. »

L'année de 1878, le P. Pascal appelé à faire partir de la première caravane pour les Missions de l'Equateur quitta Saint-Laurent et fut remplacé par le R.P. Lévesque le 11 du même mois. Les confrères de la Kabylie lui envoyèrent le 22 mai, 6 jeunes indigènes qui combleraient les vides fait par le départ de quelques Arabes. En avril, le nouveau Supérieur fit l'acquisition du château pour la somme de 25.000 francs. Jusque là il n'avait été que prêté à notre Société moyennant certaines redevances.

S'apercevant de plus en plus que quelques enfants n'avaient pas une intelligence assez développée et que d'autre part, les vocations sacerdotales ne se montraient pas nombreuses au Petit Séminaire, le Chapitre de la Société décida qu'après épreuve suffisante on renverrait à l'orphelinat de la Maison-Carrée les enfants reconnus incapables de continuer leurs études. Il ordonna en outre de prévenir les élèves du Petit Séminaire qu'on accepterait au Novi-

ciat des Pères soit à celui des Frères ceux d'entre eux en qui on reconnaîtrait une vocation sérieuse au sacerdoce où à la vie religieuse. Quant aux autres on les aiderait à obtenir dans le monde une position qui leur permettrait de gagner leur vie et de rester bons chrétiens.

Au commencement de l'année suivante le P. Lévesque choisi par le Conseil de la Société pour prendre part à la 2^{ème} caravane de l'Afrique Equatoriale, quitta Saint-Laurent et se rendit en Algérie afin de se préparer à sa nouvelle mission. Le P. Moinet fut nommé supérieur intermédiaire.

Jusqu'ici on avait fait la classe sans songer beaucoup à l'avenir des enfants, un peu à l'aventure, oubliant trop le but poursuivi. Un missionnaire de talent, le P. Georges Leblond met les choses au point dans une lettre datée du 16 février 1879 :

« Il faut que vous sachiez, écrit-il, que les $\frac{3}{4}$ environ des enfants n'ont pas assez de capacité pour faire des études sérieuses, voire même pour acquérir la science nécessaire pour sortir victorieux du moindre examen requis pour un emploi quelconque. Aussi quand je vois le P. Louail enseigner le latin à tels et tels de ses élèves qui savent à peine bégayer le français, je pense à ce religieux qui prêchait devant un carré de choux... croûtes. Comme nous le disions au P. Visiteur, il y a des enfants, ici, qui mangent inutilement le pain de la Mission en perdant leur temps à faire semblant d'apprendre et ne seront plus tard que des paresseux et des déclassés. »

En avril, le P. Moinet appelé lui aussi à faire partie avec le P. Lévesque de la 2^{ème} caravane est remplacé dans sa charge par le R.P. Leroy le 19 avril.

Mis en demeure de choisir un état de vie, les jeunes Arabes de la division des grands optent les uns pour être médecins, d'autres missionnaires, deux interprètes judiciaires. L'un désire entrer à l'Ecole de cavalerie de Saumur, un second plus modeste se contente de condition de marin. Certains aussi cherchent à retourner en Afrique en se faisant mettre à la porte ; les beaux rêves caressés au début ont pris fin et les illusions se sont évanouies.

L'œuvre d'apostolat la plus importante est assurément celle de la formation d'un Clergé indigène, mais l'expérience faite à Saint-Laurent semble avoir démontré péremptoirement qu'il est extrêmement difficile de conduire jusqu'à la prêtrise des enfants musulmans convertis, si bien doués et si fervents soient-ils. Ils portent dans leur sang, je ne sais quel ferment qui demande à être épuré et c'est presque un fait reconnu qu'un aspirant au sacerdoce, en règle générale, doit compter pour le moins 2 ou 3 générations chrétiennes pour pouvoir être prêtre jusqu'au fond de l'âme.

Les événements se précipitent et le dénouement arrive à grands pas. Dans le courant de l'année 1880, Mgr Lavigerie décide d'envoyer à Lille pour y suivre les cours de la Faculté de médecine quelques jeunes Arabes des plus avancés. M. le Chanoine Yver, Vicaire Général d'Alger et représentant des

œuvres de la Mission pour le nord de la France leur fit à leur arrivée en novembre l'accueil le plus sympathique.

C'était la réalisation de l'un des vœux de Mgr Lavigerie. Ces jeunes Africains, dans sa pensée, pourraient accompagner plus tard les missionnaires dans l'intérieur de l'Afrique et les aider utilement dans le soin des malades. A l'exemple des Saints Côme et Damien, médecins arabes, ils guérissaient plus facilement les plaies de l'âme en donnant leurs soins intelligents à celles du corps.

Des Kabyles avaient, comme nous l'avons vu plus haut, été envoyés par les missionnaires du Djurjura ; leur conduite fut généralement meilleure que celle de leurs frères Arabes ; c'était sur eux que reposait l'espoir du Petit Séminaire. Mais un télégramme les rappela subitement en Algérie.

Voici le motif de ce voyage inattendu : les Pères Jésuites de la tribu des Ben-Yesmi ayant commis l'imprudence de baptiser deux enfants kabyles sans avoir obtenu l'assentiment des parents, la presse libre-penseuse d'Algérie accusa les missionnaires de détournement de mineurs et mena contre eux une violente campagne. Craignant que de semblables difficultés ne fussent soulevées contre ses missionnaires qui n'avaient pas tous pris la sage précaution d'exiger des parents l'autorisation écrite d'amener leurs enfants en France, Mgr Lavigerie donna l'ordre exprès de rapatrier les jeunes Kabyles. Le séjour qu'ils firent dans leurs tribus produisit la meilleure impression. Les formalités ayant été remplies, ils revinrent 5 en avril, 3 autres les suivirent en juillet et septembre.

Au mois d'août, il se passa un événement tragique qui aurait pu avoir les plus fâcheuses conséquences. Le P. Louail voulant empêcher une rixe entre les enfants et des ouvriers de chemin de fer reçut un coup violent de barre de fer sur la tête. Il tomba baigné dans son sang et resta quelque temps malade ; le coupable ne put être puni.

Rien de bien extraordinaire au Petit Séminaire arabe, sinon le départ successif d'enfants pour l'Afrique. Depuis que l'Ecole Apostolique française était établie près d'eux, les séminaristes indigènes sentaient leur infériorité manifeste et en éprouvaient du dépit, de là le dégoût de l'étude et un désir de partir.

En septembre deux d'entre eux Roch et Emmanuel retournèrent en Algérie et entrèrent en Philosophie, dans le dessein de devenir missionnaires. Le premier est au moment où nous écrivons ces lignes, prêtre, attaché au poste de Thibar en Tunisie, le second après avoir pris l'habit blanc, fut envoyé en Kabylie où son zèle le fit remarquer, mais son état de santé ne lui permettant pas d'arriver au sacerdoce, il se maria et s'établit à Tunis.

L'année 1882 devait voir la fin de l'Œuvre du Séminaire arabe. Presque tous les enfants avaient été baptisés ; plusieurs étaient morts avec les disposi-

tions les plus édifiantes, ceux qui restaient laissaient beaucoup à désirer. Le licenciement de la maison comme établissement indigène fut décidé en septembre. Mgr de Rodez qui en fut informé en éprouva une grande peine et écrivait au P. Leroy, Supérieur : « Vous nous avez annoncé une nouvelle qui nous a affligés tous car nous aimions de toute notre âme ces brave enfants d’Afrique que vous retirez. »

En octobre, quelques jours avant leur départ, les petits séminaristes arabes allèrent offrir leurs remerciements et leurs hommages à leurs bienfaiteurs des environs. Ils n’oublièrent pas les condisciples qu’ils avaient vu mourir à Saint-Laurent et allèrent prier une dernière fois sur leur tombe. Au jour du départ bien des larmes coulèrent. L’Œuvre du Petit Séminaire avait vécu.

X. PETIT NOVOCIAT ARABES

Au mois de septembre 1873, Mgr Lavigerie, choisit parmi les élèves du Petit Séminaire arabe de St-Eugène une quinzaine des plus âgés et des plus avancés dans leurs études avec l’intention d’en former un Petit Noviciat préparatoire au Grand Noviciat.

Cette maison fut fondée le 3 octobre à Saint-Eugène dans les appartements de l’Archevêque qui forment aujourd’hui le grand salon, la salle du toast et les chambres qui se trouvent au-dessus.

Le Supérieur était le R.P. Chevalier avec les Pères Ragnet et Molles. Le 12 du même mois, Mgr Lavigerie donna lui-même l’habit de missionnaire aux petits novices à la Basilique de Notre-Dame d’Afrique.

Leur temps se passait entre l’étude des classiques et le travail manuel.

Ils pouvaient prendre leurs récréations dans le parc de St-Eugène jusqu’au jour où ils en furent expulsés. Voici comment le P. Barthelemy raconte l’aventure.

Dans le parc, il y avait une grande quantité d’amandiers. Pendant les récréations nous nous mîmes sans penser à mal, à ramasser les amandes tombées de l’arbre et à les croquer sur place. Il n’en resta bientôt plus une seule à terre. Or, à quelque temps de là, Monseigneur, ne se doutant pas du larcin, envoya les ramasser pour en faire des semis... Il nous fallut alors avouer que nous les avions mangées. Aussitôt Sa Grandeur nous chasse de son parc et nous défend d’y remettre jamais les pieds en nous appelant voleurs et gourmands. A partir de ce jour, nous eûmes un autre emplacement pour prendre nos récréations. Cette histoire, ajoute le Père, m’a toujours fait penser à Adam et à Eve chassés du paradis terrestre.

Le 29 octobre 1874 le Petit Noviciat fut transféré à Notre-Dame d’Afrique laissée libre par le départ des scolastiques pour Maison-Carrée.

Le P. Pascal était nommé Supérieur avec les Pères Molles et Mutel, professeurs et le Frère Pinot Sacristain.

« L'événement le plus remarquable dit le même petit novice ben Mira fut le choix que fit Monseigneur de 3 d'entre nous pour les amener à Rome avec les Pères Deguerry, Charbonnier et Bresson afin de les présenter au Souverain Pontife. Les heureux élus furent : Célestin Mokhtar, Victor ben Ali et Barthelemy ben Mira. Ils partirent le 28 avril 1875. A Marseille ils servirent la messe de l'Archevêque dans le costume arabe, le haïk sur la tête. L'étonnement des nombreux pèlerins de N.-D. de la Garde fut grand, mais plus grand encore quand ils virent ces 3 jeunes Africains recevoir la communion des mains de l'Archevêque d'Alger.

Mgr Lavigerie, ses trois missionnaires et ses 3 Arabes furent reçus par Pie IX le 6 mai, jour de l'Ascension. Les petits novices restèrent quelques jours à Rome visitant les principales églises. Monseigneur dit encore l'un d'eux, chercha à nous obtenir à nous et à nos camarades de N. Dame des reliques de notre patron puis nous acheta un magnifique crucifix que nous fîmes bénir par sa Sainteté. »

Le 3 juin mourut à l'hôpital de Mustapha un petit novice Augustin ; on l'enterra à Maison-Carrée. Le 6 du même mois 2 jeunes indigènes venus récemment des orphelinats d'Italie prennent l'habit à N.-D. d'Afrique. Ils se nommaient Pierre Kharonbi et J.B. Abd-el-Kader. Inutile de dire de quel paternel amour l'Archevêque entourait ses petits novices. « Nous étions, dit le P. Barthelemy ses plus gâtés enfants. Je me rappelle encore que quelques jours avant de prononcer son remarquable discours sur l'armée (25 avril 1875) il distribua à chacun de nous un exemplaire imprimé et nous dit : Mes enfants, je vous donne un jour de congé, allez à Sidi Fernulo, vous lirez ce discours à l'endroit même où l'armée française a débarqué.

Au mois de février 1876, le P. Pascal ayant été nommé supérieur de maison de Saint-Laurent d'Olt, le P. Charpentier vint le 18 du même mois prendre sa place à la tête du Petit Noviciat ; mais ne se sentant pas les qualités requises pour ces fonctions et le voisinage de l'Archevêque l'effrayant outre mesure, il demanda bientôt à être déchargé de son emploi, ce qui lui fut accordé, et le 13 mars le P. Toulotte vint le remplacer.

Cependant il était facile de constater une tendance au découragement chez les petits novices ; dans le Conseil du 23 novembre, le P. Charmetant pense que ce découragement provient de l'incertitude dans laquelle se trouvaient ces jeunes indigènes relativement à leur avenir ; on leur avait bien dit qu'ils seraient admis un jour parmi les missionnaires mais quand ? Il était urgent de régulariser les cours afin que chaque élève sût bien où il en était arrivé et le nombre d'années qu'ils devraient encore passer dans les classes.

Dans le Conseil qui suivit le P. Toulotte proposa de faire entrer au Grand Noviciat de Maison-Carrée, 3 novices ; sans doute il eût été désirable que ces trois jeunes Arabes eussent fait dans le but d'encourager leurs condisciples ; de plus l'intention de Mgr Lavigerie était de les éprouver par cette année de noviciat. A la fin du noviciat, s'ils avaient persévéré on les admettrait à prononcer le serment des missionnaires, puis ils seraient envoyés en mission un temps plus ou moins long, afin qu'ils n'avancent aux ordres sacrés qu'avec une vocation bien assurée.

Le lendemain entraient au Grand Noviciat (29 novembre) Célestin ben Mokhtar, Barthelemy ben Mira, Michel Larbi.

Après cette tentative, la physionomie du Petit Noviciat ne changea guère. Les jeunes gens sentaient trop qu'en raison de leur âge et de leur incapacité, il leur serait presque impossible d'arriver au sacerdoce. Les Supérieurs majeurs décidèrent qu'en octobre on recevrait au Grand Noviciat les plus avancés et que les plus jeunes seraient renvoyés à Saint-Laurent d'Olt jusqu'à la fin de leurs études ; le règlement de cette maison étant plus en rapport avec leur âge que celui de N. Dame.

Le P. Toulotte ayant été envoyé au mois de juillet en Kabylie fut remplacé à la tête du Noviciat par le P. Bresson. Au mois d'octobre, 4 petits novices furent admis au Grand Noviciat. C'étaient Maurice Djelloul, Georges Hamed, Jules André Zitami, Clément Hassen. Du départ de ces 4 derniers novices date la fermeture du Petit Noviciat arabe. Parmi ceux qui restaient, les uns furent renvoyés au Séminaire de Saint-Laurent d'Olt, les autres furent placés en divers endroits.

Cependant les Frères Michel Larbi et Barthelemy ben Mira ayant achevé leur noviciat à la satisfaction générale furent appelés au serment (Célestin ben Mokhtar s'était retiré le 28 novembre et avait obtenu une place d'interprète aux Attafs) mais comme on les reconnut incapables de suivre avec fruit les études du Scolasticat à cause de leur connaissance imparfaite de la langue latine, on les envoya dans la mission de Kabylie à la station de Beni Arifs, tant pour y continuer leurs études que pour rendre quelques services aux missionnaires. Ils n'y restèrent que 2 mois.

Le 11 du mois de février 1878, pendant que le Frère Michel Larbi arrivait à Saint-Laurent d'Olt pour y continuer ses études classiques, le même jour le Frère Barthelemy montait à St-Eugène où l'on venait d'installer les premiers élèves de l'Ecole Apostolique. On lui confia la charge de maître d'étude et de professeur d'arabe. Il faisait en outre la classe à 4 petits Nègres rachetées.

Le 18 mai, le Frère Georges Hamed ne se reconnaissant pas la vocation se retira du Noviciat, son compagnon Maurice Djelloul était mort à l'hôpital de Dey le 28 avril. Il ne restait plus qu'un seul novice, Clément Hassen ; il fit l'édification de ses confrères, mais la maladie qui devait le conduire au

tombeau, la phtisie, l'obligea d'interrompre son noviciat ; par faveur, on lui accorda de prononcer son serment sur son lit de mort le 3 août 1879 ; il mourut le mois suivant.

Il faut attendre jusqu'au 14 septembre 1883 pour voir de nouveaux indigènes entrer au noviciat ; ce jour-là y furent admis les Frères Roch Seriz¹³ et Emmanuel ben el Hadj Hamed. Nous avons vu plus haut ce que l'un et l'autre sont devenus.

CONCLUSION

Nous avons dans ce volume suivi les jeunes Arabes aux orphelinats de Ben Aknoun et de Maison-Carrée, à l'école professionnelle de Marseille, au Petit Séminaire, au noviciat, dans les villages chrétiens des Attafs ; il nous reste maintenant à donner une vue d'ensemble qui permettra d'apprécier l'œuvre et d'en juger facilement les résultats.

1. Ben Aknoun.

Sur les 1800 orphelins recueillis par Mgr Lavigerie, près de 500 furent enlevés par le typhus ou par les maladies contractées durant la famine. Ce furent les plus heureux ; ils montèrent au Ciel revêtus de la robe blanche de leur baptême. Dieu leur a témoigné un amour de prédilection. Qu'ils prient pour le salut de leurs frères musulmans !

2. Maison-Carrée.

Cent environ furent réclamés par leurs familles ou demandèrent d'eux-mêmes à retourner dans leurs tribus. Pauvres enfants ! ils n'ont pu être éclairés de la lumière de l'Évangile et connaître le chemin qui mène au bonheur éternel. Que sont-ils devenus depuis ? Sans doute plusieurs ont déjà paru devant Dieu ou vivent encore dans l'abjection physique et morale de l'Islamisme.

Une centaine furent chassés pour préserver leurs camarades. On comprend que parmi les milliers d'orphelins recueillis, il se trouvait des enfants pervertis par le vol, la paresse et la corruption ; ils ne cessèrent durant leur séjour aux orphelinats de désoler les missionnaires par leur conduite.

D'autres enfin découragés par la misère de 1870, mal conseillés par les ouvriers européens qui travaillaient dans la propriété, existés par les musulmans qui leur faisait honte de devenir chrétiens, poussés par l'esprit de l'indépendance ou froissés par une punition, s'enfuirent les uns avant le baptême, les autres après. Beaucoup des ces transfuges demandèrent à rentrer,

¹³ Son vrai nom était Roch Gabriel Joseph Sghair.

d'autres ne revinrent pas, mais on les rencontre sur tous les chemins de la colonie. Les gens mal intentionnés ne trouvent rien de mieux que de répéter en se les montrant mal habillés, sans place, mourant de faim, parfois conduits par la gendarmerie. Voilà les enfants de l'Archevêque.

Ceux qui restèrent aux orphelinats consolèrent généralement les missionnaires par leur travail, leur docilité, leur foi naïve et profonde. Si les résultats n'ont pas été ceux qu'on pouvait espérer, cela tient à plusieurs causes.

Si les jeunes missionnaires mettaient dans leurs fonctions une admirable bonne volonté, un dévouement à toute épreuve, ils manquaient d'expérience, il faut le reconnaître. Elever des enfants est œuvre délicate et laborieuse, mais que dire de l'éducation d'enfants arabes !

Une autre cause était l'amour même que l'Archevêque témoignait aux orphelins. Heureux d'avoir sauvé ces petits de la mort, il leur avait voué une affection immense. Trompé par les témoignages de tendresse, par les attentions de la finesse orientale, Mgr Lavigerie crut les orphelins meilleurs qu'ils n'étaient en réalité ; il ne pouvait croire à leurs défauts et parfois ajouta plus de créance à leurs dires qu'à ceux des missionnaires.

« Monseigneur gâtait trop ces enfants, nous écrivait naguère le Frère Laurentius, Directeur de Ben-Aknoun ; à la moindre contrariété, ils allaient le trouver sans retard et sa Grandeur venait faire une enquête. C'est ainsi que plusieurs s'étant échappés, sans qu'on s'en aperçût, se firent des plaies aux jambes accusant les Frères de les avoir battus et allèrent à St-Eugène porter leurs plaintes. Monseigneur ne tarda pas à arriver à l'orphelinat, mais ces garnements, convaincus de mensonge furent revêtus d'un sac qu'ils devaient porter durant 8 jours ; le 2^{ème} jour Monseigneur vint à Ben-Aknoun fit mander les coupables et leur pardonna. »

Plus d'un orphelin mit à profit cette tendresse de leur Père et en abusèrent indignement. Voulant former aux solides vertus ses jeunes missionnaires et donner aux enfants arabes une idée de ce qu'est l'humilité chrétienne et sacerdotale, Monseigneur crut pouvoir en certains circonstances non seulement employer les Pères sous les yeux des orphelins à des travaux bas et pénibles, mais encore les réprimander sévèrement devant eux, leur infliger des punitions parfois blessantes, il alla même jusqu'à les mettre à genoux.

3. Petit Séminaire indigène.

Il fut successivement placé à Saint-Eugène, à Kouba, une 2^e fois à Saint-Eugène et enfin à Saint-Laurent d'Olt. Après avoir fait concevoir à Mgr Lavigerie les plus belles espérances, il se désagrégea peu à peu et disparut. Deux prêtres, un minoré, 5 médecins et quelques instituteurs, tel fut le résultat final ; ce n'était pas celui qu'on attendait de ses consolants débuts.

4. Village chrétiens des Attafs.

Les villages de Saint-Cyprien et de Saint-Monique sont mal connus ; ils ont été ou trop loués, parce qu'on n'en jamais dit que du bien, ou trop dépréciés parce qu'on s'est obstiné à n'y voir que le mal. Nous redressons ces jugements faux et mal fondés. Aux Attafs comme partout ce mot est vrai : « *Sunt mala mixta bonis*. » Evidement les deux villages n'ont pas donné tous les résultats heureux que les relations enthousiastes des premiers jours avaient fait espérer. Les causes en sont nombreuses ; nous nous bornerons à citer les principales.

On peut dire tout d'abord que si la réussite de l'œuvre des Villages chrétiens n'a pas été plus complète, cela tient à ce que, par suite du petit nombre de sujets au début de la Société, Mgr Lavigerie fut contraint de faire de fréquents changements dans le personnel des Attafs, afin de pourvoir au supérieurat de nouvelles fondations dans les autres parties de la mission.

Cette succession de missionnaires nuisit nécessairement à l'unité dans la direction ; chaque nouvel arrivant apportant suivant son âge, son caractère, son degré d'expérience, une manière de voir, d'apprécier, d'agir, parfois en contradiction avec celle de son prédécesseur. D'autre part, il n'était pas toujours aisé de sévir contre les défauts de ces jeunes Arabes, que les yeux indulgents de Mgr Lavigerie voyaient peut-être plus parfaits qu'ils n'étaient en réalité. Dès lors, les missionnaires en vinrent à garder silence sur des écarts de conduite qui se produisaient dans les villages, dans le but de ne pas contrister le cœur paternel du Fondateur. « Si vous avez des choses agréables à annoncer à Sa Grandeur, disait en 1874 M. l'Abbé Gillard, Vicaire Général, à l'un des Pères des Attafs, écrivez-les-lui ; si vous en avez de désagréables, écrivez-les-moi. A nous deux nous pourrons les supporter plus facilement. »

Il faut en second lieu reconnaître que les éléments qui constituèrent les villages laissèrent à désirer. Ces enfants arabes garçons et filles sortaient des orphelinats, or, on l'a dit les orphelinats préparent mal, pour l'ordinaire, à la vie de ménage. Les nouveaux mariés, tous très jeune, pleins d'illusions, sans expérience aucune, auraient eu besoin, durant plusieurs années, d'avoir sous les yeux l'exemple du foyer chrétien, tel qu'il existe heureusement encore dans nos campagnes de France.

Dans ce but, l'Archevêque, demanda bien à l'Aveyron quelques familles foncièrement religieuses, pour les installer dans ses deux villages arabes, mais une seule répondit à son appel et vint en novembre 1880 se fixer à Sainte-Monique. Elle donna à tous l'exemple du travail et de la vertu, mais elle ne sut malheureusement pas prendre assez d'ascendant et d'influence sur les gens du village, et le but désiré ne fut pas atteint.

Quant aux Européens résidant dans la vallée du Chélif leur contact fut généralement nuisible à nos jeunes néophytes. Trop souvent, il est triste de le

dire, ceux qui viennent coloniser l'Algérie sont des gens peu recommandables, indifférents en matière religieuse, parfois même hostiles. Durant certaines années de sécheresse, les habitants de Saint-Cyprien et de Sainte-Monique se virent forcés d'aller chercher du travail dans les villages européens. « C'est un bien matériel, disait à ce sujet une missionnaire des Attafs, mais un mal pour le spirituel.

Moqueries sur la religion, insinuations perfides, calomnies contre les Pères produisirent de tristes effets dans l'esprit de nos jeunes Arabes faciles à tromper. Les effets furent plus désastreux encore, quand à l'occasion des élections municipales ces gens mirent le trouble, semèrent la zizanie et firent naître des querelles dans un pays paisible jusqu'alors.

On se demandera peut-être comment des villages fondés depuis 1873 et 75 et pour lesquels Monseigneur et la Société ont fait de si grands sacrifices, ne sont pas, au point de vue matériel, dans l'état prospère que l'on remarque dans la plupart des centres de notre colonie algérienne.

Il faut l'avouer, ni Saint-Cyprien, ni Sainte Monique ne sont en voie de prospérité et à part quelques rares exceptions, les habitants n'ont pas fait fortune. La cause en est, en majeure partie, au pays lui-même et à son climat. M. l'Abbé Guyesse, assez compétent en matière d'agriculture, avait conseillé à l'Archevêque de créer ses villages dans la plaine de la Métidja ; Mgr Lavigerie s'y refusa alléguant la proximité des centres européens dont il redoutait pour ses enfants la pernicieuse influence, et l'occasion favorable d'acheter, à bon compte, de grandes étendues de terrain aux Attafs, il la saisit avec empressement. Il ignorait, à cette époque le dicton arabe sur la vallée de Chélif : « *Le pays est sain, quand l'hiver n'a pas été pluvieux, mais alors, il n'est pas fertile. Si l'hiver a été pluvieux, le pays est fertile, mais alors il n'est pas sain.* » Après expérience, on reconnut la justesse du proverbe, mais il était trop tard.

Malgré les déficiences dont nous venons de faire connaître les causes principales, soit dans l'origine, l'organisation et la marche des villages, nous affirmons hautement qu'ils restent et resteront une gloire religieuse et nationale pour celui qui en fut le Fondateur.

Sans doute des défaillances se sont produites, il ne faudrait avoir aucune notion de la faiblesse humaine pour en douter ; mais on peut dire sans crainte d'exagérer que les Arabes Chrétiens de Saint-Cyprien et de Sainte Monique sont au point de vue religieux, supérieurs à la plupart des Algériens. Leurs mœurs domestiques sont bien meilleures que celles des colons qui les méprisent. La foi est très vive en eux, ils affichent ouvertement leurs croyances, aiment l'Eglise et font volontiers des sacrifices pour contribuer à l'embellissement du sanctuaire.

Un assez grand nombre d'habitants de nos villages sont morts. Tous ont donné à leurs derniers instants d'admirables exemples de piété et de résignation chrétienne.

Comme jugement de l'œuvre au point de vue national, nous nous contenterons de citer ces paroles de l'Amiral de Gueydon : « *C'est encore, disait-il en parlant des villages, le seul essai d'assimilation qui ait réussi. Et si depuis cette époque, la grande, l'unique solution du problème algérien reste encore ajournée, ce n'est pas à l'Eglise catholique, ni à son magnanime représentant en Afrique qu'il convient d'en imputer la faute et le malheur.* »

FIN

APPENDICE

– Discours sur Mahomet –

(Note se rapportant à la page 23 du présent volume)¹⁴

En 1853, Mgr Pavy prêchait le carême dans sa cathédrale, avec un succès qui attirait autour de sa chaire toute l'élite intellectuelle d'Alger. L'occasion lui sembla propice pour donner une solennelle leçon aux fauteurs plus ou moins sincère de l'Islamisme et pour endiguer le courant de faveurs s'en allant à Mahomet. Il sentait le besoin de reprendre les droits de la vérité et d'épancher son indignation, en face de certaines prétentions philosophiques qui semblaient gagner du terrain sur la rive algérienne. On sait qu'à cette époque, la dignité des mœurs n'avait pas reconquis tous ses droits ; le désordre va facilement du cœur à l'esprit, et c'est une tentation à laquelle beaucoup succombent, d'appuyer sur une doctrine des faiblesses dont ils rougissent. Ils croient se ménager ainsi une sorte de réhabilitation et s'efforcent de tromper les autres, en se trompant eux-mêmes.

La vie commode des musulmans au point de vue du mariage, la polygamie autorisée, les facilités du divorce, exerçaient leurs séductions sur des âmes déparées qui trouvaient lourd de joug évangélique et se seraient contentées volontiers, en ce monde et dans l'autre, du paradis des houris. Dans l'atmosphère impure qu'exaltait l'Islamisme, plusieurs se laissaient énerver et suivaient les tristes exemples qu'ils voyaient s'étaler dans une corruption légale. Du fait à Coran, Jésus, le divin Maître, que l'on rabaisait à l'état de grand homme, à Mahomet. On comprend l'indignation de l'évêque en face de ce mouvement d'opinions qui, s'il n'était pas général, n'en était pas moins dangereux et humiliant. Il voulut protester.

Jamais Mgr Pavy ne fut mieux inspiré ; jamais sa parole n'eut plus d'élan ni plus de vigueur, et nous conseillons à nos confrères de lire son discours sur Mahomet. En le prononçant l'évêque d'Alger ne s'abusait pas. Il savait qu'il déclenchait contre lui la haine de tout un clan très puissant en Algérie et que, dans les sphères gouvernementales l'indépendance de sa parole serait sévèrement blâmée ; mais étant apôtre avant tout, il ne voulait pas que le Verbe de Dieu fût lié sur ses lèvres.

L'expression du mécontentement du Pouvoir ne se fit pas entendre. Ce fut le maréchal de Saint-Armand qui se fit interprète des irritations suscitées

¹⁴ Voir page 16 de la transcription.

à Paris. Il écrivit à Mgr Pavy une lettre où, à travers tous les égards et toutes les précautions oratoires d'un homme mesurant la valeur de celui qu'il condamne, on voit clairement percer l'éternelle préoccupation ministérielle et le dépit d'avoir vu l'Islamisme aussi rudement traité. Voici sa lettre :

« Paris, 30 juin 1853.

MONSEIGNEUR.

J'ai lu avec les plus vifs intérêts et la plus sérieuse attention le beau discours que vous avez prononcé sur le Mahométisme à la cathédrale d'Alger.

Comme chrétien, j'ai compris votre pensée et applaudi aux vérités que vous avez fait entendre, vous faites admirablement ressortir dans la comparaison des idées morales du Christianisme et de l'Islamisme, tout ce qu'il y a de magnifique, tout ce qu'il y a de divin, en un mot, dans notre sublime religion. C'est donc sans réserve, qu'au point de vue religieux proprement dit, j'adresse au Prélat cet éloge si bien mérité.

Maintenant, comme homme d'Etat, comme ministre, je dois ajouter que ce discours m'a paru inopportun au point de vue politique, et je regrette de me trouver en désaccord avec vous, Monseigneur, sur ce terrain.

La France, en plantant son drapeau sur le sol de l'Algérie pour venger une injure personnelle, a été sans nul doute l'instrument de la Providence ; elle a apporté au milieu des plus farouches sectateurs de Mahomet la croix et la civilisation. Déjà, l'effet se produit sur tous les points et nous sommes bien loin du temps où les bagnes d'Alger ne s'ouvraient que pour y enfermer des esclaves chrétiens. Aujourd'hui, la conquête est un fait accompli, mais, plus généreux que les enfants de Mahomet à une autre époque, nous avons dit aux Musulmans comme aux Juifs : Vous vivrez en paix à côté de nous, vous professez librement votre religion, nous vous conserverons vos symboles.

C'est là un langage noble et juste, digne de la France et qui, croyez-le bien, a été compris et apprécié par ces populations ignorantes et fanatiques.

Eh bien ! Monseigneur, j'ai regretté, je crois vous le dire, de trouver dans votre discours une agression violente contre le chef de l'Islamisme. Ce discours prononcé dans une de nos cathédrales de France par l'évêque d'Alger était inattaquable, à tout point de vue, mais à Alger même, il a dû produire une pénible impression parmi les musulmans éclairés et leur servir de prétexte pour réveiller le fanatisme de leurs coreligionnaires. Je veux parler surtout de la première partie dans laquelle vous examinez le personnage même de Mahomet et le rôle qu'il a joué ; car, dans les deux dernières qui n'ont trait qu'à sa religion elle-même, je n'ai rien à dire qu'à approuver. Pourquoi rabaisser Mahomet au simple rôle d'un aventurier habile à grouper de prodigieuses niaiseries, des non-sens et des contradictions pour en faire un corps de doctrine ? Vous blessez ainsi l'orgueil musulman, sans le disposer, à mon avis, à revenir vers nous.

J'aime mieux cette conclusion d'un des plus grands orateurs de la chaire chrétienne de nos jours, s'écriant à la fin d'un discours sur le même sujet : "Oui, mes Frères, le Christ seul est Dieu ! Mahomet n'est qu'un grand homme."

Dans un avenir qui, je l'espère, n'est pas très éloigné les paroles que vous avez fait entendre ne soulèveront plus aucune objection, parce que la Croix aura partout remplacé le Croissant ; mais en attendant, il est d'une sage politique de ne point soulever en Algérie de violentes discussions religieuses ; la loyauté de la parole donnée nous le défend et les pieux exemples de charité, de dévouement et de tolérance qu'offrent sans cesse aux musulmans l'Evêque d'Alger et son clergé leur prouveront suffisamment l'immense supériorité de notre divine religion.

Recevez, Monseigneur, l'assurance de ma haute considération.

Le maréchal de France, ministre de la guerre,

A. DE SAINT ARNAUD »

Cette lettre n'est que le reflet de cette politique antichrétienne, inaugurée en Algérie depuis la conquête, relativement à la conversion des musulmans.


Mgr Pavy tenait pour mon aveu tout acte qui méconnaissait ses droits épiscopaux ; mais la prudence lui conseillant d'éviter un conflit, il se contenta et fit à cette lettre l'unique réponse qu'elle méritât en réalité, il n'y répondit pas.

*
* *

Nous avons à la page 118 de ce volume relaté l'achat par Mgr Lavigerie de la propriété d'Ouali-Dada.

Le nom de ce marabout, d'origine turque, a été diversement orthographié tantôt on écrit : Ouli-Dada, Oulid-Adda, ou autrement encore.

M. Albert Devoulx, conservateur des Archives arabes d'Alger, nous donne, avec la légende qui se rattache au dit marabout, l'orthographe exacte de son nom, avec la signification. Ouali veut dire : l'ami, l'élu de Dieu, le saint.

« La Célébrité d'Ouali-  Dada, dit-il, remonte à l'expédition dirigée contre Alger par l'empereur Charles-Quint, en 1541. Voici, en substance, la légende qui a cours chez les indigènes à ce sujet. Assiégé par une armée redoutable, la population concevait de sérieuses inquiétudes sur les suites de cette attaque. Un jour, Ouali-Dada, qui se désaltérait dans l'une des tavernes de la ville, se lève subitement comme saisi d'une inspiration divine, parcourt les rues en ranimant le courage de habitants, puis se portant rapidement vers la mer, entre dans l'eau jusqu'à la ceinture et l'excite par des mots magiques et par les coups redoublés d'une baguette que brandit sa main bénie. A l'appel du marabout, le tempête se déchaîne et fait périr la plus grande partie de la flotte ennemie. Alors, les Croyants, si visiblement

protégés par Dieu, fondent avec impétuosité sur les Infidèles. Frappés d'épouvante, les Espagnols prennent la fuite et renoncent à leur emprise impie. »

Voilà comme on écrit l'histoire en pays musulmans !

Ouali-Dada ne jouit pas longtemps de la popularité que lui avait si légitimement valu son efficace intervention, car l'inscription arabe, placée dans sa chapelle, établit qu'il était décédé en 1554.

NOTE

Nous avons eu la bonne fortune d'être mis en possession, mais malheureusement trop tard pour qu'ils puissent être utilisés dans ce présent volume, de très précieux documents.

C'est en particulier une correspondance inédite entre Mgr Lavigerie et l'Evêque de Constantine, Mgr de Las-Cases, sur l'œuvre arabe et la liberté d'apostolat. Nous y trouvons des aperçus nouveaux sur les démêlés de l'Archevêque avec Mac-Mahon et l'opinion de Napoléon III et de l'Impératrice sur ce conflit y est indiquée.

Ce sont ensuite les lettres très chrétiennes et très militaires du Général de Wimpfen sur les Bureaux-Arabs et la conversion des musulmans.

Un instant nous avons pensé publier ces documents dans cet appendice, mais nous préférons attendre à l'édition imprimée, si elle est éditée plus tard.

ANNEXE

[ajouté]

1.

**LETTRE DU CARDINAL BOURRET
A MONSEIGNEUR LIVINHAC,
SUPERIEURS GENERAL DES PERES BLANCS**

2.

**NOTES ET SOUVENIRS
DU CARDINAL BOURRE, EVEQUE DE RODEZ,
SUR LE CARDINAL LAVIGERIE**



CARDINAL BOURRET (1827-1896)

1.

**LETTRE DU CARDINAL BOURRET
A MONSEIGNEUR LIVINHAC,
SUPERIEURS GENERAL DES PERES BLANCS¹⁵**

Rodez, le 26 mars 1894

Cher Monseigneur [Livinhac],

Avant de partir pour ma tournée pastorale, je veux vous envoyer deux nouvelles lettres du Cardinal Lavigerie que je retrouve dans mes papiers, et vous donner quelques souvenirs sur son installation à Alger, son voyage à Rome en 1866 pour le centenaire des Apôtres, et sur sa présence au Concile, car je me trouvais avec lui dans toutes ces circonstances.

Il avait accepté l'archevêché d'Alger dans un moment de ferveur et de dévouement, mais il ne tarda pas à avoir quelque désillusion. Après la réception qui fut très solennelle, il s'occupa des personnes, tant dans le clergé que dans ses communautés avec un peu de mauvaise humeur peut-être. Il composa son administration et s'établit au Grand Séminaire de Kouba, où les conseils du vénérable Supérieur, M. Girard, ne lui furent point inutiles. Son esprit un peu inquiet examinait de quel côté il pourrait porter son activité, et à quel genre de bien il pourrait se livrer. Mgr Pavy, son prédécesseur, avait désespéré des Arabes, et il s'était appliqué particulièrement à la colonie française. Le nouvel archevêque jeta ses yeux plutôt de ce côté-là, surtout vers la Kabylie, qu'il m'envoya visiter, et qu'il croyait plus facile à l'évangélisation. Il cachait sa voie, et comme il lui fallait pour opérer un grand chantier, il regrettait la division de l'Algérie en trois diocèses. Il lui aurait fallu toute cette terre pour manœuvrer. Nous partîmes six semaines après pour aller assister au centenaire des Apôtres, juin 1867. Il était déjà malade et quelque peu excité. Nous restâmes deux ou trois jours à Marseille à l'hôtel Noailles, où se trouvait en ce moment-là le Prince Amédée de Savoie. Nous nous arrêtâmes à Gênes, où il vit l'archevêque, Savoyard d'origine, Charvaz qui lui vanta beaucoup notre discipline canonique française, et se plaignit surtout des mauvais résultats que lui donnait le concours. Ce voyage s'était fait par mer, à partir de Nice, en compagnie du P. Edmond, Abbé de Strichel de Frigolet, et d'autres ecclésiastiques. Il se continua par une mauvaise mer jusqu'à Livourne, où nous restâmes deux ou trois jours,

¹⁵ Lettres du Cardinal Bourret au Cardinal Lavigerie (1877-1891), A.G.M.Afr., Fonds Lavigerie, A 7-73 (1).

parce que l'archevêque était fatigué. Nous arrivâmes enfin à Rome dans deux ou trois jours, et logeâmes à l'hôtel dei Condotti. Là il revit ses anciennes connaissances d'auditeur de Rote, et le S. Père Pie IX qui le reçut en disant ces mots : « Que disent les ombres d'Annibal et d'Amilcar ? » Peu de jours après eut lieu la consécration de la Basilique de St.-Paul hors les Murs. Nous y fûmes avec Mgr De Las Cases et l'Abbé Postel dans la même voiture. Arrivés aux murs de la ville, il y eut un encombrement qui arrêta les voitures. L'archevêque voulait passer quand même, et il y eut là une vive altercation avec un officier : cela fit quelque bruit dans Rome, et le Cardinal Rendì (*Randi ?*), ministre des Armes, je crois, fit quelque rapport là-dessus. L'archevêque s'alita deux ou trois jours après, et il crut avoir le choléra. Je fus chercher le Cardinal Foulon (*alors simplement évêque de Nancy*), qui était lui-même assez fatigué et assez ému, et j'essayai de rassurer mon vénéré compagnon. Cependant il s' alarma, et le dimanche, dans l'après-midi, il se décida à partir pour Civittà Vecchia, me chargeant de tout régler et de venir le rejoindre dans cette ville le lendemain. Quand il arriva à la gare, le train était parti, et il n'en partait pas d'autre dans la journée. Il fut très ennuyé de cela et demanda qu'on organisât un train pour lui seul qui lui coûta 500 frs. Le chef de gare, d'abord étonné, finit par se rendre à ses désirs, et pendant ce temps-là l'Archevêque alla prier à Ste-Agnès hors les Murs, dont il devait plus tard porter le titre. Cette manière de procéder fit impression dans Rome, et on répandit le bruit qu'il avait eu un accès de fièvre chaude, qui lui avait porté au cerveau. Ce n'était pas exact ; cependant l'exaltation était grande. Il faut dire que pendant qu'il était malade à Rome, il m'avait fait ses dernières recommandations et ordonné de faire transporter son cœur à Nancy. Je le retrouvai le lendemain à Civittà Vecchia, gai et content ; nous repartîmes pour Livourne, où je le remis aux mains de son ancien chapelain, Don Giuseppe, qui le ramena à Biarritz.

Je crois vous avoir parlé déjà de la crise qu'il eut à Paris après ses démêlés avec le Maréchal de Mac-Mahon, et je passe au Concile.

Nous y fûmes ensemble avec l'Abbé Soubiranne, plus tard son auxiliaire et évêque de Belley. Il logea dans un appartement fort médiocre parmi ceux que le pape avait distribués à certains évêques, via del Pogetto, chez un certain Scatigi, chevalier d'honneur du Cardinal Borromeo ; mais je puis me tromper sur ce nom. Il n'y était pas à l'aise. Son passé et ses amis l'attiraient vers la minorité. Il ne voulait pas non plus se brouiller trop avec le gouvernement, avec lequel, au contraire, il cherchait à se rapprocher, après la scène qu'il avait eue avec l'Empereur à la suite des affaires Mac-Mahon. La conscience cependant l'emporta sur ses intérêts et il chercha dès lors une formule touchant l'Infaillibilité du Pape qui pût rallier tous les partis. Il en avait trouvé une de concert avec le Card. Antonelli, qui lui paraissait suffisante, et qui

avait quelques partisans. Mais le Concile marchait lentement ; les sessions étaient assez rares, et il n'y assistait pas toujours et ses préoccupations étaient ailleurs. Il fit un dernier voyage en France dans le courant de janvier ou de février, vit les Ministres et même l'Empereur, et travaillait au fond dans des vues de conciliation. Peut-être aussi fut-il à une ou deux séances d'un tiers parti qui essayait de se former et qui n'y réussit pas, et où se trouvait Mgr de Bonnechose, Mgr Guibert, Mgr de la Tour d'Auvergne et une dizaine d'autres. Puis, vers Pâques peut-être, il quitta définitivement le Concile et s'en fut, si j'ai bonne mémoire, en Afrique. Je ne crois pas qu'il fut à la session où l'on vota l'infailibilité, mais il s'empressa d'y adhérer. Il fut question de l'envoyer à Lyon, au moment où on y nomma Mgr Ginoulhiac, mais je ne crois pas que cela ait été jamais bien sérieux, parce que ni la minorité du Concile, ni l'Empereur ne se seraient pas tournés vers lui. C'est dans ces circonstances que le Pape Pie IX avait dit au début du Concile : « Ce Lavigerie se conduit comme un ange – Questo Lavigerie si conduce come un angelo. » Je clos par ces quelques vues rapides des souvenirs généraux que j'ai gardés de toutes ces choses.

Si vous aviez à me consulter sur tel ou tel point particulier, je demeure toujours à votre disposition pour vous servir de ce que je pourrai.

Avez-vous pu trouver qq. lumière dans les lettres que je vous ai remises?

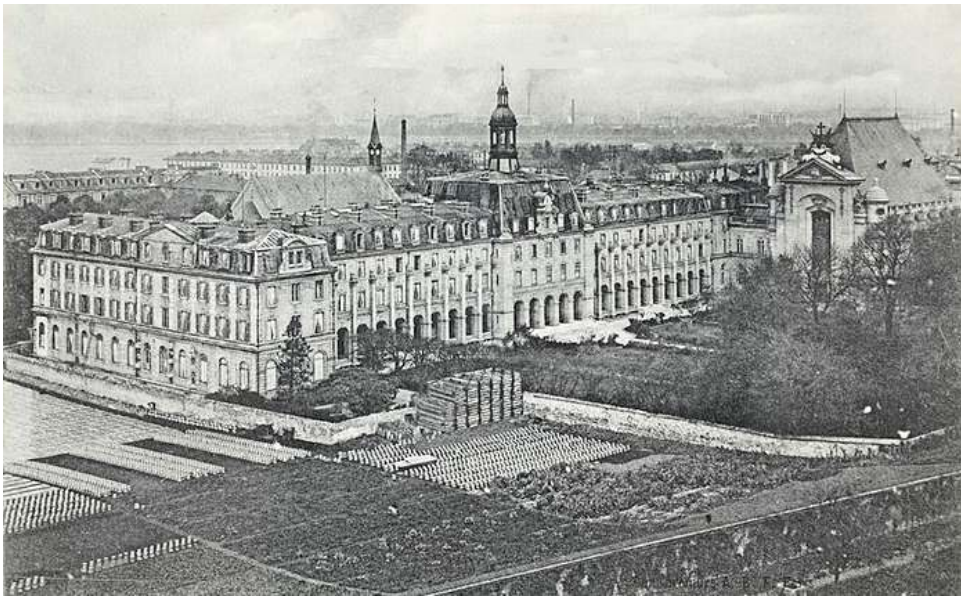
La correspondance que je vous ai livrée, est une correspondance d'affaires intimes plutôt qu'autre chose : voilà pourquoi je vous prie de ne point l'égarer dans des mains qui pourraient en abuser.

Votre bien dévoué en N.S.

+ J.-Ch. Cardinal Bourret, évêque de Rodez



DOMAINE SEMINAIRE SAINT-SULPICE



2.

NOTES ET SOUVENIRS DU CARDINAL BOURRET, EVEQUE DE RODEZ, SUR LE CARDINAL LAVIGERIE (1893)¹⁶

1. Souvenirs du Séminaire

Je n'ai connu le Cardinal Lavigerie qu'au moment de mon entrée au Séminaire de St-Sulpice au mois d'octobre 1845. Il venait du Séminaire d'Issy, comme ses autres condisciples du Petit Séminaire de St-Nicolas, et moi j'arrivais de la province. Nous étions du même cours, de ce cours qui a fourni au moins une quinzaine d'évêques et de hauts dignitaires de l'Eglise de France, et que l'on appelle encore à St-Sulpice, le cours des Evêques. De ce nombre étaient en effet NN.SS. Thomas, La Tour d'Auvergne, Hugonin, Lagrange, Leuillieux, Laborde, Coullié, Gouzot, etc. - Mgr Foulon et Mgr de Ségur, ainsi que l'Abbé Cognat, étaient deux cours avant nous ; Mgr Langénieux et Mgr Soubiranne, un cours après ; les principaux curés actuels de Paris étaient également nos condisciples, notamment W. Lourdon, Castelnau, Grandel, Rivier, etc. Le Cardinal de Paris terminait ses études cette année- là avec MM. Chevojon, Gayrard, Baptifolier, etc. - Renan, après la retraite, quittait le Séminaire et devenait ce que vous savez.

Ce Séminaire était alors dirigé par M. de Courson qui venait de remplacer M. Garnier, et son généralat qui ne dura que quatre ou cinq ans, occupa toute la période de formation de l'Abbé Lavigerie. Des collaborateurs de valeur et de renom l'aidaient dans sa tâche ; citons MM. Carbon, Carrière, Gallais, Le Hir, le savant professeur d'hébreu ; Caron, maître de cérémonie qui avait collaboré aux grandes éditions de Lebel ; Martin, ancien vicaire d'Aire sur la Lys ; le vieux M. Mollevaut ; l'économiste Houssard, homme d'une grande sensibilité, etc.

M. Icard nous professait le 1er cours de morale, et un jeune directeur, la Roces, le dogme ; les deux dernières années, M. Baudry, mort évêque de Périgueux, faisait le cours de dogme aux anciens.

On allait alors peu à Rome, et le Séminaire de St-Sulpice concentrait à la fois dans ses murs, les jeunes gens qui avaient quelque distinction de naissance ou de fortune, ceux qui avaient quelque talent, et peut-être faudrait-il ajouter, quelque petite ambition de succès. A ce moment-là le Séminaire de

¹⁶ *Lettres du Cardinal Bourret au Cardinal Lavigerie (1877-1891)*, A.G.M.Afr., Fonds Lavigerie, A 7-73.

St-Sulpice était en plein état de floraison ; sur les 250 élèves à peu près qui composaient cette rentrée de 1845, 200 au moins ont marqué dans leurs divers diocèses, et sont devenus grands vicaires ou principaux curés, sans compter ceux très nombreux qui sont arrivés à l'épiscopat. Il y avait là aussi quelques convertis, quelques laïques, tels que M. Dupont qui avait été, je crois, député, ou qui le devint ; un certain nombre d'Anglais ou d'Irlandais avec de rares Américains. Je cite au hasard parmi ceux de notre cours: Regnaux, mort archiprêtre de la cathédrale de Rouen ; Othon, chanoine de la même métropole ; Matignon, Letierse, Jésuites ; de Taffen, chanoine d'Arras ; les deux frères Guiol de Marseille ; Terris, mort évêque de Fréjus ; de Gélis d'Avignon, mort aux missions étrangères ; La Mothe Thénét, de notre cours ; recteur de l'Institut Catholique de Toulouse ; le curé de la cathédrale de Châlons ; Fabre, archevêque de Montréal ; Danell, mort évêque de Southwark, etc. etc.

C'est dans ce milieu que se trouvait le Cardinal Lavigerie. Je n'étais point particulièrement lié avec lui ; il avait deux ans et demi de plus que moi, et je n'avais pas été son condisciple à St-Nicolas, ni à Issy. Cependant dès le début j'avais été frappé de la grande façon de ce beau jeune homme, et j'avais été attiré vers lui. Je n'étais pas le seul, car dès l'abord, il inspirait de l'attrait à tout le monde, et chacun aurait désiré être son ami.

On ne peut pas dire cependant que ce fut un élève parfait. Déjà les grands côtés de son caractère se faisaient sans doute remarquer ; mais il y avait aussi les saillies de cet esprit primesautier et tout méridional. Il n'était pas des plus laborieux, ni peut-être des plus réguliers, quelque peu flemmard, comme on dit vulgairement, aimant à faire des niches à ses camarades, et quelquefois à ses maîtres ; mais, pour sûr, il était le plus intelligent et le plus pénétrant ; ce qu'il ne savait pas, il le devinait, et sans avoir trop préparé sa leçon, il y répondait très pertinemment. Je me souviens que dans une circonstance M. Icard ou M. Rocès, je ne sais lequel, nous donna une dissertation à composer, ce qui arrivait trop rarement, car alors comme aujourd'hui dans nos Grands Séminaires, on ne donnait pas assez de place aux travaux écrits et personnels, Lavigerie fut le premier, et son travail le mieux fait de tous.

Je ne crois pas qu'il fut catéchiste, son genre d'esprit n'allait peut-être pas très bien au genre du directeur qui était alors M. Icard, ni peut-être ses aptitudes un peu indépendantes. Cette indépendance d'aptitudes se montrait un peu partout et facilement elle l'entraînait à voir le côté étroit ou trop singulier des choses. Je me souviens en particulier que dans une de ses conférences qui existaient alors dans le Séminaire et où l'on répétait le soir la classe du jour, il s'amusait volontiers d'un de nos conférenciers nommé Ba-

renard, originaire de St-Afrique dans le Rouergue, dont les allures et la prononciation avaient un peu trop le goût du terroir.

Un autre jour, étant dans une classe de chant, où je me trouvais aussi, on nous exerçait sur une hymne du Graduel ou du Vespéral de Paris, au jour de la fête de St Jean devant la Porte Latine, laquelle commençait par ce vers: Urbem Romuleam quis furor incitat... Or voilà que tout à coup Lavigerie nous fait partir d'un éclat de rire en s'écriant avec son air un peu gascon : « Qui donc a commis ce vers à coups de gradus ? », et le reste de la leçon s'en ressentit.

L'Abbé Lavigerie n'avait pas d'ailleurs une très grande santé. Déjà les rhumatismes dont il a souffert toute sa vie, le faisaient souffrir et l'obligeaient parfois à interrompre ses leçons pendant un certain nombre de jours. Si je ne me trompe, il avait une tante à Paris, Madame Jullien, femme d'un peintre de quelque renom, chez laquelle il sortait quelquefois. Je ne sais pas même s'il n'a pas passé quelques semaines, une fois ou l'autre, à Marie-Thérèse. (*i.e. Infirmerie Marie-Thérèse*). La vie du Séminaire ne lui était pas favorable, et au fond je crois qu'elle l'amusait assez peu. C'était déjà l'esprit que nous avons tous connu et admiré, plus fait pour commander que pour obéir, et ayant besoin de sa liberté d'action pour tirer parti des riches facultés que la Providence lui avait données. Je n'ai pas souvenance de son sermon du Séminaire ; je crois bien qu'il le fit, et bien qu'il ne fût pas précisément un orateur de premier ordre, nos maîtres avaient tellement d'indulgence pour lui que dans la critique, s'il en était besoin, elle dut apparaître. M. de Courson, en particulier, l'aimait beaucoup, et paraissait avoir compris cette riche nature à qui les petits détails pouvaient ne pas convenir, mais qui excellait dans les grandes choses.

En 1847 et 1848, M. Baudry qui était alors en pleine réputation, avait formé une espèce de réunion d'élèves plus distingués avec lesquels il s'occupait de questions supérieures de la théologie historique, et en particulier des premières origines de l'Eglise. Nous étions là quelques-uns, dont les deux Loyson qui étaient de notre cours et de notre temps ; et l'Abbé Lavigerie y tenait naturellement une des premières places. La tendance de cette réunion était quelque peu libérale, les idées françaises y étaient en faveur, et M. Baudry, homme excellent, était aussi plus homme d'imagination que de dialectique et, peut-être, de jugement. Il nous charmait par les élans de sa sensibilité, la chaleur de sa parole, une certaine originalité et hardiesse dans les images et les doctrines, mais ce n'était peut-être pas un esprit très sûr, et Charles Loyson, l'ex-Père Hyacinthe, qu'il entraîna dans la compagnie de St-Sulpice, ne trouva peut-être pas là le maître qu'il lui fallait.

L'Abbé Lavigerie, quoique recherché de tous ses camarades, avec ses intermittences de santé et d'une certaine irrégularité, n'était pas très mêlé ce-

pendant au mouvement général de la communauté. Il voyait ses condisciples de St-Nicolas, venus d'Issy, comme lui, mais le plus souvent ses compatriotes Basques ou Béarnais, en particulier l'Abbé de Pontoux, mort curé dans le diocèse de Bayonne, et l'abbé Manescau, qui resta toujours son ami, et qui est mort, je crois, vicaire d'une des paroisses de Paris.

Cependant au milieu de tout cela arriva la révolution de 1848. Le premier moment fut à l'épouvante et à une très vive panique. Le matin du 24 février, le vieux M. Mollevaut nous faisait encore l'oraison ; mais pendant la nuit la fusillade nous avait tous réveillés, et nous nous étions tous levés en désordre pour voir un peu ce que c'était. Dans la journée, nos directeurs et surtout le bon M. de Courson, notre Supérieur, s'effrayèrent. On nous congédia au petit bonheur, et chacun de nous se tira d'affaire comme il put. Je retournai avec un de mes frères qui était à Issy, et qui est mort depuis, avoué à Marjevol, dans les montagnes de l'Ardèche, où je professais pendant deux ans une petite classe au collège de Privas, n'ayant pas encore l'âge des ordres sacrés, et je ne revins à Paris que deux ans après.

2. Ecole des Carmes - Professorat à N.-D. des Champs

Pendant ces deux ans, 1849 et 1850, je ne fus mêlé, en aucune manière, à la vie de l'Abbé Lavigerie. Je crois me souvenir cependant que dès le mois d'octobre 1847 il passa à l'Ecole des Carmes que venait de fonder Mgr Affre, pour se préparer à la licence ès Lettres et éviter aussi peut-être la vie gênante pour sa santé du Séminaire. Là il se rencontra avec les premiers élèves de cette école, tels que l'Abbé Foulon, l'Abbé Clagnet, l'Abbé Vailant, Flamant mort sulpicien à Montréal, qui avaient cependant une année ou deux d'avance sur lui. Il y rencontra les premiers maîtres que tout le monde connaît: M. Garnier, supérieur ; M. l'Abbé Darboy, M. Hugon et M. Cruice. La maison ainsi que le jardin étaient séparés en deux, les dominicains au 1er étage, et les élèves de l'Ecole supérieure de théologie et des lettres au second. Le P. Lacordaire était alors dans tout son éclat ; la chapelle des Carmes attirait beaucoup de monde qui désirait le voir et surtout entendre sa messe qu'il disait avec une grande piété ; et l'Abbé Lavigerie ne fut pas sans avoir quelques rapports avec son illustre voisin.

Un ou deux ans après, c'est-à-dire après la mort de Mgr Affre, l'école de théologie cessa, et il ne resta aux Carmes que l'école de Lettres sous la direction de l'Abbé Cruice. Après un an ou deux de préparation, l'Abbé Lavigerie fut reçu licencié ès lettres et, je crois que, dans les derniers mois de l'année scolaire 1849-1850, il devint professeur de quatrième au Petit Séminaire de N.-D. des Champs où il trouva ses condisciples aînés, Foulon et Cognat, professeurs, l'un de seconde, l'autre de philosophie. M. Millault, aujourd'hui

curé de St-Roch, était supérieur de la maison, et avait remplacé Mgr Dupanloup. Il y trouva là des professeurs bien connus, M. l'Abbé Duchesne en rhétorique, Richard, professeur d'histoire, etc. J'ai ouï dire qu'il était assez sévère pour les élèves, et qu'au conseil il intéressait ses confrères par ses saillies et les mesures originales que quelquefois il proposait. Ce n'était pas son affaire et, d'accord en cela avec M. Cruice, son ancien supérieur, il résolut de poursuivre ses études littéraires et d'arriver au doctorat ès lettres.

3. Chapelain des Bénédictines

C'est alors qu'il devint, après les vacances de 1850, je crois, chapelain des Bénédictines du Temple, qui venaient de s'établir à l'hôtel Montesquiou, 20 rue Monsieur ; (après qu'en 1848 ou 1849 (on) eût repris et démoli la vieille maison de Louis XVI et de Marie-Antoinette. On sait que cette famille religieuse des Bénédictines de l'Adoration Perpétuelle, fondée par Catherine de Bar, avait été établie après l'Empire dans les locaux du Temple par la Princesse Louise de Bourbon Condé, qui en fut la première supérieure, de concert avec la Duchesse d'Angoulême, et qu'elle avait été richement dotée par ladite Princesse Louise de ses biens propres et des libéralités de son auguste cousine. Elles devaient prier Dieu, élever les enfants de la noblesse pauvre, et faire les divers anniversaires de la famille de Bourbon et de la famille royale. Le premier aumônier était M. l'Abbé Just, qui devint, sous le ministère de M. Rouland, recteur de l'académie de Poitiers. Mais il fut bientôt remplacé par M. l'Abbé Mège, ancien directeur du Petit Séminaire de St-Nicolas ; et l'abbé Lavigerie, second aumônier ou chapelain, n'ayant pas là une grande occupation, et étant d'ailleurs à l'abri des nécessités de la vie, put préparer, à loisir, son doctorat.

Pendant son séjour aux Carmes, il avait fait connaissance avec MM. Ozanam, Hegger, professeurs à la Sorbonne ; Charles Maury, ancien proviseur du collège de Vendôme ; Deluynes, ancien chef de bureau du secrétariat de Mgr de Frayssinous, qui, avec l'Abbé Cruice, étaient les professeurs attirés de la maison. MM. Hegger et Ozanam se bornaient à la patronner, et apparaissaient quelquefois seulement aux exercices, en donnant quelques conseils pour la direction des études.

Pendant les 2 ou 3 ans qu'il passa au couvent des Bénédictines, l'Abbé Lavigerie raffermir un peu sa santé, se créa des relations, commença ses rapports avec l'Ami de la Religion, et lui apporta même quelque collaboration intermittente, entra dans la conférence de Mgr Sibour, archevêque de Paris, de son cousin Léon Sibour, son vicaire général, et depuis son auxiliaire, vit M. Bautain et surtout Mgr Maret qui habitait alors rue de Fleurus, et avec lequel il entra dès lors dans un commerce absolument intime, même

d'une correspondance volumineuse, lequel commerce n'a cessé qu'à la mort du premier, suivie bientôt de la mort du second.

Dans le choix de ses thèses, l'Abbé Lavigerie avait marqué déjà la tendance de son esprit par le choix des sujets qui affirmait pour ainsi dire sa vocation vers les choses d'Orient. La thèse française a pour sujet l'École d'Edesse dont le diacre St Ephrem est la grande étoile. Il n'a guère fait que se servir des travaux d'Asseman, et depuis lors d'autres découvertes ont été faites, surtout dans les manuscrits arméniens des Pères Méthitaristes de Vienne et de Venise.

La thèse latine avait pour objets des recherches sur l'histoire ecclésiastique du II^e siècle, Hégésippe. Tout cela est bien fait, fut soutenu avec talent, quoique la thèse latine ne soit pas bien volumineuse, et le grade de docteur fut accordé à l'Abbé Lavigerie dans les derniers mois scolaires de l'année 1850-1851.

Cela mit ce jeune ecclésiastique qui était alors dans toute la splendeur de sa beauté et de son talent, très en vue. L'Université qui n'excluait pas alors les ecclésiastiques, comme aujourd'hui, de parti pris, chercha à l'attirer. Il fut question de le nommer suppléant au professeur Hippan à la faculté des lettres de Caen, qui avait alors quelque célébrité, et où, à la faculté de droit, M. de Molombe jetait grand éclat. M. Lavigerie fut tenté d'accepter, mais je crois que ses amis, en particulier Mgr Maret, l'en détournèrent, en d'application au travail, plus aimable et plus gracieux que son confrère, séduisant à ses heures, il devait dans la société et dans les influences supérieures le dépasser et se faire mieux venir que lui. Ils se suivirent dans la vie, arrivèrent l'un et l'autre à un grand éclat, mais ils se regardèrent toujours avec quelque prévention et quelque méfiance.

4. Nomination à la Sorbonne

Le travail de l'Abbé Lavigerie pendant son séjour aux Bénédictines du Temple était peu de chose en ce qui concernait le service de la communauté.

Il ne confessait pas les religieuses ni les enfants du pensionnat qui étaient d'ailleurs peu nombreux. Son ministère se bornait à dire la seconde messe, particulièrement le jeudi et le dimanche, et à faire, de loin en loin, quelque sermon à la grille aux religieuses et aux enfants. La chapelle de l'établissement n'était d'ailleurs que provisoire, celle qui existe ne s'étant faite qu'après son départ.

Il donnait entre temps quelques leçons, avons-nous dit, à la division ecclésiastique des Carmes qui n'étaient pas non plus bien nombreux, et où se trouvaient des élèves qui ont marqué depuis, tels que l'Abbé Bourret, évêque de Rodez ; l'Abbé Goux, évêque de Versailles ; Relais, ancien secrétaire de

Mgr Guibert et chanoine de Paris (ces deux derniers habitaient le Séminaire de N.-D. des Champs et venaient simplement assister comme externes) ; Jalabert, un des premiers docteurs et qui fit sa thèse sur les Philosoménats, M. Veyssier, mon supérieur d'un des Petits Séminaires de l'Aveyron.

Les Dominicains occupant la grande chapelle de l'Etablissement, l'Ecole faisait ses offices au fond du jardin, dans une petite chapelle, dite des Martyrs, qui n'était qu'une ancienne serre où l'on avait jeté les corps des illustres massacrés des 2 et 3 septembre, et qu'on avait agrandie pour les besoins du service, d'une construction sans caractère. Le tout a été emporté depuis par l'alignement de la rue de Rennes.

Pendant ses moments de loisir, l'Abbé Lavigerie allait prendre quelques instants de récréation dans un jardin des Frères de St-Jean de Dieu, rue Oudinot, qui est tout près du couvent des Bénédictines, rue de Monsieur, et qu'avait fondé quelques mois auparavant le Père de Magallon, officier des armées de la Restauration, avec le R.P. Alexis qui a laissé de longs souvenirs. Le soir, il recevait quelquefois ses camarades chez lui, notamment les professeurs de N.-D. des Champs, M. l'Abbé Foulon, et l'Abbé Cognat qui venait de quitter la chaire de philosophie pour prendre la direction de l'Ami de la Religion, sur le conseil et la haute influence de Mgr Dupanloup. A ces soirées venait quelquefois l'Abbé Postel, l'auteur de beaucoup de livres utiles qui sont entre les mains des pieux fidèles ; l'Abbé Marbot, curé dans la banlieue de Paris, y venait de loin en loin, et l'Abbé Cognat faisait souvent les frais des petites agaceries des uns et des autres, et plus encore l'abbé Marbot qui est encore vivant et qui n'aimerait peut-être pas trop qu'on lui rappelât ces souvenirs.

Il est à remarquer que, quoique ayant toutes les qualités pour y réussir, l'abbé Lavigerie sortait peu du monde ecclésiastique, il dînait peu en ville, il ne tenait table chez lui que de loin en loin pour ses camarades, et s'abstenait surtout de la fréquentation et de la réception des femmes. Cela a été du reste toujours une de ses qualités, et ce jeune abbé qui, en apparence était assez libre dans ses allures, qui était d'une belle prestance, s'était toujours éloigné des occasions dont les meilleurs ne savent pas toujours se préserver. Aussi, à ma connaissance, n'a-t-il jamais eu aucune de ces aventures qui sont si fréquentes dans les grandes villes, et ses bonnes qu'il changeait du reste assez souvent, parce qu'il s'amusait à les taquiner, avaient ordre de ne pas recevoir les visiteuses qui se seraient égarées dans son escalier.

Nous arrivons ainsi dans les premiers mois de l'année scolaire 1853-1854. Vers le mois d'octobre de cette année 1853, eut lieu un concours pour remplir deux places de chapelain à Ste Geneviève, institution que Mgr Sibour avait fondée après le coup d'Etat de 1852, pour donner un service religieux au Panthéon rendu au culte. L'Abbé Lavigerie qui commençait à

s'ennuyer un peu aux Bénédictines et qui avait été saisi par l'éclat de cette institution, qui s'annonçait assez bien dès ses débuts, résolut de se présenter pour occuper une des deux places. Il y était poussé par ses amis et aussi par l'archevêché de Paris. Dans les derniers jours du mois de décembre, un concours eut lieu selon le règlement prescrit, et les concurrents qui étaient avec lui, M. l'Abbé Maricourt, et l'Abbé Roche, vicaire de la Fère et mort depuis Sulpicien, firent l'épreuve de l'improvisation oratoire dans la chapelle des catéchismes de St-Roch. Le bureau était présidé par M. Léon Sibour, curé alors de St-Thomas d'Aquin, si je ne me trompe, assisté de M. l'Abbé Bautain et de quelques autres prêtres distingués qui formaient le jury. J'étais moi-même présent à cet exercice, ainsi peut-être que l'Abbé Freppel qui était déjà lui-même chapelain, et ses autres confrères. Si je m'en souviens bien, le texte donné, au moins celui que développa l'Abbé Lavigerie était celui-ci : Plenitudo legis est dilectio. Notre Abbé était fort ému, il se possédait peu et se laissait aller à des éclats de voix qui dépassaient la mesure. Evidemment l'émotion lui faisait perdre une partie de ses moyens. Il fut cependant reçu le premier de ce concours avec l'Abbé Maricourt ; et depuis, quand nous cautions ensemble et qu'il élevait un peu la voix, nous ne manquions pas de dire l'un ou l'autre : ceci ressemble à l'improvisation de St-Roch. Il se fit faire le costume, car ce costume blanc et bleu lui plaisait, et il l'inaugura la nuit de Noël à la chapelle des Bénédictines ; mais s'il le porta quelque autre fois encore, il ne le porta pas souvent.

A ce moment-là, en effet, Mgr Maret qui avait toute la confiance de Mgr Sibour, son vieil ami et quasi compatriote, et la faveur du ministre de l'Instruction Publique et des Cultes Fortoul, essayait de relever la faculté de théologie qui languissait, quoique avec des hommes remarquables pour professeurs, mais trop âgés pour attirer la jeunesse. Il se fit attribuer le décanat que tenait M. Glaire. M. Receveur s'était déjà retiré, et M. Bautain, je crois, devait le remplacer. Il s'agissait de mettre à la retraite le bon Abbé Jager, le correcteur de l'histoire de l'Eglise gallicane de Longueval, et l'auteur de la vie de Photius, qui ne faisait plus guère sa besogne. Mgr Maret voulait avoir pour le remplacer l'abbé Lavigerie. Les négociations traînèrent quelque temps en longueur, mais enfin, au mois de janvier 1854 [ces dates seraient à vérifier], l'abbé Lavigerie fut nommé professeur d'Histoire ecclésiastique ; l'abbé Chassay, professeur d'Ecriture sainte ; et l'abbé Duquesnay, professeur d'Eloquence sacrée.

L'abbé Lavigerie fut très content de cette nomination qui le mettait en vedette, lui laissait d'assez longs loisirs avec la direction de sa vie, et répondait à des vues d'avenir qui commençaient déjà à poindre dans son esprit et que ses amis ne faisaient qu'entretenir en toute occasion. M. l'abbé Bourret

devint son successeur et hérita de sa charge, de son appartement et de son mobilier.

Il se logea, si j'ai bonne mémoire, dès lors, au n° 16 de la rue du Regard, qui fut le premier berceau des Œuvres d'Orient. Mais il n'avait plus de ménage, qu'un seul domestique, et il prit sa pension alimentaire en divers endroits, je crois, mais particulièrement et le plus longtemps chez une vieille dame de la rue Cassette, dont le nom est bien connu des lecteurs pieux, Mme Exauvillez, dont la bibliothèque chrétienne de Lille a été enrichie, je crois, de plus d'un de ses volumes ou des petits livres de son mari. Il y avait là de vieilles dévotes qu'il se plaisait à railler et à taquiner aimablement, sauf à raconter à ses amis ces diverses scènes, fort divertissantes d'ailleurs, pour les amuser.

Au moment où l'Abbé Lavigerie fut nommé professeur d'Histoire ecclésiastique à la Sorbonne, il était compris dans un autre projet qui reçut un commencement de réalisation, mais n'eut pas d'autre suite.

Après le coup d'Etat du 2 décembre, l'Empire qui commençait fit face aimable aux catholiques. Le Panthéon était rendu au culte, et quelques personnes suggérèrent au ministre Fortoul de faire étudier le droit civil à quelques jeunes ecclésiastiques pour en faire des auditeurs au Conseil d'Etat. L'archevêque Sibour qui pouvait n'être pas un homme complet, mais qui avait l'esprit très ouvert à tout ce qui pouvait favoriser le développement intellectuel du jeune clergé, abonda facilement dans cette idée. Trois jeunes gens furent aussitôt désignés pour prendre leurs inscriptions à la faculté de droit. C'était M. Lavigerie, l'Abbé Soubiranne, professeur à N.-D. des Champs, et l'Abbé Jules Truel, jeune prêtre du diocèse de Rodez qui venait de terminer ses études de Séminaire avec le plus grand succès, mais qui malheureusement mourut bientôt après. Le projet se réalisa, mais sans l'abbé Lavigerie qui fut remplacé par l'abbé Bourret, son successeur aux Bénédictines, et qui arriva seul au terme de la licence, l'Abbé Truel étant mort, et l'abbé Soubiranne étant parti au milieu de ses études pour devenir grand-vicaire de Mgr Dupanloup à Orléans.

Le nouveau professeur d'histoire commença ses leçons par l'histoire de l'Ecole d'Alexandrie qu'il fit suivre, deux ou trois années plus tard, de l'histoire du Protestantisme en France au XVI^e siècle. Les premières leçons étaient fort travaillées, écrites, et lues en partie ou apprises. Mais peu à peu, le professeur prit une plus grande liberté, et son ton, comme son mouvement, devinrent plus naturels et plus faciles. Son cours professé dans le nouvel amphithéâtre qu'on avait fait pour l'enseignement de la théologie, non loin de l'église de la Sorbonne, était assez suivi, et les recherches comme les traits d'esprit de l'orateur attiraient un assez grand nombre d'auditeurs. En somme, la reconstitution de la faculté qui venait d'être faite, avait redonné

une certaine réputation aux leçons du nouveau maître, et ce succès dura en augmentant même durant quelques années jusqu'à la suppression de cette faculté que les efforts de Mgr Maret n'avaient pu aboutir, ni à sauver, ni à faire reconnaître canoniquement à Rome. On peut voir tous les détails de cette affaire dans la vie que M. l'Abbé Bazin a publiée du savant prélat doyen. La faveur du public était revenue à ces cours ecclésiastiques, et même un certain nombre de jeunes prêtres dont plusieurs devinrent, à leur tour, professeurs, soit à la Sorbonne, soit dans les autres facultés de province, y vinrent subir les examens de licence et du doctorat. Quelques thèses remarquables s'y produisirent, notamment celle de M. Adolphe Perraud, aujourd'hui évêque d'Autun, sur les origines et les doctrines de l'Oratoire. Il serait facile du reste de se rendre compte de tout cela par les procès verbaux de la faculté.

L'Abbé Lavigerie prenait part à ces examens quand son tour de convocation l'y appelait, et il n'était pas le moins remarqué, ni le moins intéressant. Il aimait quelquefois à taquiner un peu son examiné, mais il était habituellement indulgent à la note, et l'on ne le redoutait pas. Quand par hasard il y avait parmi les juges de la soutenance Mgr Maret, M. l'Abbé Freppel, M. Bautain, la joute devenait intéressante, et le public aimait à assister à ces exercices.

5. Ecoles d'Orient - Auditorat de Rote

Nous avons laissé l'Abbé Lavigerie s'occupant de ses cours de Sorbonne, et on peut le dire, sans rien enlever à son mérite, de ses horizons sur la vie. Il publia quelques-uns de ses premiers cours, je crois, dans le journal l'Enseignement Catholique qui avait succédé à la Tribune sacrée. Il faudrait rechercher en tout cas dans ses papiers ses leçons sur l'Ecole d'Alexandrie et sur le Protestantisme en France. Elles étaient à peu près rédigées, et comme il pensait et écrivait fort bien, ces études n'étaient pas sans mérite.

Je les ai moi-même suivies et entendues, car les camarades et les disciples du jeune professeur ne manquaient pas ses leçons. Sa parole était intéressante, mais, dans les commencements surtout, il était un peu gêné par l'appréhension et le désir du succès. Il y avait, comme dans tous nos cours, hélas, la tirade à effet et les allusions aux événements du jour ou aux hommes contemporains, qui amenaient le coup de claque obligatoire.

C'était le défaut de tous les cours de Sorbonne, défaut qui venait des hommes politiques de la Restauration, et où l'absence d'un auditoire professionnel forçait le professeur à chercher à plaire à son auditoire plutôt qu'à l'instruire. Il n'était pas toujours maître de sa voix et, quand elle montait, elle prenait certaines expressions demi-sifflantes et demi-voilées qui ne la

rendaient pas toujours très agréable ; mais son port était majestueux et imposant, ses grands yeux noirs pleins de feu et de malice, et, dans les notes basses, il était quelquefois saisissant.

J'ai dit que nous allions l'entendre. Il y avait là, en effet, d'anciens élèves ecclésiastiques des Carmes, ses condisciples du Petit Séminaire, et quelques laïques compatriotes, notamment Félix Saubot Damborgez, fils d'un notaire très catholique de Bayonne, qui a été, après 1870, quelque temps, des secrétaires de M. Thiers et préfet de l'Ariège, mais qui depuis, hélas, n'a pas tenu bien sa fortune et qui vit à Paris et un peu partout comme il peut et, peut-être, comme il ne devrait pas.

Ce Félix Saubot était très lié avec l'Abbé Lavigerie, et il n'a pas cessé jusqu'à ces dernières années d'être en grands rapports avec lui et en correspondance. Il a même été en plusieurs occasions son homme d'affaires. Je l'ai vu mentionné dans quelqu'un des services qui ont été faits pour le Cardinal. Il faudrait le rechercher, car il doit avoir de nombreux documents en sa possession.

Quelques-uns des anciens élèves laïques des Carmes venaient aussi, tels que M. Wescher, M. Bécraud de Glajeux, président de chambre actuellement à la Cour d'Appel de Paris, et puis le fond commun de tous les cours de la Sorbonne laïque et ecclésiastique, parmi lesquels un certain nombre de vieux désœuvrés que nous appelions les coursiers, nom qui convenait peu à leurs vieilles jambes ni à leurs allures entravées.

Sur ces entrefaites, c'est-à-dire vers 1856 ou 1857, se fondèrent les Ecoles d'Orient. Les premiers cahiers d'Annales périodiques de cette œuvre vous diront beaucoup mieux que je ne pourrais le faire moi-même quelle part y prit l'abbé Lavigerie, et comment en 1857 et 1858, après les massacres des Maronites par les Druzes, il fit le voyage d'Orient pour aller distribuer les secours des catholiques à ces pauvres populations.

Je n'étais pas d'ailleurs moi-même à Paris, étant parti le 4 mai 1857 avec le nouvel archevêque, Mgr Guibert, évêque de Viviers, qui m'amenait avec lui en qualité de secrétaire particulier, et avec lequel je restai jusqu'au 11 décembre 1861.

Mes rapports cependant n'en continuèrent pas moins avec l'abbé Lavigerie que ma qualité de son successeur aux Bénédictines et d'auditeur de son cours, m'avait fait connaître et apprécier davantage ; et, quoiqu'absent, je n'en continuais pas moins mes rapports avec lui, soit par visite, soit par correspondance.

Ce sera maintenant le moment de la rechercher et de vous envoyer les premières lettres que je trouverai sur cette période.

A son retour d'Orient, l'Abbé Lavigerie fut beaucoup entouré et beaucoup félicité, mais comme il l'a dit souvent lui-même dans ses paroles et

dans ses écrits, ce n'était pas impunément qu'il avait été à Damas. Comme Paul avec lequel il avait plus d'une ressemblance de caractère, il y avait trouvé son chemin et sa voie, le chemin de l'action extérieure et des aptitudes du missionnaire.

Il n'avait plus grand goût à son cours et il ne le fit plus dès lors que par intermittence. Son esprit était ailleurs et il songeait même à se donner un suppléant, quand d'autres événements vinrent le tirer de la carrière du professorat.

La direction des Ecoles d'Orient et le développement de cette oeuvre l'absorbait d'ailleurs tout entier. Quoiqu'il ne fût pas précisément un homme de chaire et un prédicateur de profession, ce qu'il n'aima jamais d'ailleurs outre mesure, il se mit à parcourir la France et à prêcher son oeuvre dans quelques cathédrales où on voulut bien le recevoir. C'est ainsi que je le vis à Tours et le présentai à l'archevêque Mgr Guibert qui ne le connaissait pas encore et qui le reçut très bien, quoique ces deux caractères qui étaient d'ailleurs fort opposés, n'aient jamais bien sympathisé.

Le charitable distributeur des fonds de la charité catholique aux pauvres orientaux avait rapporté de son séjour dans l'Asie Mineure un dérangement d'entrailles dont il souffrit une partie de sa vie et qui, ajouté à ses rhumatismes et à quelques autres incommodités, lui fit adopter un régime alimentaire assez bizarre quelquefois et peu fait pour le faire asseoir à la table des autres. Aussi déjà n'acceptait-il qu'avec peine et difficulté les invitations qu'on lui faisait. Je parlais de Tours, tout à l'heure ; je me souviens de l'avoir trouvé sous le coup de cette incommodité à l'hôtel du Faisan, ce qui ne lui avait pas enlevé toute sa gaité, et ne l'empêchait même pas de faire quelque amusant calembour.

Il ne continua pas longtemps cette vie de courses et de promenades pour propager les Ecoles d'Orient. M. l'Abbé de La Tour d'Auvergne, l'un de nos condisciples, venait d'être nommé coadjuteur de l'archevêque de Bourges, et l'Abbé Lavigerie qui avait déjà reçu la décoration de la Légion d'Honneur au retour de son voyage d'Orient, fut choisi pour le remplacer.

Cet auditorat de Rote qui s'est prolongé, je crois, jusqu'au mois de mars, où l'Abbé Lavigerie fut nommé évêque de Nancy, est une période fort active, mais restée assez inconnue, et peut-être tout ce qui est fait et écrit pendant ces quatre ou cinq ans que dura sa charge, n'est-il pas à publier, du moins sans explications.

Dans l'autobiographie que je vous ai envoyée, le nouvel Auditeur de Rote a senti cette situation, et il en semble quelque peu préoccupé. Il fait entendre lui-même que, pris entre deux services distincts et divers, celui de la France impériale dans un moment où l'Empereur laissait envahir les Etats Pontificaux, et sa qualité cependant de prélat de la Cour romaine, il n'avait pas son

entière liberté ni son entière indépendance. Je crois bien que, sans manquer, car c'était une nature franche et loyale, à rien de ce qu'il devait au St-Siège, il n'était pas fâché cependant de se tenir bien avec l'Empire dont il était aussi le représentant.

C'est dans la correspondance de Mgr Maret qui fut alors assez active entre les deux prélats, que l'on trouverait l'histoire et la trace des dispositions et des actes de Mgr Lavignerie à cette époque de sa vie. Les archives du ministère des Cultes doivent posséder probablement aussi des rapports forts intéressants de lui au ministre Rouland, avec lequel il était fort lié. Probablement aussi le ministère des Affaires Etrangères a dû conserver des rapports du jeune prélat qui doivent être de nature à piquer la curiosité et l'intérêt. A en juger par les conversations que j'ai quelquefois entendues ; chez Mgr Maret, l'auditeur de Rote n'était pas sans quelque tendance à approuver, non pas ce que faisait l'Empire, ni à blâmer la Cour pontificale, cependant, comme un certain nombre d'esprits libéraux à cette époque, il n'était pas admirateur extrême de tout ce qu'il voyait en Italie. Il ne fut jamais certes contre le pouvoir temporel du Pape, du moins si ses paroles pouvaient quelquefois paraître dépasser la mesure de sa pensée, il était trop instruit et avait le caractère trop sacerdotal pour rien sacrifier de face qui est essentiel dans cette question. Il ne se sentit jamais d'ailleurs bien à l'aise, comme il le dit dans son autobiographie, dans cette situation aiguë que les événements de la guerre d'Italie avaient créée réciproquement à la France et à la Papauté. Sur la fin de sa mission, il avait cru remarquer quelque défiance à son égard ; peut-être ses craintes n'étaient-elles pas sans fondement. Il parlait quelquefois très librement, et, à Rome, l'observation de soi-même et la discrétion sont de mise. Il avait pu soutenir ou défendre le gouvernement et ses actes avec quelque animation, tant il y a qu'il désirait assez vivement quitter cette position et rentrer en France, pour donner carrière à son zèle et à qualités dans des travaux plus faits pour sa nature et son caractère.

A Rome il logeait alors à la place des Saints Apôtres dans un palais qui a changé depuis plusieurs fois de nom, assez modeste d'ailleurs de façade, qui est le long de la rue à gauche, du côté opposé à la via Nazionale d'aujourd'hui, et où les Religieuses de la Retraite ont logé quelque temps avant de s'établir à la via della Stamperia. Il avait pour caudataire et chapelain un prêtre qu'on appelait don Giuseppe, brave homme d'un âge moyen qui lui était très affectionné, et pour domestique un Basque du nom de Jean-Baptiste contre lequel il aimait à se détendre les nerfs quand il était ennuyé ou trop fatigué.

6. Episcopat de Nancy

Nous voici à l'épiscopat de Nancy. Mais auparavant il faut revenir quelques omissions relatives aux articles précédents. Au Séminaire de St-Sulpice déjà l'Abbé Lavigerie s'était très lié avec l'abbé Hugonin qui passa toute sa vie ecclésiastique à l'Ecole des Carmes, comme élève, sous-directeur et directeur de l'Ecole, pour passer de là à l'évêché de Bayeux, et qui fut remplacé ensuite par M. l'abbé S et M. l'abbé Thomas. Il le traitait très familièrement et l'appelait volontiers ma vieille. Il était naturellement aussi très lié avec M. l'abbé Cruice, supérieur de l'Ecole et que contribua à faire nommer à l'évêché de Marseille par M. l'abbé Maret, M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine.

M. Cruice était un Irlandais, aux cheveux blonds, la figure colorée, gros et fort homme, grand mangeur et disposé ainsi à l'apoplexie qui l'a emporté, après deux ou trois ans d'épiscopat, sans grand succès. Ce prêtre qui avait de la piété, mais peu de théologie, parce qu'il n'avait pas fait de Séminaire, avait été élève chez M. l'Abbé Fortoux, original, et il était devenu professeur de belles lettres dans cette institution. Il avait de la littérature, de cette littérature correcte, mais peu abondante et assez essoufflée que l'on trouve souvent chez les professeurs. C'était d'ailleurs un esprit fantasque et qui avait un grand désir de faire une carrière. L'Abbé Lavigerie le voyait beaucoup, et il faut bien le dire, quelquefois les confrères ou les élèves faisaient un peu les frais de la conversation. On donnait quelquefois des dîners aux Carmes aux professeurs et aux membres de l'Université qui nous donnaient des leçons ; les jeunes lauréats de l'Ecole ne manquaient pas d'y venir, et le Maître, M. l'Abbé Cruice, nous réjouissait par des chansonnettes anglaises et quelque peu faites pour se moquer de ses illustres compatriotes.

Au moment du baptême du prince impérial par le Cardinal Patrizzi, c'est-à-dire vers la Toussaint, je crois, de 1855 ou 1856, il y eut à la nonciature une petite scène concernant la Sorbonne, où, je crois que l'Abbé assistait comme la plupart de ses collègues. Toutes les autorités constituées se présentèrent à l'hôtel du Nonce Sacconi pour saluer le Légat. Lorsque les facultés arrivèrent, on annonça naturellement la faculté de théologie. L'un des prélats qui accompagnaient le Nonce et qui devint plus tard un des présidents du Concile, Mgr Capalti, jeune homme assez fier et assez raide, reçut mal Mgr Maret et ses confrères. « Nous ne connaissons pas, lui dit-il, de faculté de théologie à Paris, et nous n'avons pas à vous recevoir. » C'était une impertinence, car la faculté existait comme faculté épiscopale et tenait ses pouvoirs de l'archevêque de Paris, et puis ce n'était pas à lui à traiter incidemment une question qui n'était pas soumise à sa discussion. L'affaire fit quelque bruit, mais on était au moment de la grande faveur de ce qu'on ap-

pelait le parti ultramontain, dont Gueranger et le Cardinal Gousset conduisaient l'opinion et cela ne fut pas relevé.

Un ou deux ans après, l'Abbé Lavigerie se mêla encore assez activement du procès retentissant de l'Univers avec Mgr Dupanloup et l'Abbé Cognat. Ce dernier, comme je l'ai déjà dit, était son ami, et le professeur de Sorbonne avait naturellement pris parti pour lui. Il assistait aux débats où plaidait M. Duf... pour le journaliste, si j'ai bonne mémoire, contre je ne sais plus qui était l'avocat de Veillot. Il faut bien dire qu'il se livrait sur les adversaires et notamment sur le peu de beauté de L. Veillot à des réflexions et à des quolibets qui sentaient un peu l'ardeur de la jeunesse. Il ne fut jamais du parti de ce journal, bien qu'il ne voulût pas se brouiller avec lui, et vous savez que dans les dernières années de son épiscopat en Algérie, il s'en est très bien servi, ce qui faisait dire, il n'y a pas bien longtemps, par Eug. Veillot : « Il a besoin de nous, parce que nous le servons, mais ce n'est pas un ami de la première heure. »

Je viens de parler de l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup ; ils ne furent jamais très liés ensemble ; esprits impérieux et dominateurs l'un et l'autre, ils n'auraient pas pu s'entendre longtemps. De plus, je crois bien que l'élève, se souvenant un peu de ses petites fredaines du Petit Séminaire n'avait pas trop envie de revoir le maître, ou de repasser sous sa férule, pas plus que le maître d'ailleurs ne se souciait peut-être de revoir un écolier qui avait son quant à soi et menaçait de devenir son égal, sinon son supérieur. Mais il voyait l'Abbé Lagrange, notre condisciple de cours, le souffre-douleur alors de l'évêque d'Orléans, dont nous disions volontiers qu'il tuait tous ses chevaux sous lui ; et vous voyez d'ici ce que pouvait être la conversation, le secrétaire de l'évêque d'Orléans n'étant que son écho dans la lutte avec l'Univers que son patron soutenait.

Le départ de l'Abbé Lavigerie pour l'Orient et ensuite pour remplir la charge d'auditeur de Rote avait quelque peu désorganisé la Sorbonne. Un ou deux professeurs s'étaient éloignés pour cause de santé ou d'insuccès. Or, en 1861, Mgr Maret entreprit de la réorganiser avec l'assentiment du Cardinal Morlot, homme pacifique, peu enthousiaste des hommes et des choses, moins appréciateur encore des études supérieures, esprit formaliste et timide d'ailleurs, que sa propre action qui se bornait à une correspondance abondante qu'il se piquait de tenir à jour, absorbait tout entier.

C'est alors qu'il eut pour successeur le jeune et charmant Abbé Perreyve qu'il avait songé d'abord à avoir pour suppléant et qui mourut après deux ans de travail, regretté de tous, et remplacé par le P. Adolphe Perraud, aujourd'hui évêque d'Autun.

C'est alors peut-être que la nouvelle Sorbonne a jeté, comme tous les moribonds, son dernier petit éclat. M. Bautain, professeur encore, bientôt rem-

placé par le P. Gratry, charmant causeur, aimable utopiste, savant naïf, qui ne connaissait qu'à demi les hommes et très peu les choses, nature sensible et délicate comme il en est peu, mais capable aussi de se laisser entraîner par son imagination et les séductions de son cœur.

Les autres professeurs étaient M. l'Abbé Meignan, aujourd'hui archevêque de Tours, bientôt remplacé par M. l'Abbé Vollot qui ne tarda pas non plus à mourir ; M. l'Abbé Bourret, aujourd'hui évêque de Rodez, et les anciens qui étaient l'Abbé Hugonin, suppléant de Mgr Maret, l'Abbé Bargès, professeur d'hébreu que plusieurs professeurs allemands appelaient le savant Abbé Bargès parce qu'il avait déchiffré plusieurs manuscrits impossibles ; et M. l'Abbé Freppel, le leader de la troupe, et déjà célèbre dans Paris.

L'auditeur de Rote venait en vacances nous donner des nouvelles de Rome et des appréciations qui se ressentaient de la double situation qu'il avait là-bas, de l'homme du Pape et de l'Empereur ; peut-être pour être juste faudrait-il ajouter et l'homme de lui-même.

Son élection à l'évêché de Nancy fut conduite par Mgr Maret, qui était son ami et son correspondant ; c'était, je crois, au mois de mars 1863.

Notre prélat commençait ce qu'il a continué très abondamment depuis, à être un assez grand bourreau d'argent. L'Etat français donnait alors à l'auditeur de Rote un très gros traitement, et je crois bien qu'en quittant Rome, pour liquider la situation, il fallut ajouter une dizaine de mille francs de supplément.

Pie IX lui était sympathique, mais pas cependant sans mélange. Cet auditeur de Rote un peu bruyant et un peu parleur, avait eu beaucoup de mots à Rome sur l'un et sur l'autre, et c'est un pays où il faut se surveiller. On le savait d'ailleurs dévoué à son gouvernement dans la mesure nécessaire. Son travail professionnel n'était pas des plus suivis. Je crois qu'on le vit partir de Rome sans trop de regrets. C'était au moment le plus aigu des affaires d'Italie.

La nomination de Mgr Darboy à Paris ne plaisait qu'à moitié, et on n'ignorait pas que le jeune prélat qu'on envoyait à sa place était un peu de son école. Je me souviens qu'il me racontait en riant, un jour, que quand Pie IX apprit la nomination de l'évêque de Nancy, et comme le télégramme ajoutait le second titre de Toul, croyant qu'il s'agissait de l'évêque de Tulle, le pape s'écria : « Comment, on a nommé cet extravagant d'évêque de Toul », s'imaginant qu'il s'agissait de Mgr Berteaud. Celui qu'on y nommait ne lui était pas plus sympathique, comme la suite le prouva bien. J'ai lieu de croire que la correspondance de Mgr Lavigerie avec Mgr Maret porte des traces de ses rapports avec Pie IX, et ne permet d'être signalée qu'avec discrétion.

Son épiscopat à Nancy eut, comme on dit, des hauts et des bas. Le jeune prélat était un enfant gâté de la fortune, et il s'amusait à casser souvent la porcelaine pour avoir le plaisir de la soupière ; esprit élevé, clairvoyant, et aimant le bien, très grave et très important quand il le voulait et quand il le fallait, il s'abandonnait avec ses prêtres et son chapitre quelquefois à des sortes de gamineries que tous ces Lorrains sentant un peu l'Allemagne, ne prenaient pas toujours du meilleur côté. Il y eut donc un peu de remue-ménage à son arrivée. Cependant il fut reçu avec ferveur. La jeunesse plaît toujours, et déjà la grande réputation de ce prélat lui avait préparé les voies. On ne pouvait lui contester ni le talent, ni le mérite, et son prédécesseur qui n'était guère resté que 2 ou 3 ans en charge, n'avait pas pris de telles racines sur cette terre, qu'il n'y eut place pour le jeune arbre qui s'y replantait.

Les Lorrains traduisaient d'une manière facétieuse, la devise de Mgr Darboy Labore Fideque par ces mots : « Un laboureur avec son fouet » ; comme ils traduisirent bientôt celle de leur nouvel évêque Caritas, par une main tendue et un exergue qui disait : « La charité, s'il vous plaît ! »

A côtés de ces badineries, l'homme de vue et l'homme d'action, car ce sont bien les deux notes de ce caractère qui se révèle bientôt dans le mouvement qu'il imprima aux études. Le jeune évêque, en effet, acheva de perfectionner les nombreux établissements qui sont, en ce moment, la gloire de l'évêché de Nancy ; La Malgrange, en particulier, devint une école de hautes études. Il y fonda une école de professeurs, après avoir envoyé ses sujets les plus distingués chercher leurs grades à l'Ecole des Carmes. Il s'occupa aussi avec succès du Petit Séminaire de Pont-à-Mousson. En cela comme en toutes choses, il allait par grandes enjambées, soulevant, à grands coups de charrue, les mottes et quelquefois le sable d'en dessous, laissant à ses successeurs le soin de ratisser ce qu'il avait soulevé, et de l'aplanir.

Il s'occupa aussi de la discipline du clergé, et il réforma certaines habitudes qui lui paraissaient dangereuses, notamment le service des presbytères par de toutes jeunes femmes, dont la présence était un danger permanent pour les prêtres et peu édifiante pour les paroissiens. Sur ce point, il était d'ailleurs d'une sévérité extrême et, soit parce qu'il avait vu beaucoup les hommes, soit par une disposition particulière de son caractère, il supposait facilement le mal ; mais il était plus vif dans ses paroles que dans ses actes pour le réprimer. C'est ce qui arrive souvent aux natures impétueuses. A les entendre, elles veulent tout tuer, tout renverser ; mais chez les esprits supérieurs, si elles ne sont pas parties subitement du premier coup, la réflexion et le jugement reprennent leur droit.

Il s'occupa aussi de ses congrégations religieuses de femmes, bien qu'il aimât assez peu à se mêler à elles et à s'occuper de leurs affaires, qu'il tranchait du reste assez volontiers d'autorité, sans trop leur donner le temps de

discuter. Il porta ses soins, en particulier, sur la grande communauté de la Doctrine Chrétienne, et il établit les Religieuses du Cénacle, que vous avez à Lille, au cours Léopold. Je fus même le voir, à cette occasion, pour traiter la chose, en qualité de chapelain volontaire de ces Dames.

Je n'étais pas d'ailleurs le seul de ses amis qui fussent le voir à Nancy. Ses anciens condisciples de St-Nicolas du Chardonnet, de N.-D. des Champs, des Carmes et de la Sorbonne, y allaient de temps en temps. Il était très hospitalier, bien que les heures de son manger et de table fussent assez irrégulières, comme elles l'on été toute sa vie ; et il oubliait volontiers l'évêque avec eux, pour redevenir le camarade d'autrefois. Il aimait beaucoup à faire des jeux de mots sur les noms des uns et des autres ou même à leur donner d'innocents sobriquets, comme il avait fait autrefois à deux vieilles et braves portières du couvent des Bénédictines, qu'il appelait l'une « Bois rude », et l'autre la « mère Trinque-fort. » Il y avait du Cardinal Donnet, avec plus de grandeur et de connaissances, et peut-être autant de finesse. Mais ce qui était habituel dans le premier, n'était que circonstanciel dans celui-ci. Il était d'ailleurs bon ami fidèle à ses serviteurs, car il suffisait qu'il crût avoir fait de la peine à quelqu'un, pour qu'il le comblât de prévenances.

Son administration était alors composée de M. l'Abbé Jambois qu'il appelait jambe de bois, M. l'Abbé Burtin son secrétaire particulier et de M. l'Abbé Voinot qui était, je crois, son secrétaire général.

Le Gouverneur militaire de la ville était alors le brave Maréchal de Mac-Mahon. Il était bien avec lui, ce qui ne dura pas longtemps en Algérie ; il l'appela depuis Mac-Melon, pardon de l'expression.

Il se tenait bien avec les autorités parce qu'il voulait être bien avec le gouvernement de l'Empereur, mais il le craignait un peu et accédait à ses désirs, autant pour éviter des contradictions et des difficultés que peut-être pour lui faire plaisir. En somme cet épiscopat ne fut pas infructueux ; s'il ne finit pas toutes choses, il en commença beaucoup et en amorça un plus grand nombre qui ont été poursuivies depuis et qui ont laissé son souvenir malgré tout en honneur et en haute estime. Il s'y était attaché, et quand on s'attache quelque part, on mérite l'attachement de ceux qui sont présents en ces lieux.

En 1866, je l'accompagnai à Rome au centenaire des Apôtres, quelques semaines, après son installation à Alger (En fait ce fut en juin 1867). Il fut malade à l'hôtel Condotti, moins peut-être qu'il ne le croyait : il avait peur d'avoir le choléra ; mais assez cependant pour songer à ses dernières dispositions. Or dans les dernières instructions qu'il croyait me donner, il m'avait ordonné de faire faire son autopsie et d'enlever son cœur pour le faire remettre dans la cathédrale de Nancy. Grâce à Dieu, je n'eus pas à faire l'opération, mais je crois bien me souvenir qu'il a maintenu cette disposition quand il est mort à Alger, il y a maintenant un an. La grande ligne de ce ca-

ractère d'où n'était pas exclue la bonté, c'est toujours la même : au milieu de ses caprices d'enfant gâté ou de ses inégalités souvent voulues d'humeur et de tempérament, l'homme supérieur se retrouvait toujours, et ses petites misères n'étaient que pour ceux qui l'entouraient, lesquels même, quand on le connaissait, n'étonnaient pas beaucoup.

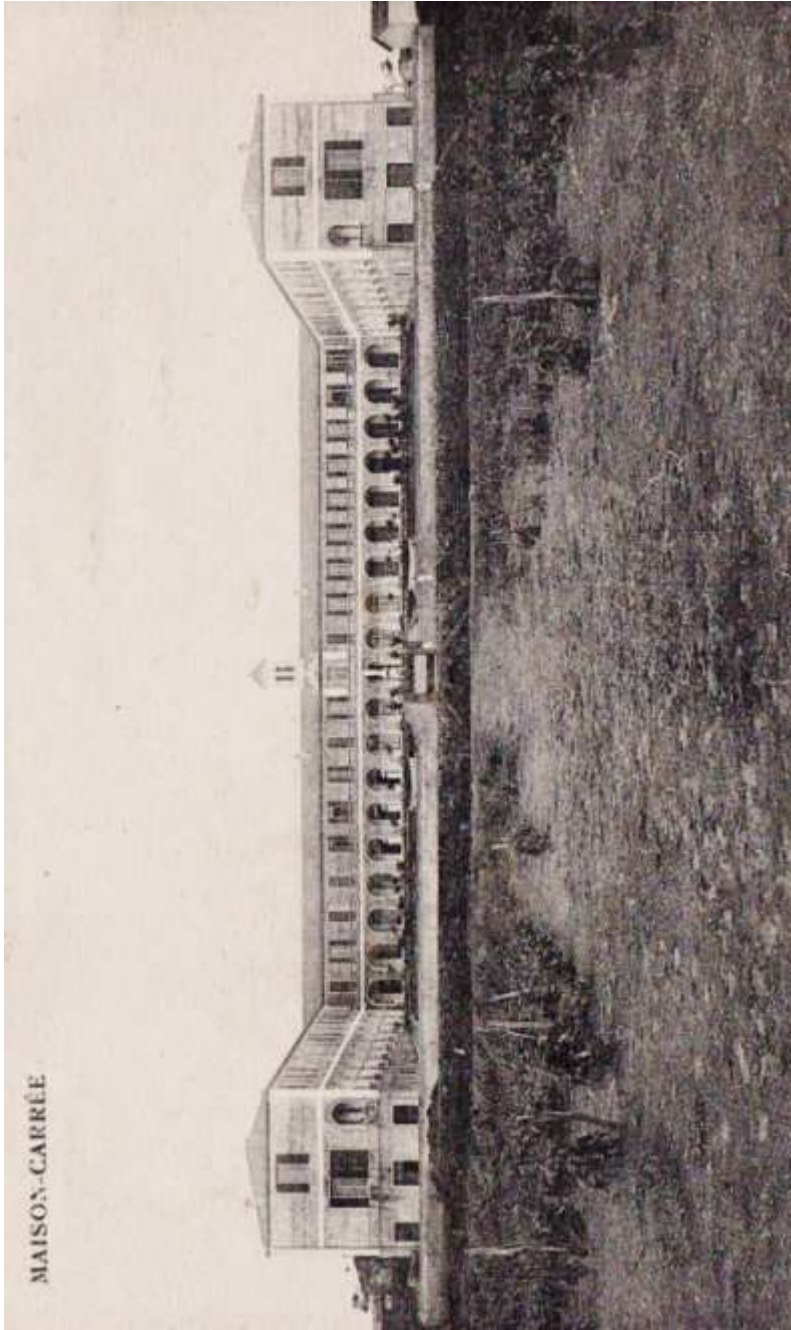
Pour copie conforme (R. L.)

N.B. : J'ai signé le « copie conforme », mais avec une certaine réserve : il y a des mots, surtout des noms propres, ainsi que des dates, qui sont loin d'être parfaitement lisibles dans le texte original. D'autre part, motu proprio, j'ai corrigé les noms propres pour lesquels le Cardinal Bour- ret s'est manifestement trompé.

L'archiviste R. Lamey



MAISON-CARREE – NOVICIAT DES PERES BLANCS



4.

NOTICE NECROLOGIQUE DU PERE DUCHENE¹⁷

Jean-François-Marie-Lucien Duchêne naquit le 15 décembre 1857 à Langres (Haute-Marne), où il fut baptisé le 19 du même mois. A dix ans, le 30 mai, il fit sa première communion, et le 11 juillet 1869, il reçut le sacrement de confirmation. Toutes ces dates nous sont connues par le carnet où il avait soigneusement noté les anniversaires qu'il avait à cœur de célébrer.

Elevé au Petit Séminaire diocésain, il entra en octobre 1877 au Grand Séminaire où il ne resta qu'un an, pressé qu'il était de devenir missionnaire. Le 30 mars 1878 il écrivait, en effet, au Supérieur de la Société.

« Permettez-moi, mon Révérend Père, de vous exposer l'état de ma vocation apostolique. Le 24 février 1873, il vint au Petit Séminaire où je me trouvais alors, un missionnaire (le Père Ferrière), qui, dans un entretien que je n'oublierai jamais, nous parla de ces pauvres infidèles qui ne connaissent pas le bon Dieu. Je fus si touché, et Notre Seigneur me donnant sans doute des grâces particulières en ce moment, que je courus à la chapelle, et, à ses pieds, je lui promis, s'il m'appelait, de me donner tout entier aux Missions.

Depuis ce jour du 24 février, je n'ai cessé de lui demander la grâce de connaître ma vocation et de lui répéter : *Domine, fac ut videam*¹⁸. J'ai aussi consulté. Mon directeur m'objecte mon imagination. Ah ! mon Révérend Père, je sens bien que j'ai dans mon cœur autre chose que de l'imagination, et puis aurait-elle tenu avec une si persévérante continuité durant plus de cinq grandes années.

Suivant en cela le conseil du Père Ferrière, j'ai songé aux nombreuses difficultés que rencontre le missionnaire au milieu des infidèles et sur l'état si sublime et si saint auquel le bon Dieu l'appelle. Mais en tout cela mon cœur n'a éprouvé que de la joie car je sais que les peines et les souffrances sont le partage du missionnaire ; aussi ai-je dit : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei... Baculus tuus et virga tua ipsa me consolata sunt*¹⁹... »

Les renseignements demandés au Supérieur du Grand et du Petit Séminaire pour l'admission de M. l'abbé Duchêne ne tardèrent pas à arriver à Maison-Carrée, et ils étaient de nature à lui ouvrir toutes grandes les portes du Noviciat. Le dernier faisait pourtant une légère réserve qui n'étonnerait guère ceux qui ont connu plus tard le bon Père Duchêne : « Le seul point sur

¹⁷ Le Père Duchêne (1857-1934), in *Notices Nécrologiques* (1934). A.G.M.Afr.

¹⁸ « Seigneur, fais que je vois. »

¹⁹ « Le Seigneur est une partie de mon héritage et de mon calice. Ton bâton et ta houlette m'ont eux-mêmes consolé. »

lequel on ait eu quelques reproches à lui faire, disait-il, c'est une certaine originalité dans les manières, mais, d'après ce que je sais de lui, il s'en corrige et fait de remarquables progrès. » Peut-être pourrait-on dire qu'il s'en corrigea juste dans la mesure où ce défaut ne mettrait pas d'obstacle à son ministère.

Le 12 mai suivant, en recevant la bonne nouvelle de son admission, l'ardent séminariste s'écriait : *Benedic anima mea Domino*²⁰ ! mais ce n'est pas assez de porter le nom de missionnaire, il faut l'être en action : *Acta, non verba.* »²¹

Le 21 octobre il arriva au Noviciat des Pères Blancs et y prit l'habit le 31 du même mois. Selon l'usage de l'époque, il prononça le serment l'année suivante, dès le 10 octobre, et ce fut le vénéré Fondateur, Mgr Lavigerie, qui présida la cérémonie à Notre-Dame d'Afrique.

Du Noviciat, le Frère Duchêne passa au Scolasticat qui occupait l'aile orientale de la Maison-Mère²², le Noviciat occupant l'aile ouest.

Trois ans plus tard, en 1882, les études théologiques étaient finies, et la série des ordinations complétée par la réception du sous-diaconat le 16 septembre, du diaconat le 18, et la prêtrise le 22, cette dernière dans la chapelle de la Maison-Mère et toutes les trois des mains du Fondateur²³.

L'année 1882 avait été agrémentée d'un voyage au pays natal (11 au 23 mars) et d'un voyage à Carthage (11-24 avril) lors des fêtes du cardinalat de Monseigneur Lavigerie. C'était le prélude d'une vie passablement mouvementée. Suivons le nouveau missionnaire qui a fidèlement noté les étapes.

*
* *

Début à Malte (25 septembre 1882 – 11 octobre 1884), mais avec une excursion en France pour y quêter du 15 juillet au 16 novembre 1883.

Mengallet (31 octobre 1884 – septembre 1885).

Saint-Eugène d'Alger (28 septembre 1885 – 26 septembre 1886).

Sainte-Monique-des-Attafs (26 septembre 1886 – août 1890).

Ighil-Ali (12 août 1890 – septembre 1891).

Gerra (Hollande)²⁴ du 6 octobre 1891 à septembre 1892.

Lille (septembre 1892 – août 1894).

Ighil-Ali (septembre 1894 – août 1895).

Notre-Dame d'Afrique (septembre 1895 – août 1897).

²⁰ « Mon âme, bénis le Seigneur. »

²¹ « Des Actes et non pas des paroles. »

²² La Maison-Mère était connue sous le nom « Maison-Carrée ».

²³ Les Pères Louis Féderlin (1855-1935) et Joseph Lombard (1857-1893/Tabora) étaient les deux autres.

²⁴ La Maison « Gerra » à Haaren fut occupée par les Pères Blancs de 1889 à 1892.

Institution Lavigerie à Carthage (septembre 1897 à juillet 1898).
Maison-Mère (21 juillet 1898 – septembre 1917).
Saint-Joseph à Thibar (11 septembre 1917 – septembre 1922).
Bou-Kriss (25 septembre 1922 – 3 septembre 1923).
Maison-Mère (5 septembre 1923 – 25 août 1927).
Sanatorium Saint-Joseph à Maison-Carrée (25 août 1927 à sa mort le
6 février 1934).

En plus nous pouvons relever un voyage en France et en Hollande en mai-juin 1899 ; un voyage à Rome, comme *socius* de Mgr Livinhac (mai-juin 1908) ; un stage en Suisse pendant la guerre (juin-septembre 1917), sans parler de nombreuses allées et venues en Tunisie, en Algérie, pour prédications dans les paroisses, les communautés, ou pour cérémonies spéciales ; baptêmes, mariages, et enfin ses derniers voyages en France : l'un du 11 juillet au 25 octobre 1926 pour retraites dans nos maisons et une visite au pays natal, l'autre du 22 juillet au 2 octobre 1929.

*
* *

Disons maintenant que si le Père Duchêne a passablement voyagé, ce n'a pas été en amateur, mais que partout il a beaucoup travaillé.

Durant les quinze premières années de sa vie, il eut à se dévouer dans les écoles : écoles plus ou moins élémentaires pour indigènes comme à l'Institut nègre de Malte, dans les écoles de Kabylie ou à Sainte-Monique ; ou dans des maisons pour enfants européens aspirant à devenir missionnaires, Pères ou Frères (Ecole Apostolique de Saint-Eugène, postulat de Gerra, Ecole apostolique de Lille). A Notre-Dame d'Afrique en 1895-97, il s'agissait d'une Ecole normale pour instituteurs indigènes ; à l'Institution Lavigerie de Carthage (1897-1898), d'enseignement secondaire pour Européens.

Partout un rôle principal dans les questions de chant et de musique, voire de séances récréatives, revenait au Père Duchêne. Il avait d'ailleurs pour toutes ces questions, en plus d'aptitudes que tous reconnaissent, un goût très vif et des idées très personnelles. Il ne cessera de s'y intéresser jusqu'à la fin et de prodiguer conseils et renseignements à tous les jeunes qui voudront bien avoir recours à lui.

A noter ici ses débuts dans la prédication des retraites. En septembre 1891, il était appelé à prêcher aux Pionniers de Biskra. Ce ministère ira s'amplifiant. A partir de son stage en Tunisie en 1919, les retraites pour premières communions ou pour recollections annuelles se compteront pas douzaines et concerneront une grande variété d'auditoires.

*
* *

L'année 1898 donna à l'activité de notre confrère une orientation nouvelle, plus importante que celle dont on vient de parler.

Arrivé à la Maison-Mère au début de l'été, il eut d'abord à vaquer aux exercices de trente jours, puis à se rendre dans l'Aurès, au poste d'Arris, pour un intérim de quinze jours. A son retour il devait, en principe, collaborer aux écritures de l'Exploitation agricole, mais le domaine d'Oulid-Adda ayant été vendu de la Société Immobilière et Agricole de l'Harrach, le Père Duchêne passa bientôt au Service des Archives (avril 1899). Quelques jours après, il partait pour un voyage en France afin de recouvrer les documents confiés à Monseigneur Baunard pour composer les deux volumes de la Vie du Cardinal Lavignerie. Son séjour à Lille de 1892 à 1894 avait mis le Père Duchêne en rapport avec le Prélat.

Puis ce furent ensuite d'actives recherches et des démarches sans nombre pour recueillir les renseignements accumulés dans trois volumes, lithographiés à Alger, relatant l'histoire de la Société depuis son origine jusqu'à la mort du Fondateur. Le premier était consacré à l'Œuvre arabe, famine et orphelins ; le second, à l'histoire de la Société ; le troisième, à la Mission de Kabylie.

Ces trois volumes, dont le tirage ne dépassa pas cent exemplaires, ne s'adressaient point au public, pas même aux aspirants de nos maisons d'éducation, car l'auteur comprenait trop bien que certains secrets de famille ne sont point faits pour eux, mais il écrivait pour les confrères et s'en expliquait ainsi dans la Préface de l'histoire générale de la Société.

« Invité par Mgr Livinhac, notre vénéré Supérieur général, à écrire l'histoire des vingt-cinq premières années de la Société, j'ai osé entreprendre ce travail à la fois si difficile et si délicat, comptant avant tout sur l'assistance particulière que Dieu ne refuse jamais à l'obéissance.

Cette assistance ne m'a pas manqué, spécialement dans la réunion des matériaux nécessaires. Les documents les plus précieux me sont en effet venus de tous côtés, et nombreuses ont été les sources où il m'a été donné de puiser largement.

D'abord les Archives de la Société... puis celles du diocèse d'Alger... Enfin plusieurs Pères de la Compagnie de Jésus, le Père Terasse en particulier, des missionnaires de la première heure, même ceux qui nous ont quittés, se sont fait un plaisir de me donner un bon nombre de renseignements inédits pour la plupart...

Mon travail a consisté surtout à utiliser ces précieux documents m'efforçant de dire, en simple historien, tout ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut...

Ai-je répondu à l'attente des lecteurs ?

Ce n'est pas à moi à le constater ; j'ai, du moins, essayé de le faire ; qu'on veuille me savoir gré de cette bonne volonté.

*Ut desint vires, tamen laudanda est voluntas*²⁵.

Je termine en offrant ce premier essai de l'Histoire de notre chère Société à mes aînés dans l'apostolat, car ce sont eux qui l'on faite par leurs travaux, leurs peines, leur dévouement et leur mort. Je le dépose surtout aux pieds de Monseigneur le Supérieur général le remerciant à la fois du grand honneur qu'il m'a fait en me confiant ce travail et des jouissances intimes que j'ai goûtées en l'écrivant. »

C'était déjà là une première récompense.

Parmi les réserves que des voix autorisées firent entendre, comme d'avoir, ici ou là, accepté trop facilement des écrits où des personnages intéressés se donnaient le beau rôle, il eut du moins la satisfaction de recevoir de Monseigneur Livinhac une lettre d'approbation qui lui fut d'autant plus précieuse qu'il connaissait la discrétion, jamais en défaut, du Supérieur général donnant des louanges. Voici un extrait de cette lettre :

« **Mon bien cher Père,**

Connaissant votre affectueuse vénération pour notre bien-aimé Père, sous l'autorité duquel vous avez vécu pendant quinze ans, et votre dévouement sans bornes à notre chère Société à laquelle vous vous êtes généreusement donné il y a un quart de siècle, je vous avais chargé d'écrire l'histoire des vingt-cinq premières années durant lesquelles elle a eu le bonheur d'avoir à sa tête son illustre Fondateur.

Vous vous êtes acquitté de cette tâche délicate et difficile avec une patience et un soin dignes de tout éloge, non pas en panégyriste mais en véritable historien soucieux avant tout de la vérité.

Cette vérité vous avez su la revêtir d'un style coulant et facile qui rend attrayante la lecture d'un ouvrage déjà si intéressant pour nous tous, par son objet.

Vous avez donc acquis des droits incontestables à la reconnaissance de vos confrères présents et futurs.

Je suis heureux de vous le dire en vous remerciant en leur nom et en vous offrant, mon bien cher Père, avec mes plus sincères félicitations, l'expression de mes sentiments affectueux et dévoués en N. S.

**LEON, évêque de Pacando
Supérieur général des Pères Blancs. »**

²⁵ « Bien que les forces me manquent, je dois malgré tout louer ta volonté. »

*
* *

Une fois achevé ce travail, le Père Duchêne prit auprès de Mgr Livinhac le rôle de secrétaire particulier (septembre 1902) qu'il cumula avec celui de rédacteur principal du Bulletin à partir de septembre 1910. Son départ pour Thibar en septembre 1917 interrompit cette collaboration, mais la mort du Père Leblond, qui avait pris en mains le Bulletin, ramena le Père Duchêne à la tête de ce Service en décembre 1924. Sa formation littéraire et sa collaboration avec Mgr Livinhac, qui pendant de longues années voulut relire lui-même tout le manuscrit destiné à cette publication, avaient préparé le Père Duchêne à cette tâche, l'avaient même rendu puriste, disait-il, c'est-à-dire assez jaloux de son style, comme le remarque malicieusement un confrère qui le connaissait bien. Plus d'une fois lui parvinrent des récriminations contre la censure, que des confrères trouvaient bien sévère, mais le rédacteur se montra toujours intransigeant sur ce point. Toujours pressé, il avait vite fait d'élaguer des articles qu'il recevait, les longs préambules, les digressions, les lieux communs, pour ne retenir que les épisodes et les faits offrant quelque intérêt. Souvent il attachait une grande importance aux moindres détails, et se montrait intraitable pour une épithète mal choisie ou inutile, une phrase embrouillée ou mal venue, une expression mièvre ou d'un goût douteux. Son style à lui était alerte, primesautier, imagé. De plus il avait toujours présent à la pensée le préjudice que des écrits mal rédigés pouvaient porter à l'honneur de la Société : il se plaçait en face de ses lecteurs et non du narrateur dont il était chargé de réviser l'écrit. Notre Bulletin devait « intéresser » et « édifier ». Que de fois ne trouve-t-on pas ces deux mots accolés dans les quelques lignes où le Père présentait ses récits ! N'a-t-il pas poussé trop loin ce souci, surtout dans les détails ? D'aucuns, même parmi ses meilleurs amis et ceux qui lui enviaient la facilité de sa plume, l'ont pensé. Mais il n'en reste pas moins que des témoignages élogieux, venant des côtés les plus divers, les inclinaient à l'indulgence dans leur jugement. Et puis n'est-ce pas un fait que le nombre des abonnés a presque quadruplé depuis 1919 ? Sans doute le zèle de nos Procureurs et de nos propagandistes y est pour beaucoup, mais est-il interdit de penser que le R.P. Duchêne, qui a été le rédacteur de notre périodique mensuel durant une bonne partie de cette période, y a également sa part ?

*
* *

Les indications qui précèdent ne donnent qu'une idée très incomplète du labeur que s'imposa le Père Duchêne. Ses goûts prononcés pour la musique,

pour une certaine littérature, pour tels chapitres d'histoire nationale ou religieuse, lui faisaient ajouter à sa tâche des préoccupations multiples. Des premières années de sa vie missionnaire ou même des années qui avaient précédé, il avait conservé des copies finement calligraphiées de morceaux poétiques, de drames assez étendus. Le contraste entre ces travaux de prédication et les placards que dans les dernières années il remettait à l'imprimerie est frappant.

Ses préoccupations musicales l'amènèrent à publier un recueil de cantiques français et un recueil de chants latins, accompagnés de la notation musicale. Pour le premier, imprimé avant 1900, il avait, de sa main, écrit la partie musicale pour polycopie. Le second fut imprimé à la Maison-Mère en 1914. Faut-il dire que, là encore, son besoin de toucher au texte et parfois à la musique l'a fait accuser par certains de massacrer nos bons vieux cantiques ? Dans plusieurs maisons pourtant on a réclamé ces manuels et regretté en particulier que le Recueil de chants latins fût épuisé. A la Maison-Mère, il a aussi fait polycopier quantité de feuilles pour messes, proses, hymnes, litanies. A cela il faut ajouter une correspondance copieuse à propos du chant grégorien avec toutes les sommités compétentes en la matière, les Bénédictins en particulier.

Pendant de longues années, de septembre 1903 à septembre 1911, le Père Duchêne fut chargé des communautés des Frères profès à la Maison-Mère : il présidait leurs exercices et beaucoup s'adressaient à lui pour la confession et la direction. Plusieurs fois il leur prêcha la retraite, et si un prédicateur faisait défaut il était toujours là pour le suppléer. « Jamais, nous disait un de ses auditeurs, on ne se lasse de l'entendre. » C'est que, dans ses instructions ou conférences, il mettait beaucoup de vie, d'entrain, d'aimable malice au besoin, et personne ne se froissait de la fine ironie qu'il apportait à railler certains défauts.

*
* * *

Sentant ses forces décliner, et prenant bientôt sa résidence au Sanatorium, l'idée lui vint qu'il pourrait présenter à la jeunesse, pour laquelle il avait toujours eu un faible, dans des *Gerbes d'histoires africaines*, quelques-uns des meilleures articles sortis jadis de sa plume ou revus par lui. N'étaient-ils pas nombreux ceux qu'il avait donnés non seulement au *Bulletin*, mais encore aux Missions catholiques à leur *Almanach*, etc... ? Il n'aurait qu'à choisir.

Une première série imprimée à 1000 exemplaires, puis une seconde, furent enlevées en quelques semaines, ce qui encouragea le cher Glaneur à persévérer. Des lettres flatteuses, comme celles de M. l'abbé Manquat pro-

fesseur à l'Université catholique d'Angers, des comptes-rendus qui ne l'étaient pas moins, comme ceux du P. Jalabert dans les *Etudes* ou de l'*Ami du Clergé*, n'était-ce pas une invitation à continuer ?

Et le Glaneur continua. Peut-être eût-il mieux valu qu'il s'arrêtât au bout de trois ou quatre séries, car, malgré son habileté à varier les sujets, il brodait toujours sur un même thème ou peu s'en faut. Mais le moyen, pour lui, de laisser dans ses cartons, par exemple une Notice sur Notre-Dame d'Afrique, une autre sur le Cardinal Lavigerie ou sur le Père Charles de Jésus, pages qu'il avait écrites avec tout son cœur ? Bref, le Père ne s'arrêta qu'à la demi-douzaine, prenant à son compte les frais de publication du dernier-né.

On a pu dire, et non sans raison, qu'il avait recueilli sans doute de « beaux épis », mais qu'il avait par trop négligé le soin de lier ensemble. Lui-même convenait de cette négligence, mais qu'importe ? ajoutait-il, mes Gerbes sont faites pour la jeunesse, et celle-ci, ne s'embarrasse point tant du souci de la logique, et elle lit surtout...

... celui qui sait, d'une plume légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Or le Père Duchêne était bien celui-là. Il admettait fort bien que, dans ses six séries, il en fût un peu comme dans sa chambre où volumes de tout genre, images, souvenirs, et objets les plus divers voisinaient dans le plus beau désordre, soit sur son bureau soit sur le parquet.

*
* *

Sur ses loisirs et plus d'une fois sans doute sur ses veillées, le Père Duchêne a pris le temps réclamé par sa correspondance personnelle qui était devenue considérable. Très liant, très serviable, il conservait des relations avec la plupart des localités où il avait résidé ; avec des personnes de tout âge, de toute condition, que le saint ministère avait mises sur son chemin ; avec des spécialistes s'occupant des questions qui l'intéressaient. Il faudrait citer ici les questions concernant l'Algérie, la conquête, le clergé, etc., et aussi des questions relatives à des ouvrages ascétiques, mystiques... Il s'était épris des révélations – si le mot n'est pas excessif – de Catherine Emmerich, des manifestations extraordinaires que la presse signalait ici ou là comme vraisemblablement surnaturelles. Ainsi, par la plume, comme par les rencontres d'occasion ou les fréquentations ordinaires, s'augmentait la correspondance. Même réduite à des cartes, à de simples billets, elle était onéreuse, mais fidèlement entretenue, car le cœur chez le Père Duchêne était largement ouvert à l'amitié et à la compassion.

Il le montrait bien dans les nombreuses visites qu'il recevait ou qu'il rendait. La porte de sa chambre était, elle aussi, toujours largement ouverte et l'on pouvait sans crainte faire appel à son obligeance. S'il n'avait pas ce qu'on lui réclamait, il n'avait de cesse qu'il n'arrivât à se le procurer. Faut-il ajouter qu'en revanche il ne craignait pas de demander aux autres des services : il avait tant de commissions à faire ! de cadeaux à distribuer ! Quand un confrère quittait la Maison-Mère, s'il n'emportait pas quelque commission du Père Duchêne, c'est que celui-ci avait totalement ignoré son départ. Mais cela n'arrivait guère, car qui donc partait sans aller lui faire ses adieux ? Et quand le voyageur arrivait dans son nouveau poste, on lui posait presque inévitablement la question : « Que nous apportez-vous de la part du Père Duchêne ? » Et le cadeau était le bienvenu d'autant que, d'ordinaire, il était accompagné d'un billet où la délicatesse des sentiments s'alliait à la bonne humeur qu'il conserva jusqu'à la fin.

Pour les jeunes Kabyles qui travaillaient dans les divers ateliers ou services de la Maison-Mère, il avait une sollicitude toute paternelle. S'ils étaient renvoyés, ils trouvaient chez lui un avocat de causes, parfois désespérées. Ils ont usé de sa charité discrète, et, plus d'une fois sans doute, en ont abusé. Il prenait bonne note de l'argent qu'il leur prêtait, mais il n'eut pas toujours à inscrire en regard de la somme avancée, le chiffre de la somme rendue. A plus forte raison ne calculait-il-jamais les intérêts de ses créances : c'eût été une opération trop compliquée pour lui, l'homme à tout jamais brouillé avec les chiffres et qui se noyait dans la plus simple opération d'arithmétique.

Mais nous avons hâte de dire que le soin d'édifier, de procurer à la Société et aux œuvres des sympathies, des ressources, que le zèle sacerdotal et apostolique en un mot inspirait sa copieuse correspondance et ses nombreuses relations, et qu'il avait soin, comme il l'écrivait un jour au Supérieur de la Société en lui exposant ses projets, de les soumettre au contrôle de l'obéissance. Si l'on pouvait douter de ces vues surnaturelles, il n'y aurait qu'à lire les lettres de condoléances parvenues à la Maison-Mère à la suite du décès du Père Duchêne. On garde un souvenir reconnaissant : on n'avait pas seulement des affectueuses relations qu'on avait plaisir à conserver, mais des conseils et des encouragements reçus, d'abord dans une retraite, puis dans des circonstances pénibles ou heureuses.

On a remarqué plus haut que dans les dix dernières années de sa vie, le Père Duchêne avait été fréquemment mis à contribution dans les paroisses, les pensionnats, les communautés, pour les retraites. Il fut même chargé de 1923 à 1926 de l'aumônerie d'une Institution libre à Alger, l'Ecole Montalémbert sur la paroisse de Mustapha-Supérieur. Il n'y a pas deux ans, dans le rapport 1931-1932 du Noviciat Sainte-Marie, on pouvait lire : « Le Père

Duchêne, laissant ses recherches de glaneur de Gerbes d'Histoires africaines, est devenu professeur du cours d'Écriture Sainte. D'octobre 1931 à Pâques 1932 on l'a vu, vénérable vieillard, appuyé sur son bâton, bravant tempêtes et orages, faire tous les jours, ou à peu près, le trajet du Sanatorium au Noviciat, y redevenir jeune au contact de la jeunesse apostolique, et distribuer à son auditoire émerveillé la science sacrée. » En 1932 il prêchait encore une retraite aux orphelines des Sœurs Franciscaines de Notre-Dame d'Afrique. En 1933, il revenait à Notre-Dame pour y suppléer, un mois durant, le Père aumônier.

*
* *

Cependant peu à peu le poids des infirmités se faisait sentir. Si l'intelligence restait toujours claire, la répartie vive, la mémoire fidèle pour la foule de détails qu'elle avait à emmagasiner, la démarche se faisait traînante quand il descendait à la Maison-Mère, sa longue liste de commissions à la main, et il lui était de plus en plus pénible de remonter au Sanatorium. Mais qu'il était heureux quand on allait le voir chez lui, le mettre au courant de tout ce qui concernait la Société et ses œuvres, les personnes qu'il connaissait, ou même simplement pour échanger quelques bonnes « joyeusetés » !

En décembre 1933, il eut la douleur de perdre le contemporain des années passées en Kabylie, le cher Père Dehuisseire.

Les dernières lignes tombées de sa plume pour être livrées à la publicité sont celles qu'il a consacrées à la mémoire de ce vieil et fidèle ami. Plusieurs des traits qu'il a relevés en ce bon missionnaire ne conviendraient-ils pas à lui-même ? Celui-ci par exemple : « Un caractère gai, un cœur sensible, et même un brin d'originalité lui conciliaient vite toutes les sympathies. »

Le 26 novembre il écrivait au docteur Goinard, qui avait été son élève à Saint-Eugène en 1885-1886, et qui était resté son médecin de confiance :

« Je désire aller à la rue Ménerville : d'abord, pour saluer l'ami et prendre des nouvelles de sa famille, et puis pour présenter au docteur ma vieille personne.

D'ordinaire les docteurs demandent l'âge de leurs clients. Voici ma réponse :

J'ai soixante-seize ans ; c'est mon jour qui s'achève.
C'en est plus que le soir, c'en est presque la nuit. »

Ces deux vers de Mgr Baunard n'étaient qu'une des mille et une formules par lui glanées dans les livres, les revues, les almanachs, et dont il savait à propos émailler sa correspondance.

La note n'était que vraisemblable et allait bientôt se réaliser.

Le lundi 5 février, le Père avait travaillé comme d'habitude tant à sa correspondance qu'à la révision d'articles. Les jours précédents, il s'était plaint d'une oppression qui gênait sa respiration et lui pesait, disait-il, comme une barre sur la poitrine, mais on pensait qu'il ne s'agissait là que d'un malaise passager. Lui aussi sans doute pensait de même, mais pourtant il songeait à la mort et réglait ses affaires en conséquence.

Le mardi 6 février, peu après minuit, il sonna pour appeler les Frères infirmiers leur disant qu'il étouffait, qu'il allait mourir. Le R.P. Sigvard réveillé à son tour s'empressa de faire venir le médecin malgré l'avis du malade qui ne réclamait que la présence de son confesseur. On déféra à son désir, mais tandis qu'on prévenait la Maison-Mère, le Père Supérieur du Sanatorium, voyant les progrès rapides du mal et les signes précurseurs de la mort, donna une dernière absolution et courut à la sacristie chercher les Saintes Huiles. Quand il revint, il eut tout juste le temps de faire une onction sur le front du moribond et celui-ci rendait le dernier soupir.

Grande fut la surprise des trois communautés quand, le matin, elles apprirent la nouvelle de ce décès inattendu.

Les obsèques eurent lieu le mercredi 7, et le T.R.P. Général tint à célébrer lui-même la messe des funérailles, donnant ainsi au défunt un dernier témoignage de l'affectueux intérêt qu'il lui portait. Une nombreuse jeunesse entourait la dépouille funèbre et personne ne doutait de l'excellent accueil que le pieux missionnaire aura reçu auprès du divin Maître qu'il a tant aimé, de la Vierge Marie qu'il a si souvent chantée, de nos aînés dont il a raconté les exploits, de notre vénéré Fondateur dont il a fidèlement recueilli les souvenirs, et surtout du bon Monseigneur Livinhac dont il aima toujours à se dire l'humble et tout dévoué fils en Jésus et en Marie.

*
* *

L'ECRITURE CURSIVE DU MANUSCRIT IMPRIME (exemple)²⁶

« dit, que la bénédiction de Dieu soit avec vous, formez des Apôtres & suivez
 « exactement la direction du Noviciat de la Compagnie, avec cette seule différence
 « que vous demurerez plus de temps aux études. Des saints je veux des saints !
 « jetez-les bien dans le moule de S^t Ignace & qu'ils soient entre vos mains comme
 « un corps mort qui se laisse porter de tous côtés & manier de la façon que l'on
 « veut ou bien comme le bâton qui est dans la main d'un vaillant pour lui servir
 « en quelque lieu et pour quelque chose que ce soit. » Et ces paroles de la Règle, il
 « nous les a répétées avec insistance, le jour où j'étais allé avec la Communauté
 « lui présenter nos vœux pour sa fête. »

Vers la fin d'Octobre M^r adjoignit au Père Vincent, M. l'abbé Gillot sub-
 plicien venu en Algérie demander au climat africain le rétablissement de sa
 santé. Il fut chargé de l'enseignement de la théologie.

Ses Novices étaient au nombre de 7.

M. Finaute, Barbier & Lux, les trois anciens de Kouba ; puis l'abbé Blanchard
 jeune abbé venant de Douasuda, enfin M^r Dubut curé de Sacula et deux
 jeunes gens de sa paroisse Gassy et Pénejean.

Le 20 du même mois se présenta également au noviciat, mais pour être
 Frère Coadjuteur, un nommé Victor Cordier, dont nous aurons à reparler plus
 au long dans la suite de cette histoire.

Outre le Noviciat proprement dit, il y avait encore à la Maison
 Rostan, un jeune nègre nommé Louigi. Il avait des missions de M^r
 Comboni, avait été élève à Trone en Italie & obtenu là son diplôme d'instituteur.
 Il fut chargé d'apprendre aux Novices, l'arabe de Syrie & de faire avec eux
 le catéchisme aux orphelins de Bey. &c.

²⁶ P. L. DUCHENE, Les Pères Blancs depuis l'Origine de la Société jusqu'à la mort du Fondateur (1868 – 1892), TOME II, Maison – Carrée, 1902, p.8 (ou p. 16 de la transcription).



MAISON-CARREE (MAISON-MERE)

